



HAL
open science

Etude motivationnelle de la zonymie dialectale dans les variétés linguistique de l'île de Lesbos (Grèce)

Maria Goudi

► **To cite this version:**

Maria Goudi. Etude motivationnelle de la zonymie dialectale dans les variétés linguistique de l'île de Lesbos (Grèce). Linguistique. Université de Grenoble, 2011. Français. NNT : 2011GRENL020 . tel-00807006

HAL Id: tel-00807006

<https://theses.hal.science/tel-00807006>

Submitted on 2 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Spécialité : **Géolinguistique et Patrimoine Régionale**

Arrêté ministériel : 7 août 2006

Présentée par

Maria GOUDI

Thèse dirigée par **Elisabetta CARPITELLI**

préparée au sein du **Laboratoire Gipsa-lab UMR CNRS 5216**
dans l'**École Doctorale Langues, Littératures et Sciences Humaines**

Étude motivationnelle de la zonymie dialectale dans les variétés linguistiques de l'île de Lesbos (Grèce).

Thèse soutenue publiquement le **30 septembre 2011**,
devant le jury composé de :

Madame Elisabetta CARPITELLI

Professeur à l'Université de Nice Sophia Antipolis, (Membre)

Madame Marie-Josée DALBERA-STEFANAGGI

Professeur à l'Université de Corse Pascal Paoli, (Rapporteur)

Madame Rita CAPRINI

Professeur à l'Université de Gênes (Italie), (Rapporteur)

Monsieur Arnaud ZUCKER

Professeur à l'Université de Nice Sophia Antipolis, (Président)

Monsieur Nikola VULETIC

Maître de conférences à l'Université de Zadar (Croatie), (Membre)

Monsieur Michel CONTINI

Professeur émérite à l'Université de Grenoble, (Membre)



Remerciements

Je souhaite remercier en premier lieu les membres de mon jury de thèse d'avoir accepté de lire et évaluer ce travail.

Ma directrice, Elisabetta Carpitelli, m'a initié au monde de la Dialectologie et m'a patiemment accompagné le long de ces années. Je la remercie chaleureusement.

Merci aux structures de recherche qui m'ont accueillie durant ces années : le Centre de dialectologie de l'Université Stendhal de Grenoble et le laboratoire Gipsa-lab de Grenoble. Plus particulièrement, je remercie Michel Contini et Jeanine-Elisa Médélice pour m'avoir très généreusement mis en disposition les données inédites de l'Atlas Linguistique Roman. Ma reconnaissance va également à Gérard Bailly, directeur du Département Parole & Cognition de GIPSA-lab, qui m'a fait confiance et a accepté ma candidature pour des vacances sur un poste d'Ingénieur d'Études au sein du laboratoire, en m'offrant entre autres l'opportunité de conclure mon travail de thèse dans de bonnes conditions.

Je tiens également à remercier les membres du Centre de Recherche des Dialectes et des Idiomes Grecs Modernes de l'Académie d'Athènes pour m'avoir permis d'avoir accès à l'archive des données dialectales du domaine grec. Merci tout particulièrement à Nicolas Contossopoulos, ancien directeur du Centre, pour ses conseils en dialectologie grecque moderne.

Ce travail n'aurait pas été possible sans la bonne volonté de mes informateurs, qui m'ont patiemment dédié des longues heures. Je les remercie grandement.

Un énorme merci à Anne Vilain et Coriandre Vilain qui ont épargné aux lecteurs de ce travail une partie des « vilaines » fautes de français et qui m'ont plusieurs fois redonné la « motivation » pour continuer l'« analyse motivationnelle » et qui m'ont toujours soutenu, encouragé, donné la pêche, fait rire, et trois milles autres choses. Merci également à Delphine Seigneur Froli pour son aide précieuse concernant la relecture du texte et pour nos échanges lors des enquêtes phonologiques de terrain, à Lesbos. Un très grand merci à Pierre-François Astor qui, lui aussi, a eu sa part de coquilles, sans que cela lui fasse perdre son enthousiasme pour la zoonymie de Lesbos. Je le remercie surtout pour son soutien constant depuis le début de mon périple en linguistique.

Un grand merci également à Didier, pour son rôle important pendant les derniers mois de rédaction, son écoute, ses conseils, ses encouragements. Quand je dis « encouragements », je pense aussi à plusieurs autres personnes du Gipsa-lab. Merci à Silvia, Paolo et Krystyna

pour leur soutien permanent et pour nos interminables discussions sur la linguistique et non seulement. Merci à p'tite Anne et à Hien d'avoir partagé tous les hauts et les bas de la fin de thèse. Merci à Claire de nous avoir passé le relai et d'être à l'écoute attentive en étant tellement présente même de loin. Je dois également un très grand merci aux autres collègues du laboratoire, Giovanni, Rosario (mon conseiller sommelier pour le pot de thèse...), Carole (source de sérénité de notre bureau), Jean-Pierre, Christophe, Nathalie, Solange, Marc, Lionel, Marine, Juliette, Sandra, Yan. Merci en particulier à Nico et à Véro de m'avoir ouvert le chemin vers Avignon. Et je n'oublie pas Isabelle et Sonia.

Je suis très reconnaissante bien sûr à Houria El Mansouri, Catherine Chevalier et Solange Puret pour leur aide précieuse dans le monde de l'administration.

Je remercie également Pascal Nocera du Laboratoire Informatique d'Avignon d'avoir fait confiance en moi, même avant la fin de ma thèse, en m'offrant la possibilité de continuer l'aventure en linguistique.

Merci encore aux collègues et amis Anna, Omar, Carmen et Barbara qui étaient là de près ou de loin à m'encourager. Une pensée particulière à Nathalie G. pour son aide essentiel de dernière minute concernant les secrets de la mise en page.

Un grand merci à Eleni, chère amie et spécialiste de la faune de Lesbos. Je voudrais également remercier tous mes amis de tout simplement avoir été là. Une pensée particulière à Aggeliki, Dafne, Nikos, Irini, Mary, Natasa, Pdraig, Marina, Cindy, Iro, Claudine, Sylvie, Chacha, Pascal, Guillaume, Yannick et Sandrine pour l'écoute et le soutien solide. Merci à Rémi pour les distractions indispensables. Merci à mes colocataires, Ivan, Claire, Yoanna et Bertrand, avec qui j'ai partagé beaucoup ces deux dernières années.

Une très grande pensée à ma famille, mes parents et ma tante : sans leur soutien et leur aide constante, toute l'aventure en linguistique n'aurait jamais commencé. Merci aussi à mon frère, à Irini et tout particulièrement à la petite Marianna qui m'a beaucoup appris ce dernier temps.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	1
ABRÉVIATIONS	1
INTRODUCTION	3
1. LE DOMAINE GRÉCOPHONE	6
1.1 LES CLASSEMENTS DES PARLERS GRECS MODERNES	7
1.1.1 LE CLASSEMENT DE HADZIDAKIS	7
1.1.2 LA PROPOSITION DE TRIANDAFYLLIDIS	8
1.1.3 LE CLASSEMENT DE NEWTON	8
1.1.4 LE CLASSEMENT DE CONTOSSOPOULOS	11
1.1.5 LE CLASSEMENT DE TRUDGILL	12
1.1.6 LA POSITION DE LESBOS DANS LES DIFFÉRENTS CLASSEMENTS. QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES CLASSEMENTS	14
1.2 VARIÉTÉS GRECQUES MODERNES NE FIGURANT PAS DANS LES CLASSIFICATIONS	15
1.2.1 LES PARLERS TSACONIENS	16
1.2.2 LES VARIÉTÉS GRECQUES EN ITALIE DU SUD	16
1.2.3 LES PARLERS DE LA RÉGION DU PONT	17
1.2.4 LES VARIÉTÉS GRECQUES EN CAPPADOCE	17
2. SITUATION GÉOGRAPHIQUE, DÉMOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE DE L'ÎLE DE LESBOS	19
2.1 ÉLÉMENTS GÉOGRAPHIQUES ET DÉMOGRAPHIQUES	19
2.2 APERÇU HISTORIQUE DE L'ÎLE	21
3. LES PARLERS DE L'ÎLE DE LESBOS	24
3.1 LES ÉTUDES SUR LES VARIÉTÉS DE L'ÎLE	24
3.2 LES SYSTÈMES DE L'ÎLE : QUELQUES TRAITS PHONOLOGIQUES ET MORPHOLOGIQUES	26
3.2.1 PHÉNOMÈNES PHONOLOGIQUES	26
3.2.2 CARACTÉRISTIQUES MORPHOLOGIQUES	30
3.3 RÉPARTITION ARÉOLOGIQUE DES PARLERS DE LESBOS	31
3.4 LA VARIATION LINGUISTIQUE À LESBOS : DU CÔTÉ DU LOCUTEUR	33

3.4.1	REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA PERCEPTION DE L'ESPACE LINGUISTIQUE DE LA PART DES LOCUTEURS	43
3.4.2	OBSERVATIONS CONCLUSIVES	46
4.	ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES : LES SOURCES DES DONNÉES	48
4.1	LES ENQUÊTES	48
4.1.1	LES ENJEUX DE L'ENQUÊTE DE TERRAIN	48
4.1.1.1	Quelques réflexions sur le déroulement des enquêtes sur questionnaire	48
4.1.1.2	Sur la relation entre informateur et enquêteur	50
4.1.2	LES QUESTIONNAIRES	52
4.1.2.1	La préparation des questionnaires lexicaux lors d'enquêtes préliminaires	52
4.1.2.2	Le rôle des données bibliographiques dans la construction du questionnaire	53
4.1.3	LES ENTRETIENS	53
4.1.4	LES POINTS D'ENQUÊTE	54
4.1.5	LES INFORMATEURS	59
4.1.6	LE PROFIL DE L'ENQUÊTRICE	61
4.2	LES DONNÉES BIBLIOGRAPHIQUES	62
5.	ASPECTS THÉORIQUES : LA MOTIVATION SÉMANTIQUE	64
6.	ANALYSE DES DONNÉES	81
6.1	BELETTE	83
6.2	RENARD	94
6.3	HÉRISSON	98
6.4	TAUPE	102
6.5	COULEUVRE DE LA CASPIENNE	106
6.6	VIPÈRE D'ASIE MINEURE	114
6.7	TYPHLOPS VERMICULAIRE	119
6.8	ORVET DES BALKANS	123
6.9	LÉZARD VERT DES BALKANS	127
6.10	GECKO TURC	134
6.11	STELLION	140
6.12	CRAPAUD, GRENOUILLE	143
6.13	RAINETTE VERTE	149

6.14	MILLE-PATTES	154
6.15	PERCE-OREILLE	158
6.16	COURTILIÈRE	162
6.17	MANTE RELIGIEUSE	166
6.18	SAUTERELLE	172
6.19	GRILLON	175
6.20	PAPILLON	178
6.21	COCCINELLE	183
6.22	VER LUISANT	195
6.23	ALOUETTE DES CHAMPS	199
6.24	ROUGE-GORGE	204
6.25	MOINEAU DOMESTIQUE	208
6.26	CHOUETTE CHEVÊCHE	211
6.27	PIC MAR	215
7.	<u>BASE DE DONNÉES DIALECTALES DE L'ÎLE DE LESBOS</u>	218
8.	<u>CLASSEMENT MOTIVATIONNEL DES ZOONYMES RELEVÉS DANS L'AIRE LINGUISTIQUE DE LESBOS ET REMARQUES RÉCAPITULATIVES</u>	223
8.1	MOTIVATIONS DESCRIPTIVES	225
8.1.1	TRAITS MORPHOLOGIQUES DE L'ANIMAL	225
8.1.2	ODEUR DE L'ANIMAL	227
8.1.3	COMPORTEMENT DE L'ANIMAL	227
8.1.4	NOURRITURE	228
8.1.5	HABITAT	229
8.1.6	TEMPS D'ACTIVITÉ DE L'ANIMAL	229
8.1.7	LIEU D'ORIGINE SUPPOSÉ DE L'ANIMAL	229
8.1.8	ONOMATOPÉES PROBABLES	230
8.2	ZOOMORPHISMES	230
8.3	ANTHROPOMORPHISMES	232
8.3.1	PARENTS	232
8.3.2	PERSONNAGES MYTHIQUES	232
8.3.3	ENTITÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE	232
8.3.4	PERSONNAGES LAÏQUES	233

8.3.5	ANTHROPONYMES	233
8.3.6	ACTIVITÉS HUMAINES	233
8.3.7	AUTRES ANTHROPOMORPHISMES	233
8.4	MOTIVATIONS OPAQUES	234
8.5	MOTIVATIONS INCERTAINES	234
CONCLUSION		239
BIBLIOGRAPHIE		244
ANNEXES		I
A. QUESTIONNAIRES		II
A.1	QUESTIONNAIRE – ANIMAUX	II
A.2	QUESTIONNAIRE – PLANTES	V
A.3	QUESTIONNAIRE – PHÉNOMÈNES ATMOSPHÉRIQUES	VI
A.4	QUESTIONNAIRE – MALADIES	VII
A.5	QUESTIONNAIRE – DIALECTOLOGIE PERCEPTUELLE	VIII
B. FICHES DES INFORMATEURS		IX
C. CARTES ONOMASIOLOGIQUES		XXI
C.1	BELETTE	XXI
C.2	RENARD	XXII
C.3	HÉRISSON	XXIII
C.4	TAUPE	XXIV
C.5	COULEUVRE DE LA CASPIENNE	XXV
C.6	VIPÈRE D'ASIE MINEURE	XXVI
C.7	TYPHLOPS VERMICULAIRE	XXVII
C.8	ORVET DES BALKANS	XXVIII
C.9	LÉZARD VERT	XXIX
C.10	GECKO TURC	XXX
C.11	STELLION	XXXI

C.12	CRAPUAD, GRENOUILLE	XXXII
C.13	RAINETTE VERTE	XXXIII
C.14	MILLE-PATTES	XXXV
C.15	PERCE-OREILLE	XXXVI
C.16	COURTILIÈRE	XXXVII
C.17	MANTE RELIGIEUSE	XXXVIII
C.18	SAUTERELLE	XXXIX
C.19	GRILLON	XL
C.20	PAPILLON	XLI
C.21	COCCINELLE	XLII
C.22	VER LUISANT	XLIII
C.23	ALOUETTE DES CHAMPS	XLIV
C.24	ROUGE-GORGE	XLV
C.25	MOINEAU DOMESTIQUE	XLVI
C.26	CHOUETTE	XLVII
C.27	PIC MAR	XLVIII
D.	<u>CARTES DES ISOGLOSSES</u>	XLIX
D.1	CARTE DE L'ISOGLOSSE DE HADZIDAKIS	XLIX
D.2	CARTE DES ISOGLOSSES DE NEWTON	L
D.3	CARTE D'ISOGLOSSES DE TRUDGILL	LI

Abréviations

all.	allemand
arag.	aragonais
ast.	asturien
att.	attique
bilab.	bilabiale
bsq.	basque
bulg.	bulgare
c.	carte linguistique
cast.	castillan
cor.	corse
dent.	dentale
dim.	diminutif
fém.	féminin
frp.	franco-provençal
gen.	génois
glc.	galicien
gr. anc.	grec ancien
grc.	grico
gr. méd.	grec médiéval
gr. mod.	grec moderne
itc.	italien central
its.	italien septentrional
komzyr.	komi-zyriène
labio-dent.	labio-dentale
latér.	latérale
lesb.	lesbien
lett.	letton
lit.	lituanien
litt.	littéralement
mac.	macédonien
masc.	masculin
murc.	parlers de la region de Murcia
nas.	nasale
ntr.	neutre
occ.	occitan
occl.	occlusif
oudm.	oudmourt
P.	point
PP.	points
pl.	pluriel

PP.	points
prt.	portugais
rus.	russe
sicil.	sicilien
slov.	slovène
snscr.	sanscrit
srbc.	serbo-croate
suéd.	suédois
suff.	suffixe
tard.	tardif
tchq.	tchèque
ukr.	ukrainien
tur.	turc
voy.	voyelle

Introduction

Notre étude s'inscrit dans le cadre des études sur la zoonymie populaire dans une perspective géolinguistique. Le travail que nous proposons ici s'inspire pour une grande partie des travaux effectués au sein des deux projets géolinguistiques, l'Atlas Linguarum Europae (ALE) et l'Atlas Linguistique Roman (ALiR), dont une des thématiques principales consiste dans l'étude des aspects motivationnels de la zoonymie dialectale.

Les désignations animalières qui font l'objet de notre analyse sont issues d'une série d'enquêtes de terrain dans les variétés grecques modernes de l'île de Lesbos. L'aire grecque restant encore un domaine peu exploité dans le domaine de la géolinguistique, elle est encore moins représentée dans le cadre des études motivationnelles.

L'étude des données lexicales que nous présenterons se base sur une vision dynamique du signe linguistique telle qu'elle a été établie pour la première fois par Guiraud (1986 [1967]) selon lequel la motivation sémantique a un rôle fondamental tant au moment de la création qu'au cours de l'évolution lexicale. Dans cette optique, si l'on considère que le processus de dénomination rend compte, d'une part, de la nature des choses nommées – ou du moins, les représentations que les locuteurs s'en font – d'autre part, des aspects culturels auxquels celle-ci est liée, nous pourrions envisager le lexique comme « une sorte de trésor du savoir encyclopédique de l'humanité, comme un empilement de représentations fixées qui sont autant de conceptions successives du monde » (Dalbera 2006a : 38).

Les désignations des entités de l'environnement parmi les plus proches que l'homme doit désigner, telles que les animaux et les plantes, sont souvent révélatrices de mécanismes particulièrement intéressants pour l'étude de la créativité lexicale. En ce qui concerne les animaux en particulier, l'importance de leur place dans l'univers de l'homme est exprimée de diverses manières. Notamment, sur le plan symbolique, ce rôle spécial émerge de la relation entre l'animal et le sacré dans les religions tant archaïques que modernes, ainsi que par la place de l'animal dans les récits étiologiques, les mythes, les fables, les croyances populaires. D'ailleurs, des traits sémantiques renvoyant à ces conceptions et situant l'animal dans un contexte culturel spécifique pourraient être à l'origine de ces dénominations. Cette optique a été à la base d'une approche amplement développée par Alinei (1981, 1984, 1986), qui, sur la base de l'analyse des aspects motivationnels de la documentation zoonymique dialectale européenne, propose la reconstitution d'une stratigraphie culturelle dans l'espace du continent, mettant en relation la langue, l'histoire de la culture, les données de l'archéologie.

Dans cette perspective, l'orientation interdisciplinaire de notre étude paraît essentielle : la dialectologie, la zoologie, le folklore et l'anthropologie culturelle constitueront quatre domaines dans lesquels nous puiserons les éléments concernant notre analyse.

Notre propos est centré sur la variation dans l'espace : il faut décrire d'abord les faits lexicaux relevés dans les variétés de Lesbos. Nous tenterons ensuite de révéler les aspects motivationnels sous-jacents aux désignations et, en adoptant une démarche comparative, nous mettrons en relation les données de l'île de Lesbos avec celles d'autres aires du domaine grec mais également d'autres variétés dialectales d'Europe, le but étant de contribuer au développement d'une typologie des motivations dans le lexique zoonymique européen.

Les données zoonymiques de ce travail font partie d'un plus grand ensemble de formes lexicales que nous avons enregistrées à Lesbos, lors de nos enquêtes. En plus des désignations des animaux, nous avons pu collecter celles de vingt-cinq plantes sauvages, dix-huit phénomènes atmosphériques et vingt-quatre maladies. Ces matériaux figurent dans une base de données qui n'avait pas seulement le but de nous fournir les attestations zoonymiques nécessaires à notre analyse. Nous avons créé cet outil aussi pour garder une trace d'un patrimoine lexical de source orale qui risque de disparaître. Notre base de données est évidemment à concevoir comme une source ouverte pour de potentiels développements

L'étude proposée ici s'ouvre sur un aperçu du domaine dialectal grecophone. Nous commençons cette partie avec une brève référence à l'évolution des parlers grecs modernes, suivie de la présentation des cinq principaux classements aréales de ces parlers, proposés par différents auteurs. Nous préciserons également la position des variétés de Lesbos dans ces répartitions. Dans le deuxième chapitre se trouvent les repères géographiques, démographiques et historiques relatifs à l'île de Lesbos qui contribuent à porter un éclairage sur les dynamiques linguistiques propres à cet espace linguistique. Le troisième chapitre est consacré à la présentation des propriétés phonétiques et morphologiques qui permettent de caractériser notre domaine d'enquête en tenant compte d'abord des descriptions que la littérature atteste, tout en ajoutant nos observations basées sur les données de terrain que nous avons collectées. Nous intégrerons également à cette partie les propositions de classement des parlers de l'île faites par deux auteurs du début du XX^e siècle, au sujet desquelles nous exposerons quelques réflexions. La présentation de l'aire étudiée sera complétée avec quelques données issues de nos enquêtes dans le domaine de la dialectologie perceptuelle, dans le but de donner une image de la « perception » de l'espace linguistique de la part des locuteurs eux-mêmes (selon une approche dialectologique qu'on étiquette comme « de la part du locuteur »). Le quatrième chapitre comporte des aspects méthodologiques concernant les

enquêtes lexicales que nous avons effectuées sur le terrain. Nous présenterons donc des informations sur les questionnaires, les entretiens, les points d'enquêtes, les informateurs ainsi que quelques réflexions sur les enjeux de l'enquête du terrain. Les aspects théoriques concernant la motivation sémantique seront traités dans le cinquième chapitre, où nous développerons les principales positions relatives au débat sur le caractère motivé ou arbitraire du signe linguistique en accordant plus de place aux propositions de Guiraud, Dalbera et Alinei. L'analyse motivationnelle ponctuelle des données lexicales concernant vingt-sept animaux de la faune sauvage de Lesbos, sélectionnés dans l'ensemble de notre corpus, sera illustrée dans le sixième chapitre. Dans le chapitre sept, nous présenterons la structure et le fonctionnement de la base de données dialectales du lexique de Lesbos que nous avons conçue. Le choix de situer à ce niveau de notre exposé cette partie plus technique de notre travail a tenu compte de l'exigence d'illustrer des exemples qui devaient être obligatoirement expliqués auparavant de manière approfondie.

Notre travail s'achève avec la présentation d'un classement des motivations relevées, à l'origine des désignations des quatre-vingt-trois animaux de notre questionnaire, suivi par des observations concernant les catégories motivationnelles dégagées. Dans les conclusions, nous présentons quelques réflexions sur la suite de notre travail.

1. Le domaine grecophone

Formation des parlers grecs modernes

Les parlers grecs modernes – à l'exception du tsaconien¹ – trouvent leurs origines dans la koinè médiévale, nom traditionnellement attribué à la langue commune qui a évolué du IV^e / VI^e s. apr. J.-C. au XV^e s. apr. J.-C. (Triandafyllidis 1938 : 38 ; Kazazis 1997 : 220 ; Browning 1969 : 19) voire, selon certains auteurs, au XVIII^e s. apr. J.-C. (Babiniotis 2000 : 148). Cette langue prolonge la koinè hellénistique (IV^e s. av. J.-C. – IV^e / VI^e s. apr. J.-C.), issue principalement des dialectes grecs anciens du groupe ionien-attique (Triandafyllidis 1938 : 14-15 ; Babiniotis 2000 ; Bubenik 2001).

Les études sur les parlers grecs modernes

Plusieurs régions du domaine grec n'ont pas encore fait l'objet d'une étude géolinguistique systématique. Il n'existe pas non plus de projet d'atlas linguistique pour ce même espace. Les conditions sont donc loin d'être réunies pour établir un classement adéquat des parlers grecs modernes, comme le constatent aussi Triandafyllidis (1938 : 66), Browning (1972) et Tzitzilis (2000).

Les lacunes dans les études sur les parlers grecs modernes sont, en partie, la conséquence d'une tendance à mésestimer la diversité dialectale, attitude qui s'est maintenue dans la pensée linguistique grecque jusqu'à une époque récente. Les études dialectologiques, pour la plupart orientées vers la linguistique historique, visaient souvent à rattacher le parler étudié à la forme antique de la langue, tout en ignorant une étape intermédiaire de son évolution historique, la période médiévale (Tzitzilis 2000). Cette tendance à valoriser les parlers en fonction de leur niveau d'archaïsme a limité l'intérêt accordé à certaines variétés. Un autre élément lacunaire commun des travaux en dialectologie grecque est constitué par le fait qu'ils étaient rarement accompagnés d'une réflexion sur les aspects méthodologiques concernant le recueil des données (Tzitzilis 2000).

Selon Trudgill (2003 : 46-47), la particularité topographique de la Grèce complique également le classement des parlers de ce domaine, naturellement très fragmenté et caractérisé par la présence de nombreux archipels. D'une île à l'autre au sein de chaque archipel, la réflexion sur le continuum et sur la discontinuité des phénomènes linguistiques peut être controversée et rend difficile l'établissement d'une répartition fiable des parlers.

¹ Cf. § 1.2.1

« Drawing an isogloss between one island and another is an unmistakable claim that the one island has a dialect feature which the other lacks. In any given case, instead of drawing a rather vague line across a certain area, one is forced to consider whether a particular island lies to one side of an isogloss or the other. This means that maps cannot be drawn for some areas until field investigations, ideally, have been carried out on every single island. » (Trudgill 2003 : 47)

Cependant, depuis le XIX^e siècle, les spécialistes ont proposé différents classements des parlers grecs modernes. Nous en avons sélectionné cinq qui, à notre avis, mettent en évidence l'évolution des approches de la répartition des variétés de l'aire grécophone. Ensuite, nous exposerons la distribution des parlers qui n'entrent pas dans les classifications proposées par les auteurs mentionnés, notamment les parlers tsaconiens, pontiques, cappadociens et ceux de l'Italie du sud. Ces parlers ont connu des évolutions divergentes ayant comme conséquence des systèmes linguistiques typologiquement éloignés par rapport aux autres variétés du domaine.

1.1 Les classements des parlers grecs modernes

1.1.1 Le classement de Hadzidakis

À la fin du XIX^e siècle, Hadzidakis (1975 [1892] : 342) a été le premier à proposer un classement des parlers de l'aire grécophone se fondant sur deux critères phonologiques :

- a) l'évolution de [e] à [i] et de [o] à [u] en position atone ;
- b) la chute de la voyelle [i] en position atone finale absolue et des voyelles [i] et [u] atones à l'intérieur du mot.

Les parlers qui présentent ces deux phénomènes se regroupent sous la classe des parlers septentrionaux alors que les autres forment la classe des parlers *méridionaux*. Les formes [apuθ¹ic] « réserve », [kɲ¹emi] « je bouge », par exemple, caractéristiques des parlers septentrionaux, montrent une évolution qui s'oppose à celle des parlers méridionaux présentant, en revanche, [apoθ¹ici] et [kuɲ¹eme]. Cette subdivision est représentée par l'isoglosse figurant sur la carte D.1 en Annexe : Lesbos se situe au nord de l'isoglosse, avec les autres îles de l'Égée du Nord (Thassos, Samothrace, Lemnos), la région de l'Attique septentrionale, l'Eubée septentrionale, les Sporades septentrionales, englobant également l'île de Samos et une partie des îles d'Andros et de Tinos. La partie méridionale inclut l'Attique méridionale, l'Eubée méridionale, le Péloponnèse, les îles Ioniennes, les Cyclades, le Dodécanèse, l'île de Chios, la Crète et Chypre.

Le classement de Hadzidakis reste une référence dans la linguistique grecque. Cependant, il ne fait pas l'unanimité comme nous le verrons au § 1.1.3.

1.1.2 La proposition de Triandafyllidis

Triandafyllidis (1938 : 66-68) propose un ensemble de phénomènes, à plusieurs niveaux du système (phénomènes phonologiques, morphologiques et syntaxiques) :

a) simplification des séquences [mb], [nd], [ng] par chute de la consonne nasale, donnant comme résultat respectivement [b], [d], [g], (cf. [kumb'i] > [kub'i] « bouton ») ;

b) évolution du [ç] en [ʃ] (cf. [ç'eri] > [ʃ'eri] « main ») dans un contexte de voyelle moyenne antérieure suivante ;

c) conservation d'un préfixe dans les verbes pour la formation du passé (cf. [ð'enate] ~ [eð'enete] « vous attachiez » avec ajout du préfixe vocalique dans la deuxième forme ; [al'iftice] ~ [il'iftice] « il/elle s'est enduit(e) », avec alternance vocalique dans le préfixe) ;

d) utilisation de l'accusatif des pronoms personnels à la place du génitif avec les verbes *δίνω* « donner », *φέρνω* « apporter », *λέω* « dire » et *αρέσω* « plaire » (cf. [se l'eo] à la place du [su l'eo] « je te dis ») ;

e) postposition du pronom personnel complément atone par rapport au verbe dont il dépend (cf. [mu ð'ini] ~ [ð'ini mu] « il/elle me donne », [se parakal'o] ~ [parakal'o se] « je t'en prie, s'il te plait »).

L'auteur considère que ces phénomènes pourraient servir de base à des classifications envisageables des parlers grecs-modernes. Enfin, Triandafyllidis propose de répartir le domaine grec en parlers orientaux et occidentaux en tenant compte du processus de conservation vs. chute de la nasale [n] en position finale de certaines formes nominales, comme dans le cas de [to sp'itin] ~ [to sp'iti] « la maison » ; [ton uran'on] ~ [ton uran'o] « le ciel », exemples que nous tirons de Contossopoulos (1983-1984 : 150).

1.1.3 Le classement de Newton²

Newton (1972 : 13-18) – qui dit accepter un certain degré d'imprécision et d'arbitraire dans sa distribution géolinguistique des parlers – classe les variétés grecques modernes en cinq groupes selon des critères uniquement phonologiques.

² Cf. carte des isoglosses de Newton en Annexe D.2.

a) Parlers du Péloponnèse et des îles ioniennes. Cette première classe couvre l'aire du Péloponnèse, en laissant à part les îlots linguistiques du Magne, du tsaconien, ainsi que les parlers des îles ioniennes. Les variétés du Péloponnèse ont servi de base principale à la langue standard de l'aire grécophone. Selon Newton (1972:14), ce fait expliquerait le manque d'intérêt de la part des linguistes notamment pour les variétés de cette aire.

b) Parlers septentrionaux. L'isoglosse des parlers septentrionaux coïncide avec celle qui a été conçue par Hadzidakis et englobe donc Lesbos et les autres îles de l'Égée du Nord (Thassos, Samothrace, Lemnos³), l'Attique septentrionale, l'Eubée septentrionale, incluant également l'île de Samos. Les variétés parlées sur cette dernière, en dépit de son positionnement manifeste dans la zone des parlers sud-orientaux, appartiennent au groupe septentrional et doivent cette position linguistique à l'installation des populations du nord au XV^e siècle (Newton 1972 : 14).

Malgré l'ampleur de l'aire occupée par les parlers septentrionaux, comme la carte des isoglosses de Hadzidakis le montre, leur contribution à la langue standard reste très limitée (Newton 1972 : 14). Même si quelques traits de ces parlers persistent dans certaines variantes de la *koinè* grecque moderne, les caractéristiques du groupe des parlers du *Péloponnèse et des îles ioniennes* restent prédominantes (Horrocks 1997 : 302). Newton (1972:14) explique cela par le rattachement tardif des régions septentrionales au nouvel état grec formé après son indépendance de l'occupation turque.

c) Vieil athénien et parlers du Magne. Le vieil athénien était parlé à Athènes avant que la ville ne devienne la nouvelle capitale de la Grèce et que la variété standard remplace les parlers du « vieil athénien » (Delveroudi 1999). D'après Newton (1972 : 14), ce groupe était encore vivant à l'époque de son étude dans la région de Megara et dans la zone limitrophe de Kymi dans quelques villages situés sur la côte orientale de l'Eubée centrale.

Ce groupe inclut aussi les parlers du Magne, dans le Péloponnèse du sud, qui, malgré leur position non contiguë par rapport aux deux autres régions, présentent un grand nombre de traits linguistiques communs aux variétés de celles-ci.

d) Parlers de Crète. Le groupe des parlers *crétois* englobe non seulement les parlers de l'île de Crète mais aussi les variétés d'une partie des Cyclades. Ces îles ont été habitées par des populations crétoises qui fuyaient l'occupation turque. D'après Newton (1972 : 15), il serait opportun de rattacher à ce groupe les parlers septentrionaux de Naxos, les parlers

³ Les parlers de l'île d'Imvros, qui est passé en 1923 dans le territoire turc, se rattachent également aux parlers septentrionaux.

d'Ikaria ainsi que les variétés de Santorin, de Siphnos et de Mykonos, bien qu'aucune étude linguistique exhaustive n'existe sur ces trois dernières îles.

e) Parlers sud-orientaux. Les parlers sud-orientaux englobent les variétés de l'île de Chios, du Dodécanèse et de Chypre. Par ailleurs, il constate – en renvoyant à Pernot (1907) – que les parlers de Chios sont ceux qui sont les mieux étudiés.

Les critères du classement de Newton

Newton (1972 : 16) construit son classement en se basant sur les phénomènes phonologiques suivants :

a) chute des voyelles [i] et [u] atones et fermeture des voyelles mi-fermées [e] > [i] et [o] > [u] toujours en position non accentuée ; ces phénomènes délimitent les parlers septentrionaux en continuité avec la proposition de Hadzidakis (cf. § 2.1.1) ;

b) palatalisation d'une ou de plusieurs des consonnes vélaires [k], [x], [ɣ] qui aboutissent respectivement à [ç], [ʃ], [ʒ] et ultérieurement dans certains parlers à [tʃ], [s], [z] avec antériorisation de l'articulation devant une voyelle ou une approximante antérieures ; ce phénomène caractérise les variétés de *Crète*, du *vieil athénien* et les parlers sud-orientaux ;

c) dégémination consonantique : ce phénomène est présent dans la plupart des groupes dialectaux, hormis celui des parlers sud-orientaux ;

d) évolution de la voyelle [i] atone vers l'approximante [j] devant une voyelle, avec déplacement de l'accent sur cette dernière ; ce phénomène est attesté dans toutes les variétés grecques modernes hormis celles qui appartiennent au groupe du *vieil athénien* : cf. gr. anc. [peð'ia] « enfants » qui devient [peðj'a] dans les variétés grecques modernes mais reste [peð'ia] en *vieil athénien* ;

e) évolution, dans les parlers de chaque groupe, de la voyelle [y] du grec ancien en [i], sauf dans le groupe du *vieil athénien* où l'aboutissant est [u] : par exemple, le gr. anc. ξύλον a abouti à [ks'ilo] « bois » dans les variétés du grec moderne et à [ks'ulo] dans les variétés du *vieil athénien* ;

f) chute régulière dans les parlers du groupe sud-oriental des fricatives voisées [v], [ð], [ɣ] en position intervocalique : par exemple, [f'ovos] > [f'oos] « peur » ; [l'aði] > [l'ain] « huile » ; [m'ayos] > [m'aos] « sorcier » ;

g) conservation, dans la plupart des parlers sud-orientaux, de la nasale [n] en position finale de mot (dans certaines formes d'articles, de verbes et d'adjectifs en position

prévoicalique) : cf. la forme [to sp^litin] « la maison »⁴ typique de ces parlers ; les autres variétés se caractérisent en revanche par la chute de la même consonne dans le contexte évoqué ;

h) dissimilation facultative de groupes de deux occlusives (pt, kt) ou de deux fricatives (fθ, xθ) aboutissant dans les deux cas à une séquence fricative-occlusive, ft ou xt.

i) épenthèse de la consonne [ɣ] dans la séquence [ev] présente dans les verbes qui terminent en [ˈevo] (-έω), phénomène attesté aussi bien dans les parlers sud-orientaux que dans les variétés *crétoises* et du *vieil athénien* : cf. [ðulˈevo] > [ðulˈevɣo] « je travaille ».

Les critères de classement choisis par Newton (1972 : 18) lui permettent de critiquer la division des variétés grecques en parlers septentrionaux et parlers méridionaux, établie par Hadzidakis qui, d'après lui, n'illustrerait pas suffisamment la complexité des phénomènes phonologiques couvrant le domaine grec.

À son tour, Trudgill (2003 : 49-50) reproche à la répartition de Newton de ne pas être toujours justifiée par la présence ou l'absence des phénomènes phonologiques : un exemple à cet égard, constitue la distinction des parlers crétois, sans disposer des éléments qui permettraient de constituer une classe à part. Pour notre part, nous remarquons que la palatalisation et antériorisation de la consonne vélaire [k] (cf. le critère b), utilisé par Newton comme trait caractéristique des parlers de *Crète*, du *vieil athénien* et les parlers sud-orientaux, est également attestée dans les parlers septentrionaux.

1.1.4 Le classement de Contossopoulos

La proposition de Contossopoulos (1983-1984 : 149-162), qui correspond à l'état des parlers grecs modernes avant 1922, est la première à prendre en considération le lexique dialectal. Cet auteur divise les variétés grecques en deux groupes, les parlers continentaux⁵ et les parlers insulaires, en se fondant sur les réalisations des deux formes du pronom interrogatif 'quoi', avec leurs variantes phonétiques et morphologiques, pour tracer une isoglosse lexicale. Les deux sous-domaines de l'espace grécophone sont appelés respectivement *la Grèce du 'τι'* et *la Grèce du 'είντα'* : la forme *τι* [ti] se trouve dans les parlers continentaux, alors que la forme *είντα* [ˈinda] se trouve plutôt dans les parlers insulaires.

⁴ Cf. § 1.1.2 La proposition de Triandafyllidis.

⁵ Aux parlers continentaux s'attachent aussi les variétés des îles Ioniennes.

Ce classement tient compte également de critères phonologiques, morphologiques et syntaxiques qui ne sont pas pour autant exhaustifs et qui coïncident pour la plupart avec certains des critères des auteurs précédents : il nous semble donc redondant de les citer de manière spécifique. Il faut signaler qu'il s'agit de phénomènes pour lesquels nous ne disposons pas de données complètes concernant la diffusion aréale dans le domaine étudié. Il est intéressant de remarquer que Contossopoulos intègre dans son classement des différences socio-culturelles entre les deux aires, tenant compte par exemple des instruments musicaux, des chansons populaires et des danses caractéristiques, entre autres.

1.1.5 Le classement de Trudgill

Trudgill (2003) choisit de classer les parlers modernes tels qu'ils étaient situés avant les déplacements de population de 1923⁶. Tout en se basant sur les travaux de Newton (1972) et de Contossopoulos (1994), cet auteur propose une nouvelle interprétation de leurs données. Il sélectionne six critères phonologiques pertinents et rejette ceux pour lesquels on ne dispose pas d'informations géolinguistiques suffisantes. Il exclut par exemple, le phénomène de la chute des fricatives voisées [v], [ð], [ɣ] en position intervocalique, caractérisant, d'après Newton (cf. § 1.1.3), les parlers sud-orientaux (Trudgill 2003 : 53). Il décide également de ne pas examiner la variation interne aux parlers des îles.

Trudgill (2003 : 53-58) tient compte des phénomènes suivants : a) chute des voyelles [i] et [u] atones et passage de [e] et [o] atones à [i] et [u], respectivement (cf. § 1.1.2, § 1.1.3) ; b) évolution du « upsilon » du grec ancien, soit en [i], attesté dans la plupart des parlers grecs modernes, soit en [u] ; d) palatalisation et affrication des consonnes vélares [k], [g], [x], [ɣ] devant une voyelle antérieure ou une approximante palatale ([i], [e], [j]) aboutissant respectivement à [tʃ], [dʒ], [ʃ], [ʒ] ou bien à [tʃ], [dʒ], [ç], [z] ; e) tsitacisme, c'est-à-dire, le passage de [k] à une consonne affriquée alvéolaire [ts] devant [i], [e] et [j] ; e) présence des géminées, soit comme préservation du grec ancien, soit comme une évolution indépendante du grec ancien ; f) conservation de la consonne nasale [n] finale de mot du grec ancien dans certaines formes.

⁶ Par conséquent, les cartes utilisées par Trudgill (2003) comprennent des régions qui sont à présent rattachées à l'Albanie et à la Turquie. Réciproquement, elles ne présentent pas certaines régions qui appartiennent actuellement au territoire grec.

La répartition géographique de ces phénomènes phonologiques permet, selon Trudgill (2003 : 58), de former quatorze aires linguistiques grécophones si l'on inclut les parlers tsaconiens⁷ (cf. carte D.3 en Annexe).

La zone **centrale** englobe l'Épire occidentale, les îles de Corfou et de Zakynthos ainsi que le Péloponnèse. Cette aire, qui correspond approximativement à celle des parlers du *Péloponnèse et des îles ioniennes* de Newton (cf. § 1.1.3), ne présente aucun des phénomènes phonologiques utilisés comme critères du classement.

L'aire **septentrionale**, dont la caractéristique principale est la chute des voyelles [i] et [u] atones et le passage de [e] et [o] atones à [i] et [u], respectivement, correspond au domaine des parlers septentrionaux de Newton (cf. § 1.1.3) à ceci près que Trudgill n'y inclut pas les parlers de Thesprotia. Comme dans la répartition de Newton, les parlers de Lesbos se situent dans cette aire.

L'îlot de **Magne** englobe les parlers caractérisés par l'évolution du *υ* en gr. anc. au gr. mod. [u] ainsi que par la palatalisation des consonnes vélares.

L'îlot des parlers **tsaconiens** (cf. § 1.2.1) sont différenciés du reste des parlers grecs modernes puisqu'ils ne descendent pas de la *koiné médiévale*.

Les trois zones distinctes des parlers du **vieil athénien** englobant l'île d'Égine, la région de Mégara et d'Athènes. L'évolution du *υ* en gr. anc. à [u] en gr. mod. ainsi que le tsitacisme sont des traits caractéristiques de cette aire.

L'îlot linguistique de **Kymi** présente le phénomène de l'évolution du *υ* en gr. anc. au gr. mod. [u] ainsi que la palatalisation des consonnes vélares. Bien que les traits phonologiques propres aux parlers de Kymi soient les mêmes que ceux de Magne, Trudgill les place dans deux groupes différents, sans toutefois expliciter les raisons de cette répartition.

L'aire **méridionale**, présentant comme seul trait la palatalisation des consonnes vélares, comprend les variétés de l'île de Crète, de Cythère, d'Anticythère et de Santorin. Trudgill (2003 : 59-60) rattache également à cette zone les parlers de l'île de Mylos et d'Anaphi, tout en reconnaissant qu'il ne dispose pas de suffisamment de données pour le faire.

L'aire **sud-orientale**, considérablement plus réduite que l'aire du même nom dans le classement de Newton, englobe les parlers des îles de Chypre, de Rhodes, de Karpathos, de Kassos, de Kastelorizo, de Kos, de Leros, et de Patmos. Dans les parlers de cette zone, on

⁷ Il faut préciser que l'auteur intègre à sa classification les parlers arvanitika qui constituent un quinzième groupe : on peut s'étonner de la prise en compte de ces parlers d'origine albanaise dans la mesure où sont exclues de sa classification d'autres variétés alloglottes, notamment les variétés slaves, aroumaines, etc.

retrouve la palatalisation des consonnes vélaires, la présence des géminées ainsi que la conservation de [n] en position finale de mot.

L'aire **orientale**, caractérisée par la présence des géminées et la conservation de [n] final de mot, regroupe les parlers des îles de Simi, de Tilos, de Nissyros, de Kalymnos, d'Ikaria, d'Astipaléa, de Chios ainsi que des régions adjacentes de l'Asie Mineure.

Les parlers de la région de **Smyrne** se distinguent des autres parlers sur la base des traits autres que ceux mentionnés plus haut, que l'auteur ne fournit pas.

L'aire des parlers des **Cyclades centrales**, caractérisés par la conservation de la consonne [n] finale, la présence de géminées et par le tsitacisme, englobe les îles d'Amorgos, d'Iraklia, de Schinoussa, de Koufonissi et de Donoussa.

La zone des parlers des **Cyclades occidentales** (Sifnos, Kimolos et Serifos) présente les mêmes phénomènes que le groupe précédent à l'exception du tsitacisme qui n'y figure pas.

Les parlers de **Mykonos** sont caractérisés par la chute des voyelles [i] et [u] atones et le passage respectif de [e] et [o] atones à [i] et [u], un trait des parlers septentrionaux, mais se distinguent de ces derniers par le tsitacisme, un trait des Cyclades centrales.

Les parlers des **Cyclades septentrionales**, qui ne présentent que le phénomène du tsitacisme, englobent les îles d'Andros, de Tinos, de Kea, de Kythnos, de Syros, de Naxos, de Paros, d'Antiparos, d'Ios et de Folegandros.

Trudgill (2003 : 61) réaffirme, en conclusion, le caractère préliminaire de cette répartition et reconnaît qu'elle recèle sans doute des erreurs potentielles. Il engage les chercheurs qui s'occupent du même domaine à le compléter avec de nouvelles données lexicales, morphologiques et syntaxiques ainsi qu'avec des sub-divisions des aires délimitées.

1.1.6 La position de Lesbos dans les différents classements. Quelques réflexions sur les classements

Selon les critères retenus par les auteurs dont il vient d'être question, l'aire des parlers de Lesbos peut se trouver classée de trois manières différentes. Si l'on retient avec Hadzidakis, Newton et Trudgill le critère phonologique de la chute des voyelles fermées [i] et [u] atones et la fermeture des voyelles mi-fermées ([e] > [i] et [o] > [u]) toujours en position non accentuée, alors Lesbos appartient à l'aire septentrionale. Si l'on accepte le critère phonologique retenu par Triandafyllidis – la conservation de la nasale [n] en position finale de mots –, alors les parlers de l'île appartiennent à la zone orientale. Enfin, si l'on s'en tient au

critère lexical de Contossopoulos, les parlers de Lesbos doivent être classés parmi les parlers insulaires.

Bien que certaines isoglosses semblent plus significatives que d'autres, on doit reconnaître, avec Chambers et Trudgill (1998 [1980] : 97), qu'il n'a jusqu'ici été proposé aucune procédure ni aucun principe permettant d'établir de manière satisfaisante que telle isoglosse ou tel faisceau doive être privilégié sur tel autre. On peut opter pour la démarche proposée par Melis (1996 : 177) selon laquelle, la sélection du ou des critères de démarcation d'un espace linguistique se fait dans l'objectif d'assurer « l'homogénéité du groupe distingué dont tous les membres partagent les traits définitoires, et elle en garantit la spécificité puisqu'aucun autre objet ne possède la même combinaison de traits ». Cependant, l'objectif semble parfois difficile à atteindre étant donné l'existence des zones de transition, plus ou moins vastes, « caractérisées par certains traits mais non tous, ou par la présence du trait dans certains mots mais non dans tous » (Melis 1996 : 177). Un exemple qui justifie cette constatation concerne l'isoglosse lexicale de Contossopoulos : nous avons constaté lors de nos enquêtes que la forme [ˈida] 'quoi', qui rattache Lesbos à l'aire insulaire, n'est que sporadiquement présente dans les variétés de l'île. Un deuxième exemple, qui expose les limites de la démarcation linguistique ressort du classement de Newton (cf. § 1.1.3), selon lequel, le développement du [ɣ] épenthétique dans la désinence verbale de la première personne singulier du présent [ˈevo] (-εβω) serait typique des parlers sud-orientaux, *crétois*, et du *vieil athénien*. Néanmoins, ce phénomène est également attesté à Lesbos, qui n'appartient pas à ces trois classes de parlers. Par conséquent, nous sommes amené à considérer que « les limites proposées [semblent] représenter des schémas simplificateurs définissant des axes mais n'offrant pas de délimitation stricte » (Melis 1996 : 177).

1.2 Variétés grecques modernes ne figurant pas dans les classifications

Nous avons choisi de présenter ces variétés dans un paragraphe indépendant parce qu'elles se distinguent du grand groupe des parlers grecs modernes pour des raisons diverses. Ces variétés sont considérées comme éloignées typologiquement des autres variétés grecques modernes, soit parce qu'elles sont issues d'une couche de la langue grecque autre que la koinè hellénistique, comme c'est le cas du tsaconien, soit parce qu'elles se trouvent isolées géographiquement et en contact avec des familles linguistiques différentes de celle à laquelle

elles appartiennent, comme c'est le cas des parlers grecs de l'extrême sud de l'Italie, des parlers du Pont et de ceux de Cappadoce.

1.2.1 Les parlers tsaconiens

L'îlot linguistique du tsaconien se trouve dans le Péloponnèse oriental. Il englobe six villages situés sur les pentes du Mont Parnon⁸. Malgré leur proximité géographique avec les autres parlers de l'aire grecophone, ces variétés divergent considérablement par rapport aux parlers des aires limitrophes. On s'accorde généralement à penser que le tsaconien descend du dorien ancien tandis que les autres parlers grecs modernes sont l'aboutissement de la *koinè* hellénistique (Contossopoulos 2001 : 4 ; Kazazis 1997 : 220 ; Newton 1972). Les difficultés d'accès à la région tsaconienne ont certainement contribué à favoriser la conservation des systèmes phonétiques, phonologiques et morphologiques propres à cette région.

1.2.2 Les variétés grecques en Italie du Sud

On désigne sous l'étiquette de grico les variétés grecques de l'Italie du Sud qui se trouvent rassemblées en deux îlots. Le premier se situe dans le Salento, au sud des Pouilles (entre les villes de Lecce et Otranto) et l'autre en Calabre au sud-est de Reggio Calabria, dans l'aire de la chaîne de l'Aspromonte. Dans le Salento, les variétés d'origine grecque sont parlées aujourd'hui dans neuf villages. Il s'agit de Calimera, Martano, Castrignano, Corigliano, Melpignano, Sternatia, Zollino, Soleto et Martignano : ces villages étaient au nombre de vingt-sept au XI^e siècle (Profili 1999). Des sept villages qui faisaient partie du noyau gricophone de Calabre au début du siècle, ne restent de nos jours que Galliciano et Bova : les cinq autres villages sont pratiquement abandonnés (Profili 1999).

Deux théories existent sur l'origine des parlers grecs de l'Italie du Sud. D'un côté, selon l'hypothèse du savant Morosi (1870), soutenue plus tard par le linguiste italien Parlangelì, les parlers grecs qui sont parlés aujourd'hui en Italie du Sud ont des origines qui remontent jusqu'à l'époque byzantine. Ainsi, la première arrivée des populations grecques en Italie du Sud est considérée comme datant du VI^e siècle environ, quand des colons, provenant des régions orientales de l'empire byzantin, ont été transportés en Italie du Sud. De l'autre côté, Rohlf's (1977) soutient que la couche linguistique grecque préexistait à la période byzantine et qu'elle a été renforcée par de nouvelles vagues de populations hellénophones. La

⁸ Jusqu'au début du XX^e siècle, il restait un deuxième îlot du tsaconien dans la région de Propontis (Mer de Marmaras), constitué au XVIII^e siècle environ par des immigrants provenant de villages tsaconiens du Péloponnèse (Contossopoulos 2001:4 ; Horrocks 1997:300).

conservation des traits pré-byzantins et plus particulièrement doriens, était l'un des éléments que Rohlfs a utilisé pour établir son hypothèse que les variétés du grec parlé dans ces régions remontent à l'époque pré-chrétienne, au V^e s. av. J-C.

Une caractéristique importante de ces parlers consiste en l'influence qu'ils ont reçue des variétés italo-romanes salentines et calabraises, à tous les niveaux du système (Contossopoulos 2001 : 18).

1.2.3 Les parlers de la région du Pont

Aujourd'hui, les variétés grecques du Pont sont parlées dans environ trente localités de la province d'Of et de Çayakara, situées dans la région de Trabzon sur la côte sud de la Mer Noire en Turquie (Mackridge 2009 : 101). Ces variétés se répartissaient auparavant sur une aire plus étendue qui englobait des îlots entre Inepolis (turc Inebolu) et Oinoe (turc Ünye), et la région située entre Oinoe et Ophis (turc Of), sur une zone longue de 400 km au bord de la Mer Noire et large de 100 km en direction de l'arrière-pays jusqu'aux montagnes de l'intérieur (Drettas 1999 : 91). L'échange de populations de 1924 entre la Grèce et la Turquie a modifié la répartition des parlers pontiques, puisque les grecophones chrétiens de ces régions ont dû quitter le Pont pour s'installer en Grèce (Macédoine, Thrace), et que ne sont restés au Pont que les habitants musulmans.

Des variétés pontiques sont également parlées dans des régions situées sur la côte nord de la Mer Noire, en Russie du sud, en Géorgie, en Ukraine. Il s'agit des populations qui ont émigré d'Asie Mineure au XVIII^e et XIX^e siècle (Drettas 1999 : 91). En outre, un grand nombre de locuteurs des parlers pontiques de la côte nord de la Mer Noire ont immigré en Grèce après la chute de l'Union Soviétique.

Les parlers de la région du Pont ont été depuis l'antiquité sous l'influence des variétés géorgiennes, arméniennes et kurdes, pour passer, au début du XI^e siècle, sous l'influence des parlers turcs (Drettas 1999 : 91).

1.2.4 Les variétés grecques en Cappadoce

Jusqu'à l'échange de populations entre la Grèce et la Turquie de 1922-24, des variétés du grec étaient parlées en Asie Mineure centrale (Contossopoulos 2001 : 7). Celles-ci se répartissaient en trois îlots : une vingtaine de villages au sud de Keyseri, les villages limitrophes de Pharasa (turc Faraş) en Cappadoce orientale et le village de Silli en Cappadoce occidentale (Contossopoulos 2001).

Le contact important avec le turc a influencé ces variétés grecques au niveau phonologique, morphologique, syntaxique et lexical (Contossopoulos 2001 : 8) : on peut citer à ce titre l'harmonie vocalique – qui se manifeste, selon Dawkins (1916) et Janse (2001), majoritairement dans le cas des emprunts turcs –, la perte du genre des substantifs, le remplacement de la syntaxe des parlers grecs de Cappadoce par la syntaxe turque (Dawkins 1916) et l'utilisation des numéraux turcs (Contossopoulos 2001 : 8).

Alors qu'on croyait jusqu'à une époque récente que ces variétés s'étaient éteintes depuis les années 1960, Mark Janse et Dimitris Papazachariou (étude en préparation) ont découvert en 2005 des locuteurs natifs de ces variétés, immigrés en Grèce centrale et septentrionale.

2. Situation géographique, démographique et historique de l'île de Lesbos

Dans les paragraphes qui suivent, nous proposons quelques repères géographiques, démographiques et historiques qui contribuent à porter un éclairage sur les dynamiques linguistiques caractérisant notre espace. Notamment, la position de l'île dans l'espace géographique, les frontières naturelles séparant les localités étudiées, des données concernant les mouvements et les contacts des populations nous paraissent des aspects pertinents dans la description d'une aire linguistique, à la fois insulaire et à la charnière entre domaines indoeuropéen et altaïque, entre Europe et Asie Mineure.

2.1 Éléments géographiques et démographiques

L'île de Lesbos, avec une superficie de 1636 km², est la troisième de la Grèce après l'Eubée et la Crète et la septième de la Méditerranée. Elle appartient au groupe des îles de l'Égée nord-oriental qui comprend Lesbos, Lemnos, Agios Efstratios, Samothrace et Thassos. Lesbos se situe à 188 milles d'Athènes et à 218 milles de Thessalonique. Chios, l'île grecque la plus proche, se trouve à 55 milles au sud, tandis que la côte turque est distante seulement de 9 milles.

Il s'agit d'un territoire globalement montagneux qui présente néanmoins une diversité de relief et de végétation. Trois les montagnes les plus hautes de l'île : vers la partie nord, Lépétymnos (968 m), et dans la zone sud-orientale Olympos (967 m) et Psilokoudouno (914 m). Plusieurs torrents (Tsiknias, Tsihliotas, Mylopotamos, Sédoundas, Almyropotamos) ont leurs sources dans ces formations montagneuses et traversent les plaines : parmi ces dernières, peu nombreuses, on peut citer celles de Kalloni, d'Eressos, de Géra et d'Ippios. Les deux grandes baies de l'île lui donnent sa forme caractéristique et constituent une source d'activités pour les régions environnantes.

Les parties orientale et centrale du territoire sont couvertes d'oliviers, de pins, de platanes, de châtaigniers, de chênes et de hêtres ; en revanche la partie occidentale présente une nature aride, rocheuse et volcanique. Un écosystème très intéressant se trouve dans les marécages de la Baie de Kalloni qui inclut la baie elle-même, les marais salants de Kalloni et de Polychnitos, des étendues de roseaux, des forêts de pin et des bosquets d'oliviers.

La faune et la flore de Lesbos sont très riches : dans les marécages de la baie de Kalloni, par exemple, 134 espèces d'oiseaux différents ont été répertoriées, dont plusieurs

sont migratrices ; en ce qui concerne les plantes, dans l'ensemble de l'île 1 400 espèces ont bien été enregistrées.

Environ 90 000 habitants vivent sur l'île, dont 28 879 habitent à Mytilène, la capitale de l'île située sur la côte orientale, en face de la côte turque. Cette ville constitue le centre administratif de Lesbos, le siège du Ministère de l'Egée et de l'Université de l'Egée. Le reste de la population se répartit entre 80 villages regroupés en 13 municipalités.

L'économie de l'île repose surtout sur l'agriculture, notamment sur la production oléicole⁹ (olives, huile d'olive et produits dérivés), l'élevage du bétail (vaches, brebis et chèvres) et la pêche ; par ailleurs, la fabrication d'ouzo est également bien développée. Enfin, une partie de plus en plus importante de la population est employée dans le tourisme, un secteur qui a commencé à se développer dans l'île vers 1981.

⁹ Les onze millions d'oliviers qui existent sur l'île en font l'une des régions grecques les plus importantes pour la production d'huile d'olive.

2.2 Aperçu historique de l'île

Les recherches archéologiques ont montré que l'île a été habitée dès l'époque néolithique : les peuples méditerranéens qui ont commencé à habiter l'île depuis 8000 av. J.C. étaient les Pélasges, les Léléges et les Tyrines (Tzimis et al. 1995 : 7). La fin de l'époque néolithique (3000-2800 av. J.C.) est marquée par l'arrivée des peuples d'Asie. Au XIX^e siècle av. J.C., on a assisté à un nouveau déplacement de populations : les Achéens de la Grèce centrale et de l'Asie Mineure commencent à immigrer dans l'île et à la peupler ; plus massive, au XIV^e siècle av. J.C., l'immigration des Achéens du Péloponnèse (Tzimis et al. 1995 : 7).

Entre la fin du XI^e et du VII^e siècle av. J.C., les Éoliens de Thessalie réussissent à dominer l'île et à créer une force navale importante dans la région en conquérant aussi les régions de la côte voisine d'Asie Mineure. Au VII^e siècle av. J.C., les Éoliens sont désormais assimilés aux anciennes populations de l'île pour former la civilisation à laquelle ils ont donné le nom : cette époque correspond à la formation des cinq villes-états de Lesbos (Tzimis et al. 1995 : 22) et au style architectural éolien. *L'éolien* est aussi la langue de l'île et une des cinq variétés attestées du grec ancien¹⁰ : son aire de diffusion incluait Lesbos et les régions voisines de l'Asie Mineure ainsi que la Thessalie et la Béotie.

Quant à la vie culturelle, pendant les siècles VII^e et le VI^e av. J.C. - l'ère de Sappho et Alcée, du musicien Arion et du philosophe Pittacos de Mytilène - l'île est restée liée aux colonies d'Asie Mineure, en gardant tout de même ses relations avec les métropoles de la Grèce continentale.

Ensuite, pendant les V^e et IV^e siècles, Lesbos a participé aux guerres contre les Perses, puis à la guerre du Péloponnèse, tantôt avec les Athéniens, tantôt avec les Spartiates, et elle en a subi les conséquences destructrices (Tzimis et al. 1995 : 27-31).

Plus tard, Lesbos a été marquée par le passage des Romains (III^e siècle av. J.C. - IV^e s. ap. J.C.) parfois destructif, à tel point que des villes entières ont été dévastées.

Pendant l'ère byzantine (330-1355) qui a suivi, le centre culturel et économique du monde grécophone se déplace en Asie Mineure. Lesbos se trouve dans une position géographique qui permet de garder les contacts avec la culture et la civilisation historique de la Grèce et de créer des liens très importants avec la côte d'Asie Mineure. Pendant la fin de la période byzantine, l'île connaît les invasions des Slaves, des Catalans, des Vénitiens et de Sarrasins (Tzimis et al. 1995 : 82-87). Elle passe, par la suite, sous la domination des Génois

¹⁰ À part l'éolien, il s'agit du dorien, de l'ionien, de l'arcadien et du chypriote.

(1355-1462), résultat d'un échange entre l'Empereur de Constantinople et le corsaire génois Francisco Gattilusio. Les Lesbiens ont accepté leurs nouveaux gouverneurs sans résister. Pendant cette période la famille Gattilusio apprend le grec et gouverne l'île, en cherchant à développer ses intérêts économiques mais sans tenter d'exercer sa domination comme des rudes conquérants : l'île lui sert de point stratégique important pour le commerce maritime (Tzimis et al. 1995 : 96-98). Des travaux de fortification et de voirie caractérisent le passage des Génois, qui a également entraîné une vague d'immigration de commerçants venant de Gênes. Des actes notariés montrent qu'il y avait même des mariages entre les habitants de l'île et des ressortissants de la ville italienne.

Mis à part les habitants d'origine génoise, parmi les Lesbiens se trouvent aussi des commerçants, des employés administratifs et des notaires originaires, entre autres, de Milan, de Florence, de Naples, de Marseille et de Bilbao (Tzimis et al. 1995 : 104). Le contact avec les Génois a laissé notamment des traces dans la langue des Lesbiens sous la forme notamment d'emprunts lexicaux — par exemple, des noms d'ustensiles et de métiers — qui survivent encore dans les variétés parlées sur l'île (Tzimis et al. 1995 : 102).

La période de l'occupation turque (1462-1912) qui succède à l'époque des Génois est plus dure pour les habitants de Lesbos. Les deux premiers siècles de l'occupation sont les plus difficiles pour les Lesbiens qui subissent des persécutions et une islamisation forcée. L'égalité devant la loi et la liberté de religion seront rétablies seulement entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle. Lesbos rentre ainsi dans une ère de développement durant laquelle les habitants reprennent la direction du commerce, des écoles, des grands bâtiments administratifs et construisent des maisons bourgeoises.

L'existence de villages turcs sur l'île pendant cette période est probablement le résultat de l'islamisation : Keramia, Komi, Baltziki¹¹ sont des petits villages situés encore aujourd'hui sur la côte orientale de l'île, dont les habitants étaient turcophones (Tzimis et al. 1995 : 112). D'ailleurs, toujours selon Tzimis et al. (1995 : 112), le pourcentage de la population turque de Lesbos n'a jamais été très élevé : au début du XVI^e siècle il ne dépassait pas le 5% en atteignant, au XIX^e siècle, juste 16% d'une population de 85.000 habitants. En 1894 la population de Lesbos s'élève à 130.000 habitants dont seulement 20 000 turcs (Archondopoulos 1881, cité par Tzimis et al. 1995 : 156). Selon Papparigopulos (1885), de manière générale, les populations grecques et turques évitaient de se mélanger.

¹¹ Aujourd'hui Néés Kydoniés.

L'organisation de l'habitat des villes et des villages que nous rencontrons dans l'île au XIX^e siècle semble être déjà formée depuis le XVII^e siècle, hormis quelques changements comme l'apparition des nouveaux villages et la disparition d'autres ; on compte aussi 25 000 Lesbiens environ émigrés dans des villes de la côte de l'Asie Mineure.

L'île a gagné son indépendance assez tard par rapport aux régions grecques continentales et, en 1912, après 450 ans d'occupation ottomane, elle a été rattachée à l'état grec.

En 1917, 25 000 réfugiés grecs d'Ayvalik – une ville de la côte d'Asie Mineure, en face de Lesbos – sont obligés d'abandonner leur ville et s'installent à Lesbos (Tzimis et al. 1995 : 224).

Pendant les années 1922-1923, Lesbos reçoit 130 000 réfugiés grecs de l'Asie Mineure dont 24 000 qui s'installent définitivement sur l'île, résultat de la guerre gréco-turque (1919-1922) ainsi que de l'échange des populations, qui a suivi la fin de la guerre et le Traité de Lausanne de 1923.

Le tissu social de tous les villages a changé de nouveau après l'émigration à l'étranger mais également dans les centres urbains, à l'intérieur du pays ; ce mouvement a eu lieu par différentes vagues, de 1935 à 1970. La plupart des émigrés ont été reçus aux États Unis, en Australie, dans plusieurs pays d'Afrique ainsi que dans certains pays européens, parmi lesquels surtout l'Allemagne. Aujourd'hui, la population de ces villages change, en arrivant presque à doubler pendant l'été, quand un grand nombre d'émigrés, de première, deuxième et même de troisième génération, retournent dans leurs villages pour les vacances.

Par ailleurs, Lesbos constitue actuellement une des principales portes d'entrée de l'immigration souvent illégale dans l'Union européenne. Notamment, des populations kurdes et afghanes traversent les quelques kilomètres qui séparent l'île de la côte turque pour essayer de continuer – lorsqu'ils ne se retrouvent pas bloqués – leur chemin vers Athènes, et de là vers d'autres pays européens.

3. Les parlers de l'île de Lesbos

Nous présentons ici une sélection de phénomènes phonologiques et morphologiques tenant compte des matériaux obtenus par nos enquêtes lexicales aussi bien que de la littérature sur les variétés linguistiques de l'île. Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'une description exhaustive des caractéristiques des systèmes langagiers de notre domaine : les données que nous avons recueillies par nos questionnaires étant destinées essentiellement à une étude de type lexico-sémantique, elles ne se prêtent pas toujours à l'analyse phonologique et morphologique. Cependant, nous croyons que la mise en évidence des traits exposés dans cette partie constitue un support nécessaire, d'une part, pour l'interprétation correcte de l'évolution des formes faisant l'objet de l'étude lexicale et motivationnelle, d'autre part, pour porter un éclairage sur les aspects que les locuteurs de l'île considèrent comme des marqueurs de la variation dans leur espace. Nous précisons qu'il ne nous a pas semblé opportun de nous attarder sur le lexique, dans cette section de notre travail, sauf pour évoquer les cas de figure considérés par nos locuteurs comme indicateurs de variation linguistique. Compte tenu de l'objet principal de notre étude, nous reviendrons de manière approfondie sur les questions concernant la structure et les caractéristiques de ce niveau des systèmes de l'île, dans les chapitres consacrés à l'analyse des données de nos enquêtes lexicales.

La description des phénomènes linguistiques que nous proposons ici est tributaire surtout de l'étude magistrale de Kretschmer (1975 [1905]), sans négliger pour autant les apports de deux autres auteurs, incontournables pour des raisons différentes, comme Anagnostou (1996 [1903]) et Contossopoulos (2001 [1981]).

Nous ferons précéder l'exposé des traits choisis par un résumé du cadre général dans lequel les études mentionnées ont été effectuées et de leurs principales caractéristiques. Nous examinerons ensuite la manière dont les auteurs ont abordé la problématique plus spécifique du classement des parlers. Nous concluons par des observations fondées sur les données que nous avons collectées lors de nos enquêtes de dialectologie perceptuelle : ces dernières portent, comme nous l'avons brièvement anticipé ci-dessus, sur le regard des locuteurs vis-à-vis de la variation linguistique de l'espace étudié.

3.1 Les études sur les variétés de l'île

Le premier ouvrage consacré aux parlers de Lesbos a été réalisé en 1903 par Spyros Anagnostou. Ce dernier a commencé à étudier ces variétés en 1887 et a eu l'occasion de présenter son travail dans le cadre d'un concours linguistique organisé par la Glossiki Eteria

d'Athènes ; Georgios Hadzidakis et Nikolaos Politis¹² étaient membres du comité. Anagnostou, originaire de l'île, où il a travaillé comme directeur de collège dans plusieurs villages, s'était intéressé aux parlers locaux. Les difficultés de se déplacer à Lesbos à la fin du XIX^e siècle ont sans doute obligé cet auteur à limiter ses enquêtes à quatre localités, Mytilène, Mandamados, Skamnia et Agia Paraskevi, bien qu'il reporte également les témoignages d'autres locuteurs originaires de Plomari, d'Agiasos, de Polichnitos, de Filia, de Vatoussa et d'Eressos. Les informations recueillies par Anagnostou (1996 [1903] : γ') sur les parlers des points non enquêtés ont été fournies à l'auteur par des amis et collègues habitant dans d'autres villages éloignés. En ce qui concerne les villages enquêtés directement par le chercheur, l'échantillon d'informateurs est culturellement et socialement hétérogène. Son étude concerne des cas de changement phonétique et propose un classement de quelques variétés, une grammaire et un lexique, sans oublier un recueil conséquent de contes, de proverbes, d'anecdotes et de chansons. Bien que l'approche d'Anagnostou aux enquêtes et à la description des systèmes étudiés soit évidemment éloignée de celle d'un dialectologue, son ouvrage reste une référence pour notre recherche.

Paul Kretschmer (1975 [1905]), linguiste allemand, contemporain d'Anagnostou, a couvert par ses enquêtes un plus grand nombre de points — quelques uns déjà présents dans le réseau de son prédécesseur — en effectuant une recherche plus systématique. Les localités explorées sont Agiasos, Plomari, Mandamados, Petra, Molyvos et Eressos, auxquelles s'ajoutent les enquêtes dans deux monastères, respectivement dans la région de Kalloni, où il a interrogé l'abbé, originaire de ce même village, et dans celle d'Andissa, où les collaborateurs de la recherche ont été des moines originaires des villages Andissa et Skalochori. L'auteur fournit une description essentiellement phonétique et morphologique des variétés de l'île, accompagnée d'une étude comparative prenant en compte aussi d'autres parlers du domaine grecophone septentrional. Une partie non exhaustive réservée au lexique inclut les emprunts lexicaux slaves, italiens, albanais et roumains. L'auteur intègre également des détails sur les démarches de sa recherche en précisant de quel matériel d'enregistrement il s'est servi, ainsi que les difficultés rencontrées : il mentionne le temps limité pour réaliser son travail de terrain entre août et octobre 1901, les difficultés de déplacement dans l'île à dos de mule et en bateau à vapeur, les problèmes techniques posés par les enregistrements effectués

¹² Nous rappelons (cf. § 1.1.1) que Georgios Hadzidakis était l'un des initiateurs de la linguistique en Grèce. Nikolaos Politis, était le fondateur des études sur le folklore dans ce même pays.

grâce à un phonographe de 120 kilos, la difficulté à établir un contact avec les informateurs¹³ et à gagner leur confiance en étant extérieur à la communauté. Son ouvrage inclut aussi des ethnotextes, quelques uns d'entre eux transcrits en un système combinant l'alphabet grec et les caractères phonétiques, d'autres entièrement en alphabet grec.

Plus récemment, Contossopoulos (2001 [1981]), en rassemblant les données disponibles au Centre de Recherche des dialectes grecs modernes d'Athènes et en se basant sur les études de Kretschmer et d'Anagnostou, expose – dans le cadre d'un ouvrage destiné au grand public sur les variétés du domaine grec moderne – quelques caractéristiques spécifiques au domaine de Lesbos.

3.2 Les systèmes de l'île : quelques traits phonologiques et morphologiques

3.2.1 Phénomènes phonologiques

Le système vocalique des parlers de Lesbos – ayant la même structure que celui de la *koinè* grecque moderne – comporte cinq voyelles : une voyelle centrale basse /a/, deux moyennes /e/ et /o/¹⁴, et enfin deux hautes /i/ et /u/. Toutes ces voyelles peuvent se trouver dans des positions toniques ou atones.

Deux changements très répandus dans notre espace affectent la position atone : a) le degré d'aperture des voyelles moyennes-hautes antérieure et postérieure /e/ et /o/ évolue respectivement en [i] et [u] en position atone ; b) les voyelles hautes extrêmes /i/ et /u/ s'effacent à l'intérieur du mot et, en ce qui concerne la voyelle antérieure, aussi en position finale¹⁵ (Kretschmer 1975 [1905] ; Anagnostou 1996 [1903] ; Contossopoulos [1981] 2001), phénomène qui toutefois exclut les voyelles devenues hautes à l'issue d'un processus de rehaussement (Seigneur Froli 2006 : 449 ; Seigneur Froli et Goudi 2007).

Les consonnes que nous avons répertoriées lors de nos enquêtes sont classées dans le tableau suivant selon le mode et le lieu :

¹³ On voit émerger déjà dans cette réflexion la problématique, abordée dans des temps plus récents, de la relation « écologique » entre informateur et enquêteur. Nous avons développé cette thématique au § 5.

¹⁴ Du point de vue phonétique, le degré d'aperture de deux voyelles se situe entre les moyennes hautes et les moyennes basses.

¹⁵ Ces phénomènes ont été aussi décrits dans les § 1.1.1, 1.1.3, 1.1.5 comme caractéristique d'une zone plus large des parlers grecs modernes.

	bilabial		labio-dental		dental		alvéolaire		post-alvéolaire		palatale		vélaire	
plosif (oral)	p	b					t	d			c	ç	k	g
nasal		m						n				ɲ		ŋ
affriqu�							ts	dz	tʃ	dʒ				
fricatif			f	v	θ	ð	s	z	ʃ	ʒ	ç		x	ɣ
vibrant								r						
approximant												j		
latéral approximant								l				ʎ		

Le système consonantique de l' le se caractérise, tout particulièrement, par des phénomènes d'assimilation produisant des consonnes palatales ou des changements de mode articulatoire en contact avec une voyelle antérieure ainsi que par la production de sons  penth tiques.

Le contact entre consonnes et voyelles antérieures provoque des processus de palatalisation de la consonne. Kretschmer (1975 [1905] : 47 ; 143) et Anagnostou (1996 [1903]) : 17) attestent le phénomène de palatalisation des occlusives alvéolaires sourde et sonore, [t] et [d], dans le contexte de voyelle antérieure fermée [i] suivante, qu'elle soit réalisée ou sous-jacente : le résultat de ce changement est respectivement l'occlusive palatale [c] pour la sourde et [ç] pour la sonore. Les deux auteurs attestent ce phénomène dans les parlers de Plomari (P.17), d'Eressos (P.2), chez les personnes âgées de Skamnia et de quelques quartiers de Mandamados (P.9)¹⁶. En ce qui concerne nos enquêtes, ce processus a été confirmé pour Eressos (P.2), Palaiochori (P.16), Plomari (P.17) et sporadiquement, pour Agra (P.1), Andissa (P.3), Mandamados (P.9), Anémotia et Vatoussa (cf. tableau 1). Kretschmer remarque aussi que, dans le reste de l'aire grécophone, le phénomène est relevé seulement dans les parlers tsaconiens, alors qu'un processus de palatalisation analogue, bien que moins accentué, avec le passage de [t^h] à [k^h], se produit dans d'autres points du domaine grec. Contossopoulos (2001 [1981] : 51) a pu montrer une aire de diffusion plus vaste de ce phénomène de palatalisation, étendue aux variétés de Mesta, dans l' le de Chios.

¹⁶ Les chiffres entre parenthèses correspondent au codage numérique de nos points d'enquête : cf. carte des points d'enquête dans le §3.1.4.

Tableau 1 – Exemples de palatalisation des consonnes [t] et [d] aboutissant respectivement à [c] et [j] dans le contexte de voyelle antérieure fermée suivante [i], réalisée ou sous-jacente (données tirées de nos enquêtes ; nous respectons la séquence des points de la liste ci-dessus)

		Autres variétés de l'île	
Eressos (P.2)	[cifʎ'ics] [kulufuc'a] [aʎ'ocka] [tsalapicn'os]	[tifʎ'its] [kulufuc'a] [aʎ'otka] [tsalapitn'os]	« orvet des Balkans » « ver luisant » « différents » « huppe fasciée »
Palaiochori (P.16)	[vruʎ'i] [ayrijupicn'os]	[vrud'i] [ayriupitn'os]	« tonnerre » « huppe fasciée »
Plomari (P.17)	[cifʎ'its] [kulufuc'a]	[tifʎ'its] [kulufuc'a]	« orvet des Balkans » « ver luisant »
Agra (P.1)	[lafj'acs] [tuc] [tsalapicn'os] [koumac]	[lafj'ats] [tut] [tsalapitn'os] [koumat]	« couleuvre caspienne » « ceux-ci » « huppe fasciée » « morceau, un peu »
Andissa (P.3)	[cifʎ'its] [lafj'acs]	[tifʎ'its] [lafj'ats]	« orvet des Balkans » « couleuvre caspienne »
Mandamados (P.9)	[ci]	[ti]	« quoi »
Anémotia¹⁷	[puckup'if]	[putkup'if]	« belette »
Vatoussa	[puctʎ'i]	[puttʎ'i]	« souris, rats »

Les occlusives palatales, à leur tour, sont exposées à une évolution ultérieure toujours dans le contexte de voyelle antérieure suivante : Kretschmer (1975 [1905] : 147-152) et Contossopoulos (2001 [1981] : 106 ; 1985 : 152) relèvent la réalisation [tʃ] ou [ts] à la place de [c], ainsi que la réalisation [dz] ou [dʒ] à la place de [j] quand les occlusives palatales sont suivies de la voyelle [i], phonétiquement réalisée ou sous-jacente. Ce phénomène d'affrication peut être illustré par les formes relevées dans nos enquêtes [kutʃn'aða] « coquelicot » (PP. 1, 2, 8, 11-13, 15, 16, 20, 23) et [mirmidʒ'es] « verrues » (PP. 13, 15, 20) correspondant à [kocin'aða] et [mirmif'es] de la *koinè* grecque moderne.

Les fricatives tendent également à subir un processus de palatalisation lorsqu'elles sont suivies d'une voyelle antérieure fermée, réalisée ou sous-jacente (Kretschmer 1975 [1905] : 151-154) ; à la place de [s] et de [z] présents dans d'autres variétés du domaine grécophone, plusieurs parlars de l'île montrent respectivement [ʃ] et de [ʒ], comme cela est

¹⁷ À Anémotia et à Vatoussa, qui ne figurent pas dans notre réseau final de points, nous avons réalisé des enquêtes préliminaires.

confirmé par nos enquêtes : cf. les cas de [ʃimɲam'ið] « gecko turc » (PP. 9, 11, 13, 16, 17, 19) et [xal'aʒ] « grêle » (PP. 3, 9, 12, 16, 23) correspondant à [simɲam'ið] (PP. 1, 20, 21) et [xal'azi] que l'on retrouve dans la *koinè* grecque moderne.

Dans toutes les variétés de l'île que nous avons étudiées, les classes des latérales et des nasales peuvent également être intéressées par un processus de palatalisation dû à la présence d'une voyelle antérieure fermée suivante, réalisée ou sous-jacente. Nos données attestent la présence des consonnes [ʎ] et [ɲ] dans le contexte spécifié, là où dans les autres variétés figurent les alvéolaires [l] et [n] : cf. les formes [siʎiɲiazm'os] « épilepsie » (PP. 4, 5, 9, 11, 14-16, 18, 20) et [ɲixtir'iða] « chauve-souris » (relevé dans tous les points enquêtés) par rapport à [siliniazm'os] et [nixter'iða] de la *koinè* grecque moderne.

Les phénomènes d'épenthèse sont également à relever comme caractéristiques de nos parlars. Nous avons déjà vu dans le § 2.1.3, à propos du classement de Newton, le cas où ce processus se produit dans la désinence verbale de la première personne au singulier du présent, [ˈevo] (-έω) de la *koinè* grecque moderne, où une fricative vélaire [ɣ] se développe entre la fricative labiodentale et la voyelle finale. L'exemple suivant illustre ce changement, en mettant en évidence en même temps le passage, évoqué plus haut, des voyelles [o] et [e] atones à [u] et [i] : [berð'evo] > [birð'evɣu] « je confonds » (Kretschmer 1975 [1905] : 185-188). Un deuxième phénomène du même type produit une approximante palatale [j] en position intervocalique, après ou avant une voyelle palatale, comme dans [makri'a] > [makrij'a] « loin » [par'ea] > [par'eja] « compagnie, bande », [kri'onu] > [krij'onu] « j'ai froid », comme il a été relevé à Agia Paraskevi (P.11), ou même comme dans [saj'ita] « couleuvre de Dahl » relevé dans plusieurs points (PP. 2, 4, 10, 11, 13, 15, 19). Cette même consonne est réalisée aussi comme résultat d'une prothèse en position pré vocalique, comme nos données le montrent : à Agiasos (P.15) la forme [jimx'aʎs] est attestée à la place de [imx'aʎs] — où la voyelle initiale représente un déterminant — d'autres parlars de l'île et correspond à la forme [o mix'alis] (« Michael », au nominatif) — où, encore une fois, la première voyelle est la transcription du déterminant — présente dans d'autres variétés de l'espace grecophone.

Kretschmer (1975 [1905]), Contossopoulos (2001 [1981] : 105), Gafos et Ralli (2001) mettent également en évidence l'insertion d'un segment vocalique épenthétique en

phonosyntaxe : la voyelle [i] se produit entre la fricative alvéolaire sourde [s] ou sonore [z] en position finale d'un nom et la nasale bilabiale [m] ou l'occlusive alvéolaire sourde [t] de l'adjectif possessif enclitique relatif respectivement à la première et à la troisième personne du singulier. Nous trouvons, par exemple, les formes [i f'ilusim] « mon ami » à Pamfila, [i f'iluzim] à Thermi (Gafos et Ralli 2001) correspondant à [i f'ilusm] par ex. d'Agia Paraskevi (P.11), ou bien à [o f'ilosmu], d'autres variétés grecques modernes, où l'épenthèse ne se produit pas.

3.2.2 Caractéristiques morphologiques

Nous nous limiterons ici à faire référence à quelques cas relatifs à la morphologie dérivationnelle, bien représentée dans nos données lexicales.

Les suffixes que nous pouvons relever dans notre corpus sont répartis pour la plupart dans le domaine grec élargi. Il s'agit des formateurs utilisés pour produire des noms féminins : a) [-ina] (< gr. méd. *-ίνα* < lat. *-INA*)¹⁸, employé pour former de noms féminins à partir des masculins qui éventuellement expriment une propriété du référent : cf. par exemple, pour la « vipère », [kudur'ina] (P.15) signifiant 'celle qui a une queue courte' ; b) [-usa] (< gr. méd. *-ούσα* < gr. anc. *-οῦσα*)¹⁹, exprimant celui qui a la caractéristique exprimée par la base qui peut être verbale ou nominale : cf. [vrum'usa] « punaise » (PP. 1-24), signifiant 'celle qui pue', [saradapudar'usa] « quarante pattes » (PP. 1-4, 6, 8, 10, 12-15, 17-24), signifiant 'celle qui a quarante pieds' ; c) [-aða] (< gr. méd. *-άδα* < gr. anc. *-ας*, acc. *-άδα*), également utilisé pour former des noms à partir d'adjectifs : [kutʃn'aða] « coquelicot » (PP. 1, 2, 8, 11-13, 15-16, 20, 23), signifiant 'celle qui est rouge', [aʝri'aða] « chiendent pied de poule » (PP. 1, 11, 15-20), signifiant 'celle qui est sauvage' ; d) [-iða] (< gr. anc. *-ις*, acc. *-ίδα*) qui forme des noms à partir de bases nominales : cf. [nixtir'iða] « chauve-souris » (PP. 1-24) formé sur la base [nixta] « nuit », [kalutʃir'iða] « mésange charbonnière » (PP. 15, 19) formé sur la base [kal'os tʃir'os] « beau temps ».

Une catégorie très productive de formateurs est constituée par les suffixes diminutifs, encore une fois diffusés, en majorité, dans la globalité de l'espace grécophone : [-itsa], [-ac],

¹⁸ DKGM (2001 [1998], sous *-ίνα*)

¹⁹ DKGM (2001 [1998], sous *-ούσα*)

[-uða], [-uð], sont employés tous à partir de bases aussi bien adjectivales que nominales. Il nous semble intéressant de réserver une mention particulière pour les cas du suffixe [-eʎ], toujours utilisés pour créer des noms ou des adjectifs à base adjectivale ou nominale, qui apparaissent plus spécifiques à notre domaine.

Le suffixe diminutif des noms neutres [-eʎ] présente une distribution particulière : il est très productif dans des parlers de Lesbos, mais on le retrouve aussi à Lemnos, à Imbros, à Samothrace (Contossopoulos 2001 [1981]), à Samos (Zafeiriou 1995) ainsi qu'en Thessalie (Hantziara 1995) : cf., pour Lesbos, les formes [aluj'eʎ] « petit cheval » (PP. 10-13, 15-18, 23), [babl'eʎ] « petit insecte » (P.6) et [kutʃne'ʎ] « petit rouge » (P.11).

Nous avons des données moins riches en ce qui concerne la morphologie flexionnelle : nous mentionnerons ici quelques données issues d'entretiens libres avec nos informateurs, lors des échanges guidés par les questionnaires.

Plus spécifiquement, les éléments intéressants se réfèrent à la morphologie verbale. Dans la partie occidentale de l'île, notamment à Eressos (P.2) et à Andissa (P.3), nous avons relevé la marque grammaticale [-aʃ] de la troisième personne du pluriel des verbes actifs à l'imparfait et à l'aoriste. Dans les autres variétés de Lesbos on trouve plutôt [-an] et plus rarement [-aŋ] (P.17). Il faut signaler qu'une forme [-asi], à notre avis apparentée à [-aʃ], est aussi présente, selon Contossopoulos (1983-1984 : 152-153), dans d'autres variétés insulaires, par exemple, dans des parlers de Chypre, du Dodécanèse, de la Crète, de Cythère, de Naxos, et ailleurs et renvoie au grec ancien *-ᾶσι*. Nous citons, à titre d'exemple, les formes présentes dans nos deux parlers nommés ci-dessus : [p'iʎaʃ] « ils sont allés », [f'aʎaʃ] « ils ont mangé », [jir'izaʃ] « ils rentraient » correspondant à [p'iʎan], [f'aʎan] et [jir'izan] d'autres variétés.

3.3 Répartition aréologique des parlers de Lesbos

La subdivision d'un domaine linguistique en aires dialectales à partir de l'identification d'isoglosses a caractérisé la modélisation de l'espace dans la dialectologie et la géolinguistique ainsi que dans la linguistique historique. Aujourd'hui la tendance est à remettre en discussion la notion de frontière linguistique – nous avons déjà évoqué des limites dans le § 1.1.6 – et à insister plutôt sur la micro-variation et le continuum en fonction de

descriptions plus correctes et complexes. La démarche classique adoptée dans les études sur la variation dialectale peut être mise en discussion en observant que

« [...] i raggruppamenti definiti dalla letteratura dialettologica e storico-comparativa rispondono a percezioni di tipo ideologico e a una funzione psicologica. In particolare, concorrono a fissare l'identità del parlante nei termini di valori e credenze e a indirizzarne la fedeltà a una tradizione culturale riconoscibile » (Manzini & Savoia 2005 : 55).

Les espaces insulaires contribuent de manière significative à une révision critique du bagage conceptuel de ces approches disciplinaires. Lörinczi (2001 : 97), qui a souligné comment les îles constituent, dans ce sens, un laboratoire naturel d'une grande valeur, a mis en évidence aussi que, dans ce type d'espaces, même si on réussit parfois à identifier des isoglosses, il n'est pas possible de les constituer en faisceaux — et donc de délimiter de véritables regroupements dialectaux — parce qu'elles se croisent plutôt, selon la métaphore utilisée par cette auteure, comme les rues d'un centre habité.

D'une certaine façon, cette vision est aussi celle de Kretschmer qui appréhendait Lesbos comme un espace de micro-variation importante. Il considère en effet qu'un classement des parlers en grandes catégories ne pourrait être facilement opéré à partir d'un nombre trop important de traits dialectaux :

« Wie man sieht, decken sich die Verbreitungsgebiete der dialektischen Erscheinungen nicht und die lesbischen Mundarten lassen sich daher nicht zu Hauptgruppen zusammenfassen, sondern wir müssen eine ganze Reihe kleinerer Dialekte unterscheiden. » (Kretschmer 1975 [1905] : 49-50)

L'auteur souligne l'importance de concevoir cet espace en identifiant plutôt des variétés ponctuelles.

Anagnostou (1996 [1903] : η-ιϵ), en revanche, adhère à la tradition classificatoire traditionnelle de la linguistique historique et tente donc une répartition des variétés, qui exclut cependant la partie occidentale de l'île. L'auteur estime tout de même que sa répartition constitue juste un aperçu général des parlers de Lesbos, permettant de tracer les grandes lignes inspiratrices pour d'autres enquêtes. En effet, nous considérons que sa description, tout en restant intéressante, présente néanmoins quelques limites.

L'auteur propose de distribuer les variétés de Lesbos en sept groupes. Notamment, dans la partie sud-orientale de l'île, il regroupe les parlers de Mytilène et ceux qu'il désigne comme des « villages adjacents »²⁰. Dans la partie nord-orientale, il distingue trois groupes, chacun comportant une ou plusieurs variétés : les parlers du village de Mandamados et de

²⁰ Les termes « villages adjacents » ou « villages limitrophes », souvent utilisés par l'auteur dans son classement, restent assez flous puisque aucune précision n'est donnée au sujet des localités concernées.

Gelia et le groupe des variétés de Kapi et de Klio. Dans la partie septentrionale, il rassemble les parlers de la zone qui s'étale de Molyvos à Skamnia et dans la partie centrale, les variétés d'Agia Paraskevi sont regroupées avec celle de Kalloni en englobant aussi les villages limitrophes. Enfin, il forme un groupe assez large qui inclut un grand nombre de parlers de la région méridionale de l'île : il s'agit notamment de la zone qui s'étale de Polichnitos jusqu'à Agiasos, vers le nord, et jusqu'à Plomari, vers le sud.

Il faut observer que ce classement tient compte de plusieurs localités qui ne sont pas mentionnées par l'auteur dans la liste des points enquêtés, ce qui ne rend pas possibles des vérifications. Cette répartition est aussi rendue peu transparente parce qu'elle se fonde sur une description assez approximative des phénomènes considérés. Plus précisément, Anagnostou n'utilise pas une transcription de type phonétique et recourt souvent à des descriptions fondées sur l'impression auditive « ingénue » des sons entendus, du genre « dans les parlers du groupe Polichnitos-Plomari-Agiasos, le n final des verbes de la 3^{ème} personne du pluriel au présent qui terminent en -un se prononce plus doucement » (Anagnostou 1996 [1903] : 1 [la traduction est la nôtre]). Quant à la description du contexte dans lequel un processus linguistique se produit, elle aussi est souvent donnée avec un certain degré d'imprécision. Par exemple, dans le cas d'un trait phonologique attesté dans les parlers de Kapi et de Klio, l'auteur nous explique que « la consonne l se prononce d'une manière spéciale et liquide devant toutes les voyelles ». Ce passage contient une imprécision ultérieure : les exemples fournis (*κλιαίγου*, *λημός*, *λημόν*) présentent ce phénomène seulement devant les voyelles antérieures [e] et [i].

Malgré les limites de son classement, le travail d'Anagnostou reste évidemment, comme nous l'avons déjà souligné, une source importante de connaissances du domaine linguistique lesbien au tout début du XX^e siècle, pour la richesse des données, non seulement linguistiques, mais aussi folkloriques, recueillies à une époque, ne l'oublions pas, où la circulation dans l'île était encore extrêmement difficile.

3.4 La variation linguistique à Lesbos : du côté du locuteur

Depuis quelques années, en reprenant une réflexion commencée dans les années 30²¹, la recherche en dialectologie s'efforce de renouveler la modélisation de l'espace en essayant de souder l'approche du spécialiste et le regard du locuteur vis-à-vis de son environnement linguistique. L'idée est de

²¹ Cf. Weijnen (1999 : 131-134).

« [...] saldare le panoramiche dall'alto, con lo sguardo ravvicinato al singolo parlante, alla microstoria individuale incastonata in un prima e in un poi, in uno spazio sociale, in una dinamica microcomunitaria » (D'Agostino, Ruffino, Castiglione, Lo Nigro 2002 : 173)

sans que cela se traduise dans la simple convergence de l'informateur sur le modèle du spécialiste (Iannaccaro 2002 : 74). La perception de la diversité et du changement linguistique est bien enracinée dans l'espace : la diversité linguistique semble être conçue par les locuteurs avant tout en termes de variation diatopique (Iannaccaro 2002 ; D'Agostino, Ruffino, Castiglione, Lo Nigro 2002). L'impact de la perception des différences sur le changement linguistique peut être ainsi mis en valeur :

« [...] giacché le differenze percepite, creando sentimenti di appartenenza o di esclusione sono piuttosto reali, e determinano il comportamento linguistico effettivo delle comunità, "si les frontières 'subjectives' [*c'est-à-dire, représentées par le locuteur*] ne coïncident pas avec les frontières 'objectives' [*identifiées par le chercheur*], on peut dire : tant pis pour ces dernières" » (Iannaccaro 2002 : 95, qui cite à son tour un travail de Willelm A. Grootaers de 1964, en traduction française).

Le concept de « frontières subjectives » ici évoqué se lie souvent, dans les travaux des spécialistes, à celui de « conscience linguistique » ; pour l'usage que nous faisons de ce terme – sur lequel la discussion est ouverte et controversée, nous en sommes consciente – nous renvoyons à ce que Fenoglio (1996-1997 : 678) précise : il s'agit de

« la conscience subjective de la variation linguistique, la représentation que se fait le locuteur de la variation des autres [ainsi que] le jugement porté par les dialectophones [*ou plus généralement les locuteurs*] sur leur parler et le parler des autres ».

Nous n'avons pas pu approfondir une étude dans cette optique dans le cadre de notre thèse dont l'objectif principal est assez distant de ces problématiques. Cependant, dans ce chapitre consacré à un aperçu très général de la situation géolinguistique de notre île, il nous a semblé opportun de compléter – selon l'optique explicitée ci-dessus – l'exposé des traits généraux identifiant les parlers de Lesbos décrits par les spécialistes et repérés lors de nos enquêtes, par quelques observations fondées sur une exploration de la manière dont les locuteurs eux-mêmes perçoivent la variation dans leur espace linguistique. De front avec nos enquêtes lexicales, nous avons donc effectué aussi des enquêtes dans les localités de notre réseau selon une perspective inspirée de la dialectologie perceptuelle. Nous avons préparé notre travail de terrain en tenant compte tout particulièrement des travaux de Preston (1999) et de Long et Preston (2003), qui ont tenté de rassembler le plus grand nombre des études effectuées dans ce domaine et de pousser la réflexion méthodologique et théorique. L'étude éminent de Iannaccaro (2002) concernant le domaine italien septentrional et fondée sur de

nombreuses enquêtes de terrain, nous a servi également comme une référence importante quant à la compréhension, la comparaison et l'analyse des nos données.

Le choix de nous référer à des études en dehors de notre domaine est justifié par le fait que, à notre connaissance, les recherches menées sur les attitudes des locuteurs vis-à-vis des langues et des usages langagiers dans le domaine grécophone traitent plutôt des questions liées à des fonctions identitaires des variétés locales par rapport à la langue standard, ce qui sort pour l'instant de notre champ d'étude, qui privilégie, nous le rappelons, la perception des frontières et des espaces de diffusion des phénomènes. Nous tenons tout de même à citer au moins, à cet égard, le travail de Papapavlou (1998) qui traite les attitudes et les jugements de valeur des locuteurs d'une variété chypriote comparée à la variété standard du grec moderne.

Dans l'Annexe A.5, nous avons présenté le questionnaire relatif aux enquêtes perceptuelles. Nous avons reporté ci-dessous trois des questions de fond qui ont guidé la réalisation de ces enquêtes :

- A. Dans quels villages de l'île utilise-t-on le même parler ou un parler très similaire au vôtre ?
- B. Dans quels villages de l'île utilise-t-on un parler différent du vôtre ?
- C. Qu'est ce qui change selon votre avis ? (*perception des éléments linguistiques*)

Les réponses élicitées par ces questions, généralement présentes dans les questionnaires employés pour les recherches de dialectologie perceptuelle, ont montré non seulement une simple reconnaissance de la diversité diatopique des parlers de l'île, mais également une emphatisation nette de la variation. « Chaque village a son propre parler » est une expression présente dans la quasi-totalité de nos entretiens²², et la littérature concernant cette approche disciplinaire est riche de témoignages dans ce même sens : « [...] il fatto che 'tutti i paesi hanno il loro dialetto' è il primo argomento di consapevolezza linguistica con il quale il ricercatore viene a contatto [...] » (Iannaccaro 2002 : 198). L'affirmation de nos informateurs reflète une tendance, fréquente chez les locuteurs de toute communauté linguistique, à souligner les spécificités de leur propre variété, comme le précise Mase (1999 : 109) : « Informants' comments tend to focus on the differences with other dialects, ignoring (with only a few exceptions) similarities ». Parfois, la différence est confiée par le locuteur à un seul trait et les autres sont considérés comme redondants (Iannaccaro 2002 ; D'Agostino, Ruffino, Castiglione, Lo Nigro 2002), et quand les locuteurs en reconnaissent et mentionnent

²² Cf. aussi Gally et Goudi (2009).

plusieurs, les traits sont souvent présentés selon un ordre d'importance qui peut varier d'une communauté à l'autre.

Les recherches menées aux Pays Bas, par exemple, ont mis en évidence qu'on discerne principalement les particularités « phonologiques » des variétés dialectales ; à ce propos, Antonius Weijnen, d'après l'interprétation de Preston (1999 : xxix) explique que

« since they are 'sharper' than syntactic and morphological boundaries and less specific than those that arise as the result of the difference of a single lexical item; they are therefore more 'locally noticeable' ».

Les enquêtes réalisées en Sicile dans le cadre de l'Atlante Linguistico Siciliano ont amené les chercheurs à conclure que, dans ce domaine géolinguistique, les morphologies pronominale et verbale semblent être le marqueur fondamental des différences diatopiques, alors que seulement peu de personnes montrent une sensibilité à la variation fondée sur les traits « suprasegmentaux » (notamment durée et allure mélodique) (D'Agostino, Ruffino, Castiglione, Lo Nigro 2002 : 178). En revanche, une étude sur l'identité et les frontières linguistiques et culturelles dans l'aire toscane a mis en évidence que les locuteurs de cette région confient justement aux caractéristiques suprasegmentales, et, à un degré moindre, aux caractéristiques morphologiques et lexicales de leurs parlers, la perception des différences et des similitudes entre les systèmes de la région (De Simonis 1984-1985 : 11)²³.

Ces propriétés n'ont pas le même relief dans nos enquêtes : les caractères considérés comme marquant les oppositions entre les parlers de Lesbos se manifestent, selon un ordre décroissant d'importance, au niveau lexical, phonétique, prosodique et morphologique. Nous avons conservé cet ordre dans l'exposé de quelques cas de figure.

A. Lexique

Dans tous les points enquêtés, les locuteurs se sont référés à la variation lexicale. Quand les réponses ne se composent pas du simple constat « c'est les mots qui changent », elles contiennent des exemples de désignations renvoyant, dans la plupart, au domaine de

²³ Il faut remarquer que les auteurs qui évoquent les traits suprasegmentaux comme marqueurs des différences diatopiques n'explicitent pas toujours les éléments auxquels ils font référence. Les spécialistes du domaine italo-roman évoquent souvent, à partir des réponses de leurs informateurs, la lenteur vs. vitesse de l'élocution ainsi que la « cantilena » (*cantilène*). Ce terme, ainsi que des quasi-synonymes comme « calata » ou « cadenza » reviennent fréquemment dans la littérature lorsqu'on mentionne les caractéristiques suprasegmentales. Lepschy (1978 : 136-137) fournit une interprétation des phénomènes désignés par exemple comme « [...] 'cadenza' e che sono fra gli aspetti più rivelatori degli 'accenti' locali italiani (particolarmente note e riconoscibili certe varietà, per esempio friulane, liguri, abruzzesi pugliesi). A me sembra che convenga distinguere nettamente questa 'intonazione', nel senso dell'accento locale, che caratterizza il parlante da un punto di vista geografico, ma non ha funzioni grammaticali, dal sistema grammaticale dell'intonazione ».

l'agriculture (des outils agricoles, des habits spécifiques aux agriculteurs, des termes concernant la terre, les champs etc.).

Pour un informateur d'Agia Paraskevi (P.11), les différents noms de la faucille permettent d'opposer son parler à ceux de Mandamados (P.9) et de Napi, petit village, à 3 km de distance d'Agia Paraskevi :

- [d k'osa d len t'axra zdu madam'aðu d len ðrup'ana zdu kulumð'aðu / k'osa t'axra ðrup'ana / k'aða xurj'o ex tu θko t]
On appelle la [k'osa] [« faucille »] [t'axra] à Mandamados, [ðrup'ana] à Napi. [k'osa], [t'axra], [ðrup'ana] chaque village a le sien.

Toujours dans la zone centrale de l'île, à Stypsi (P.10), les informateurs marquent la différence de leur parler avec celui du parler d'Agia Paraskevi (P.11) avec les différentes désignations du voile que mettent les agriculteurs pour se protéger du soleil :

- [tu kalutʃer pu v'azumi t tʃ'itrij t mad'ila ja tun 'iɫu pos t l'eji sis ↗ / jat'i mi paredzli mpa fur'a enas ajiaparaskiv'ots / l'ei kabaŋ'a / leo ti les re ↗ / mis t lemi ma'dila]
Comment appelez-vous [à Agia Paraskevi] le voile jaune *qu'on met en été pour le soleil*? Parce que quelqu'un d'Agia Paraskevi m'en a commandé un une fois ; il dit [kabaŋ'a], je dis "qu'est ce que tu dis là?" Nous on l'appelle [ma'dila].

Un locuteur de Palaiochori (P.16) en revanche a choisi les différentes désignations du fossé et du portail de champ pour illustrer l'écart entre son parler et celui d'Agiasos (P.15), tous les deux dans la partie sud de l'île mais éloignés à cause des montagnes qui les séparent :

- [to xand'aki stin aj'aso to len rumɲ'ið / i ɣlastra eni j abaf'a]
À Agiasos, on appelle le [xandaki] [« fossé »] [rumɲ'ið] ; on appelle l'[abaf'a] [« portail de champs »] [ɣlastra].

D'autres champs sémantiques peuvent être concernés par la perspective que nous sommes en train d'analyser. Un cas caractéristique est constitué par les verbes d'usage quotidien. Nous en donnons ici deux exemples représentatifs.

Les informateurs d'Andissa (P.3) ont confié à deux formes verbales signifiant « tu fais » le rôle de marqueurs de la spécificité de leur variété par rapport à celle de Chidira, une localité située à 2 Km au sud :

- [i çidirj'otes len da ftj'aŋs ad'is na pun ti kaŋs]
Les habitants de Chidira disent [da ftj'aŋs] [« qu'est-ce que tu fais / comment ça va ? »] au lieu de dire [ti kaŋs].

Deux désignations de la notion de « conseiller » ont été employées par les locuteurs de Néés Kydonies (P.21) pour rendre compte de la différence entre leur parler et la variété de Pterouda, village très éloigné, situé dans la partie ouest de l'île :

- [st ftir'uda 'ama pas / em'is l'emi ið'o tun ermin'evu du simvul'evu aft'i len tu kaθuðj'evu]
Si tu vas à Pterouda... on dit ici [tun ermin'evu] [en variété locale] [du simvul'evu] [en koinè grecque moderne] [« je le conseille »], eux ils disent [tun kaθuðj'evu].

La spécificité d'un parler a été parfois associée à sa tendance à conserver des éléments que l'on considère comme moins fréquents ou même disparus dans les autres localités. Un exemple significatif à cet égard est la prise en compte de la présence d'éléments turcs par les informateurs qui les ont explicitement identifiés. À Mandamados (P.9) par exemple, l'apport turc est considéré comme une caractéristique spécifique du parler de ce village :

- [ðe mɲ'azumi mis mi 'ala xurj'a 'uti mi ts plumar'itis 'uti mi ts ajaʃ'otis / ml'umi varj'a / varj'es l'eksis ci turkik'a pul'a anikat'onumi / karʃ'i / tu karʃ'i ks'ers ti 'ini ↗²⁴ ap'enandi / tu karʃ'i 'ini turcik'o]
On ne ressemble pas à d'autres villages, ni aux habitants de Plomari ni à ceux d'Agiasos. On parle lourdement ... des mots lourds et on mélange beaucoup de mots turcs. [karʃ'i]²⁵, tu connais [karʃ'i] ? Ça veut dire « en face », c'est du turc.

À Ambeliko (P.14), la présence des emprunts turcs dans le parler du village marque une phase antérieure de l'évolution de ce dernier :

- [tu ð'asus tu l'eγan tʃaml'ik ci ak'oma tu len / pu ne turcic'i l'eksi ce p'ara pul'a 'ala]
[Ici], on appelait [tu ð'asus] [« la forêt »] [tʃaml'ik] et encore on l'appelle comme cela ; c'est un mot turc ; et il y en a beaucoup plus.

La présence d'éléments lexicaux turcs à une époque plus ancienne et la perte chez les jeunes générations de locuteurs ont été remarquées aussi par deux informateurs de Mandamados (P.9), âgés de 80 ans :

- [ta l'oja mas ðe tirj'azn mi ta turin'a / os ep'i to pɹ'iston i paɹ'i aθr'op anakat'evami pul'a turcik'a, pol'es l'eksis turcic'es / mes ts l'ekseis mas pul'a turcik'a l'eγami t'ora i near'i ðe ta len pja al'a i paɹ'i l'eγan pol'a turcik'a]
Nos mots ne s'accordent pas avec les mots d'aujourd'hui. Majoritairement, chez les personnes plus âgées, on mélangeait beaucoup de mots turcs ... dans nos mots, on disait beaucoup de mots turcs. Maintenant, les jeunes ne les disent plus.

²⁴ Pour marquer l'intonation qui correspond à la question.

²⁵ Nous devons préciser pourtant que la forme [karʃ'i] « en face » (< turc karşı) est amplement présente dans les variétés de l'île et ne constitue donc pas une spécificité du parler de Mandamados.

Parfois, le nombre élevé d'emprunts turcs a été perçu par les informateurs comme un facteur qui distingue les parlers de l'île du reste du domaine grec. Un informateur d'Agia Paraskevi (P.11) exprime son impression, en amplifiant même la portée du phénomène, par l'observation suivante :

- [mis i mitiʎiŋ'i 'imisti ðiafuritik'i / ml'umi iʎinuturcik'a]
Nous, les habitants de Lesbos, on est différent ; on parle greco-turc !

La disparition des mots d'origine turque dans l'usage linguistique des jeunes avec la revendication complémentaire d'un nombre majeur d'emprunts à cette langue dans le passé, renvoie à une situation de changement linguistique similaire, rencontrée fréquemment, en ce qui concerne l'opposition entre générations, dans d'autres terrains d'enquête. « “[I] nostri nonni parlavano magari più chiuso, più... come si dice, stretto ; adesso parliamo un po' in maniera che si capisce un po' dappertutto” » précise un locuteur de l'aire alpine enquêtée par Iannaccaro (2002 : 200) : ce dernier identifie surtout dans les traits lexicaux « hyperlocaux » la raison d'une compréhension difficile du dialecte des anciens, considéré comme « plus fermé », « plus étroit » et donc moins fonctionnel à l'échange entre générations. Ce caractère « plus fermé », ou plutôt « plus lourd » selon la connotation utilisée par nos informateurs, corrélé généralement à la perception d'un changement dans les conditions culturelles (Iannaccaro 2002 : 200), est vu comme directement lié, dans notre cas, au poids des emprunts turcs.

L'anthroponymie constitue un élément ultérieur de différenciation diatopique pour nos locuteurs : les informateurs des villages de Lambou Myloi (P.19) et de Skalochori (P.4) ont cité Bot et Tinis, noms propres qui, à Agiasos (P.15), correspondent à Panagiots et Stratis. Il est intéressant d'observer, d'ailleurs, qu'Anagnostou (1996 [1903] : xx) cite ces mêmes exemples d'anthroponymes comme spécifiques des parlers d'Agiasos. L'importance des prénoms comme élément d'identité locale ou régionale est soulignée par plusieurs spécialistes (linguistes, historiens, folkloristes, anthropologues) : certains de ces signes, lorsqu'ils ont un caractère régional marqué, jouent parfois le rôle de stéréotype et fournissent des éléments supplémentaires pour la définition identitaire d'une aire culturelle²⁶.

B. Phonétique

²⁶ En attribuant un nom propre, on renforce l'esprit identitaire et d'appartenance et, en même temps, on produit un acte d'exclusion vis-à-vis de l'autre qui n'appartient pas à la même communauté (Marrapodi 2006).

Lorsque les locuteurs proposent des exemples de phénomènes phonétiques, soit ils les illustrent en réalisant une occurrence qui les contient, soit, plus rarement, ils décrivent explicitement le phénomène lui-même.

Parmi les faits mentionnés par nos informateurs, nous retrouvons quelques uns des cas décrits par les linguistes. Notamment, la réalisation des occlusives palatales à partir d'occlusives alvéolaires en contexte de voyelle antérieure haute suivante ([t] > [c] et [d] > [ʃ] : cf. § 3.2.1) revient fréquemment dans les témoignages comme trait caractéristique des parlers de la région de Plomari (P.17), village situé au sud de l'île. À Vrissa (P.13), dans la même partie de l'île, un locuteur fait référence à ce processus, d'abord en imitant un locuteur de Plomari et ensuite en soulignant le changement de manière explicite :

- [tu maʃl'eʎ ðos mu tu maʃl'eʎ / tu mad'iʎ pu l'eʎami l'eʎan tu maʃl'eʎ]
'Le mouchoir, donne moi le mouchoir'. Ce qu'on appelait [mad iʎ] [« mouchoir »], ils [les habitants de Plomari] appelaient [maʃl'eʎ]²⁷ » [«petit mouchoir »].

Un informateur d'Ambeliko (P.14) – toujours dans le même secteur - présente une autre manifestation de ce phénomène de manière plus détaillée :

- [jat'i aft'i 'otan θ'elun na su p'une ti k'apɪs len ci kaps / xrisimopi'un to k'apa san taf se pol'es peript'osis en'o em'is ðe to xrisimopi'ume]
Parce qu'eux [les habitants de Plomari], quand ils veulent te dire [ti kaʃɪs] [« comment ça va ? »], ils disent [ci kaʃɪs] ; ils utilisent le kapa comme taf dans plusieurs cas, tandis que nous, nous ne l'utilisons pas.

Certains informateurs ont été attentifs à l'évolution du [c] en [ts] ou [tʃ] dans le contexte de voyelle antérieure suivante, phonétiquement présente ou sous-jacente (cf. § 3.2.1). À Vrissa (P.13), un informateur indique l'emploi du [ts] comme caractéristique du parler de Mytilène (P.23), en opposant implicitement le parler de la capitale à celui de son village :

- [st mitiʎ'iʃ len tu tsi]
À Mytilène, ils disent le [tsi].

Le passage de l'occlusive à l'affriquée palatale [tʃ] est directement mis en avant à Skalochori (P. 4) comme caractéristique générale des parlers de l'île :

- [θ'elumi na p'umi f'eri 'ena cið'oʃ l'emɪ f'eri 'ena tʃd'oʃ]
On veut dire 'amène un [cið'oʃ] [« coing »]', on dit 'amène un [tʃð'oʃ]'

²⁷ Même si l'informateur compare la forme suffixée [maʃl'eʎ] ([-eʎ] : suffixe diminutif) avec la forme non suffixée [mad'iʎ], le phénomène [d] > [ʃ], qu'il veut illustrer, reste apparent.

Dans ce dernier exemple il faut remarquer que le locuteur réalise aussi l'affaiblissement des voyelles fermées antérieure et postérieure atones jusqu'au degré zéro. Ce processus phonologique, amplement présent dans les parlers de l'île (cf. § 3.2.1), se retrouve également dans le témoignage d'une locutrice d'Agra (P.1), qui le décrit à sa manière :

- [k'ovume tis kataδ'iksis tis pjo pol'es for'es]
On ([les locuteurs de l'île]) *coupe les désinences la plupart des fois.*

L'alternance entre fricatives dentales voisée et non-voisée ([ð] et [θ]) a été évoquée par les locuteurs de Skalochori (P.4) à travers l'exemple [l'að] vs. [l'aθ] « huile d'olive » afin de mettre en évidence la variation entre leur parler et celui du village de Skoutaros (P.5), à peu de kilomètres de distance :

- [par'aðiyɿma tu l'að pu l'emi m'is i kstari'otis tu len l'aθ]
Par exemple, ce qu'on appelle [l'að], les habitants de Skoutaros l'appellent [l'aθ].

Nous avons relevé ce phénomène — dont la présence n'est pourtant pas attestée pour Lesbos dans la littérature — dans la même localité signalée par nos informateurs : à Skoutaros, on désigne la martre par la forme [ats'iθ] correspondant à [ats'ið] dans d'autres variétés de l'île.

C. Prosodie

Les propriétés prosodiques, bien que moins fréquemment citées, font tout de même partie des caractères considérés comme marquants par les locuteurs interviewés qui accompagnent souvent leurs commentaires de l'imitation des parlers auxquels ils se réfèrent. À Skalochori (P.4), en particulier, les informateurs considèrent qu'« à Chidira, on met beaucoup de temps pour chaque mot » — [sta ç'iðira mɿa lekʃ t kanin puli ora] — et illustrent leur propos en imitant les locuteurs du parler en question, en prolongeant notamment la durée de la voyelle : [e: ti: ka:ɿs] « eh.. comment ça va ? ». Pour les locuteurs d'Agia Paraskevi (P.11), le parler voisin de Stypsi (P.10) — tous les deux situés dans la partie centrale de l'île — est marqué par des traits différents d'intonation puisqu'ils affirment reconnaître une variation de la « musicalité » de l'énoncé :

- [i stipʃani tu ksiʃern / vri: θi n'e:rts θi p'a:mi / e: p'o:ti θi n e:rts / sa na tu trayð'un] Les habitants de Stypsi tirent leur parler. 'Eh toi! Tu va venir ? On y va ? Quand est-ce que tu viens ?' [en imitant]. *C'est comme s'ils chantaient.*

D. Morphologie

La variation dans l'usage des désinences verbales de l'aoriste de la troisième personne du pluriel, [-aʃ], attesté dans les variétés de la partie occidentale de l'île, notamment celles des villages d'Eressos (P.2) et d'Andissa (P.3), et [-aɲ] (cf. § 3.2.2) a servi aux informateurs de la deuxième localité comme indice d'écart entre leur parler et celui de Tzithra, à un kilomètre de distance :

- [i ts'iθra 'eðuna pjo k'atu ena çi'omitr̩u 'ini ðjo sp'itja ce eç aʎ prufur'a / em'is l'emi 'irθaʃ aft'i len 'irəaɲ l'emi k'atsaʃ len k'atsaɲ f'ayaɲ 'ivyaɲ em'is tu l'emi k'atsaʃ 'irəaʃ / eç t'ora ped ekʃ aθr'op prin içi sar'ada 'atuma, ci 'exun ðiafuritic'i prufur'a]

À Tzithra, qui se trouve un peu plus bas, à un km, il y a deux maisons et il y a un accent différent. Nous disons ['irθaʃ] [« ils sont venus »], eux ils disent ['irθaɲ], nous disons [k'atsaʃ] [« ils se sont assis »] ils disent [k'atsaɲ], [f'ayaɲ] [« ils ont mangé »], ['ivyaɲ] [« ils sont sortis »] nous, on dit [f'ayaʃ], ['ivyaʃ]. Il y a seulement cinq, six personnes maintenant, avant il y en avait une quarantaine, et ils ont un accent différent.

En ce qui concerne la morphologie dérivationnelle, le suffixe diminutif [-eʎ], très productif sur l'île (cf. § 3.2.2), marque une distinction nette de l'ensemble des parlers de Lesbos face au reste du domaine grec. La forme [mur'eʎim] « mon petit enfant », choisie très souvent par les informateurs pour illustrer l'utilisation de ce suffixe, semble représenter dans leur conscience une occurrence différenciatrice commune pour toutes les variétés de l'île, même si cette variante n'est utilisée que dans une partie des ces dernières et en particulier dans la capitale. Par exemple, pour une informatrice d'Agra (P.1) :

- [v'evea 'exumi tu st̩il uʎ ts mitiʎip'as ts prufur'as oʎ i l'esvos to eç aft'o to mur'eʎim aft'o tu len jepik'a / ɲnurz'omasti ci 'imasti pas'iynust / ap al'u mas katalav'en 'otan mil'ame 'etsi]

Bien sûr, nous avons tous à Lesbos le style de « l'accent de Mytilène²⁸ », ce [mur'eʎim] [« mon petit enfant »], on le dit en général ; on nous reconnaît et on est très connu ; c'est-à-dire, ceux qui viennent d'ailleurs nous reconnaissent quand on parle ainsi ».

De même pour une autre informatrice, d'Agia Paraskevi (P.11) :

- [mureʎim e maria / mi di mʎa mas len mitiʎipos eni]
[on dit] [mureʎim] [« mon petit enfant »] n'est-ce pas Maria ? [Quand on écoute] notre parler on dit 'il vient de Mytilène'.

Et finalement, pour un informateur d'Eressos (P.2) :

²⁸ Nous signalons tout de même que le nom de Mytilène, capitale de l'île, est souvent utilisé tant par ses habitants que par les autres Grecs, afin de désigner toute l'île. De manière analogue, les parlers de l'île sont regroupés sous l'étiquette de mytilinia « parlers de Mytilène ».

- [i miti'liɲ'a i ði'alekto 'ine m'ia / tu jisj'u eno'o tis l'ezvu 'ine m'ia / ðilað'i tu mur'e'lim tu len s'oli ti l'ezvo / t'ora k'aθe xorj'o eç iðiomatizm'us iðieter'otites]
Il y a un « dialecte de Mytilène ». Je veux dire, Lesbos, toute l'île a un dialecte [commun]. C'est-à-dire, le [mur'ɛ'lim] [« mon petit enfant »], on le dit dans toute Lesbos. Après, chaque village a ses idiomes, ses particularités.

3.4.1 Remarques générales sur la perception de l'espace linguistique de la part des locuteurs

Bien que, au premier abord, les informateurs affirment que chaque village a sa propre variété, comme nous l'avons déjà évoqué, lorsqu'on les sollicite plutôt à regrouper les parlers qui se ressemblent globalement, même si les réponses restent très variées, les locuteurs ont majoritairement tendance à diviser les parlers de l'île en deux grandes aires, respectivement septentrionale et méridionale. Dans leurs réponses, les notions de nord et de sud sont exprimées de différentes manières. Notamment, ce qui émerge des témoignages des locuteurs de villages distribués dans différentes parties de l'île peut être ainsi exemplifié :

- « plus au dessus, ils parlent pire que nous » (Eressos (P.2), au sud-ouest) ;
- « tous ceux au nord, ils se ressemblent » (Skoutaros (P.5), au nord) ;
- « au nord, ils se ressemblent, mais pas entièrement, plus en bas, vers la mer, ça change beaucoup » (Stypsi (P.10), au centre-nord) ;
- « dans la partie sud de Lesbos, on parle à peu près pareil, tu peux communiquer ; dans tout ce delta ; la partie nord est différent » (Paléochori (P.16), au sud-est).

Comme nous pouvons le visualiser dans la carte de la figure 1, les informateurs de Paléochori dessinent un « delta » imaginaire, qui se forme entre les deux baies de Lesbos, où ils situent les parlers de « la partie sud de l'île ». Pour eux, l'aire de ces derniers est délimitée par les villages de Polichnitos, Plomari, Agiasos, ainsi que ceux de Gera et bien que cette variété soit perçue comme étant assez éloignée du reste de ce groupe.



Figure 1. Les parlers de la méridionale de l'île, selon les informateurs

Ce qui semble intéressant à observer est que les habitants de Skalochori (P.4), situé dans la partie nord-occidentale de l'île, perçoivent les variétés ci-dessus comme appartenant plutôt à la partie orientale de l'île. Comme un locuteur de cette localité le précise :

- [apu ci pandus tu anatoliko meros tou jisj'u / ola ta xorja, i jera, ta plumarja, ci i ajasu exun varja prufura]
Par là-bas, la partie orientale de l'île, tous les villages, les villages de Géra, ceux de Plomari, et Agiasos ont un accent lourd.

En revanche, les parlers de la partie septentrionale de l'île semblent être globalement regroupés par les locuteurs de manière uniforme, dans une zone qui s'étale de Skoutaros jusqu'à Skamnia (cf. Figure 2²⁹).

²⁹ Le choix de l'ellipse est le nôtre.



Figure 2. Les parlers de la partie septentrionale de l'île, selon les informateurs

Inspiré de l'étude perceptuelle d'Antonius Weijnen, effectuée pour le domaine hollandais, Preston (1999 : xxix) remarque que : « it would be rather interesting to see what makes the informant from Z [a specific place] look north and east rather than south and west in identifying similar areas ». Preston (1999 : xxix) et aussi Iannaccaro (2002 : 199-200) ont déjà souligné comment ce genre de représentations spatiales aussi tranchées fournies par les locuteurs, soit souvent influencées par des facteurs extralinguistiques – sociaux, géographiques, historiques – et remarquent la tendance fréquente des sujets à transposer en termes de distance et de répartition géographique les perceptions des changements d'ordre culturel. En effet, dans une étude menée aux États-Unis, Preston (à paraître) corrèle la division nord-sud, associée par les locuteurs à un jugement de valeur tel que « a good bad language distribution », à des raisons historiques, renvoyant à la constitution des populations des deux groupes.

Nous ne disposons pas suffisamment de données pour tenter une interprétation socio-historique ou culturelle de la division des variétés de l'île telle qu'elle est perçue par nos locuteurs. Toutefois, la morphologie particulière de cette aire géographique, notamment, dans la partie méridionale, séparée par la baie de Kalloni et celle de Gera, pourrait rendre plus évidente la raison d'une focalisation sur cette partie de la part des locuteurs lorsqu'il s'agit de regrouper les parlers méridionaux. La région septentrionale, apparaissant plus compacte, véhicule une image d'homogénéité qui induit sans doute les informateurs à voir les parlers de cette aire comme appartenant à un seul groupe.

Nous nous attendions à une émergence de la notion d'insularité qui aurait pu jouer le rôle de « renforcement de la distance dialectale » par rapport au continent, comme cela se produit pour les habitants de l'île de Noirmoutier, où l'on rencontre une forte perception bipolaire entre les parlers de l'île et ceux du continent, selon Léonard (1991 : 61) : « Les îliens considèrent les parlers de l'île comme une unité dialectale distincte des parlers du continent ». Dans notre espace, la notion d'insularité semble ne pas ressortir comme emblème d'« altérité »³⁰ probablement à cause de la conformation particulière et fragmentée du territoire grec, composé, nous le rappelons, de nombreuses îles, dont Lesbos : l'insularité apparaît donc presque comme un caractère commun dans cette aire. Si nous devons faire un bilan de ce qui émerge des réponses de nos informateurs, nous avons l'impression que les habitants de Lesbos trouvent autant de similitudes et de différences avec d'autres îles qu'avec le continent. Par exemple, ils considèrent qu'il y a un grand écart entre les parlers de Lesbos et ceux de l'île voisine de Chios, située au sud de notre île. En revanche, ils trouvent plutôt des ressemblances tant avec les variétés de l'île de Lemnos, située au nord de Lesbos, qu'avec les variétés continentales de Thessalie. Comme le remarque notre informateur d'Eressos (P.2) :

- [tu v'olu 'ini 'iðja / xrisimopi'un ci aft'i tu mur'elim tu pl'ełim ði'oti ine c afti eoł'is / i θesał'ia ec'i p'era o v'olos 'itan eol'is / ey'o ðen 'exo p'ai sto v'olo p'iyan i aðerf'aðes mu ci 'ama vj'ikan num'izan 'oti ðen 'içi fij tu vap'or ap t mitił'ijɲ / 'emɲazi puł' i omił'ia]

[Notre parler] est le même avec celui de Volos. Ils utilisent aussi le [mur'elim] [pl'ełim]; parce qu'ils sont aussi des éoliens. La Thessalie, là-bas, Volos, ils étaient des éoliens. Moi, je ne suis jamais allé à Volos mais mes sœurs y sont allées et quand elles sont sorties [du bateau], elles croyaient que le bateau n'était pas encore parti de Mytilène ; le parler ressemblait beaucoup.

3.4.2 Observations conclusives

L'importance de l'approche perceptuelle dans l'étude d'un domaine linguistique n'a pas le but de superposer une nouvelle approche taxinomique à l'approche traditionnelle de la dialectologie classique. L'appréhension d'un domaine linguistique en se plaçant « de la part du locuteur » fournit une clé interprétative de ses choix et de son comportement linguistique ainsi que des affirmations qu'il exprime sur la ou les langue(s) :

« We believe [...] that the perceptual approach may be useful since it enables us to explore and penetrate speaker's statements, and to test the effective geographical value of his or her assertions concerning language and dialect usage. [...] internal and ideological borders are responsible for the actual linguistic behaviour of the speaker,

³⁰ Pour le terme d' « altérité » cf. Telmon (2000) et De Simonis (1984-1985)

but they are perceived as geographical borders » (Iannàccaro et Dell'Aquila 2001 : 268)

Cette perspective permet en outre de jeter un éclairage sur les tendances du changement linguistique au sein d'une communauté de locuteurs ou d'un ensemble de communautés : malheureusement, nos données sont encore insuffisantes pour formuler des hypothèses dans cette direction en relation à notre aire, mais elles contribuent, nous le croyons, à la réflexion sur la représentation des territoires linguistiques insulaires, mondes à la fois clos et ouverts, où la mer joue aussi bien le rôle de frontière forte que celui d'espace d'échange multilinguistique et multiculturel.

4. Aspects méthodologiques : les sources des données

Les données sur lesquelles se base notre étude sont de deux types : les unes ont été collectées par nos soins dans le cadre d'enquêtes de terrain, les autres sont issues de la bibliographie déjà existante.

4.1 Les enquêtes

Notre travail, qui s'oriente, nous le rappelons, autour du projet de constitution d'une base de données dialectales de l'île de Lesbos, consiste à explorer, dans un premier temps, quatre domaines lexicaux : les zoonymes, les phytonymes, les noms des phénomènes atmosphériques et des maladies. Nous avons obtenu les quatre corpus grâce à une série d'enquêtes de terrain effectuées en quatre phases lors des années 2004³¹, 2006 et 2007. Dans les paragraphes suivants, où nous exposons la méthodologie adoptée pour le recueil des matériaux relatifs à l'ensemble des domaines évoqués ci-dessus, nous accordons une attention particulière aux enquêtes zoonymiques : les désignations des animaux constituent en effet l'objet principal de l'analyse lexicale et sémantique abordée dans notre étude.

4.1.1 Les enjeux de l'enquête de terrain

L'enquête de terrain implique des enjeux concernant certains de ses aspects méthodologiques. Nous accordons plus d'importance et nous exposons dans les paragraphes qui suivent des remarques sur l'utilisation du questionnaire ainsi que sur le regard porté par l'enquêteur sur le locuteur.

4.1.1.1 Quelques réflexions sur le déroulement des enquêtes sur questionnaire

Les données dialectales ont été recueillies à l'aide de questionnaires (§4.1.2 ci-dessus)³². Bien que parfois critiqué, l'emploi de questionnaires a été rendu nécessaire par le type d'étude que nous entendions effectuer : seul le questionnaire permet d'obtenir des données assez homogènes pour qu'une étude lexicale comparative puisse être menée sur un grand nombre de points.

Si, d'une part, l'emploi du questionnaire a été critiqué dans le temps par certains auteurs, d'autre part il reste possible, à notre avis, de mettre en œuvre des moyens pour éviter les écueils et limiter les inconvénients que son usage produit. Sanga (1991 : 170-173), qui,

³¹ Un tout premier recueil de données a été effectué également lors des enquêtes réalisées pour notre DEA, en 2004.

³² Cf. Annexe A.

entre autres, préconise la prudence dans le recours au questionnaire d'enquête, considère par exemple que ce dernier insère une barrière protectrice entre le chercheur et l'informateur. Il lui reproche d'induire entre les deux membres de l'interaction un rapport mécanique plutôt qu'humain :

« Nel caso della ricerca sul campo il questionario dà sicurezza inserendo una barriera protettiva tra il ricercatore e l'informatore, per cui non vi è un rapporto libero tra due persone, ma un rapporto tra due cose : la domanda e la risposta ; il ricercatore si presenta come mero supporto fisico del questionario, l'informatore è oggettivato come contenitore de risposte »

En outre, selon cet auteur, les données linguistiques issues des enquêtes basées sur l'utilisation d'un questionnaire apparaissent superficielles, coupées de la globalité du système et du contexte d'usage de la langue. Bien qu'il faille admettre une certaine validité à ces reproches, le questionnaire reste, nous le croyons, un outil incontournable pour obtenir des données homogènes et comparables (cf. entre autres, Carpitelli 2007:259), même si sa manipulation doit être soumise à quelques précautions.

Dans le cas de nos enquêtes, le caractère « mécanique » de l'entretien a été largement limité, à notre avis, par la mise en œuvre même des entretiens. Plus précisément, le rôle des informateurs, loin d'être limité à la simple production de mots correspondant aux images et aux descriptions des référents proposées, consistait également à exprimer des expériences, des croyances populaires et des récits concernant les référents. De plus, étant donné que les interviewés étaient souvent en groupe, l'entretien prenait des fois la forme d'une discussion pendant laquelle les informateurs partageaient et échangeaient leurs expériences concernant, par exemple, un animal ou bien des pratiques relatives à une maladie.

Carnet d'enquêtes

> *Nous sommes à Vrissa, sur la terrasse d'un café et nous avons montré aux informateurs la photographie de la couleuvre caspienne :*

Enq. : [ci aft ó pos to l éne]

Et celui-là ? Comment est-ce qu'on l'appelle ?

inf A : [lafj áts]

Couleuvre caspienne.

inf B : [t útus íni lafj áts]

Celui-ci est une couleuvre caspienne.

inf C : [aft ós íni lafj áts]

Celui-ci est une couleuvre caspienne.

Enq. : [to ðeor úme kal ó f íði]

Est-ce qu'on le considère un 'bon' serpent ?

inf A : [ðen íne ði útiri óðis]

Il n'est pas venimeux.

inf B : [ciniy'á ts uç'és, ts pɲ íj ts uç'és, ta pud íca, ðen af'ɲ t íputa]

Il chasse les vipères, il les étrangle, et les souris, il ne laisse rien.

[man'óá ton l'éyame, íçe o pap'ús mu s' éna m'éros stn eksoç'í, íçe énan

lafj'át ce ton f'onaze man'óá]

On l'appelait Manoli³³ ; mon grand-père en avait un dans un endroit dans la campagne ; il en avait une couleuvre caspienne et l'appelait Manoli.

inf B : [ci tun v'ázan y'ála ci ípni i tʃubandar'éi]

Et les bergers lui donnaient du lait à boire.

inf A : [tun'évaze y'ála ci ípni ce'ótan ípni tu y'ála tun'éleje'áde man'óá f'íje t'óra

kr'ípsu jat'í fuv'údan ta mur'á]

Il lui donnait du lait et il buvait et quand il finissait son lait, mon grand-père lui disait « Manoli, pars maintenant, cache toi » parce que les enfants en avaient peur.

inf B : [f'évyan mar'ía tu katalav'énan f'évyan'éna pr'áma per'íeryo]

Ils portaient Maria, ils comprenaient et ils portaient, une chose étrange.

4.1.1.2 Sur la relation entre informateur et enquêteur

Dans le paragraphe qui précède, nous avons discuté de l'incidence que peut avoir l'utilisation d'un questionnaire sur la qualité de l'enquête, ainsi que sur la relation entre enquêteur et informateur. Or, il convient de traiter un autre point au moins aussi déterminant dans la relation entre enquêteur et informateur : il s'agit du regard et de la considération que l'enquêteur porte sur l'informateur. Nous tentons d'exposer ci-après de suite quelques points de vue qui montrent l'évolution des attitudes des linguistes à l'égard des personnes enquêtées. Observons les réflexions de deux chercheurs à 60 ans d'intervalle.

Afin d'effectuer ses enquêtes pour l'Atlante linguistico etnografico italiano della Corsica dans la première moitié du XX^e siècle, Bottiglioni (cité dans Pop 1950 : 155) cherchait des « informateurs intelligents ». Pop (1950 : 550) nous apprend que :

« Comme il devait faire traduire en patois les 1950 phrases de son questionnaire, l'auteur a été obligé de choisir, comme témoins, des personnes intelligentes. Il exigeait de ses sujets les qualités suivantes : “ intelligence, force nerveuse, esprit naturel, tempérament moyen, et intérêt spontané pour une recherche linguistique et ethnographique ” ».

Plus récemment, dans son manuel destiné aux enquêteurs de terrain en phonétique, Ladefoged (2003:13) quoique moins exigeant, préconise quand même des informateurs rapides et enthousiastes : « It is worth spending time trying to find someone who is quick and eager to help ».

³³ Nous avons traduit le prénom [man'óá] par Manoli, la forme du grec standard.

Toutefois, Ladefoged (2003 : 6-15) montre beaucoup de respect et de considération pour le travail de l'informateur, comme en témoigne le fait qu'il propose de le payer ou de lui rendre d'une manière ou d'une autre le service offert. Ce chercheur se montre également très attentif aux spécificités culturelles des communautés linguistiques étudiées, signalant ainsi un tournant quant à la vision traditionnelle du terrain par les dialectologues. Dans l'esprit du milieu du XX^e siècle, l'informateur est, d'une certaine manière, pris de haut par le linguiste qui évalue ses compétences intellectuelles et morales. Mais au cours des dernières décennies, les rôles et le rapport entre enquêteur et enquêté commencent à être reconsidérés, au moins par certains linguistes, qui insistent sur l'importance de la prise en compte de la réalité du locuteur et qui cherchent plutôt à établir un rapport d'égal à égal entre les deux parties.

Un certain nombre de travaux (Lurati et Pinana 1983, Sanga 1991, Carpitelli et Iannàccaro 1995, Carpitelli 2007) vont dans ce sens et traitent, entre autres, le problème d'une « situation communicative asymétrique » entre enquêteur et locuteur, quelque peu inévitable lors d'une enquête. Dans cette nouvelle optique, l'informateur est vu comme un sujet de l'enquête et non comme un objet de ce type particulier d'interaction.

Dans nos entretiens, l'informateur était au centre de l'interaction, puisqu'il est le 'spécialiste' de sa variété. Notre but était de le faire sentir pleinement valorisé en tant qu'acteur principal de l'enquête. Dès le début, nous instaurions avec l'informateur une relation de confiance basée tout d'abord sur l'intérêt d'un chercheur à l'égard du parler d'un locuteur. Cette confiance semblait être renforcée et l'interaction devenait plus personnelle quand nous expliquions à l'informateur que nous sommes aussi originaire et habitante de l'île³⁴. Généralement, l'informateur cherchait alors à mentionner des personnes de notre village qu'il connaissait, des histoires qui s'y rapportaient, et, de manière générale, tout ce qui était susceptible d'enrichir notre contact. De plus, au moment de l'enregistrement des données personnelles, nous avons souvent senti que le rapport entre nous et l'informateur dépassait les limites d'une interaction entre chercheur et sujet enquêté et consistait plutôt en une véritable relation de confiance, voire, dans certain cas, de complicité. Dans ce cas, nous avons éprouvé une double satisfaction : d'abord, la satisfaction personnelle qui découle naturellement d'un échange réussi, mais aussi, le sentiment de découvrir plus intimement la communauté linguistique que nous étions en train d'étudier, avec un bénéfice scientifique indéniable se répercutant sur l'enquête.

³⁴ Cf. § 5.1.6

4.1.2 Les questionnaires³⁵

Comme nous l'avons déjà précisé, plusieurs questionnaires nous ont servi comme outil de base pour l'élicitation des données lexicales.

Celui que nous avons utilisé pour les 83 zoonymes et les 25 phytonymes a été soumis à nos informateurs en même temps que des photos des référents, tandis que pour obtenir les désignations des 19 phénomènes atmosphériques et des 25 maladies, nous avons eu recours à des périphrases descriptives.

4.1.2.1 *La préparation des questionnaires lexicaux lors d'enquêtes préliminaires*

Nous avons élaboré les questionnaires à partir des données sélectionnées lors de 12 enquêtes préliminaires. Grâce à ces dernières, nous avons pu tester le déroulement des entretiens : notamment, la facilité des informateurs à reconnaître les référents à partir des photographies et des descriptions, la durée des entretiens ainsi que la disponibilité des informateurs. Les données produites nous ont servi comme indice de variation lexicale des parlars de l'île, en nous guidant dans le choix du réseau des points pour notre travail de terrain.

Les enquêtes préliminaires — effectuées dans des villages (Agia Paraskevi, Arisvi, Kerami, Mesagros, Skopelos, Anemotia, Agiasos, Stypsi, Mandamados, Andissa, Skamnia) répartis sur toute la surface de l'île — commençaient par la présentation des seize photos d'animaux choisis parmi les cent images figurant dans le questionnaire élaboré et utilisé dans le cadre de notre DEA (Goudi 2004). Le choix des référents s'est fait en fonction de l'intérêt présenté par la variation de leurs désignations ainsi que par la motivation lexico-sémantique des lexèmes repérés. Nous poursuivions en montrant quinze photos de plantes³⁶ retenues parmi les 50 soumises à l'attention de nos informateurs lors de la première enquête préliminaire. La sélection a été fondée sur les deux critères suivants : d'une part, nous avons privilégié les plantes plus facilement reconnaissables par les locuteurs, d'autre part, nous avons tenu compte des référents qui, d'après les études déjà effectuées dans le domaine de la phytonymie européenne, apparaissaient susceptibles de faire produire aux informateurs des désignations particulièrement intéressantes du point de vue motivationnel. Nous posions ensuite une question ouverte sur des noms de maladies, comme, par exemple, « Quels noms

³⁵ Nous parlerons dans ce paragraphe uniquement des questionnaires pour l'enquête lexico-sémantique. Nous rappelons que des questionnaires ciblés ont été élaborés pour la mise en place des enquêtes de dialectologie perceptuelle : ces supports, figurant dans les Annexes, ne sont pas matière d'analyse critique dans notre thèse.

³⁶ Précisons par ailleurs que, lors de la première enquête préliminaire, effectuée à Agia Paraskevi, nous avons utilisé les photos de 50 plantes.

utilisez-vous pour des maladies infantiles ? », « Comment appelez-vous les maladies de la peau ? », etc. En dernier lieu, nous procédions à la description de 18 phénomènes atmosphériques afin d'obtenir leur noms.

4.1.2.2 Le rôle des données bibliographiques dans la construction du questionnaire

Des recherches bibliographiques sur les quatre domaines lexicaux dans le cadre de la géolinguistique (cf. § 4.2) ont également guidé la construction du questionnaire. Étant donné l'inexistence d'un atlas linguistique couvrant la globalité de l'espace hellénophone, nous avons eu recours aux données des atlas d'autres domaines européens, lesquelles prennent en compte les champs sémantiques que nous examinons. La seule source atlantographique de l'aire hellénophone concerne la Crète (Contossopoulos 1988) qui, malheureusement, prend en compte juste un fragment des champs lexico-sémantiques que nous avons considérés. Notre sélection a bien évidemment privilégié les référents — la faune et la flore — présents dans la réalité environnante des habitants, parfois en tenant compte même des spécificités des différentes parties de l'île.

4.1.3 Les entretiens

L'entretien se déroulait le plus souvent dans un café (27 entretiens), parfois chez les informateurs (10 entretiens). Avant de commencer, nous demandions la permission d'enregistrer l'enquête ; sur les 104 informateurs, un seul a refusé d'être enregistré. L'entretien était organisé, comme décrit précédemment, soit autour de photos, dans le cas des animaux et des plantes, soit, s'agissant des phénomènes atmosphériques et des maladies, en utilisant des périphrases descriptives. Dans la plupart des cas, plusieurs locuteurs étaient présents pendant l'enquête, ce qui permettait d'assurer le contrôle sur les données élicitées. Les informateurs ne nous ont jamais paru perturbés par la présence du microphone et du minidisque posés sur la table. Nous sommes intervenue, quand cela était nécessaire, en fournissant des informations supplémentaires, afin d'aider les informateurs dans la reconnaissance du référent. Puisque la motivation lexicale était au cœur de nos recherches, nous avons incité les locuteurs à intégrer dans leurs réponses des croyances populaires et des données complémentaires concernant leurs comportements à l'égard des référents.

Les entretiens, chacun d'une durée moyenne de 60 minutes, ont été enregistrés sur un support minidisque pour un total de 50 heures. Nous avons transcrit en utilisant l'Alphabet Phonétique International (API) non seulement les désignations mais également certains

ethnotextes — récits, chansonnettes, croyances et des descriptions des comportements des animaux — présentant des éléments pouvant alimenter l'étude de la motivation.

Carnet d'enquêtes

> Parfois les informateurs rient entre eux en se rappelant de croyances liés aux animaux ou bien en prononçant des désignations, qui font appel à un gros mot...

> Parfois les enquêtes se déroulent avec quelques obstacles techniques ou pratiques comme, par exemple, le bruit occasionné par les conversations des autres personnes ou celui de la télévision.

> Dans le cas d'enquêtes en groupe, il fallait parfois pouvoir gérer le fait que certains informateurs ont tendance à dominer dans la discussion. Il fallait alors faire en sorte de permettre aux plus introvertis de s'exprimer.

4.1.4 Les points d'enquête

Les 24 points, choisis parmi les 80 villages de Lesbos, couvrent l'ensemble de l'île et ont été sélectionnés selon des critères linguistiques, géographiques et historiques, pour que nos enquêtes soient, dans la mesure du possible, représentatives des parlers de l'île. La description rapide que nous fournissons ci-après permettra de constater que ces localités présentent des caractéristiques assez différenciées en ce qui concerne, par exemple, les aspects démographiques, historiques mais également la configuration des frontières naturelles et la typologie des contacts avec le reste de l'île. Les localités étudiées sont présentées ci-dessous en remontant du sud-ouest vers le nord puis redescendent au centre en contournant par l'est la baie de Kalloni pour couvrir finalement la partie sud-est de l'île.

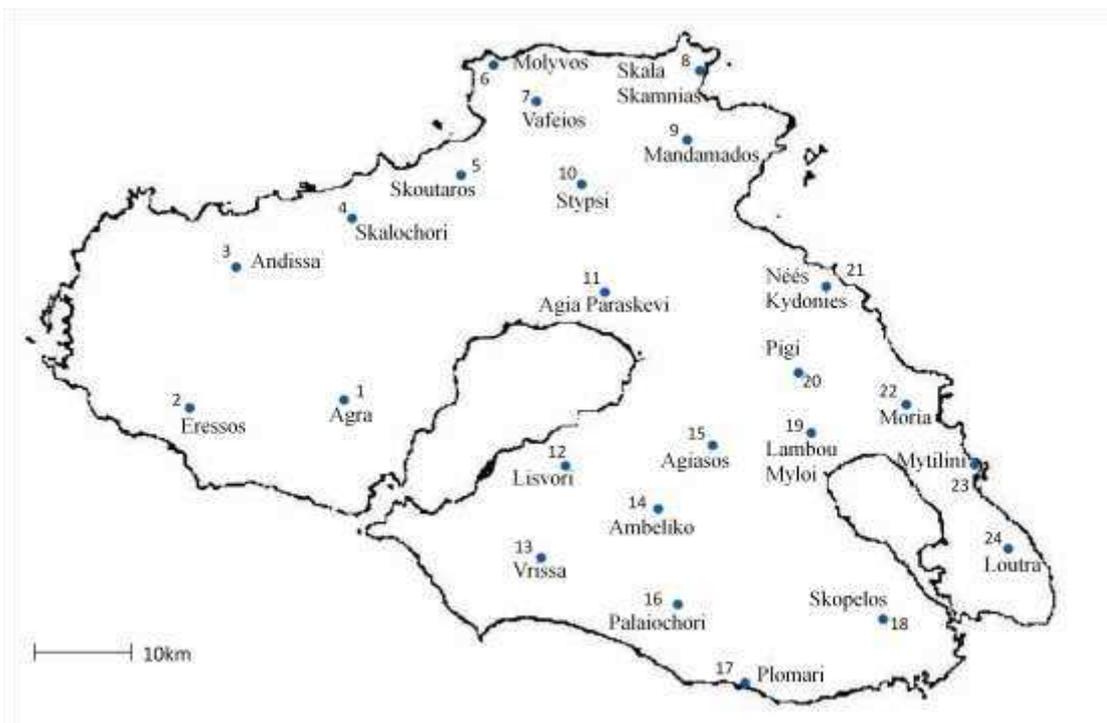


Figure 3. Les points d'enquête

(P.1) Agra est situé dans la partie sud-occidentale de Lesbos à 70 km de la capitale de l'île, Mytilène. Ce village montagneux s'étale sur une côte imposante et aride, à 10 km de la mer. Ses 1 030 habitants s'occupent principalement de l'élevage du bétail et de la production de produits laitiers.

(P.2) Eressos, à 19 km à l'est d'Agra (P.1), se situe dans une plaine à 3 km de la mer. Il s'agit d'une zone volcanique et rocheuse, la plus aride de l'île. Eressos, un centre administratif qui accueille le siège de la mairie, compte 1 581 habitants travaillant dans le tourisme et l'élevage de bétail. En été, cette localité reçoit un grand nombre de touristes, notamment à Skala Eressou, un hameau côtier où un grand nombre d'habitants d'Eressos se rassemblent durant la période estivale pour accueillir les visiteurs. Situé à l'extrême ouest de l'île, Eressos est très éloigné de Mytilène (90 Km de distance). Il faut souligner que le relief montagneux de la région ne facilite pas la liaison routière du village avec le reste de l'île³⁷.

(P.3) Andissa, localité située à 26 km au nord d'Eressos (P.2) dans la partie nord-occidentale de l'île, à 76 km de Mytilène, se trouve à 280 m d'altitude sur une côte volcanique. Possédant un collège et un lycée, ce village est un pôle éducatif pour les villages voisins. Bien qu'il possède aussi un centre médical, sa population ne cesse de décroître : village important par le passé, il ne dépasse plus actuellement les 1 340 habitants.

(P.4) Skalochori, à 20 km d'Andissa (P.3), se trouve au nord de l'île, à 58 km de Mytilène, dans une forêt de chênes. Ses 666 habitants sont pour la plupart agriculteurs. Il est important de noter que ce village a intégré en 1923 un nombre important de réfugiés d'Asie Mineure.

(P.5) Skoutaros, à 10 km au nord-est de Skalochori (P.4) et à 50 km de Mytilène vit essentiellement de l'agriculture. En été, une partie de ses habitants s'occupe également d'activités liées au tourisme à Anaxos, hameau littoral proche du village.

(P.6) Molyvos, à 15 km de Skoutaros (P.5), est un village côtier situé à l'extrême nord de l'île, à 62 km de Mytilène. Il s'agit du point le plus proche de la Turquie, les deux côtes n'étant éloignées par la mer que de seulement 5 milles. Le village, bâti sur une colline autour de son château médiéval d'époque génoise, est protégé par l'UNESCO pour son patrimoine architectural ; il est le plus touristique de l'île et le plus cosmopolite, rassemblant dans son petit port, pêcheurs et yachts touristiques. Ses 1 497 habitants pratiquent l'agriculture et la pêche ou s'occupent d'activités touristiques. Un nombre important des réfugiés de l'Asie Mineure, des îles de Tenedos et d'Imvros se sont installés à Molyvos en 1924.

³⁷ Dernièrement, la construction d'une deuxième route plus directe a facilité l'accès à cette localité.

(P.7) Vafeios, à 5 km au sud est de Molyvos (P.6), est un petit village de 147 habitants situé sur les flancs du mont Lepetymnos (968 m), à 67 km de Mytilène. La majorité de ses habitants se consacre à l'agriculture et à l'élevage du bétail.

(P.8) Skala Skamniias, à 17 km de Vafeios (P.7), se situe sur la côte est de la partie septentrionale de l'île, en face de la côte turque, aux pieds du mont Lépétymnos à 46 km de Mytilène. Il s'agit d'un petit village traditionnel de pêcheurs (164 habitants) qui pratique le tourisme en été. Comme les autres villages de ce secteur, il a reçu de nombreux réfugiés de l'Asie Mineure en 1924.

(P.9) Mandamados, à 13 km au sud de Skala Skamias, se trouve dans la partie nord de l'île, à 36 km de Mytilène, caché dans une gorge pour se protéger des pirates qui ravageaient l'île aux environs du XIII^e siècle³⁸. Ses 1 452 habitants s'occupent principalement de l'élevage du bétail et de la production laitière, mais pratiquent également l'agriculture et la poterie. Il s'agit d'un centre religieux, siège d'un monastère.

(P.10) Stypsi, à 18 km de Mandamados (P.9) et à 53 km de Mytilène est un village relativement éloigné des côtes, situé à 400 m d'altitude dans la partie nord de l'île. Ses 1 024 habitants vivent essentiellement de l'activité agricole et notamment d'élevage du bétail et de production d'huile d'olive.

(P.11) Agia Paraskevi, à 17 km de Stypsi, se trouve au centre de l'île, à 4 km de la baie de Kalloni, à 40 Km de Mytilène. Kalloni, centre administratif et commercial de la région, est à seulement 8 km de distance. Ce village, au milieu des collines, dans un bassin caché par la mer, est l'un des moins touristiques de Lesbos et ses 2 346 habitants vivent essentiellement de l'agriculture. Des réfugiés d'Asie Mineure ont aussi résidé à Agia Paraskevi après l'échange des populations de 1924.

(P.12) Lisvori est situé dans la partie centrale de l'île, au sud-ouest de la Baie de Kalloni, à 26 km au sud d'Agia Paraskevi (P.11) et à 40 km de Mytilène. Ses 562 habitants sont essentiellement des agriculteurs qui se consacrent à la production de l'huile d'olive ainsi qu'à celle de l'anis, utilisé pour la fabrication de l'ouzo.

(P.13) Vrissa, à 10 au sud de Lisvori (P.12), est un petit village d'agriculteurs comptant 999 habitants, situé à 3 km de la côte sud de l'île et à 50 km de distance de Mytilène.

(P.14) Ambeliko est situé dans la partie sud de l'île à 14 km de Vrissa et à 50 km de Mytilène, caché dans un ravin du mont Olympos, dans une zone verdoyante. Historiquement,

³⁸ À la fin de la période byzantine, Lesbos est victime des invasions des Slaves, des Catalans, des Vénitiens et de Sarrasins (Tzimis et al. 1995:82-87).

l'une des activités principales de ses habitants était - surtout dans la première moitié du XX^e siècle - la récolte de la résine des pins qui bordent le village. Aujourd'hui, ses 230 habitants vivent de l'oléiculture.

(P.15) Agiasos, à 26 km à l'est d'Ambeliko (P.14), se trouve à mi-chemin entre les deux baies de l'île, à 475 m d'altitude, sur les flancs de l'imposant mont Olympos (967 m), à 26 km de Mytilène. À Agiasos vivent 2 587 habitants, dont le plus grand nombre se consacre au commerce et à l'agriculture. Ce village, relativement touristique, est un centre religieux et artistique (art folklorique : théâtre, poterie, sculpture sur bois).

(P.16) Palaiochori, relié à Agiasos (P.15) par une route montagneuse de 25 km difficile, se trouve dans la partie sud de l'île à 56 km de Mytilène. Déplacé plusieurs fois dans le passé pour fuir les invasions des pirates, le village est juché sur une côte raide couverte d'oliviers, entre Ambeliko et Plomari. Ses 530 habitants s'occupent de l'oléiculture et de l'élevage du bétail.

(P.17) Plomari, à 16 km de Palaiochori (P.16), est un village côtier placé sur la côte sud-orientale de l'île. Avec 3 673 habitants, Plomari est la commune la plus grande de Lesbos après Mytilène (située à 42 km). Il s'agit de l'un des endroits les plus touristiques de l'île. Le tourisme serait actuellement la source économique la plus importante, même si ses habitants s'occupent aussi de l'oléiculture ainsi que de la production d'ouzo, une boisson typiquement grecque dont la production est importante surtout dans l'île. Sa position dans une région montagneuse rend difficile, aujourd'hui comme dans le passé, la communication avec le reste de Lesbos. À l'origine petit hameau peuplé de pêcheurs et de marins, Plomari a commencé son développement en 1845 lorsque s'y sont installés les habitants venus de Megalochori (alors plus grand village de la région, situé à 11 km de là), suite à des incendies dévastateurs. Plomari, par son développement économique, a attiré à la fin du XIX^e siècle de nombreux habitants – surtout des marins – d'autres régions de la Grèce (des Cyclades, de Cythère, de Psara, du Péloponnèse, etc.). Il constituait jusqu'au début du XX^e siècle un important centre industriel et artisanal basé sur l'oléiculture et le commerce par la mer.

(P.18) Skopelos, à 17 km de Plomari (P.17) et à 20 km de Mytilène, dans la partie sud-orientale de l'île, est situé au pied du mont Karionas, à 150 m d'altitude. Avec ses 2 038 habitants, il est le plus grand des six villages de la région de Gera. On y pratique essentiellement l'oléiculture.

(P.19) Lambou Myloi, à 22 km de Skopelos (P.18), est situé dans une plaine de l'arrière-pays oriental de l'île, à 17 km de Mytilène. Traversé par la route nationale qui relie la partie orientale à la partie occidentale, il est un lieu de passage. Ce petit village, peuplé de 164

habitants, s'est développé dans la première moitié du XX^e siècle autour de l'exploitation des sources d'eau qui sont abondantes dans la région. Il s'est constitué par l'installation de travailleurs venus des villages environnants (par ex. Pigi et Agiasos) pour travailler aux moulins à eau.

(P.20) Pigi se trouve dans l'arrière-pays oriental de Lesbos, à 6 km au nord de Lambou Myloi et à 20 Km de Mytilène. Il compte 502 habitants et s'étale tout au long d'une vallée cachée parmi des rochers, des oliviers et des pins.

(P.21) Néés Kydonies, à 15 km de Pigi (P.20) se trouve sur un plateau, à 300 m d'altitude, près de la côte orientale de l'île, à 23 km de Mytilène. Le village, comptant 643 habitants, pour la plupart agriculteurs, a été fondé par des réfugiés d'Asie Mineure à la place d'un village ottoman lors de l'échange des populations de 1924.

(P.22) Moria, à 11 km de Néés Kydonies (P.21), se trouve à 6,8 km au nord de Mytilène sur la côte sud-orientale de l'île. Ses 1 662 habitants s'occupent principalement de l'agriculture.

(P.23) Mytilène, la capitale de Lesbos, située sur la côte sud-orientale, est considérée comme l'une des plus anciennes villes de la mer Égée. Elle abrite l'Université d'Égée avec ses 3000 étudiants. Son port et son aéroport assurent la liaison par la mer avec Athènes, Thessalonique, Kavala, un certain nombre d'îles grecques ainsi qu'avec la côte turque. La ville constitue pour l'île un centre à la fois économique, administratif, industriel, médical et culturel. Elle compte aujourd'hui 28 879 habitants, un certain nombre desquels sont venus des villages de l'île pour y trouver de l'emploi. Mytilène a également reçu un nombre important des réfugiés de l'Asie Mineure en 1923-24.

(P.24) Loutra, à 9 km au sud de Mytilène, toujours dans la partie sud-orientale de l'île, s'étend sur des collines couvertes d'oliveraies. Il compte 1 414 habitants qui se consacrent pour l'essentiel à l'agriculture.

Tableau 2 – Tableau récapitulatif des lieux d'enquête avec la population de chaque point

Point	Lieu d'enquête	Habitants³⁹
P.1	Agra	1 030
P.2	Eressos	1 581
P.3	Andissa	1 340
P.4	Skalochori	666
P.5	Skoutaros	1 100

³⁹ Selon le recensement effectué en 2001 (Service National des Statistiques).

P.6	Molyvos	1 677
P.7	Vafeios	147
P.8	Skala Skamnias	164
P.9	Mandamados	1 452
P.10	Stypsi	1 024
P.11	Agia Paraskevi	2 346
P.12	Lisvori	562
P.13	Vrissa	999
P.14	Ambeliko	230
P.15	Agiasos	2 587
P.16	Palaiochori	530
P.17	Plomari	3 673
P.18	Skopelos	2 038
P.19	Lambou Myloi	164
P.20	Pigi	502
P.21	Néés Kydonies	643
P.22	Moria	1 662
P.23	Mytilini	28 879
P.24	Loutra	1 414

4.1.5 Les informateurs⁴⁰

Le nombre des informateurs varie selon les points d'enquête, en fonction de la familiarité des locuteurs avec le domaine lexical choisi ainsi que du temps que les uns et les autres ont pu consacrer à l'enquête. Il s'agit pour la plupart d'agriculteurs et d'éleveurs, dont la proximité avec la nature locale implique une bonne connaissance du monde des animaux et des plantes.

Nous présentons ci-dessous, un tableau récapitulatif des informateurs interviewés selon les points d'enquêtes :

Tableau 3 – Tableau récapitulatif des paramètres du nombre et du sexe des informateurs selon le point d'enquête

point	lieu d'enquête	nombre d'informateurs	hommes	femmes
P.1	Agra	4	3	1
P.2	Eressos	5	4	1
P.3	Andissa	6	6	-
P.4	Skalochori	4	4	-
P.5	Skoutaros	7	6	1
P.6	Molyvos	4	4	-

⁴⁰ Les fichiers d'informateurs figurent en Annexe B.

P.7	Vafios	2	2	-
P.8	Skala Skamniias	2	2	-
P.9	Mandamados	4	4	-
P.10	Stypsi	4	4	-
P.11	Agia Paraskevi	8	4	4
P.12	Lisvori	2	2	-
P.13	Vrissa	4	4	-
P.14	Ambeliko	5	3	2
P.15	Agiasos	4	2	2
P.16	Palaiochori	5	5	-
P.17	Plomari	7	6	1
P.18	Skopelos	5	5	-
P.19	Lambou Myloi	7	4	3
P.20	Pigi	3	2	1
P.21	Néés Kydonies	3	3	-
P.22	Moria	4	4	-
P.23	Mytilini	2	2	-
P.24	Loutra	3	3	-
Total		103	89	14

Le tableau permet de constater une certaine inégalité numérique entre les différents points d'enquête : le nombre d'informateurs varie de deux à sept selon le point d'enquête. Néanmoins, une moyenne de trois ou quatre informateurs a été respectée dans la plupart des points. En effet, la réalité locale ne rend pas toujours possible la prise en compte des paramètres idéalement établis au début du travail. Ainsi, même si notre but initial était d'enquêter au moins deux hommes et deux femmes dans chaque point, nous avons dû nous contenter d'une structure différente de notre échantillon, non identique pour chaque village de notre réseau.

La sous-représentation féminine que l'on peut également constater à la lecture du tableau est due au fait que, pour des raisons d'habitudes sociales, les cafés traditionnels où se sont déroulées majoritairement les enquêtes, sont rarement fréquentés par les femmes. Ayant constaté lors des enquêtes préliminaires que les cafés se prêtaient mieux aux enquêtes que tout autre lieu et que nous pouvions y trouver plus facilement des informateurs volontaires pour participer à nos enquêtes, nous avons décidé de privilégier ce lieu pour mener l'enquête définitive. Nous avons décidé d'accorder davantage d'importance au grand nombre d'informateurs, à leur spontanéité ainsi qu'à l'interaction parmi eux plutôt qu'à la contrainte de la représentation de femmes, qui, à notre avis, ne constitue pas toujours un paramètre décisif pour la fiabilité de nos données. Notamment, dans le cas des enquêtes zonymiques, la compétence des hommes nous est apparue supérieure à cause sans doute de leur expérience

de travail dans les champs, dans les pâturages et dans la chasse, activités traditionnelles où la composante féminine est moins représentée.

L'âge de nos informateurs s'échelonne entre 32 et 92 ans. Plus particulièrement, 70% des locuteurs ont entre 61 et 85 ans. Ils sont tous originaires des localités dont le parler a été enregistré et ils y résident régulièrement. De plus, ils ont, pour la plupart, été scolarisés à l'école primaire.

Carnet d'enquêtes

> *Nous avons rencontré différents degrés de volonté de participation à l'enquête de la part des informateurs.*

> *Une femme que nous avons rencontrée dans la rue à Vafeios et à qui nous avons demandé de participer à l'enquête relative aux zoonymes, nous a envoyé « aux hommes » : « Nous, nous ne les connaissons pas, demande aux hommes ».*

> *Quoique très rarement, et seulement dans le cadre d'entretiens en groupe, il est arrivé que les informateurs partent avant la fin de l'entretien à cause d'une obligation ou tout simplement parce que c'était l'heure de déjeuner.*

> *À Palaiochori, sur la terrasse d'un café, l'intérêt suscité par notre enquête a été tel que le nombre des participants n'a pas cessé de s'accroître durant l'entretien : l'entretien s'est déroulé de façon tellement vivante et fluide qu'il ressemblait à un jeu.*

> *Lors d'un entretien qui se déroulait dans un café à Andissa, un homme muet a pris part à l'entretien de groupe. Malgré le paradoxe apparent, il a porté une contribution non négligeable à notre enquête linguistique. En effet, cet homme reconnaissait plus rapidement que les autres un animal à partir de la photo : à l'aide de la langue des signes, et se basant, vraisemblablement, sur les expériences partagées avec les autres, il leur indiquait de quel animal il s'agissait.*

4.1.6 Le profil de l'enquêtrice

Comme il a déjà été évoqué, nous avons effectué nous-même les enquêtes. Nous sommes née sur l'île, à Agia Paraskevi, où nous avons vécu toute la période de l'enfance et de l'adolescence pour la quitter à 19 ans ; actuellement nous y passons huit semaines par an en moyenne. Par conséquent, les variétés des parlers de l'aire concernée nous sont familières : nous avons une compétence active dans le système d'Agia Paraskevi et une compétence passive dans les autres systèmes.

Le fait d'être native et d'avoir donc une certaine familiarité avec les mœurs des informateurs a facilité considérablement la mise en confiance de ces derniers. Cette confiance est un élément essentiel, à notre avis, pour le bon déroulement des enquêtes.

Cependant, le fait d'être originaire du territoire étudié peut se révéler une arme à double tranchant en constituant une limite, par exemple, dans la transcription des formes phonétiques. Ce problème est connu sous la notion de filtre phonologique. En effet, comme le remarque Pop (1950 : 1123), l'enquêteur natif encourt le risque de l'autosuggestion :

l'enquêteur autochtone aurait plutôt « tendance à normaliser la notation phonétique », c'est-à-dire, qu'« il pourrait plus facilement confondre les phonèmes qu'il entend avec les phonèmes qu'il connaît mieux tandis que l'enquêteur étranger [saisirait] mieux les finesses de la prononciation ». Afin de contourner cette limite, nous avons soumis nos transcriptions à un contrôle supplémentaire effectué par un autre chercheur, non originaire de la région.

4.2 Les données bibliographiques

Les données bibliographiques ont eu deux fonctions primordiales dans notre recherche. D'une part, elles ont guidé la constitution du questionnaire, comme nous l'avons mentionné ci-dessus. Les matériaux de l'Atlas Linguarum Europae (ALE) et de l'Atlas Linguistique Roman (ALiR) principalement et, secondairement, les données de l'Atlante Linguistico Italiano (ALI), du *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (AIS), de l'*Atlas Linguistique et Ethnologique Normand* (ALN), de l'*Atlas Linguistique de la Wallonie* (ALW), ainsi que celui de l'*Atlas Linguistique de la Gascogne* (ALG) ont tous été essentiels pour une première organisation de notre questionnaire. Le choix des trois derniers ne s'est pas fait en fonction d'un intérêt privilégié pour ces régions particulières, mais en raison de leur richesse en ce qui concerne les thèmes abordés par notre recherche : l'ALN pour ses éléments sur les phénomènes atmosphériques, l'ALW pour les désignations de maladies et l'ALG pour ses données portant sur ces deux champs sémantiques. Dans une deuxième phase d'élaboration, notre questionnaire a été adapté aux spécificités de la région de Lesbos et enrichi plus tard par les résultats des enquêtes préliminaires ainsi que par les éléments émanant d'autres recherches que nous avons effectuées par la suite.

D'autre part, les données bibliographiques nous ont servi naturellement à titre comparatif. Compte tenu du but principal de notre travail qui consiste à proposer une analyse motivationnelle, la consultation des matériaux de l'ensemble du domaine culturel européen – qui inclut bien entendu le domaine hellénophone – s'est avérée indispensable.

En ce qui concerne les données de l'espace grec, comme il a été déjà dit, la seule aire linguistique cartographiée pour l'instant est celle de Crète : l'*Atlas Linguistique de Crète* a constitué une source importante pour notre travail. L'absence des données cartographiées pour la majorité du domaine grec a été en partie comblée grâce à l'accès aux archives du Centre de Recherche des Dialectes et des Idiomes Grecs Modernes de l'Académie d'Athènes.

L'utilisation de certains glossaires, notamment celui de Samothrace (Katsanis 1996), de Lemnos (Belitsos 1999), de Chios (Tsikis 2002), de Samos (Zafeiriou 1995), de Kastelorizo (Komninos 1970), de Mykonos (Kousanthanas 1996), de la Thessalie (Hantziara

1995), ainsi que celui de Kozani (Christodoulou 2003), nous a aidé également à situer les parlars de Lesbos au sein des aires linguistiques du domaine grec.

5. Aspects théoriques : la motivation sémantique

L'étude des faits lexicaux que nous proposons dans ce travail est orientée essentiellement sur la problématique du rôle de la motivation sémantique dans la création lexicale. Nous faisons référence à la motivation sémantique la considérant comme une composante fondamentale du processus de dénomination. Plus particulièrement, nous nous basons sur la proposition de Guiraud (1986 [1967]), davantage développée ensuite par Dalbera (1997 ; 2000 ; 2002 ; 2006a), selon laquelle le signe linguistique naît motivé afin d'être compris spontanément par les membres de la communauté linguistique. Suivant cette perspective, le mécanisme qui se met en marche quand il s'agit de nommer un nouveau référent puise dans les ressources du système linguistique (phonologiques, morphologiques, lexicales et sémantiques) tout en étant influencé par les représentations que les communautés se font de la réalité (Guiraud 1986 [1967]). Par ailleurs, comme l'explique Guiraud (1986 [1967] : 260), « [...] les signes sont le produit de l'histoire ; ils dépendent de la nature des choses nommées, des besoins des locuteurs, des circonstances culturelles, sociales, techniques, politiques, etc. ». Pour ces aspects, développés dans un moindre degré dans l'approche de Guiraud – qui tend surtout à expliquer les faits de langue à travers le système linguistique –, nous nous inspirons de la démarche d'Alinei (1982 ; 1983 ; 1986 ; 1996 ; 1997 ; 2009) pour qui l'étude de la motivation implique forcément la convergence de plusieurs disciplines telles que la linguistique, l'anthropologie, l'ethnologie et l'histoire des religions.

Comme nous allons le voir dans les paragraphes qui suivent, la notion de motivation reçoit des interprétations et des définitions diverses selon les auteurs. La motivation se trouve également mise en parallèle avec l'iconicité, ces deux notions étant contrastées par l'arbitrarité. Le terme d'iconicité est pourtant employé dans une perspective plus large que celle lexico-sémantique selon laquelle nous élaborons notre analyse. Notamment, l'iconicité désigne des rapports analogiques entre langue et réalité tant au niveau lexical qu'aux niveaux phonique, syntaxique et prosodique (Fonagy 1993 : 36 ; Swiggers 1993 ; Van Langendonck 2007). Étant donné l'objectif de notre étude, il n'est évidemment pas question ici de rentrer dans les détails de chaque champ dans lequel opère l'iconicité. Nous nous concentrons ici exclusivement sur ce que nous considérons être les étapes principales de la réflexion autour de la motivation sémantique.

Premières réflexions autour du signe : langue et réalité

Bien qu'exposés dans un cadre philosophique, nous trouvons déjà dans Cratyle de Platon des éléments renvoyant au questionnement autour de la relation entre langue et réalité. Dans ce dialogue, trois personnages, Cratyle, Hermogène et Socrate, argumentent sur la nature des noms dans un cadre qui renvoie au fameux débat *θήσει/φύσει*, déjà commencé dès l'époque des présocratiques. Notamment, Cratyle et Hermogène, les deux pôles opposés du débat, dialoguent avec Socrate sur la « justesse » des noms. Pour Cratyle, un objet a une « juste » dénomination s'il existe un lien naturel (*φύσις*) entre les deux (Platon 1969 : 8, 50). Au contraire, Hermogène croit que la justesse des noms n'est qu'une affaire de convention (*συνθήκη*) et d'accord entre ceux qui l'utilisent (Platon : 8, 51). Socrate, ayant le rôle de médiateur, rejette le caractère absolu – naturel ou conventionnel – du nom. D'une part, Socrate soutient la thèse naturaliste en démontrant que le nom est une imitation de l'objet et sert à discerner l'essence des choses : le nom est vu comme une image de la chose même si elle ne comporte pas tous les traits appropriés (Platon 1969 : 121-123). D'autre part, Socrate, tout en reconnaissant des degrés d'imitation dans la formation des noms, admet – pour ainsi rejoindre la thèse opposée d'Hermogène – que la convention joue un rôle dans le processus de la dénomination (Platon 1969 : 12 ; 126-127).

Selon De Cuypere (2008 : 308), Aristote ajoute une nouvelle dimension à la perception du signe linguistique afin de contourner le dilemme *θήσει/φύσει* laissé irrésolu dans Cratyle. D'après un consensus général attesté dans la littérature concernant « la théorie aristotélicienne du signe linguistique », Aristote considère que ce dernier comprend deux relations distinctes : une, conventionnelle, entre sons (*phoné*) et sens (*páthema*) et une autre, de ressemblance, entre le sens et l'objet désigné (*pragma*) (De Cuypere 2008 : 322).

Même si les réflexions de Platon et d'Aristote sont développées dans un cadre philosophique, on y trouve déjà évoquées des notions clefs qui ont caractérisé la discussion postérieure autour du signe linguistique. Les visions respectives de ces auteurs semblent se rapprocher plutôt des perspectives post-saussuriennes étant donné qu'elles sont orientées à la relation entre signe et objet désigné, relation que Saussure semble rejeter.

Le signe linguistique avec le début de la linguistique moderne

Saussure (1967 [1916] : 98-100), maintient que « le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept [signifié] et une image acoustique [signifiant] », entre lesquels le lien est arbitraire : « le signe linguistique est [par conséquent] arbitraire ». Il

justifie son principe de l'arbitraire du signe en ayant recours à l'existence des différentes formes porteuses d'un même sens. Notamment, Saussure (1967 [1916] : 100) explique qu'il n'y aurait aucun rapport entre la forme – « la suite de sons » – [sœr] et le concept, l'idée de 'sœur', étant donné qu'elle pourrait être représentée par n'importe quelle autre séquence de sons, comme le montre l'existence des formes très éloignées de langues non apparentées : dans le cas inverse, il n'y aurait pas de différences parmi les langues. Cependant, l'auteur (1967 [1916] : 183) revient sur son principe en constatant qu'« il n'existe pas de langue où rien ne soit motivé ». À ce propos, il accepte premièrement le fait que les onomatopées sont à un degré motivées, tout en précisant qu'il s'agit d'un phénomène secondaire de la langue. D'ailleurs, il remarque, qu'une fois introduites dans la langue, les onomatopées sont sujettes à des changements phonétiques ou morphologiques avec pour corollaire la perte de « quelque chose de leur caractère premier pour revêtir celui du signe linguistique en général, qui est immotivé » (Saussure 1967 [1916] : 102). Deuxièmement, il propose (1967 [1916] : 180-183), comme « [...] une correction partielle d'un système naturellement chaotique, [...] comme une limitation de l'arbitraire », de distinguer des degrés d'arbitrarité reflétés par l'arbitraire relatif et l'arbitraire absolu. Il perçoit l'arbitraire relatif lié surtout à « des éléments formatifs transparents » de la grammaire et plus précisément, au système morphologique. Ainsi, vingt serait immotivé, mais dix-neuf pas au même degré, « parce qu'il évoque les termes dont il se compose » (Saussure 1967 [1916] : 181). De même, poirier serait relativement motivé puisqu'il renvoie à poire auquel on ajoute le suffixe -ier, qui lui-même évoque par sa formation toute la série cerisier, pommier, etc. du même paradigme. Saussure 1967 [1916] : 182) précise pourtant que « les éléments d'un signe motivé sont eux-mêmes arbitraires ».

Peirce (1978 : 149), à la même époque que Saussure, utilise le terme iconique pour indiquer un signe qui peut « représenter son objet principalement par sa similarité, quel que soit son mode d'être ». Peirce distingue trois processus iconiques : l'image, le diagramme et la métaphore. Même si la définition du signe iconique de Peirce se réfère à une relation entre ce dernier et le référent, tandis que celle de Saussure considère plutôt la relation interne entre signifié et signifiant, certains auteurs envisagent une association des deux approches. Notamment, Jakobson (1987 : 420), Kleiber (1993 : 106), Van Langendonck (2007 : 398) et Polis (2008 : 49) suggèrent que la motivation relative de Saussure est comparable à l'iconicité diagrammatique de Peirce. Comme Van Langendonck (2007 : 398) le précise,

« [...] a diagram is a systematic arrangement of signs that do not necessarily resemble their referents but whose mutual relations reflect the relations between their referents. More specifically, the constellation of the object and of its diagram is similar, but the

individual referent and the individual signs themselves need not resemble each other ».

Par conséquent, de manière semblable que le diagramme reproduit certaines relations existant entre les parties d'une chose, la motivation relative reflète un rapport syntagmatique issu des relations liées au système morphologique. D'autre part, selon Kleiber (1993 : 106) et Polis (2008 : 36-49), l'iconicité de type « image » de Pierce, qui se réfère à des signes dont la forme présente une ressemblance directe avec le référent qu'il exprime, pourrait être illustrée dans le cas du signe linguistique par les onomatopées.

Benveniste (1966 : 49-55) met en question l'affirmation de Saussure sur l'arbitraire du signe. L'auteur observe que la 'réalité' est un concept mal appliqué dans l'interprétation de Saussure et, sans parler de signe motivé, il considère plutôt que le lien entre signifiant et signifié est nécessaire : les deux faces du signe étant étroitement liées, elles ne laissent pas de place à l'arbitraire (Benveniste 1966 [1939] : 51). L'auteur insiste davantage sur le fait que « l'esprit ne contient pas de formes vides, de concepts innommés » (Benveniste 1966 [1939] : 50). Selon l'interprétation de Benveniste, le signe reste arbitraire, mais l'arbitrarité caractérise plutôt la relation entre le signe et la réalité désignée : « Ce qui est arbitraire c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre » (Benveniste 1966 [1939] : 52).

Ullmann (1959 [1952] : 102-104), fortement influencé par la vision saussurienne du signe, distingue deux types de signes dont la proportion varie selon les langues : « les uns naturels, fondés sur un lien intrinsèque entre signifiant et signifié, les autres purement conventionnels ». Les signes « naturels » renvoient pour Ullmann (1959 [1952] : 103) à trois types de motivations : phonique, morphologique et sémantique. Suivant en partie le schéma de Saussure, l'auteur caractérise la motivation phonique comme motivation absolue et les deux autres types comme des motivations relatives (Ullmann 1959 [1952] : 104). Ullmann (1959 [1952] : 115-117) observe par ailleurs que la « motivation sémantique » et la « motivation morphologique » sont exposées « à tous les hasards de l'évolution linguistique » et que « [...] pour des raisons diverses, des mots transparents peuvent devenir opaques et des mots opaques peuvent devenir (ou redevenir) transparents ».

Wartburg (1963 : 139-140) propose un classement des « mots » analogue à celui d'Ullmann les distinguant en trois catégories : 1. mots directement motivés par les sons (l'auteur inclut dans ce groupe les formes qui évoquent tant des « impressions acoustiques » que des « impressions visuelles ») ; 2. mots motivés soit par leur structure morphologique, comme par exemple les composés et les dérivés, soit par leur valeur sémantique, cf. le mot

punaise, motivé par la ressemblance du « petit clou à tête large » avec l'insecte. Wartburg (1963 : 140) caractérise ce type de motivation comme « motivation secondaire » ou « étymologique » ; 3. mots arbitraires ou opaques, « qui ne doivent leur sens qu'à la tradition ». L'interprétation de Wartburg, comme celle d'Ullmann, privilégie une vision diachronique du signe. Notamment, l'auteur observe que « de nombreux mots sont tombés au cours de l'histoire de la classe 1 à la classe 2 ou 3, en perdant par là même leur fondement original » (Wartburg 1963 : 140). Wartburg (1963 : 144) se réfère même aux raisons qui sous-tendent ce changement de classe en avançant des réflexions qui anticipent l'approche de Guiraud, comme nous allons le voir ci-dessous :

« [...] des mots qui portaient primitivement en eux-mêmes la justification de leur sens peuvent fréquemment perdre, que ce soit par l'évolution phonétique ou par le jeu des modifications morphologiques ou comme le résultat d'un changement de sens, les rapports qu'ils entretiennent avec leur continu représenté. Ils deviennent aussi, suivant l'expression de Saussure, de simples formules, des signes arbitraires ».

Le cycle motivationnel

C'est cette perception dynamique et diachronique du signe que Guiraud (1986 [1967]) développe, élargissant de cette manière la vision plus synchronique de Saussure. Comme nous venons de le constater, des indices d'une vision diachronique du signe se trouvent déjà chez Ullmann, chez Wartburg et même chez Saussure, qui, malgré sa conception plutôt statique du signe, remarque que

« à l'intérieur d'une même langue, tout le mouvement de l'évolution peut être marqué par un passage continu du motivé à l'arbitraire et de l'arbitraire au motivé ; ce va et vient a souvent pour résultat de déplacer sensiblement les proportions de ces deux catégories de signes » (Saussure 1967 [1916] : 183).

Cette observation de Saussure reste pourtant marginale et ne semble pas avoir changé son idée globale, selon laquelle la motivation est accidentelle.

Guiraud établit alors l'approche dynamique du signe selon laquelle il opère une sorte de réorganisation des notions de « motivé » et d'« arbitraire ». Si jusqu'ici, d'un point de vue synchronique, le motivé était opposé à l'arbitraire, dans la nouvelle optique de Guiraud, ces notions ne représentent que des états successifs dans l'évolution du signe (Dalbera 2006a : 20). Notamment, pour Guiraud (1986 [1967] : 253-255), le signe naît motivé, mais une fois introduit dans le système linguistique, ce signe est utilisé par convention, indépendamment de sa motivation. Par conséquent, à partir du moment où l'usage du signe est assuré par la convention au sein d'une communauté, – à cause aussi des modifications phonétiques, morphologiques et culturelles –, « la motivation tend à s'obscurcir et le signe ne fonctionne

plus que comme pure association mémorielle » : ainsi le signe peut paraître comme arbitraire (Guiraud 1986 [1967] : 255). Or, cette démotivation permet au signe d'entrer dans des nouvelles relations au niveau du sens ainsi que de la forme, relations limités par la structure du « système lexicogénique » (Guiraud 1986 [1967] : 259). Comme l'auteur le suggère,

« la démotivation est [...] une nécessité inhérente à la nature du langage et à son fonctionnement. Motivé le signe aurait un sens univoque, comme c'est le cas des taxinomies scientifiques, et le lexique serait figé en un code sans ouverture au-delà de la signification immédiate de chaque mot » (Guiraud 1986 [1967] : 259).

Nous reviendrons au rôle très important de la remotivation tel qu'il a été mis en évidence par Guiraud et développé ensuite plus extensivement par Dalbera un peu plus bas.

Concernant le processus de création d'un signe, Guiraud (1986 [1967] : 253-256) considère que

« tout mot [...] est nécessairement formé à partir d'un autre mot. [...] Le procès est à la fois morphologique et sémantique ; morphologique, ceci est clair, puisqu'il y a dans tous les cas filiation de forme entre le mot et son étymon, les deux ayant un formant signifiant commun. Mais la dérivation est en même temps sémantique, puisqu'elle consiste à désigner un concept d'après un autre [...] ».

Sur ce point, l'approche d'Alinei, pour qui la création lexicale consiste en une sorte de « recyclage de signes », converge avec celle de Guiraud. En effet, si selon Guiraud (1986 [1967] : 254) « créer un nouveau mot c'est faire passer un mot déjà existant dans un autre paradigme », de même, pour Alinei (1982 ; 1996 ; 2009), des lexèmes préexistants, donc déjà connus, sont réutilisés pour désigner un nouveau référent. Le fait de recycler du matériau déjà connu sert d'après Alinei (1982 : 43) comme garantie pour qu'un nouveau signe soit accepté par une communauté. De cette manière, l'auteur (1982 : 44) met en évidence la « fonction publicitaire », un aspect de la motivation qu'il considère essentiel :

« trade-marking new words through motivation builds in the very structure of the new words historical depth ; [...] every new word [...] has the newly proposed functional meaning, but it is necessarily based on an old word, which serves as an identification mark and at the same time tells us something basic about the new meaning. This helps us understand why we need motivation in introducing the new word, but not after the word has become current ».

La fonction publicitaire de la motivation, d'une part assure la notoriété du signe dans la communauté qui l'adopte, d'autre part, explique le fait que la motivation, après avoir accompli cette fonction, passe au deuxième plan et peut éventuellement s'effacer (Alinei 1996 : 9). Étant lié à des circonstances historiques – des changements phonétiques ou sémantiques, par exemple – ce processus d'obscurcissement de la motivation, qui n'est

pourtant pas obligatoire, produit la distinction traditionnelle entre lexèmes opaques et lexèmes transparents (Alinei 1996 ; 2009).

La réflexion sur la motivation mène Alinei à distinguer deux phases dans la structuration du signe : une phase créative et une phase d'usage. C'est pendant la première phase, celle de création du signe, que la motivation intervient pour assurer l'acceptation du signe par la communauté, comme nous l'avons mis en évidence ci-dessus. Visant à souligner ce rôle, intimement lié à la création lexicale, de la motivation, Alinei (1982) lui attribue la « fonction génétique ». Lors de la deuxième phase, celle d'usage, le signe fonctionne indépendamment de sa motivation. Comme l'auteur le précise, « we 'name' things genetically, but we 'use' words functionally » (Alinei 1982 : 44). Mis à part la fonction génétique de la motivation, Alinei (2009 : 64) met également en avant son caractère transitoire : même si la motivation agit toujours au moment de la création du signe, elle ne constitue pas pour autant un aspect permanent dans son évolution, comme elle est susceptible de s'obscurcir. Elle renvoie alors à une sorte de « cordon ombilical » du signe, pour utiliser la description métaphorique d'Alinei (2009 : 64), constituant un moyen à travers lequel le nouveau signe peut être immédiatement adopté par les locuteurs et qui, quand il disparaît, laisse ses traces dans le mot, de même que le cordon ombilical laisse sa trace sur le corps humain.

Guiraud (1986 [1967] : 255) avait déjà attribué un rôle de médiateur à la motivation, bien que cela ait été plutôt exprimé en termes de système et en passant par l'intermédiaire de l'étymon :

« La motivation intègre l'étymon dans la signification ; elle fait passer le sens par l'étymon qui constitue un troisième terme, médiateur entre le signifiant et le signifié, fonctionnant comme un relais à la fois signifiant et signifié. Son rôle est de renvoyer le signe à un signe de puissance en le référant au modèle qu'il actualise : chant + eur renvoie chanteur à dans + eur, saut + eur, etc. ; maroufle « chat » renvoie maroufle au modèle maraud, marpaut, marlou, « homme grossier ». Dans les deux cas le procès est identique [...] mais dans le premier cas le modèle est morphologique et sémique dans le second. »

Comme nous l'avons déjà souligné, Alinei (1996 : 9 ; 1997b : 11 ; 2009) insiste spécialement sur l'importance de la motivation dans la création lexicale et propose de fonder un secteur autonome en linguistique, dont l'objet serait l'étude de la motivation. Dans cette optique, il suggère même un nouveau terme afin de remplacer celui de motivation qu'il trouve chargé de plusieurs sens et par conséquent ambigu. *Iconyme* (= 'icône' + 'nom'), c'est-à-dire « nom-icône », « nom motivant », pourrait être alors la nouvelle désignation de la motivation et *iconimia* (*iconymie*), la nouvelle discipline consacrée à son étude (Alinei 1996 : 9).

Dalbera (2006a : 20), pour qui « la création lexicale ne s'opère pas ex nihilo », rejoint les propositions de Guiraud et Alinei concernant la réélaboration de signes préexistants afin de créer des nouvelles formes lexicales. Il reconnaît pourtant que ce principe n'explique pas comment les premiers signes ont été créés (Dalbera 2006a : 22). Pour cela, il renvoie à une constatation de Saussure (1967 [1916] : 105), non pas pour donner une réponse à la question mais, du moins, pour en prendre provisoirement congé :

« À n'importe quelle époque et si haut que nous remontions, la langue apparaît toujours comme un héritage de l'époque précédente. L'acte par lequel, à un moment donné, les noms seraient distribués aux choses, [...] nous pouvons le concevoir, mais il n'a jamais été constaté ».

Avant de procéder à la présentation des aspects spécifiques à la motivation dans la perspective de Dalbera, il nous semble essentiel de s'attarder un instant à la description du processus de création lexicale selon ce même auteur :

« lorsqu'une communauté rencontre sur son chemin quelque chose de nouveau (objet, idée, besoin, jeu, peu importe) elle se trouve, pour pouvoir en parler, dans la situation de devoir le nommer. Ce nouveau venu, cet à nommer, quel qu'il soit, fait l'objet d'une certaine perception par la communauté qui, spontanément, le situe par rapport à des éléments familiers ou simplement connus ; ce rapport établi par la communauté peut évidemment être de nature fort diverse, activant les ressorts de ressemblance ou de contiguïté, et étant assorti éventuellement de la mise en évidence d'un trait discriminatoire saillant voire prototypique » (Dalbera 2006a : 21).

Alinei (1997 : 19) avait mis en évidence qu'un tel trait est toujours choisi de l'intérieur du champ associatif du référent qui doit être lexicalisé et, le plus souvent, de l'intérieur de son champ conceptuel. Toutefois, comme la création lexicale implique également des processus métaphoriques, le choix du trait discriminatoire pourrait être effectué en dehors de l'ensemble des traits sémiqes correspondant au référent. Par exemple, dans le cas du mot français lunettes, créé sur la base de l'association des verres ronds des premiers appareils à la forme de la lune, le trait 'lune' choisi pour représenter le nouveau mot ne vient pas des sèmes directement liés à son champ conceptuel strict, comme c'est le cas par exemple de l'anglais eye-glasses, mais provient d'un champ associatif plus large (Alinei 1997 : 19-20).

Pour Dalbera (2006a : 21-22), la propriété choisie comme représentant du nouveau référent à désigner traduit le mode de représentation que s'en fait la communauté : « cette propriété, c'est le motif », qui est selon l'auteur « représentation de l'ordre du monde » qui s'actualise à travers la langue. Alinei (1996 : 12) pour qui, de manière comparable « ogni motivazione si traduce in un nome », insiste sur l'aspect de 'nom' de la motivation plutôt que sur celle de représentation, en soulignant également la relation étroite entre nom et motivation, évoquée aussi par le nouveau terme d'*icône*. D'ailleurs, il le dit explicitement,

« la motivazione è quindi un nome che si trasforma in un altro nome, pur restando identico a se stesso. La differenza fra nome e motivazione sta solo nella diversa funzione : il vecchio nome e il nuovo nome hanno la consueta funzione classificatoria e comunicativa del segno linguistico. La motivazione ha solo una funzione pubblicitaria, è un nome che perde le proprie qualità per diventare l'etichetta di un nuovo referente, etichetta già nota che serve a pubblicizzarlo » (Alinei 1996 : 11).

Il s'ensuit alors, que les perceptions des deux auteurs divergent sur deux points concernant la notion de la motivation. D'une part, si pour Dalbera le motif est une représentation réalisée à travers la langue, pour Alinei, l'*icônyme*, ou même la motivation, est un nom qui change de fonction. D'autre part, Alinei considère que la motivation n'a pas de fonction classificatoire, alors que le motif représente d'après Dalbera (2006a : 21) « la résultante d'une opération double qui consiste à classer les objets du monde et à les représenter [...] ».

Dalbera (1997 ; 2000 ; 2002 ; 2006a : 24) positionne les différentes étapes de l'évolution du signe, telles qu'elles ont été établies par Guiraud, dans un schéma cyclique dont le caractère périodique se caractérise par trois phases, 1. motivé 2. conventionnel 3. arbitraire, qui peuvent s'enchaîner – « (1) re-motivation (éventuelle), (2) nouvelle validation par la convention d'usage, (3) de nouveau opacification et arbitraire et ainsi de suite... » (Dalbera 2006a : 24) – selon un processus cyclique qui se déroule en permanence de sorte que les signes semblent aller de remotivations en remotivations. D'ailleurs, comme nous ne pouvons pas avoir accès à un commencement absolu du processus, « les unités lexicales observables [*à un moment historique donné*] ne peuvent être considérées que comme se trouvant chacune dans l'une ou l'autre des trois phases du *énième* cycle de leur évolution » (Dalbera 2006a : 24). Ainsi coexistent constamment des signes motivés et démotivés, utilisés par convention.

Pour donner un exemple à ce processus décrit ci-dessus nous empruntons à Dalbera (2006b : 4) le cas de la désignation du 'jour-même' et nous retraçons son évolution du latin jusqu'à aujourd'hui. Notamment, en latin, on utilisait le déictique HOC DIE « ce jour », création ou articulation transparente. Ensuite, des changements au niveau formel ont abouti au lat. HODIE, qui a de nouveau changé suivant des différents chemins phonétiques aboutissant à l'italien oggi, l'occitan *uèi*, l'anc. fr. hui etc., des formes opaques. Subséquemment, il y a eu d'abord une remotivation avec la réintroduction d'un élément transparent selon deux modèles différents : *aujourd'hui* en français, *enc uèi* en occitan, puis, de nouveau une opacification, au moins partielle, provoquant une nouvelle recharge sémantique : fr. *au jour d'aujourd'hui*, occ. *au jour d'encuèi*.

Comme nous allons le constater dans le chapitre suivant (cf. par exemple, § 6.16, § 6.9, § 6.13), l'analyse de nos données révèle plusieurs cas de ce jeu cyclique de motivations, opacifications et remotivations. L'exemple que nous avons choisi de présenter ici met en évidence le processus d'attraction paronymique, c'est-à-dire, de la réinterprétation d'une forme opacifiée sur la base d'une proximité phonique avec une forme transparente. Il s'agit des dénominations de la courtilière relevées dans les variétés de Lesbos ainsi que dans quelques autres parlers du domaine grec. Ces formes sont des continuateurs du gr. anc. *πρασοκουρίς* « courtilière », créé sur les motifs « poireau » (cf. gr. anc. *πράσον*) + « couper » (cf. paradigme verbal du gr. anc. *κείρω*) (Chantraine 1968, sous *πράσον*). Comme témoignent nos ethnotextes, l'image de l'insecte comme dévastateur des racines des légumes, qui motive sa désignation en grec ancien, reste aujourd'hui toujours présente dans la conscience des locuteurs. En revanche, sur le plan formel, ayant subi des altérations phonétiques, certains de ces continuateurs de la dénomination grecque ancienne ont été opacifiés : cf. [pras^lokuras] (Péloponnèse), [pras^liguras] (Lesbos, Chios, Crète), [pra^liguras], [pra^ligulas] (Lesbos), [prats^liguras] (Skyros), [prets^likuras], [perts^likuras], [plats^likuras], [prits^likuras] (Crète) (nos données, APGM, Contossopoulos 1988 : 144). Dans ces formes, les motifs de « poireau » mais surtout celui de « couper » ne sont plus lisibles. Cependant, dans certaines autres désignations du même type – cf. [pras^laguras] (Lesbos, Sifnos, Naxos, Crète, Macédoine) – les deux composants réapparaissent transparents, grâce à une réinterprétation du deuxième composant : le premier, [pras-], évoque toujours le « poireau » et le deuxième, [-^laguras], évoque maintenant le « concombre » (cf. gr. mod. *αγγούρι* < gr. méd. *αγγούρι(ν)*) (DKGM, 2001 [1998], sous *αγγούρι*), un autre légume qui est considéré ravagé par cet insecte. La désignation de la courtilière [aguruf^las] (Lesbos, Macédoine), construite sur les motifs « concombre » + « manger » (cf. paradigme verbal du gr. mod. *τρώω*), reflète encore plus clairement l'image de l'insecte « qui mange des concombres », de la même manière que la formation *κρεμμυδοφάος* (Péloponnèse) (« oignon » + « manger ») évoque « celui qui mange les oignons » (APGM).

Le mécanisme répétitif de remotivations, c'est-à-dire de réinterprétations de signes démotivés, effectuées par les locuteurs, laisse transparaître un besoin de motivation, agissant non seulement dans le cadre de la création lexicale mais aussi au cours de l'évolution du signe. Ces remotivations paraissent à Béguelin (2002 : 146) comme des tentatives de « percer l'opacité d'un signe en glosant l'inconnu par le connu ». La nouvelle motivation, vue comme

une « recharge sémantique » par Dalbera (2006a : 24), exprime une nouvelle fois « la manière dont est perçu l'objet ou l'idée dans la conscience collective d'une communauté à ce moment ».

Ullmann (1959 [1952] : 120), Wartburg (1963 : 136) et Pottier (1992 : 44) avaient également fait référence à ce besoin puissant de motivation, dont la manifestation serait, d'après eux, l'étymologie populaire. Selon Béguelin (2002 : 145),

« le terme d'*étymologie populaire* qualifie le fait de rapprocher – consciemment ou non – deux unités lexicales entre lesquelles il n'existe pas de lien morphologique et sémantique historiquement avéré ».

Cette pratique spontanée des locuteurs est caractérisée par le terme « populaire » – souvent chargé des connotations péjoratives – s'opposant à l'étymologie « savante » ou « scientifique » (Dalbera 2002 : 846). L'étymologie populaire, définie souvent comme « fausse », ou, du moins, basée sur des « faux rapprochements » (cf. Pottier 1992), peut devenir une réalité concrète, présente à la conscience des locuteurs (Béguelin 2002 : 145). Une fois entérinées par une communauté linguistique, les interprétations populaires sont susceptibles de constituer une force motrice du changement diachronique du signe : changement formel ou sémantique (Béguelin 2002 : 145 ; Dalbera 2002 : 847), qui fait, d'ailleurs, avancer le signe dans son parcours cyclique. Dans une telle perspective, la paronymie constitue une « véritable ré-création » et non pas une « superposition erronée d'une interprétation sur une autre » (Dalbera 2006b).

Toutefois, malgré la potentielle tendance à la remotivation, cette dernière ne constitue pas une phase obligatoire (Dalbera 2006a : 42), la motivation ne constituant un caractère ni déterminant ni déterminé (Guiraud 1986 [1967]).

La motivation et l'espace linguistique

La variation dans l'espace constitue un point essentiel dans l'étude du signe linguistique comme il a été mis en évidence par des recherches menées dans le cadre de la dialectologie et de la géolinguistique. En effet, dans une perspective selon laquelle l'espace est considéré comme une projection du temps (Dalbera 2002), l'étude de la variation lexicale peut s'avérer révélatrice des stades de l'évolution du signe. Si, de plus, dans l'analyse géolexicale, on intègre l'étude motivationnelle, on aboutit à des résultats novateurs et fondamentaux concernant d'une part, la reconstruction lexicale (Dalbera 1997 ; 2002), d'autre part, la reconstitution d'une stratigraphie culturelle dans un espace donné, mettant en relation la langue et l'histoire de la culture (Alinei 1983).

L'étude motivationnelle dans sa dimension diatopique est mise en évidence pour la première fois par Alinei (1983) dans le cadre des recherches de l'Atlas Linguarum Europae. Alinei montre, à travers son étude des désignations de l'arc-en-ciel dans les dialectes européens, comment les motivations récurrentes dans ce vaste espace linguistique peuvent être témoins des strates culturelles diachroniquement successives. Plus particulièrement, Alinei rassemble un grand nombre de désignations fondées sur des représentations du phénomène atmosphérique, qui ont été inspirées par des croyances liées à des religions historiques et préhistoriques. Il s'agit d'une série remarquable des représentations zoomorphiques et anthropomorphiques sous-tendant les désignations de l'arc-en-ciel que l'auteur étudie sur la base de l'histoire des religions, l'anthropologie et l'ethnographie. Sa recherche aboutit à une stratigraphie des motivations qui suit trois stades dans l'évolution de la pensée religieuse en Europe : 1. le stade le plus ancien, appelé zoomorphique ou totémique ; 2. le stade anthropomorphique préchrétien et préislamique ; 3. le stade anthropomorphique chrétien et islamique. Au dernier de ces stades, sont rattachées des désignations motivées par des représentations de l'arc-en-ciel, liées à la religion chrétienne ou islamique : cf. « arc de Dieu », « arc de la Vierge », « arc d'Allah », « ceinture de Sainte Hélène », etc. Au stade qui le précède, la sacralité du phénomène est véhiculée par des désignations de type « vieille », « madame Lune », « arc de Tängri », créées sur des images des êtres magico-religieux de l'aire préchrétienne / préislamique. Au plus ancien stade, ce sont les animaux qui portent le caractère sacré du phénomène – étant eux mêmes sacralisés dans le contexte du totémisme – : ainsi l'arc-en-ciel est représenté comme une « baleine », un « serpent », un « dragon », une « belette », une « vache » etc. (Alinei 1983).

De cette démarche initiatrice découle, d'une part, la théorisation de l'analyse motivationnelle dans le domaine de la géolinguistique, d'autre part, l'instauration, dans ce même secteur, d'un nouvel outil : les cartes motivationnelles. Alinei (2007 : 174) nous rappelle qu'en 1956, l'anthropologue finlandais Matti Kuusi avait déjà cartographié les motivations des noms du 'soleil avec de la pluie' dans les langues du monde. Mais, c'est Alinei (1983) qui développe et établit les cartes motivationnelles telles qu'elles caractérisent désormais la recherche au sein de l'ALE. Cet atlas, le premier à être centré sur l'analyse motivationnelle, inaugure une nouvelle époque pour la cartographie et l'analyse des données géolinguistiques et constitue le modèle sur lequel d'autres projets se sont inspirés plus tard, tels que l'Atlas Linguistique Roman (ALiR), fondé sur l'initiative de Gaston Tuailon et de Michel Contini. À la différence des cartes onomasiologiques publiées jusqu'à cette époque, dans ces nouvelles cartes ne figurent pas de formes mais des symboles correspondant à des

différents groupes de motivations, liées à un référent. Suivant cette méthodologie, les différences formelles passent au second plan et l'accent est mis sur les analogies des représentations culturelles véhiculées par les motivations. De cette manière, comme Alinei (2007 : 174) le précise, il est possible de

« proiettare su una carta plurilinguistica come quella d'Europa, tutte le diverse categorie iconomastiche di volta in volta riscontrate, e ottenere così una rappresentazione sintetica di tutti questi temi, indipendentemente dalla differenza formale fra le lingue presenti ».

Grâce aussi à ces cartes interprétatives, les nombreuses études qui ont été effectuées – surtout dans le cadre de l'ALE et de l'ALiR – suivant le modèle d'analyse des désignations de l'arc-en-ciel, ont montré que les motivations magico-religieuses se trouvent à la base des désignations de plusieurs aspects de la réalité, notamment,

« animals (mostly insects and wild animals), plants, atmospheric and other natural phenomena, landscapes of a special kind, diseases and death, work products and instruments, family relatives – besides, of course, magico-religious beings and institutions themselves » Alinei (1997b : 19).

L'auteur remarque aussi que la fréquence des motivations magico-religieuses, telles qu'elles étaient classées selon une approche stratigraphique, présente une analogie aux vestiges archéologiques, dans d'autres termes, les motivations des couches les plus récentes sont les plus nombreuses. Plus particulièrement, les motivations chrétiennes sont les plus fréquentes (les motivations islamiques sont moins fréquentes que les chrétiennes, ce que reflète la différence dans les aires de propagation des deux religions en Europe), suivies par les motivations anthropomorphiques préchrétiennes (préislamiques) et enfin par les motivations zoomorphiques et parentélaires (Alinei 1997b : 19).

Comme nous l'avons évoqué plus haut, Alinei (1981 ; 1983 ; 1984 ; 1986 ; 1990) considère les motivations appartenant à cette dernière couche, la plus ancienne, comme des témoins d'une vision totémique du monde. L'auteur ajoute dans ce groupe de motivations les noms de parenté, après avoir étudié les noms de l'effraie (Alinei 1981) et ceux de la belette (Alinei 1986). Alinei fonde son approche sur une considération de Riegler (1981 [1936-1937]), le premier à mettre en relation les zoonymes de parenté avec le totémisme. Selon la vision convergente des deux auteurs, les noms, tels que 'grand-mère', 'grand-père', 'tante', 'oncle', 'jeune mariée/épouse', etc., employés comme zoonymes, révèlent des traces des cultes très anciens, qui identifient animaux et parents ; dans cette conception totémique du monde, les animaux sont perçus comme des ancêtres gardiens d'une communauté. Comme Kutangidiku (2006 : 324) le souligne, il s'agit d'une forme de totémisme différent du

totémisme qui subsiste, selon les anthropologues et les ethnologues, dans les ethnonymes ou anthroponymes zoomorphiques :

« Il s'agit là d'un totémisme différent de celui étudié par Durkheim. Nous l'avons appelé 'Totémisme alinéien', remarquable par [...] le fait que ce n'est pas l'homme qui porte le nom de l'animal, mais plutôt l'animal qui est désigné sous le terme de parenté ».

En effet, dans sa description du totémisme, Frazer (1898 : 6) nous apprend que « les membres d'une tribu totémique portent le nom de leur totem et croient en général être ses descendants naturels ». De cette croyance résulte qu'il est interdit aux membres du clan de tuer et de manger l'animal totem, parfois il est même défendu de le toucher, voire de le regarder et de l'appeler par son vrai nom (Frazer 1898 : 16 -24).

Mis à part le lien entre zoonymes de parenté et totémisme, Alinei (1997a : 11) voit une « preuve linguistique » des cultes résultant de cette vision zoocentrique de l'univers dans l'« importance du côté sémasiologique de la zoonymie populaire », c'est-à-dire, dans l'emploi de zoonymes comme iconymes pour désigner des plantes, des maladies, des phénomènes atmosphériques, des êtres magico-religieux et d'autres aspects de la réalité que nous avons évoqués plus haut.

D'autre part, comme nous venons de mentionner, dans la description de Frazer, le tabou linguistique est étroitement lié à cette conception sacrée du monde animal. Dans les diverses études consacrées à l'interdiction de vocabulaire – Meillet (1921), Riegler (1981 [1936-1937]), Zelenin (1989 [1929-1930]), Bonfante (1972), Stankiewicz (1958) entre autres –, les animaux sauvages et les insectes occupent souvent une place importante. Alinei (1997a : 13-14) constitue une typologie des noms d'animaux liés au tabou linguistique, repérant les types les plus fréquents : 1. les termes qui expriment directement l'interdit ; 2. les termes offensants ; 3. les hypocoristiques ; 4. les généralisations maximales ; 5. les hyperonymes dans la taxinomie animale ; 6. les noms d'animaux 'opposés' (c'est-à-dire domestiques au lieu de sauvages, ou beaucoup plus petits, ou beaucoup plus grands, ou très éloignés) ; 7. les noms fondés sur quelques caractéristiques de l'animal tabouisé (habitat, morphologie, traits physiques, comportement, etc.). Liant totémisme et tabou, Alinei (1997a : 12) remarque encore que les noms de parenté sont très souvent utilisés afin de remplacer des noms tabouisés.

Par ailleurs, Alinei (1997a : 14) ajoute un dernier groupe à sa typologie de noms tabou : les désignations sans motivation ou à motivation partiellement cachée. Plus précisément, l'auteur propose d'interpréter les variantes qui « semblent échapper à l'analyse étymologique, bien que certaines d'entre elles se rassemblent et que leurs éléments communs

semblent connus » en les situant dans le cadre du tabou linguistique (Alinei 1997a : 14). En effet, « un des phénomènes les plus communs dans le processus de tabouisation [...] est celui de la déformation volontaire des mots interdits, qui peut avoir lieu soit avec, soit sans remotivation » (Alinei 1997a : 14). Pour illustrer son propos, le linguiste présente deux exemples qui relèvent du domaine de la religion : l'un comportant une déformation avec attraction paronymique, qui n'est pas spontanée mais volontaire, et l'autre consistant en une pure déformation visant à cacher le mot tabouisé :

« [...] pour éviter le tabou qui concerne le mot Dio 'Dieu' en italien, on peut s'exclamer perdiana au lieu de perdio, avec un processus d'attraction paronymique (Diana, la Déesse latine) qui, en l'occurrence, n'est pas spontané mais procède d'une volonté du locuteur. Ou bien on peut dire perdinci, avec un processus de pure déformation (le mot *dinci n'existe pas) qui vise simplement à cacher le mot Dio » (Alinei 1997a : 15).

Parallèlement, en ce qui concerne certains zoonymes en grec ancien, Skoda (1997 : 371-372) remarque que

« les variations formelles d'une dénomination animale à l'intérieur du grec peuvent s'expliquer par des déformations volontaires dues à des interdits. Le renard nommé généralement *ἀλώπηξ* porte aussi les appellations variables de *κίδαφος*, *κινδάφη*, *σκινδαφή* (Hsch.), *σκινδαφός* (Elien, NA, 7, 47). Le nom de la grenouille *βάτραχος* est sujet à variation : ion. *βάθραχος*, *βότραχος*, *βρόταχος*, *βρούχετος*, *βύρθακος*, *βρύτιχα* (Hsch.) ».

Comme c'est le cas des désignations de la grenouille en grec ancien, à peine évoquées, Vendryes (1927, cité dans Bonfante 1972) constate que la métathèse figure parmi les stratégies de déformations – liées au tabou linguistique –, les plus fréquentes. Dans nos données zoonymiques (cf. § 6.9, § 6.12, etc.), nous relevons des désignations manifestant des variations multiples, y compris des métathèses, qui peuvent éventuellement renvoyer au caractère tabou des animaux. Cependant, quand les données s'y prêtent, nous tentons également de situer ces phénomènes dans un cadre articulatoire ou phonologique. Plus particulièrement, en ce qui concerne la métathèse, étant donné son caractère complexe, il nous paraît indispensable de la considérer dans la multiplicité de ses facettes : a. comme stratégie liée au tabou ; b. comme moyen « capable de résoudre des difficultés d'articulation entre deux segments contigus » (Molinu 1999 : 154) ; c. comme un processus soumis à des contraintes et lié à des tendances relatives à la syllabe.

L'espace et la reconstruction lexicale

Comme il découle des paragraphes précédents, Alinei considère l'espace linguistique de manière centrée sur les éléments culturels véhiculés par les désignations. Avec une lecture

différente de la variation diatopique, la démarche de Dalbera vise plutôt à éclairer le chemin de l'évolution lexicale au niveau tant de la forme que du sens. En effet, percevant l'espace comme une projection du temps, Dalbera (2002 ; 2006a ; 2006b) étudie les aspects diatopiques ainsi que diachroniques afin de mettre en valeur la reconstruction sémantique comme composante indispensable de la reconstruction lexicale.

Il est nécessaire de préciser à ce point que Dalbera (2002 : 846) distingue la reconstruction lexicale de l'étymologie. Plus spécialement, il considère que la deuxième est englobée dans la première. Comme Alinei (1996 : 11 ; 1997 : 23) le signale aussi, dans une étude étymologique, on se limite souvent à la reconstruction phonique d'un étymon sans forcément chercher à vraiment examiner la motivation sous-jacente. Il y a effectivement un déséquilibre dans la démarche étymologique : si « on sait comparer les séquences phoniques » des différents parlers afin d'établir une forme même abstraite qui les sous-tend tous, « on sait moins bien déterminer ce qui doit être comparé en matière de signifiés » (Dalbera 2006b : 6). Les régularités sémantiques ont été jusqu'à récemment considérées peu fiables et la priorité était accordée aux lois phonétiques. Mais comme Dalbera (2006b: 11) le souligne, l'« évolution lexicale passe tantôt par une dynamique touchant le phonétisme, tantôt par une dynamique mettant en jeu le sémantisme et cela alternativement et indépendamment ». La démarche de la reconstruction lexicale est alors étroitement liée à la motivation et plus précisément, au déroulement constant du cycle motivationnel qui a pour corollaire des réinterprétations et re-crétions du signe (Dalbera 2002 : 846). À la différence de l'étymologie, dont le but principal est l'accès à l'étymon, la reconstruction lexicale consiste

« à tenter d'abord de comprendre le motif qui est la base d'un terme ou d'une série de termes donnés, à établir les mutations éventuelles de ce motif lors des métamorphoses successives, à mettre en évidence le réseau de motifs activés dans les strates successives que recèle le lexique, à mesurer la prégnance et la récursivité de certains de ces motifs, à corrélérer ces motifs avec des faits de culture voire la cognition » (Dalbera 2002 : 846).

Les méthodes de reconstruction lexicale se basent – comme pour les autres niveaux linguistiques – sur la comparaison interne (par confrontation de paradigmes d'un même parler) ou externe (entre plusieurs parlers) (Dalbera 2002 : 838).

Pour arriver à une reconstruction qui fait « la part de l'anecdotique et du fondamental », comme le précise Dalbera (2002 : 838), l'analyse doit se baser sur un corpus « considérable, diversifié, susceptible de permettre la mise en évidence de régularités massives ». De sorte que la récurrence de motifs dans des espaces linguistiques différents pourrait nous fournir des « modèles pour rendre compte du développement lexical dans son

ensemble » (Dalbera 2002 : 843-844). Guiraud (1986 [1967] : 252) avait également observé l'existence des sémantismes récurrents et répandus dans différents parlers éloignés et non apparentés renvoyant à des possibles modèles de création lexicale :

« Il arrive, par ailleurs, que certains modes de création lexicale, sans être absolument universels, ont une très grande généralité et qu'ils s'actualisent dans les idiomes différents, éloignés et sans qu'on puisse postuler pour autant un contact et une parenté entre les deux séries. [...] Tout postule que ces sémantismes sont indépendants et on peut parler, alors, d'une véritable achronicité de ces structures. Étant entendu, [...], que le terme « achronicité » réfère ici non seulement au temps, mais à l'espace et à la communauté linguistique ».

Ce qui rend intéressante cette approche du sémantisme est le fait qu'il est reproductible. Une régularité du mécanisme nous permet de pouvoir reproduire cette démarche afin de saisir la structure du lexique la plus profonde, d'accéder même à travers les représentations sur lesquelles reposent les motifs à des vestiges de comportements et de perceptions du monde anciens :

« Si l'on veut parvenir à la représentation la plus profonde possible d'un signe, à ce que l'on pourrait appeler son *sémantisme fondamental*, la seule voie praticable semble être la reconstruction des motifs à partir desquels les signes ont été forgés. Mais ce ne sont pas [...] des motifs de surface qui intéressent le linguiste mais des motifs fondamentaux, des représentations récurrentes agréées par plusieurs communautés linguistiques distinctes et ayant donné lieu à toutes sortes d'habillages » Dalbera (2006a : 36).

Ce sont ces deux démarches, d'une part celle d'Alinei, centrée surtout sur les représentations culturelles qui sous-tendent les désignations, d'autre part, celle de Dalbera qui utilise la variation diatopique afin d'éclairer ou même de reconstituer le chemin de l'évolution lexicale, que nous adoptons dans notre travail d'analyse des données zoonymiques de Lesbos, qui sera présenté dans le chapitre suivant.

6. Analyse des données

Dans ce chapitre, nous proposons une analyse des désignations de vingt-sept animaux choisis parmi les quatre-vingt-trois prévus par notre corpus. Cette sélection a été fondée sur l'intérêt majeur que ces zoonymes présentaient pour l'étude lexicale et motivationnelle, mais aussi sur la disponibilité des données comparables relatives aux mêmes animaux, présentes dans d'autres aires dialectales du domaine grec et, de manière générale, du territoire européen. Il s'agit des désignations de quatre mammifères, sept reptiles, deux amphibiens, un arthropode, huit insectes et cinq oiseaux.

Dans notre analyse, nous présentons d'abord les caractéristiques des référents, telles que les traits morphologiques, les habitudes et les comportements, l'habitat, la nourriture, la saison et la période de la journée dans laquelle l'animal se manifeste etc., traits qui constituent des sources potentielles de création lexicale. La référence aux croyances populaires liées à l'image que les communautés linguistiques se font de l'animal complète généralement cette première partie et permet, encore une fois, de mettre en relief des éléments intéressants pour l'étude motivationnelle. Dans cette partie, figurent également des ethnotextes que nous avons enregistrés sur le terrain lors de nos enquêtes : ces données apportent un éclairage sur la perception des propriétés physiques et comportementales des animaux dans nos communautés rurales, mais nous informent également sur l'imaginaire populaire autour de l'animal (tabou, usages dans la médecine traditionnelle locale mais aussi jeux enfantins par exemple).

Ensuite, nous procédons à la présentation et à l'analyse des données relevées dans les localités enquêtées à Lesbos. Nous précisons que l'analyse des données, tout en se référant prioritairement à la motivation, ne néglige pas pour autant l'étude morphologique et phonétique des désignations qui peut parfois même aiguiller un choix motivationnel non clair au premier abord.

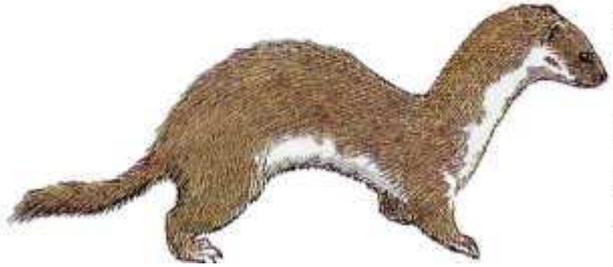
Comme tout travail géolinguistique à caractère typologique, comme c'est le cas des études qui accompagnent les grands atlas multilinguistiques motivationnels dont nous nous sommes inspirée, nous adoptons une démarche comparative, en mettant en relation les données de l'île de Lesbos avec celles d'autres domaines linguistiques de l'espace grec. Un deuxième niveau de comparaison met en évidence des analogies, quand cela est possible, avec les données disponibles pour le contexte géolinguistique européen. Il faut préciser que la comparaison se limite parfois au seul domaine roman européen qui, grâce aux matériaux de l'ALiR pour la zoonymie – que nous avons eu l'occasion d'utiliser même lorsqu'il s'agissait

de consulter les documents d'archive – a été étudié de manière plus approfondie que d'autres aires dialectales du continent.

En ce qui concerne le domaine grec, les données publiées sont extrêmement limitées : nous disposons de quelques glossaires et de très peu d'attestations zonymiques dans l'Atlas de la Crète que nous avons cité dans le chapitre 4. Pour cette raison, la grande majorité des données dialectales grecques que nous utilisons dans notre étude sont issues de l'Archive du Centre de Recherche des Dialectes et des Idiomes Grecs Modernes de l'Académie d'Athènes (APGM).

6.1 Belette

*Mustela nivalis*⁴¹, famille des Mustélidés



La belette est le plus petit carnivore de l'Europe avec une dimension qui varie entre 17 et 31 cm. Son corps est fin et svelte, son cou long et sa queue courte. Le dessus de son pelage varie du brun roux au gris brun ; le dessous, du

blanc au blanc jaunâtre. Animal alerte et rapide, elle grimpe et nage bien, mais elle est essentiellement terrestre ; parfois, elle se dresse à la verticale pour observer les alentours. La belette s'adapte à toutes sortes de milieux : forêts claires, terrains vagues broussailleux, champs et jardins, lieux rocheux, granges, villages et villes, à proximité de l'eau, prairies, lisières, haies. Elle se nourrit de mammifères (campagnols, taupes, rats, souris), de reptiles et amphibiens, d'oiseaux, d'insectes et d'autres invertébrés. Ce petit mammifère est considéré comme nuisible, à cause de la croyance qu'il peut attaquer les volailles, mais cela semble rejeté par les scientifiques qui le voient surtout attiré par les rongeurs et les graines qui se trouvent dans les basse-cours (Burton 2002b [1994]).

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.1/Annexes)

Les désignations de la belette relevées à Lesbos forment deux catégories. Il s'agit, en premier lieu, de noms construits à partir de la base [ɲif] « jeune marié » (cf. gr. mod. *νόφη* < gr. méd. *νόφη* < gr. anc. *νόμφη* « épouse, jeune femme, jeune fille en âge de mariage », « belle fille ») :

- [ɲif] (PP. 1, 16, 18)
- [ɲif'itsa] (PP. 1-3, 6, 7, 9, 11-13, 16, 17, 20, 22-24)
- [ɲf'uða] (P.2)
- [putkup'if] (PP. 2, 5-11, 14, 15, 21, 22)

En deuxième lieu, nous avons relevé, toujours en co-occurrence avec une des formes du premier groupe, un continuateur du gr. anc. *γαλῆ* « belette » :

⁴¹ Dessin : Duquet (1995 [1992])

- [γαῶ'a] (PP. 1, 12, 13, 23)

Concernant le premier groupe de désignations, à Lesbos, tout comme dans le domaine grecophone plus élargi, [ɲif] ou bien *νύφη* signifie « jeune mariée », « belle-sœur » et « belle-fille » : nous avons ici un exemple d'une correspondance bien connue dans le domaine de la zoonymie populaire entre termes parentéaires et désignations animalières, un sujet qui a été au centre de la réflexion développée depuis longtemps dans le cadre des recherches de l'ALE. En ce qui concerne l'usage d'une même désignation pour des types de relation de parenté différents, comme dans le cas présent, Alinei (1986 : 154) remarque cette tendance dans plusieurs langues européennes : « 'Bride' and 'wife', or 'daughter-in-law' and 'sister-in-law' : in some languages these relations often have the same name ». Les trois termes partagent tous le trait 'femme mariée', notamment, soit 'jeune mariée', soit 'marié au fils' pour la belle-mère, soit 'marié au frère' pour le frère ou la sœur de l'époux. Guidée par les récits et les croyances populaires dans lesquels trouvent écho les noms de l'animal, nous adoptons ici le sémantisme de « jeune mariée » pour la composante [ɲif], sans pour autant exclure les deux autres.

À côté de la désignation [ɲif], nous avons également relevé les dérivés par suffixe diminutif [ɲif'itsa], avec le suff. [-'itsa] et [ɲf'uða], avec le suff. [-'uða]. La variante [ɲif'itsa], qui est la forme dominante dans les variétés de l'île, désigne également la belette dans la koinè grecque moderne. Il serait intéressant de remarquer ici, que même si les deux variantes [ɲif'itsa] et [ɲf'uða] sont susceptibles de présenter la chute de la voyelle [i] atone (cf. § 3.2.1), le phénomène se réalise seulement dans le cas de la deuxième.

En outre, bien diffusée surtout dans les parties nord et est de l'île, la désignation [putkɯɲ'if] est un composé d'un premier élément [putku-], qui renvoie à la forme lesb. [putk'os] « souris », et d'un deuxième [ɲif], signifiant « jeune mariée ».

Le motif « jeune-mariée » revient fréquemment dans les désignations de la belette dans plusieurs autres variétés grecques modernes : cf. *νυφίτσα*⁴² (Péloponnèse, Thrace, Chypre, Tinos, Athènes, Céphalonie, Corfou, Thessalie, Épire, Macédoine) ; [ɲf'itsa] (Samothrace, Macédoine, Grèce Centrale) ; *νυφίσα* (Mykonos) ; *ανφύτσα*, avec une voyelle [a-

⁴² Nous citons ici les formes avec la même orthographe qu'elles ont été répertoriées par les chercheurs dans l'APGM.

] prothétique (Grèce Centrale) ; *φινίτσα*, avec métathèse (Cappadoce, Chios) ; [i n'ifi tu j'ani] « la jeune mariée de Jean » (Macédoine, Épire) (APGM ; Alinei 1986 : 200).

À l'échelle européenne, nous relevons la même motivation à la base des désignations de la belette dans plusieurs aires linguistiques : dans le domaine albanais, plusieurs désignations sont formées à partir d'une base lexicale nuse « jeune mariée, jeune épouse, la plus jeune belle-fille » ; le turc connaît *gelincik* < *gelin* « jeune mariée, belle-fille » + suff. dim. ; en bulgare on a *nevestka* et *bulka* « jeune mariée » ; en ukrainien *nèvjestička* et en moldave [nevəst'ujkə] « petite jeune mariée » ; en hongrois, *helgy* est la « jeune mariée, dame » ; la forme attestée en danois *guldrud* signifie « jeune mariée dorée » ; en ce qui concerne le domaine roman, on peut citer l'italo-roman méridional [ts'itələ], qui constitue le diminutif de *zita* « jeune mariée, épouse, jeune fille », le portugais *norinha* « belle-fille » qui est une forme hypocoristique », le dacoroumain [nev'itʃicə] « jeune-mariée, jeune épouse » (Alinei 1986 : 155 ; Alinei et Dell' Aquila 2009 : 345-346).

Comme nous l'avons susmentionné, les noms de parenté attribués à la belette constituent un groupe bien représenté dans les parlars européens. Plus particulièrement, dans cet espace linguistiquement hétérogène, un grand nombre des désignations de ce mammifère sont effectivement créées à partir des motifs « jeune mariée », « commère », « tante », « cousin », mais aussi à partir d'autres représentations féminines, soit génériques comme « femme », « bonne femme », soit relatives à des personnages magiques tels que « fée » et « sorcière » ou bien laïques tels que « dame » ou « reine » (Alinei 1986 : 200-201).

Nous avons mis en évidence dans le chapitre cinq et souligné en début de ce paragraphe que les zonymes de parenté occupent une place particulière dans l'étude de la zonymie populaire étant donné qu'ils sont considérés comme des traces d'une vision totémique du monde (Riegler 1981 [1936-1937] ; Alinei 1981 ; 1983 ; 1984 ; 1986 ; 1990). Nous observons par ailleurs que les noms de parenté sont souvent utilisés comme des substituts dans le cas du tabou linguistique (Alinei 1986). De plus, comme Alinei (1986 : 150) le précise :

« taboo names also, at least usually, imply taboo behaviour. And taboo behaviour is a large part of magic-religious behaviour. Magic-religious practices such as prayers, offerings, exorcism, requests for help and fear of punishment are just as typical of taboo behaviour as of any magic-religious system ».

En effet, dans les traditions et le folklore survivent souvent, avec les termes de parenté donnés aux animaux, des croyances et des comportements – par exemple, des pratiques

d'offrandes rituelles et des formules d'exorcisme – qui renvoient à la sphère du magico-religieux. Le cas de la belette, bien présent dans les études du tabou linguistique (Ullmann 1952 : 260 ; Riegler 1981 [1936-1937] ; Zelenin 1989 [1929-30] ; Giakoumaki 2000), fait partie de ce cas de figure. Notamment, à Lesbos, où les représentations mythologiques de la belette semblent encore assez vivantes dans l'imaginaire populaire, nous relevons un ensemble assez intéressant de tels comportements. En particulier, dans les récits transmis par nos informateurs, nous avons perçu la peur constante de l'animal à cause de son caractère entêté et vengeur : si on la gêne, ou bien on l'insulte ou, pire encore, si quelqu'un ose tuer son couple, la belette furètera dans les malles, mangera ou déchirera les habits qu'elle y trouve, surtout, elle volera la dot de la nouvelle mariée – avec qui, nous le rappelons, elle partage le nom – et elle déchirera les sacs en tissu où les agriculteurs mettent leur déjeuner. Les habitants de l'île disent alors utiliser des formules d'exorcisme afin d'éviter les dégâts supposés. Par exemple, à Pigi (P.20) pour que la belette n'entre pas dans la maison pour se venger, on lui promet un mariage : « si tu es une femelle, je te donne mon fils comme époux, si tu es un mâle, je te donnerai ma fille » ; ou bien, selon une autre version relevée à Agra (P.1) : « si tu es une femelle tu seras ma belle-fille ». À Ambeliko (P.14), à la place d'un 'fils' ou une 'fille' on lui propose un âne :

- [ts padr'evami || 'ama d ðis ja na mi rθi mes tu spit ci fa ta r'uxa || mi yað'ar ts padr'evami || 'ama 'isi jif na pars t'aði γ'aðaru tun arʃnik'o || 'aman 'isi arʃnik'os na pars t panajot tu γ'aðaru pu i'ni θlik'os]

On les mariait. Si tu la vois, pour qu'elle ne vienne pas dans ta maison manger tes habits, on les mariait avec des ânes. Va te marier avec l'âne d'un tel si tu es un mâle et avec l'ânesse de Panajot si tu es une femelle!

L'abondance de croyances analogues dans d'autres régions de la Grèce nous permet d'élargir notre perspective : nous y relevons des nouvelles formules d'exorcisme ainsi que des pratiques d'offrandes rituelles reflétant diverses représentations, qui gardent, dans leur majorité, le lien avec la vengeance de la belette et les éventuels dégâts aux habits ou aux tissus. Une croyance relevée à Athènes, par exemple, veut que l'animal soit conçu comme une « jeune mariée » qui s'est métamorphosée en belette : c'est la raison pour laquelle elle envie les nouvelles mariées. Afin qu'elle ne détruise pas la dot de ces dernières, on mettait dans la pièce, où était gardé le trousseau, des cuillérées de miel et des aromates, afin qu'elle mange et qu'elle soit contente. La formule qui accompagnait cette pratique consiste à dire au moment où on met ces cuillérées :

« Κόπιασε, κυρά νυφίτσα, για να φας τις κουταλίτσες ! Μη πειράζεις τα προικιά, θα σου κάμομε χρυσά, 'λόχρυσα κι ολάργυρα. Θα σου δώσομε γαμπρό, να παντρευτείς, να

σπιτωθείς, να γίνεις νοικοκυρούλα, να μην τρέχεις πια στη ρούγα » (Politis 1994 [1904], I : 135).

*Approche madame belette pour manger les cuillérées, ne touche pas le trousseau, on va t'en fabriquer un en or, tout en or et tout en argent, on va te donner un mari, pour que tu te maries, que tu aies une maison, que tu deviennes une ménagère et que tu arrêtes de courir dans la rue*⁴³.

En Thrace, la belette était considérée comme une « jeune mariée » qui s'est transformée en animal quand sa mère l'a maudite puisqu'elle ne voulait pas faire son travail ; à Céphalonie, on croit que les belettes volent toujours la quenouille des filles paresseuses (APGM). Une pratique d'offrande rituelle en Grèce Centrale accompagnée d'une formule d'exorcisme révèle également la survivance du tabou linguistique :

« όταν κάνει ζημιά η νυφίτσα στα ρούχα φκιάνουμε μια κούκλα με κορδέλα και τη παίρν και φεύγ'. Αμα της πεις 'νυφίτσα' σου κόβ τα ρούχα, άμα τη βεις 'καλή κυρά' φεύγει » (APGM).

Quand la belette fait des dégâts aux habits, on lui offre une poupée fabriquée avec une bande de tissu pour qu'elle l'emporte. Si on l'appelle νυφίτσα elle coupe les habits, si on lui dit καλή κυρά [« bonne dame »], elle s'en va.

D'après Alexakis (2005 : 377), l'offrande de la poupée revient chez les Arvanites⁴⁴ d'Attique : afin d'éviter le déchirement des habits, la pratique consiste à lui laisser une poupée, pour qu'elle puisse jouer, ainsi que des beignets. De plus, si jamais on voit l'animal, on doit prononcer la formule suivante :

« me mjaltë erdhe, me mjaltë iki »

Tu es venue avec le bien, repars avec le bien.

ou bien, littéralement,

Tu es venue avec le miel, repars avec le miel⁴⁵.

En Macédoine (Grèce), on pose à l'endroit où on a vu une belette une sorte de quenouille – fabriquée d'une petite branche au bout de laquelle on met un morceau de fil – et une autre petite branche comme fuseau en prononçant la formule suivante :

« Παίξι παίξι νυφίτσα μ' θα σι δώσου αδράχτ κι ρόκα. » (APGM)

Joue, joue ma belette, je te donnerai un fuseau et une quenouille.

Dans le folklore de l'Arcadie, on raconte que la nuit, par dessous des ponts, sortent des belettes : il s'agit des fées⁴⁶ transformées en belettes. Au cas où quelqu'un les gêne quand elles sont en train de sortir, à minuit, elles iront chez lui et ouvriront les malles afin de

⁴³ Dorénavant, les traductions des extraits en grec sont les nôtres.

⁴⁴ Il s'agit d'une communauté de Grèce parlant l'arvanitique, une variété albanaise de type méridional.

⁴⁵ Alexakis (2005 : 377) note que cette même formule est utilisée à propos de la tornade qui est perçue comme la « danse des fées ».

⁴⁶ Nous rappelons ici que la motivation de « fée » à la base des noms de la belette se trouve aussi dans le domaine sarde (Alinei 1986 : 201 ; Alinei et Dell'Aquila 2009 : 350).

déchirer tous les habits qu'elles y trouvent. Ensuite, après avoir coupé les cheveux de tout le monde dans la maison, elles repartiront. Cependant, elles reviendront le lendemain pour faire la même chose. Pour que celui qui a gêné une belette ne subisse pas les actes de celle-ci, il faut qu'il pose une quenouille et du coton à l'endroit où la belette a été vue : le petit animal se retransformera de nouveau en fée et filera satisfaite sous le pont (Politis 1994 [1904], I : 136).

De telles offrandes liées au filage sont également répandues dans l'ensemble du domaine européen. Ainsi, dans des traditions de plusieurs pays (Espagne, Italie, Bulgarie, Roumanie, Hongrie, Allemagne, Danemark et Finlande) on retrouve l'habitude d'offrir à la belette une quenouille en échange de protection (Alinei 1986 : 171 ; Albert-Llorca 1991 : 260). En Hongrie et en Allemagne, en particulier, on constate presque la même pratique qu'en Macédoine : un morceau de bois comme fuseau, et un fil de chanvre comme quenouille accompagnés de la formule qui dit « Si vous êtes une femme filez, si vous êtes un homme, dehors ! » (Hegedüs 1958, cité dans Alinei 1986 : 171). Dans des récits de Bulgarie, on raconte que la belette, jadis une jeune épouse mais méchante et paresseuse, a été métamorphosée en belette par sa belle-mère qui l'a maudite (Albert-Llorca 1991 : 260). Ce même thème est repris dans une légende roumaine selon laquelle sainte Vendredi, protectrice des activités domestiques, condamne la jeune mariée, « fille de pope, jeune et belle, mais paresseuse et méchante, qui refuse de filer et de coudre » (Albert-Llorca 1991 : 260). D'autres types d'offrandes sont également présentes dans le folklore européen comme, par exemple, celle enregistrée par Sébillot (1968) pour la France :

« en Basse Bretagne, au commencement du siècle dernier, on mettait du pain et du lait dans les endroits où passaient les hermines et les belettes ; lorsqu'elles avaient goûté le pain de la maison, elles n'attaqueraient pas les volailles. »

La fréquence des représentations de la belette liées au filage dans les traditions des différents espaces européens constitue une observation qui intrigue les chercheurs. Étant donné que les offrandes des objets liés à cette activité ne sont pas réservées à la belette mais concernent également d'autres animaux – par exemple le serpent dans le mythe de la création finnoise –, Alinei (1986 : 172) suggère que nous ne devrions pas chercher une explication « ad hoc » de ce phénomène. L'auteur considère que le matériel utilisé pour filer, que l'on retrouve dans la mythologie populaire autour de la belette, renvoie à un symbole féminin éminent : dans une vision totémique du monde, ces outils, d'usage purement féminin, comme les découvertes archéologiques le montrent (Alinei 1986 : 172) pourraient être des attributs des animaux totems, considérés « comme les archétypes de la « mère » » (Alinei et Dell' Aquila 2009 : 335).

Nous retrouvons également des instruments de filage dans le symbolisme lié aux pratiques associées à la naissance en Grèce antique. Notamment, selon Vassilopoulou (2003 : 12), quand le nouveau né était en bonne santé, s'il s'agissait d'un garçon, on accrochait sur la porte à l'extérieur de la maison une couronne d'olivier, s'il s'agissait d'une fille, un faisceau de fils de laine. Selon la même auteure, ces objets, ayant une fonction apotropaïque, protégeaient les nouveaux nés des mauvaises esprits et auraient joué un rôle plus tard dans leur vie : la laine, en particulier, servirait à la fille pour apprendre le métier à tisser dans le gynécée (Vassilopoulou 2003 : 12). Même à une époque plus récente, le filage était considéré comme l'une des activités emblématiques de la femme étant donné qu'il constituait un préalable nécessaire à la confection des vêtements et, à ce titre, l'une des techniques que la femme devait savoir maîtriser pour accéder au mariage, comme en attestent notamment les rituels de noces (Albert-Llorca 1991 : 260-261). Filage et mariage dans les traditions semblent trouver un écho dans la représentation de la belette comme « jeune mariée » et de ses offrandes de quenouilles, de fils, du coton et des fuseaux.

Dans le folklore finlandais, Hako (1956, cité dans Alinei 1986 : 172) évoque un mythe selon lequel le monde est « filé » par trois fileuses – parfois par une seule – qui portaient des noms d'animaux, des noms du diable, de Dieu ou de la Vierge Marie. L'auteur met en parallèle les fileuses de ce mythe avec les Moires – les trois figures féminines, fileuses du destin de l'homme – de la mythologie et du folklore grecs. Ces êtres, présents pendant la naissance, décident du destin des nouveaux nés. Selon la tradition orale, les trois fileuses, qui portent un fuseau, une quenouille avec du lin et une paire de ciseaux, commencent à filer : la longueur de la vie du nouveau né sera défini par la longueur du lin filé autour de la quenouille avant qu'il soit coupé (Politis 1994 [1904], I : 414). Les deux mythologies, de la belette et des Moires, semblent se croiser dans deux points. Non seulement les attributs des Moires coïncident presque avec les offrandes de la belette, mais toutes ces figures se trouvent associées à la naissance. Nombre de représentations retrouvées dans les traditions orales associant la belette à la fertilité⁴⁷, la grossesse et à la naissance (Elien XV,11 ; Alinei 1986 : 192 ; Politis 1994 [1904], II), existent en Grèce dans le mythe antique de Galinthias (< *Galè* « belette » en gr. anc.), selon lequel il y a même une rivalité entre les Moires et la belette : pendant la naissance d'Héraclès, Galinthias, la nourrice d'Alcmène, aide cette dernière à

⁴⁷ L'association de la belette avec la fertilité peut être positive ou négative comme il découle de la croyance que nous trouvons dans Elie (XV, 11) : « Il paraît que lorsqu'on fait porter à une femme des testicules de belette en pendentif, par malveillance ou avec son assentiment, cela l'empêche de devenir mère et la détourne des rapports sexuels ».

délivrer Héraclès en trompant les Moires et Ilithye qui bloquaient, par des charmes, l'accouchement. Pour se venger, les Moires auraient transformé la nourrice en belette (Politis 1994 [1904], II : 162).

Tous ces croisements étonnants de représentations et la récurrence de symbolismes dans divers espaces ne nous amènent peut-être pas finalement à une interprétation univoque et linéaire, mais ils renforcent sans doute le caractère sacré attribué à l'animal.

La constance des motifs ouvre par ailleurs la voie à de nouvelles interprétations des désignations de l'animal qui restaient jusqu'ici non suffisamment éclairées. Tel est le cas par exemple de la formation latine MUSTELA, dont le premier composant MUS renvoie à l'image de 'souris' mais le deuxième élément TELA restait opaque pour les étymologistes jusqu'à récemment. La régularité du sémantisme de « filage » dans les représentations de la belette a permis à certains linguistes de proposer le rapprochement de MUSTELA de TELA 'toile' (Dalbera 2006b : 242-243 ; Alinei et Dell'Aquila 2009 : 334). De cette manière, la forme latine MUSTELA se trouve construite sur deux représentations récurrentes dans les désignations de la belette : celle de « souris », que nous allons examiner ci-dessous, et celle de « toile », relative à celle de « filage », dont nous venons d'exposer l'étendue.

La souris et la jeune mariée

Nous avons déjà mentionné que parmi les formes du premier groupe de désignations figure également la forme [putkup'if], très répandue dans l'île et à double motivation : « souris » + « jeune mariée ». On retrouve la même motivation dans les formes [pondikonif'tsa] (Alinei 1986 : 200) et [butkupif'itsa] (Zafeiriou 1995 : 512) désignant la belette dans les îles d'Ikaria et de Samos respectivement. En dehors du domaine grec, cette association de motifs revient dans le turque *geliñzik syčany*, l'arabe *carūsāt al firīn* et le berbère *dāsriṭ igadáyēn* (Alinei 1986 : 155-156).

Ces appellations trouvent un écho dans la fable d'Ésope (Alinei : 1986 ; Politis 1994 [1904], II : 163) dans laquelle, la belette, transformée en une très belle femme à cause de son amour pour un homme, révèle sa vraie nature pendant son mariage en chassant une souris.

Les motifs « souris », « rat » se rencontrent souvent dans les désignations de la belette. Notamment, le domaine roman, comme nous l'avons déjà rappelé, présente plusieurs continuateurs du lat. MUSTELA « souris » + « toile » : cf. cat. [most'əɫ], its. [munəst'ela] et occ. [must'ago]. Nous retrouvons également le motif « rat » dans l'occ. [ra pel'e] « rat pelée »,

en oïl [mylotj¹er] < mulot « rat des champs » ou dans le prt. rata comprida « rat long » (Alinei 1986 : 185 ; Alinei et Dell' Aquila 2009 : 333). En outre, dans le bas-allemand ce même motif est présent dans les désignations muuswes et muuswiesel « belette » + « souris » ainsi qu'en finnois où lumihiri est construit sur « neige » + « souris » (Alinei 1986 : 186). Dans le sens inverse, dans des variétés de Macédoine, de Céphalonie et d'Amorgos, la forme *νορίτσα* (« jeune mariée ») désigne « la grosse souris », « la grosse souris des arbres », « la souris femelle », ou d'autres animaux qui « ressemblent à des grosses souris » (APGM). Par ailleurs, le nom grec moderne de la musaraigne, *μυγαλή* est un continuateur du gr. anc. *μῦς* « souris » + *γαλέη/γαλή* « belette » (AGEL 1968, sous *μυγαλή*), alors que le gr. anc. *μυγαλή* désignait également le rat des champs. En outre, dans les variétés modernes de Samothrace nous retrouvons l'assemblage de ces motifs dans le cas de la désignation du rat des champs [putkuyal¹a]⁴⁸ « souris » + « belette » (Katsanis 1996 : sous *πουτκουγαλιά*).

Il semble donc y avoir un rapprochement particulier entre la belette et la souris/le rat, présent par ailleurs dans les mythes et les croyances populaires, qui touche les motifs et par conséquent les noms de la belette, parfois même conçue comme l'enfant de la souris : en Thessalie par exemple « la femelle souris accouche huit ventres des souris et la neuvième fois elle accouche la belette » (APGM).

Le transfert concernant les noms des deux animaux est fréquent dans le domaine zoonymique : il peut s'effectuer sur la base du tabou linguistique ou bien d'une simple analogie des référents relative à des traits physiques, des habitudes communes, ou autre. Dans le cas de la belette, le lien entre cette dernière et la souris pourrait relever de certains traits communs des deux animaux (Albert-Llorca 1991 : 266). Le rapport pourrait également être cherché dans l'habitude de la belette de se nourrir de souris, entre autres : la chasse aux petits rongeurs pourrait être même à la base d'une vision positive de l'animal pour cette raison considéré bénéfique, surtout dans les sociétés anciennes. À ce propos, Chantraine (1968, sous *γαλέη*) note que « dans l'histoire de la belette et de son nom on remarque surtout que la belette, et non le chat, était utilisée comme animal domestique pour chasser les souris ». Ressemblance morphologique et habitude alimentaire pourraient se trouver à l'origine de l'association entre les deux petits animaux.

Il ne faut pas toutefois oublier que dans l'imaginaire populaire, la souris est également chargée d'un caractère mythique lié à des croyances magico-religieuses et sujette à son tour

⁴⁸ Pour le deuxième élément [yal¹a] du mot composé [putkuyal¹a] voir ci-dessous.

au tabou linguistique (Zelenin 1989 [1929-1930] : 165). Stankiewicz (1958 : 118) nous renseigne à propos de son caractère mythique :

« the mouse (or rat) represents in European folklore an ‘animal-soul’ par excellence. Its habitat in the earth, its color, swiftness and damaging effects destine it eminently to the role of a chthonian animal endowed with demoniac and mysterious powers ».

L’auteur se réfère aussi à une coutume biélorusse, selon laquelle, si on laisse des restes de pain dans la maison la nuit, les esprits des ancêtres transformés en souris vont l’attaquer. Alors, si jamais un chat attrape une de ces souris, des désastres vont tomber à la maison, puisque cela signifiera la perte d’un ancêtre (Stankiewicz 1958 : 118). Nous nous trouvons tentée ici de rapprocher cette croyance d’une pratique attestée en Thessalie selon laquelle,

« [...] του καρβιλάκ ύστιρα αυτό του πιτάμι μέσα στου σπιτ, πάνου στου νταβάν, κι του τρώνε τα πουντίκια, οι νφίτσις, απ’είπαμι. »
[...] on jette le pain dans la maison, dans le plafond et les souris [*jeune-mariées*] le mangent, comme on a dit.

Dans le témoignage du locuteur, nous remarquons que les souris sont désignées par le terme *νφίτσις* « jeune mariées », également employé – nous l’avons vu – pour désigner la belette.

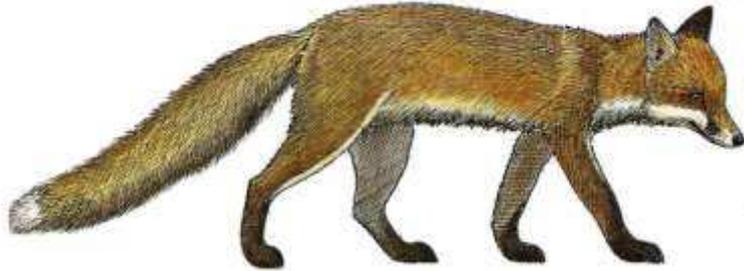
Seul représentant du deuxième groupe, la forme [γαλ^la] se trouve en co-occurrence avec les désignations construites sur le motif « jeune mariée » évoqué dans les paragraphes précédents. À Agra (P.1), par exemple, un de nos informateurs dit, en regardant la photographie de l’animal, que on l’appelait de deux noms différents : [ɲif’itsa] et [γαλ^la]. Dans deux autres cas, à Vrissa (P.13) et à Mytilène (P.23), pendant des enquêtes que nous avons menées auprès d’un groupe, un informateur a proposé la désignation [γαλ^la] et s’est trouvé rapidement corrigé par les autres qui ont considéré que cette forme désignait plutôt l’écureuil (*Skiurus anomalus*). La variante *αγαλιά* est attestée sur l’île d’Imvros et désigne tant l’écureuil que la belette (Xeinos 1981). Au premier abord, et en se limitant aux données linguistiques en synchronie, on pourrait penser qu’il s’agit d’un transfert entre le nom de l’écureuil et celui de la belette. Par ailleurs, des transferts analogues sont attestés dans le domaine européen : dans des parlers de l’Italie du Sud par exemple, la belette est désignée par la forme *esk’uoto* « écureuil » et le srd. [zb^lirru] « belette » renvoie au lat. *SCIURUS* « écureuil » (Alinei et Dell’ Aquilla 2009 : 354).

Cependant, le recours à la diachronie semble donner une explication plus directe pour élucider la forme en question. En effet, l’étymon de la forme [γαλ^la], utilisée amplement en synchronie comme désignation de l’écureuil et très sporadiquement pour la belette, renvoie au

gr. méd. *γαλέα* < gr. anc. *γαλή* « belette » (DHGM 1933, sous *γαλιά*). Plusieurs interprétations de la forme gr. anc. *γαλή* ont été proposées. Notamment, Alinei (1986 : 159), se basant sur la récurrence des noms de parenté dans les désignations de la belette dans divers domaines linguistiques, rapproche la désignation du gr. anc. *γαλή* « belette » du gr. anc. *γαλόως* « belle-sœur, la sœur du mari » ainsi que du lat. GLOS « belle-fille ». Dalbera (2006a : 405) emprunte un tout autre chemin et, mettant en évidence la productivité du « sémantisme fondamental » de « reine – mère nourricière », qui sous-tend les désignations des divers animaux, y compris la belette, envisage une autre source pour la forme gr. anc. *γαλή* : le gr. anc. *γάλα* « lait ». Selon une troisième interprétation donnée dans l'AGEL (1968, sous *γαλή*), la forme *γαλή* est associée au sanscrit *girikā* et au latin GLIS « rat, souris ».

6.2 Renard

*Vulpes vulpes*⁴⁹, famille des Canidés



Le renard, animal commun en Europe et très éclectique, s'adapte à des milieux très différents : semi-déserts, côtes, forêts, paysages de parc, campagnes cultivées. Il pénètre dans les parcs de certaines villes et fréquente régulièrement leurs faubourgs. C'est un animal aux mœurs surtout nocturnes et crépusculaires. Il vit en solitaire et dispose de plusieurs terriers principaux et secondaires, qui servent au repos et à l'élevage des jeunes membres de l'espèce. Son odorat, son ouïe et sa vue sont excellents. Il chasse seul ou en famille, celle-ci formée généralement de la femelle avec ses petits.

Quant à son aspect physique, sa tête est allongée, son museau étroit, ses oreilles grandes, pointues et dressées. Ses pattes sont foncées, relativement courtes, et sa queue est touffue, blanche à son bout. La couleur de son pelage en Europe est brun-roux, qui devient très claire au niveau de la gorge, du ventre et de la face interne des pattes. Le régime du renard est très varié. Il se compose de petits mammifères (campagnols, mulots, lapereaux, etc.), d'oiseaux, d'œufs, de jeunes animaux (faons de chevreuil, agneaux), d'insectes, de fruits sauvages, plus occasionnellement de charognes, d'amphibiens, de reptiles ou même de poissons (Duquet 1995 [1992] : 28).

La représentation du renard comme animal rusé, très répandue dans les mythes et les contes populaires européens (Praneuf 2001 : 369-376), se trouve également présente dans l'imaginaire des habitants de Lesbos, qui caractérise souvent l'animal comme [pɔnir'i] « futée » ou bien [i'pouli] « perfide ».

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.2/Annexes)

⁴⁹ Dessin : Duquet (1995 [1992])

Les désignations du renard que nous avons relevées à Lesbos se répartissent dans deux groupes : a) les continuateurs du gr. méd. *ἀλεπού* « renard » < gr. anc. *ἀλώπηξ* « renard », de motivation opaque :

- [alip¹u] (PP. 1-24)
- [alip¹os] (PP. 2, 3, 10, 13)

b) les désignations à base anthroponymique fondées sur « Madame Maria » qui tiennent compte des représentations anthropomorphes de l'animal :

- [cira m¹aro] (PP. 20, 21)
- [cira mar¹ia] (PP. 11, 22)
- [cira marj¹o] (P.11)

La répartition de la désignation fém. [alip¹u] forme une aire compacte couvrant toutes les variétés de l'île. Kretschmer (1975 [1905] : 101) l'atteste aussi dans quelques unes des localités que nous avons enquêtées : Mitylène (P.23), Agiasos (P.15), Plomari (P.16), Mandamados (P.9) et Agia Paraskevi (P.11). Sans préciser sa distribution, le linguiste mentionne également la forme masc. [alip¹os] que nous relevons sporadiquement dans la partie occidentale de l'île.

Sur le plan phonétique, la reconstruction des étapes de l'évolution du gr. anc. *ἀλώπηξ* au gr. méd. *ἀλεπού* suit, selon les étymologistes, le chemin suivant : gr. méd. *αλεπού* < *αλουπού* < *αλωπού* < *αλωπό* < gr. anc. *ἀλώπηξ* (DKGM 2001 [1998] et Babiniotis 2002, sous *αλεπού*). Chantraine (1968, sous *ἀλώπηξ*), qui atteste pour le gr. anc. le fém. *ἀλωπά* et le masc. *ἀλωπόξ*, étiquetés par l'auteur comme des variantes « secondaires » propose de rapprocher le type *ἀλώπηξ* des termes indo-européennes, à motivation opaque, tels que l'arménien *aluēs*, le lituanien *lâpé*, le letton *lapsa* et le sanscrit *lorāśa* désignant le chacal – animal de la famille des canidés, qui ressemble au renard – ainsi que du perse *rōpās* « renard ». L'éventail des variantes anciennes est enrichi par les occurrences attestées dans le KDGM (2001) qui atteste *αλουπή* et *αλ'πού* pour le gr. méd.

Les variétés grecques modernes présentent, à leur tour, plusieurs données rattachées à cette même famille étymologique : cf. *αλωπού* (Crète occidentale, Sifnos, Chypre, Épire, Pont), *αλουπού* (Eubée, Zakynthos, Épire, Thrace, Ithaque, Céphalonie, Crète, Kythnos, Chypre, Macédoine, Péloponnèse, Samos, Tenedos), *αλιπού* (Épire, Thrace, Imvros, Lesbos, Lemnos, Samos, Grèce Centrale), *αλαπού* (Kalymnos, Karpathos, Kos, Rhodes, Symi, Tilos) et *αλπού* (Macédoine, Thrace, Épire, Thessalie, Grèce Centrale, Péloponnèse, Eubée, Rhodes,

Samos) (DHGM, 1933, sous *ἀλεπού*). Des dérivés par suffixation sont attestés dans les aires grecophones : dans la localité de Bova, en Calabre, il s’agit de diminutifs en *-ούδα* et *-έλλα* tels que *αλουπούδα*, *αλαπούδα*, *λουπούδα* et *αλεπουδέλλα* (DHGM 1933, sous *ἀλεπούδα* ; AIS c. 748), tandis que dans le Salento, à Calimera, Sternatia et Corigliano d’Otranto, on relève la désignation [alip¹una] (AIS c. 748).

Les désignations à base anthroponymique ont été enregistrées dans quatre points de l’aire orientale, toujours en cooccurrence avec la forme [alip¹u]. Cette motivation, qui se retrouve à la base des noms du renard dans d’autres parlers de l’aire grecque – *κυρά Μαριά* (Attique, Péloponnèse) (APGM), *κυρά Μαρία*, *Μάρω* et *Μαρίτσα*, ce dernier avec un suffixe diminutif féminin (Crète) (Giakoumaki 2000) – se rencontre également dans la toponymie : en Macédoine, la localité *κυρά-Μαριώ* correspond à « l’endroit où sortent des renards » (APGM). Par ailleurs, l’anthroponyme « Maria » se trouve souvent à l’origine des désignations du renard dans des fables et des contes connus dans les traditions populaires de l’espace grecophone (Megas 1978), y compris le domaine lesbien. Il s’agit des contes encore vivants dans le folklore grec ainsi que celui de l’île auxquels nos informateurs font parfois allusion :

[cir¹a mar¹ia || piyan mi du l¹iku mes tin ek¹is¹a || param¹iθ] (P.11)

« Madame Maria », *ils sont allés avec le loup dans l’église*, [dit le] conte.

[cir¹a mar¹ia || ap tu param¹iθ] (P.5)

« Madame Maria », du conte.

On ne peut pas exclure que les récits et les contes populaires puissent avoir contribué à la diffusion dans les parlers grecs des désignations à base anthroponymique vues ci-dessus, selon un processus bien connu aussi pour le français renard, inspiré du nom propre Renart < francique Reginhart, nom donné à l’animal dans « le roman de Renart ». Cependant, cette interprétation de la désignation française, majoritairement acceptée par les étymologistes jusqu’à une époque très récente, a été remise en cause par Dalbera (2006a : 407-410) qui la considère plutôt comme le résultat possible d’une remotivation à partir d’un continuateur de la racine *ragin- véhiculant le sémantisme profond de « reine, mère » :

« loin d’être un nom propre issu de l’imagination d’un poète puis porté par un succès populaire tel qu’il en vient à supplanter goupil, l’on a affaire à une dénomination certainement ancienne, forgée de manière tout à fait conforme à ce que l’on sait par ailleurs. Ce vocable aurait été simplement exhumé par l’auteur du Roman de Renard, remis peut-être au goût du jour et, bénéficiant de son implantation profonde aurait (re)pris la place de générique pour désigner le renard » (Dalbera 2006a: 409).

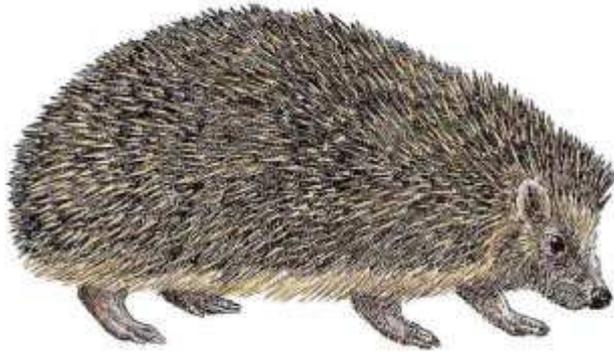
L'hypothèse d'une origine très ancienne des désignations animalières à base anthroponymique est cohérente aussi avec l'approche de la motivation sémantique de Mario Alinei, comme nous l'avons déjà illustré dans le § 6, où nous avons évoqué que cette typologie de désignations témoigne d'une conception sacrée du monde animal.

Les zoonymes fondés sur « Maria » constituent un cas particulièrement intéressant dans notre espace : à Lesbos, on les retrouve pour la coccinelle (cf. § 6.21) ainsi que dans des croyances relatives à des rituels magiques concernant le typhlops vermiculaire (cf. § 6.7) et le mille-pattes (cf. § 6.14). Le caractère spécial que l'on attribue à cet anthroponyme est également attesté dans les parlers du Pont où *μαριά* désigne une très vieille femme (APGM), un anthropomorphisme qui revient souvent dans les désignations européennes de petits animaux, mais aussi de phénomènes atmosphériques, de maladies infantiles, de jeu d'enfants : Mario Alinei a insisté souvent (cf. entre autres 1984, 1996) sur l'identification de ce personnage avec « une divinité qui semble avoir dominé la religiosité du paléolithique supérieur : une entité surnaturelle, mère de tous les hommes, maîtresse des animaux et de la nature que Propp [...] définissait comme 'l'ancêtre totémique matrilineaire' » (Contini 2007 : 63).

L'aire romane connaît également une présence importante des désignations du renard motivées par des anthropomorphismes ; on ne trouve pas seulement le nom « Maria » mais également d'autres noms propres ou des noms de parenté : cf. fpr. [mardʒ'ani], srd. [marj'ane] « Mariana », and. [mar'ia] « Maria », murc. [marik'ita] « Maria » + diminutif, srd. [dʒommarj'a] « Giommara (c'est-à-dire Jean-Marie) », srd. [dʒuz'eppe r'ubju] « Giuseppe rouge », itm. zia Rosa « tante Rosa » (Pavel et Cossu en préparation) ; à cette dernière, on peut ajouter d'autres formes parentelaires comme comare « marraine » et compare « parrain », de l'aire italo-romane, ainsi que le bas allemand herr gevatter « monsieur parrain » (Alinei 2003 : 94 ; 100).

6.3 Hérisson

*Erinaceus europaeus*⁵⁰, famille des Erinacéidés



Le hérisson est un petit mammifère nocturne (10-30 cm) à l'aspect remarquable à cause de ses poils transformés en piquants qu'il porte sur le corps. Il est aussi bien connu pour sa position en boule lorsqu'il est attaqué. Bien adapté au biotope de petits bois et haies, il est surtout insectivore mais

mange aussi des petits animaux et même des œufs (Burton 2002b [1994] : 168). Le hérisson peut tuer les reptiles au hasard de ses rencontres, y compris les vipères, vu qu'il résiste généralement bien aux venins des serpents (Bauchot et al. 2005).

Ce dernier trait du petit mammifère a été mentionné par nos informateurs à Agia Paraskevi (P.11) et à Pigi (P.20), qui indiquent qu'il tue les serpents avec ses épines. À Agia Paraskevi et à Agiasos (PP. 11, 15), les habitants signalent que le hérisson est comestible : il se compose de sept types différents de viande. Comme le précisent les locuteurs du P.11, sa viande serait bénéfique surtout pour les malades :

- [tin arist'oklia ta'isame jat'i 'itan 'arosti]
On l'a donné à manger à Aristoklia parce qu'elle était malade.

Cette croyance est également connue dans le Péloponnèse, où l'on dit que celui qui mange du hérisson ne tombe pas malade pendant trois ans, ainsi qu'en Épire, où l'on pense que manger du hérisson sert à soigner les rhumatismes. À Kalavryta (Péloponnèse), on considère « sacrée » la viande du petit animal puisque, comme le récit l'explique, celui qui mange du hérisson et le vomit doit attendre sept ans avant qu'il puisse recevoir la communion (APGM).

Quant à ses caractéristiques morphologiques, dans notre aire d'enquête, un rapprochement se fait entre le museau du hérisson et celui du porc, observation que l'on retrouve dans un récit catalan, selon lequel, le hérisson dériverait du groin du porc (Albert-

⁵⁰ Dessin : Duquet (1995 [1992])

Llorca 1991 : 238). À Agiasos (P.15), nos informateurs ont mentionné une pratique qui pourrait confirmer la représentation qui associe le hérisson à cet animal. Notamment,

- ['ama to tr'ipsis me to al'ati to p'oði tu tsir'izi san yur'uɲi]
Si on frotte du sel sur ses pattes *il [le hérisson] crie* comme un porc.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.3/Annexes)

Dans les variétés de Lesbos, les désignations du hérisson forment un groupe composé des continuateurs du gr. méd. *σκαντζόχοιρος* « hérisson » < gr. anc. *ἀκανθόχοιρος* « hérisson » (DKGM 2001 [1998] ; Babiniotis 2002, sous *σκαντζόχοιρος*), construit sur *ἄκανθα* « épine » + *χοῖρος* « porc » (Chantraine 1968, sous *ἄκανθα*) :

- [skadz'oçirus] (PP. 1, 3, 4, 8, 12, 13, 17, 20, 22-24)
- [skadz'oçiras] (P.6)
- [askadz'oçirus] (P.21)
- [askadz'oçiras] (PP. 2, 9, 11, 13, 19)
- [atskadz'oçirus] (PP. 8, 16)
- [azgadz'oçiras] (PP. 7, 15)
- [adzgað'oçeras] (P.10)
- [adzgadz'oçiras] (P.14)

À ce groupe nous rattachons également les formes [kałkadz'oçiras] (P.18) et [kałk'adzarus] (P.5), fruit probablement d'une réinterprétation de la forme d'origine *σκαντζόχοιρος*, comme nous tenterons à montrer.

Les désignations du premier groupe font allusion à deux traits saillants du hérisson : d'une part à son aspect épineux, d'autre part, à l'analogie de son museau avec le groin du porc. En effet, ces motifs, véhiculés par l'étymologie correspondent bien à l'image de l'animal dans la conscience des locuteurs de l'île. Chantraine (1968, sous *χοῖρος*) remarque que le composant *χοῖρος* « porc » est présent dans d'autres noms d'animaux en grec ancien, comme par exemple, *χοιρο-δέλφαζ* « petit porcelet », *χοιρο-πίθηκος* « babouin » à groin de porc et *χοιρο-γρόλλιος* « daman ».

Il faut remarquer qu'en grec ancien le petit animal est aussi appelé *ἐχῆνος*. Selon Chantraine (1968, sous *ἐχῆνος*) il s'agit d'un dérivé de *ἔχις* « serpent » avec le suffixe *-ῆνο* qui a servi à produire des noms, des sobriquets et des zoonymes (Chantraine 1933 : 204). Ce

dérivé nous ferait penser donc à « l'animal aux serpents, l'animal qui mange des serpents », une caractéristique bien connue par les informateurs, comme nous l'avons vu.

Sur le plan formel, les continuateurs du gr. méd. *σκαντζόχοιρος* varient tant au niveau morphologique qu'au niveau phonétique. Notamment, concernant les marques flexionnelles, le masc. [-us] alterne avec le masc. [-as], un cas déjà considéré à propos des désignations du stellion (cf. § 6.11).

La voyelle initiale des variantes [askadz'oçirus], [askadz'oçiras], [atskadz'oçirus], [azgadz'oçiras], [adzgað'oçeras] et [adzgadz'oçiras] pourrait être envisagée de deux manières différentes : soit comme une réalisation prothétique (cf. des cas similaires dans les § 6.9, § 6.6), soit comme un vestige de la forme source gr. anc. *ἀκανθόχοιρος*. Cependant, selon le DKGM (2001 [1998], sous *σκαντζόχοιρος*), le gr. anc. *ἀκανθόχοιρος* aurait abouti à **κανθόχοιρος*, après l'élision de la voyelle [a-] initiale atone, qui à son tour, aurait abouti au gr. méd. *σκαντζόχοιρος*, la consonne [s-] initiale étant considérée comme le résultat de l'agglutination de la dernière consonne de l'article de l'accusatif pluriel [tus] (DKGM 2001 [1998], sous *σκαντζόχοιρος*). La voyelle [a-] initiale est présente dans d'autres variantes enregistrées dans les parlars grecs modernes : cf. *ασγατζόχοιρος*, *ασγατζόχερας*, *αζγατζόχοιρας* (Péloponnèse), *ατζγκατζόχοιρους* (Imvros), *ατζακόχ'ρους* (Samothrace) (APGM).

Dans la séquence [askadz'o-] figurant dans des variantes relevées à Lesbos, on remarque un changement de la fricative alvéolaire qui devient sonore (cf. [azgadz'oçiras]) ou bien se transforme en affriquée, sourde ou sonore : [atskadz'oçirus] et [adzgadz'oçiras]. En revanche, dans la formation [adzgað'oçeras], enregistrée seulement à Stypsi (P.10), on relève deux variations phonétiques : la consonne affriquée alvéolaire [dz] se réalise comme la fricative inter-dentale [ð] et la voyelle haute antérieure devient une voyelle moyenne antérieure. Ce dernier phénomène est connu dans d'autres parlars grecs modernes, comme témoignent les termes *σκαντζόχερας* (Lemnos, Milos, Péloponnèse), *σγαζόχερος* (Tinos), *σγατζόχερος* (Thrace) et *κατσόχερας* (Paros) (APGM). Ajoutons que dans des variétés insulaires méridionales et dans celles de Chypre, nous retrouvons des formes similaires à celle attestée à Paros sans la consonne [s-] en position initiale : cf. *κατσόχοιρος* (Leros, Crète, Karpathos, Donoussa), *κατσόσοιρος* (Kalymnos, Leros, Chypre) et *γαντζόχοιρος* (Agathonisi) (APGM).

Sur le plan morphologique, les variantes relevées dans les variétés grecques susmentionnées montrent une alternance des marques flexionnelles masc. [-us] (ainsi que sa variante [-os]) et [-as], comparable à celle enregistrée à Lesbos.

Nous avons reporté l'analyse des formes [kałkadz'oçiras] et [kałk'adzarus] étant donné leur formation particulière. En effet, la deuxième de ces désignations fait allusion à une petite créature imaginaire, ennuyeuse pour les hommes, qui apparaît sur terre à Noël pour redescendre le jour de la Théophanie dans les profondeurs de la terre, où elle vit. Quant à la forme [kałkadz'oçiras], nous pensons qu'elle pourrait découler d'une réinterprétation des variantes du type *σκαντζόχοιρος* comme conséquence de l'opacification du premier composant des formes [skadz'oçirus], [askadz'oçirus], [adzgadz'oçiras]. La réinterprétation pourrait en effet tenir compte d'un côté, de la proximité formelle avec [kałk'adzarus] « lutin », de l'autre, d'une sorte de ressemblance entre les deux référents : ils habitent la terre et leur aspect est similaire puisque les *καλικάντζαροι* sont souvent représentés comme des petits êtres poilus avec une morphologie zoomorphique.

6.4 Taupe

*Talpa europae*⁵¹, famille des Talpidés



La taupe est un petit mammifère (11-15 cm) au corps cylindrique et au museau allongé. Ses yeux minuscules sont cachés par un pelage sombre court et soyeux et ses oreilles sans pavillon ne sont pas visibles. Les doigts de ses membres

antérieurs sont munis des griffes puissantes et réunis par une membrane, ce qui facilite le fouissement dans le sol. Largement répandue en Europe, elle habite dans les prairies et les forêts de feuilles, mais on la voit rarement puisqu'elle passe la majorité de sa vie sous terre creusant des longues galeries. Sa présence est surtout marquée par des taupinières, résultat de son activité de fouissement (Burton 2002b [1994] : 168).

Sans doute à cause de ses yeux et ses oreilles quasiment invisibles, dans l'imaginaire collectif des habitants de l'île, la taupe est représentée comme aveugle ou bien comme voyant seulement la nuit et parfois, comme sourde :

- [ðen eçi ute mati ute afti ute ura] (P.11)
Elle n'a ni œil ni ouïe ni queue.
- [ðe vlep || vlep t.n'ixta] (P.15)
Elle ne voit pas ; elle voit la nuit.

La croyance liée à sa vue est aussi amplement répandue dans le domaine gallo-roman, où l'on considère que le petit animal est privé de vue ou a des facultés de vision très réduites (Rolland 1877 : 12-13). De plus, à Lesbos, la taupe est assimilée à un rat (/souris) qui vit dans la terre, à cause probablement de la ressemblance des deux animaux.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.4/Annexes)

Les désignations de la taupe dans notre aire d'étude se répartissent dans deux groupes relevant de deux familles étymologiques différentes. Il s'agit, en premier lieu, des formes apparentées au gr. mod. *τυφλοπόντικας*, un composé formé d'un premier élément *τυφλός*

⁵¹ Dessin : Duquet (1995 [1992])

« aveugle » et un deuxième *ποντικός* « rat, souris ». Ces désignations sont diffusées dans les parlers orientaux de l'île :

- [tiflop'ondikas] (PP. 12, 17)
- [tiflup'ondikas] (PP. 1, 2, 6, 13, 14, 16, 18, 19, 21, 23, 24)
- [tiflup'odikas] (P.20)
- [tifluputk'os] (P.20)

Dans la partie occidentale de Lesbos nous avons relevé des continuateurs du gr. anc. *ἀσπάλαξ* « taupe » :

- [asf'alagas] (PP. 1-3, 5-8, 22)
- [asf'alakas] (PP. 4, 5, 9-11)
- [sf'alagas] (P.6)

Les dénominations du premier groupe, transparentes dans le sentiment linguistique des locuteurs qui reconnaissent le lien avec les images d'un rongeur (rat ou souris) et de l'être aveugle, varient sur le plan phonétique. Plus particulièrement, on remarque une grande variabilité dans la distribution de la conservation et de la chute de la consonne nasale de la séquence [-nd-]. Le phénomène de la simplification des séquences [mb], [nd], [ng] par chute de la consonne nasale, mentionné par Contossopoulos (2001 : 96) comme trait caractéristique des parlers septentrionaux, est, selon cet auteur, globalement présent à Lesbos. Cependant, nos données témoignent d'une réalisation partielle du phénomène.

Le phénomène du rehaussement vocalique, présent généralement dans la totalité des parlers étudiés, se manifeste effectivement dans la plupart de nos occurrences à l'exception du type [tiflop'ondikas], relevé à Lisvori (P.12) et à Plomari (P.17) dans l'aire méridionale de l'île et attesté également dans la koinè grecque moderne. Parallèlement, l'élision de la voyelle [i] atone, également caractéristique des variétés de l'île, dans la plupart des cas ne se produit pas, excepté dans le type [tifluputk'os], qui présente aussi un déplacement d'accent ainsi que le dévoisement de la consonne dentale après la perte du contexte vocalique.

La disparité du phénomène de la syncope vocalique dans les parlers lesbiens a été mise en évidence par Seigneur-Froli (2006) : après avoir effectué une étude à ce propos dans le village d'Agia Paraskevi, l'auteure remarque que, dans la majorité des cas, les mots qui ne subissent pas l'élision vocalique sont des emprunts à la koinè grecque moderne. Plus spécifiquement, au sujet du comportement des emprunts, Seigneur-Froli (2006 : 511) fait la remarque suivante :

« il est connu que les emprunts peuvent ne pas se comporter phonologiquement comme les autres formes. Notamment ils peuvent être sujets à un phénomène

phonologique mais pas un autre, comme c'est le cas ici. Leur sensibilité à un phénomène phonologique peut varier d'une langue à l'autre, ou, dans une même langue, d'un phénomène phonologique à un autre ».

En effet, dans le cas des formes que cette chercheuse a étudiées, la variété d'Agia Paraskevi montre que

« les voyelles moyennes atones sont systématiquement rehaussées et les sonantes sont systématiquement palatalisées devant *i*. Ces deux phénomènes s'appliquent donc aux mots d'emprunts comme aux mots autochtones. En revanche, les voyelles hautes atones primaires, élidées dans les formes autochtones, ne le sont pas dans les mots empruntés à la koinè » (Seigneur-Froli 2006 : 511).

Dans l'état actuel de notre recherche, nous ne disposons pas d'éléments suffisants pour démontrer le statut d'emprunt à la koinè grecque moderne de la forme [tiflop'ondikas], qui semble échapper effectivement à l'élosion vocalique dans plusieurs parlers de l'île.

L'APGM confirme une diffusion très vaste dans le domaine hellénophone du type lexical [tiflop'ondikas] ou des ses variantes : *τυφλοπόντικας* (Péloponnèse, Épire, Macédoine, Thrace, parlers du Pont), *τυφλοπόντικο*, *τυφλοπόδικο* (Péloponnèse), *τυφλοβόντικας* (Macédoine, parlers du Pont), *τυφλοπόδ-δικας* (Symi) ; *τυφλοπέντικος* (Péloponnèse, parlers du Pont) ; *τυφλουπόντικας* (Grèce Centrale, Épire, Thrace), *τυφλουπόδ'κας* (Thessalie, Macédoine), *τυφλουπότ'κας* (Grèce Centrale, Macédoine), *τυφλουμπότ'κας* (Macédoine), *τυφλουπόδκου* (Thessalie), *τυφχουπόντικας* (Grèce Centrale). Dans les parlers grecs de l'Italie du Sud la variation se complexifie encore plus au niveau du premier composant : *τυφλοπόνδικο*, *τυφροπόνδικο* (Corigliano d'Otranto - Salento), *τυπλοφόνδικο* (Castrignano - Salento), *τυφεραπόνδικο* (Sternatia - Salento), *λυφραπόντικο* (Calimera - Salento) (APGM), [diflop'ondiko] (P.748, Corigliano d'Otranto - Salento), [trifop'ondiko] (P. 792, Ghorio - Calabre) (AIS, c. 447).

Dans trois points du domaine italo-roman méridional (San Pantaleone, P.791 ; Conidoni, P.780 ; Polistena, P.783), nous relevons le même assemblage de motifs, « souris » + « aveugle » dans la désignation [surits'orbu] (AIS, c. 447) formée très vraisemblablement d'un aboutissant du lat. SÖREX « souris » suivi d'un continuateur du lat. ORBU « aveugle ». Si l'on considère le seul motif « souris », il figure aussi dans le nom de la taupe, [ratũ], enregistré pour deux points occitans de France (Chauvin et Signorini 2011).

La forme source du deuxième groupe de désignations, c'est-à-dire, le gr. anc. *ἀσπάλαξ*, est d'étymologie incertaine (Babiniotis 2002, sous *ασπάλακας* ; Chantraine 1968, sous *ἀσπάλαξ*). Les aboutissants enregistrés sur l'île varient, d'une part, au niveau de la consonne

vélaire de la base [asf'alak-], qui alterne entre sourde et sonore ([asf'alakas]/ [asf'alagas]) ; d'autre part, la voyelle initiale de ces occurrences est flottante comme le montre le type [sf'alagas]. Dans les variantes que Chantraine (1968, sous *ἀσπάλαξ*) atteste en grec ancien, nous observons ce même type de variation : cf. *ἀσπάλαξ*, *ἀσφάλαξ* et *σπάλαξ*.

Des formes de la même famille étymologique sont également attestées dans d'autres aires, situées pour la plupart dans l'espace septentrional de l'île cf. : *σφάλακας* (Épire, Thrace), *σφάλαγκας* (Thrace), *ασφάλαγκας* (Lemnos, Thrace) (APGM), *ασπάλαγκας* (Kos), *ατσβάλαγκας* (Thessalie), [sv'alagas] et [sf'alagas] (Samothrace) (Katsanis 1996 : 278). Dans les parlers de Samothrace et d'Imvros, nous relevons la forme *ασκάλας* (DHGM 1933, sous *ἀσπάλακας* ; Katsanis 1996 : 271 ; Xeinos 1981 : 40), éloignée phonétiquement des précédentes. Cette désignation renvoie au gr. anc. *σκάλοψ* (génitif *σκάλοπος*) « taupe », avec le suffixe *-οψ* dont Chantraine (1968, sous *ἀσπάλαξ*) relève l'occurrence dans d'autres noms d'animaux. L'étymologiste considère la formation *σκάλοψ* comme une variante de la forme *ἀσπάλαξ*, créée probablement « par étymologie populaire sur *σκάλλω* « fouir » » (Chantraine 1968, sous *ἀσπάλαξ*). Bien que l'auteur constate que « c'est *ἀσπάλαξ* qui est usuel et qu'a gardé le grec moderne » (Chantraine 1968, sous *ἀσπάλαξ*), les continueurs de *σκάλοψ*, relevés à Samothrace et à Imvros montrent que ce type a également connu des aboutissements en grec moderne.

Le motif « fouir, creuser », lié au comportement de l'animal, est également connu dans l'aire gallo-romane, et plus spécifiquement dans la partie nord-orientale où l'on rencontre le type [fwijã], continueur du lat. FODĒRĒ « fouir, creuser » (Chauvin et Signorini 2011).

6.5 Couleuvre de la Caspienne

*Coluber jugularis caspius*⁵², famille des Colubridés



La couleuvre de la Caspienne est l'un des serpents les plus longs – en moyenne 140-170 cm, mais elle peut dépasser les 2 m – et les plus épais d'Europe. Espèce que l'on trouve principalement dans les Balkans, elle est très répandue à Lesbos, aussi bien que dans les autres îles de la Mer Égée. Il s'agit d'un serpent non venimeux, de couleur grise ou brune, très rapide, et qui grimpe avec habileté. Sa nourriture est constituée de petits mammifères, d'oiseaux, de lézards et d'amphibiens, mais elle peut même manger d'autres serpents plus petits. Il s'agit d'une espèce assez connue puisque elle est diurne et facilement observable (Valakos, Dimaki et Pafilis 2004 : 94-95).

S'agissant d'un serpent inoffensif pour l'homme, les communautés locales le considèrent comme très utile parce qu'il se nourrit de souris en protégeant ainsi les maisons et les granges des agriculteurs des animaux « nuisibles ». À ce propos, Ferri (2002 : 59) précise que cette couleuvre est utilisée pour contrôler les populations de rongeurs et est même protégée dans certains pays comme en Serbie. À Lesbos, l'utilité des habitudes alimentaires de ce reptile a été relevée dans tous les points enquêtés ; dans trois localités (PP. 13, 21, 22), les informateurs se sont même référés au bénéfice dérivant du fait qu'elle mange d'autres serpents, surtout des vipères. Selon un informateur de Moria (P.22) par exemple,

- [ðen tus po'luxtip'umi tron ta pondica tis 'oçines || o lafj'atis m'esa sto sp'iti 'ine of'elimos]

La plupart des fois *on ne les frappe pas, ils mangent les souris, les vipères. La couleuvre caspienne est utile dans la maison.*

Les habitants de Lesbos disent alors qu'ils ne tuent pas ce serpent, au contraire, ils le protègent en lui donnant du lait à boire. En effet, la croyance que la couleuvre de la Caspienne aime boire du lait est très amplement présente dans les descriptions de nos informateurs, où

⁵² Photographie : Dr Maria Dimaki, Goulandris Natural History Museum, Athens

elle prend des fois des dimensions mythiques. Par exemple, selon un informateur de Mytilène (P.23),

- [ʎenas ʎekafti kamʎna ʎefaji jaʎurt ʎepisi na cimiθʎi esθʎaniti ʎena vʎarus ti na ði ʎena fið ʎeyʎifti ta çʎiʎa t ʎidan ʎeftus i lafʎats]

Quelqu'un qui travaillait au fourneau avait mangé du yaourt et il s'est couché ; il a senti un poids ; *qu'est ce qu'il voit ? La couleuvre de la caspienne léchait ses lèvres.*

À Agiasos (P.15) on croit que la couleuvre pourrait même arriver jusqu'aux berceaux de bébés en suivant l'odeur du lait :

- [pʎajini stu ɣʎala ʎopu mʎirize ɣʎala stis kʎupes sta peðʎa]
Il allait au lait, là où il sentait le lait aux berceaux des enfants.

Selon d'autres locuteurs (PP. 17, 23), l'animal va aussi chercher aux étables le lait que l'on trait, même si, plus généralement, on préfère le lui donner parce qu'on le considère comme protecteur de la maison ou de la ferme, porteur de chance. Un informateur d'Agiasos (P.15) dit l'avoir eu pendant vingt ans chez lui : c'était le « gardien de la maison ». Dans quelques villages, on l'appelle [stçʎi] « esprit » puisqu'on le considère comme l'« esprit de la maison ». Selon un témoignage enregistré à Eressos (P.2) par exemple, le fait de garder le serpent dans la maison a apporté chance à certains habitants du village :

- [tu stçʎi kʎati mes tu spit ðe vjeɲ kaθʎol || ʎiçi i spanʎos i pustʎols mes tu spʎiti c ʎena fið xrʎona pulʎa tʎ e du skʎotune ftuxʎos ʎaθripus lej mi tu skutʎojs tʎ ʎeni kalʎo to fið na kʎaθiti mes tu pic tʎi kʎadu tʎ ʎistira pja pu pʎasi famʎiʎuni ʎama jinʎiʎtʎi tu padlʎeʎ jinʎiʎtʎi mi ta ðʎodja tu murʎo akʎus mi ta ðʎoja || lʎeyan apʎi tʎoti pja fʎuskusi ftos || mɲa ftuçʎa ikujʎenia tʎ ʎama ʎibi tu fið mʎesa fʎuskusi miɣʎalu fið ʎenas lafʎacs Brustʎa dus kʎadu tʎi lʎeyan tu fið ʎama bi mes tu spit ʎini fʎuʎkuʎ || ʎama jinʎiʎtʎi tu murʎo lʎeyaf tʎotis ʎiðis i fʎuʎkuʎ mʎexri ðʎoja ʎivɣali tu murʎo]

Le [stçʎi] [« esprit »] reste dans la maison ; il ne sort jamais ; un tel en avait un dans la maison pendant des années et il ne le tuait pas ; c'était un homme pauvre ; on disait il ne faut pas le tuer, c'est bien que le serpent reste dans la maison ; et après, quand il a eu une famille, quand son enfant est né ayant déjà ses dents, tu entends bien, avec ses dents, on disait qu'à partir de ce moment là il a commencé à avoir de la chance ; c'était une famille pauvre et quand le serpent est entré dans la maison, ils ont eu de la chance ; un grand serpent, une couleuvre de la Caspienne restait devant eux ; et on disait si le serpent rentre dans la maison ça apporte de la chance ; quand le bébé était né on disait tu as vu quelle chance ! Même le bébé est né avec ses dents.

Selon les légendes attestées tant à Lesbos que dans d'autres régions de la Grèce (APGM), le serpent mythique, avec lequel la couleuvre est identifiée, est souvent décrit comme porteur des cornes⁵³. Selon notre informateur de Vafeios (P.7) par exemple,

- [l'eyan eç 'ena fið mes tu periv'oʎ se xav'uza ce l'ei ec'i p'era vjeɲ 'ena fið stiçom'enu || al'a pjos tu 'iði || ʝo ðe t'erjasi to 'exo ak'usi pol'es for'es || 'içe l'ei cerat'akca]
On disait qu'il y avait un serpent dans le verger [de quelqu'un] à côté du bassin et on disait là bas un serpent « esprit » sort ; mais qui l'a vu ? Moi, je n'ai pas eu l'occasion, je l'ai entendu plusieurs fois ; on disait qu'il avait des petites cornes.

Nous retrouvons la même considération du serpent « esprit de la maison » comme une espèce de couleuvre chez les Arvanites d'Attique : ce reptile, désigné par la forme alb. *dragoljë* « dragon femelle », est également considéré comme bénéfique par les cultivateurs car il chasse et mange des souris ; on lui offre alors du lait et on le considère comme un « porte bonheur » pour la maison (Alexakis 2005 : 376). Cependant, comme c'est également le cas à Lesbos, « les habitants ne sont pas [toujours] en mesure de préciser à quelle espèce appartient le serpent » (Alexakis 2005 : 376).

Le folklore sur « le serpent de la maison », « le serpent esprit », « le serpent lutin », « le serpent d'étable », « le serpent domestique » ou bien « le serpent nourrisson » est très riche et remonte à des attestations des croyances et des pratiques magiques en Europe (Suède, Norvège, Prusse, Russie, Allemagne) au XV^e siècle (Albert-Llorca 1985 : 101-102). D'après des récits de voyageurs, les paysans de ces pays « laissent vivre des serpents, et plus précisément, des couleuvres, dans leurs maisons » ; en Finlande en particulier, ces serpents « sont honorés, respectés et on prend notamment bien soin de leur porter, tous les jours, du lait » (Albert-Llorca 1985 : 101-102).

D'autres croyances, analogues à celles que nous avons relevées à Lesbos, sont attestées dans diverses régions grécophones. Notamment, sur l'île de Sifnos, on donne aussi de la nourriture à ce reptile que l'on considère comme utile puisqu'il mange les souris ; si en Macédoine, on croit que la couleuvre boit du lait de vache et de chèvre, dans d'autres régions, on pense qu'elle est même susceptible de sucer le lait des chèvres et des brebis. Toujours en Macédoine, tuer une couleuvre de la Caspienne au printemps, saison où elle commence à sortir, est considéré comme un acte qui porte malchance.

L'association de la couleuvre avec le lait revient dans le domaine gallo-roman, où comme Rolland (1881 : 27) l'atteste, les couleuvres têtent les vaches : « chaque fois que les

⁵³ Cette représentation du serpent « esprit de la maison » coïncide avec celle d'Alexakis (2005 : 275) selon laquelle, dans l'imaginaire des Arvanites d'Attique, le « serpent de la maison » est fréquemment représenté avec une ou deux cornes sur la tête.

vaches donnent du lait rouge, on ne manque pas d'accuser les couleuvres de leur avoir sucé le pis pendant la nuit ». Sébillot (1968 : 274), qui atteste cette même croyance, se réfère à une autre représentation populaire selon laquelle, « si on laissait un enfant seul, un serpent pourrait venir lui sucer le lait par la bouche en frappant sa poitrine par sa queue ».

Le lien entre serpent et lait est également indiqué par Albert-Llorca (1985 : 99) qui affirme qu'en France, en Espagne et en Italie, on croit « que les serpents ont un goût prononcé pour le lait, et [on] les accuse, en conséquence, de venir téter les brebis, les vaches, et même les femmes », et elle ajoute :

« ce trait a frappé tous les folkloristes, au point que certains d'entre eux en ont conclu que ces croyances devaient renvoyer à des observations réelles. Or, il est à peine nécessaire de le préciser, les zoologistes assurent que les reptiles ne boivent pas de lait, et que la conformation de leur gueule la rend inapte à la succion. La galatophagie des reptiles serait-elle bien réelle, il resterait d'ailleurs à comprendre pourquoi ces récits ont une telle diffusion, pourquoi ces croyances sont si vivantes ».

L'auteure, en quête d'une source de cette représentation si amplement diffusée, propose de reconnaître à sa base le rôle important du lait dans l'alimentation et l'économie rurale ainsi que dans la reproduction animale et humaine (Albert-Llorca 1985 : 99). Toutefois, selon une étude plus approfondie des croyances et des rituels qui lient le liquide au reptile, l'anthropologue met en avant une interprétation qui identifierait le serpent à l'enfant et plus particulièrement au nouveau-né (Albert-Llorca 1985 : 107).

Sébillot (1968 : 274) se réfère aux reptiles et aux amphibiens comme très friands de lait qu'ils se procurent en suçant les mamelles des animaux, et plus rarement, le sein des femmes : par exemple, en Auvergne on croit que « la salamandre tête les vaches couchées dans les bois et leurs mamelles périssent. Au environs de Rennes, on accuse le lézard de sucer le sein de femmes et de les faire maigrir [...] ». L'auteur en déduit que

« c'est sur la passion des reptiles pour le lait qu'est fondée cette superstition de la Haute-Bretagne : quand on a blessé une vipère et qu'elle n'est pas morte, il faut mettre du lait devant elle : elle siffle, toutes les autres vipères accourent pour le boire et on les tue facilement » (Sébillot 1968 : 274).

Aristote (HΘ, IV) atteste une croyance similaire, en Grèce antique. Notamment, afin d'attraper des vipères, on mettait du vin dans des petites assiettes en céramique à côté des murets de pierre : les vipères buvaient le vin et ivres se laissaient attraper plus facilement. Le vin et le lait renvoient, tous les deux, à des pratiques d'offrandes magico-religieuses. Nous avons déjà évoqué une offrande de lait destinée à la belette dans le domaine roman (cf. § 6.1), quant au vin, Duhoux (1997 : 195) le mentionne dans des offrandes à des animaux « associés au culte » en mycénien :

« les nouvelles tablettes de Thèbes qu'a révélées la [...] découverte de V. ARAVATHINOS apportent, d'un côté, plusieurs dénominations nouvelles d'animaux. Surtout, elles permettent de se rendre compte de l'existence de véritables offrandes à toute une série d'entre eux. En effet, les tablettes mentionnent de petites quantités de vin et de céréales attribuées aux (datif pluriel) animaux suivants : chiens (κυνσί), mulets (ήμιόνοι), oies (χανσί), oiseaux (ὄρνισι) et serpents (έρπετοίη). [...] Ces animaux doivent-ils être considérés comme sacrés ou divinisés ? Le pluriel de leurs noms est évidemment plus favorable à la première hypothèse qu'à la seconde. Comment s'est opérée leur association au culte : est-elle, en tout ou en partie, un héritage minoen ? Serait-elle liée d'une façon ou d'une autre à des faits de totémisme ? Ces questions devront être reprises lorsque l'ensemble des nouveaux textes thébains auront été édités.

L'auteur prête un intérêt particulier aux serpents et aux oiseaux en tant qu'animaux dont « on connaît le[s] associations avec les forces chtoniennes ou célestes [respectivement] à l'époque mycénienne et classique, de même que leurs rôles dans la religion minoenne » (Duhoux 1997 : 196).

Analyse des données linguistiques

Les désignations que nous avons recueillies à Lesbos sont des variantes phonétiques d'une même forme de base [lafj'ats] (PP. 1, 3, 4, 6-15, 18-23), réponse amplement répandue sur l'île par rapport aux variantes minoritaires [lafj'aks] (PP. 16, 17) et [lafj'acs] (PP. 1-3, 17). On relève dans ce dernier cas le processus [t] > [c] en contexte palatal suivant réalisé ou sous-jacent, caractéristique des variétés de Paléochori (P.16), de Plomari (P.17) et d'Eressos (P.2), mais que l'on retrouve sporadiquement à Agra (P.1) et à Andissa (P.3)⁵⁴. Quant à la formation [lafj'aks], le changement du point d'articulation de l'occlusive, qui devient ici vélaire, est sans doute favorisé par l'effacement de la voyelle [i] en position atone post-tonique et donc par la perte du contexte de palatalisation.

Nous retrouvons des formes comparables à celles-ci dans l'ensemble du domaine grec bien qu'elles puissent désigner aussi d'autres espèces de la famille des Colubridés, notamment, l'Elaphe longissima et l'Elaphe quatrolineata, espèces non attestées à Lesbos. À titre d'exemple, nous citons ci après quelques données qui renvoient au type lexical *λαφιότης*, présentes dans l'archive de l'APGM : *λαφιότης* (Koufonisi, Naxos, Paros) ; *λαφιότης* (Macédoine, Imvros, Thrace, Lemnos) ; *λαφιότης* (Sifnos, Naxos, Chios) ; *αλαφιότης* (Macédoine, Naxos, Chios) ; *αλαφιότης* (Macédoine, parlers du Pont) ;

⁵⁴ Cf. § 3.2.1

αλαφιάρ'ς (Macédoine) ; *λάφιατους, αλαφέας, ονάφκετους* (Macédoine) ; [lafirj'ats] (Samothrace) ; *αφιάτης* (Naxos) ; *βαφιάτα* et *λαφαάτ'* (Péloponèse-tsaconien) ; *αλαφίτ'ς, αρφίταρους* et *ελαφιάς* (Thessalie).

Le grand nombre de croyances reflétant l'image du serpent comme buveur de lait semble avoir un impact sur l'interprétation des formes rattachées au type *λαφιάτης*, proposé par Papanis (2000 : 139), un philologue grec qui s'est penché sur les parler du village d'Agiasos (P.15) et qui a proposé que la forme [lafj'ats] pourrait être un continuateur du gr. anc. *λάπτω* « sucer goulûment, laper ». Une forme comparable, *λαφύσσω* « avaler gloutonnement » attestée pour le gr. anc. par Chantraine (1974, sous *λάπτω*) présente dans le radical une fricative qui la rapproche de [lafj'atis] (dérivée par le suff. masc. *-άτης* : voir ci-dessous). Les formations *λάπτω* et *λαφύσσω* auraient une origine onomatopéique à la base également des formes alb. *lap* « avaler », russe *λόπατї*, lit. *lapènti* « avaler » (Chantraine 1974, sous *λάπτω*). Cette interprétation, tenant compte de l'association du lait et du serpent, reste pourtant marginale.

Selon une autre étymologie donnée dans le DKGM (2001 [1998], sous *λαφιάτης*), la forme *λαφιάτης* est à rapprocher du verbe *αλαφιάζω* « provoquer la peur, ressentir la peur ». L'étymon proposé est fondé sur l'image du serpent comme « craint » ou « craintif » : un serpent pourrait facilement être considéré aussi bien « craint » que « craintif », à cause, d'une part, de son aspect et de sa dangerosité (réelle ou supposée) qui provoque la peur, et d'autre part, de son comportement « fuyant » quand il aperçoit la présence de l'homme. Le même dictionnaire propose de considérer le gr. mod. *αλάφι* « cerf » à l'origine de la forme *αλαφιάζω* « provoquer la peur, ressentir la peur » formé par l'ajout du suff. *-ιάζω* qui forme des verbes. Cette reconstruction de l'étymon converge avec l'explication d'Andriotis (1990, sous *λαφιάτης*) qui rapproche *λαφιάτης* directement du gr. mod. *αλάφι* « cerf » (< gr. anc. *ἔλαφος* « cerf, biche ») dérivé par le suffixe masculin *-άτης* utilisé pour former des noms à base nominale : cette dernière véhicule les propriétés du référent désigné par le dérivé. À un premier niveau d'analyse, l'utilisation du nom du cerf pour désigner une couleuvre pourrait se fonder sur une association entre le comportement commun des deux animaux, les deux ayant tendance à s'enfuir, à se cacher rapidement. Cette interprétation est d'ailleurs attestée dans des étymologies populaires en Macédoine, « quand tu le [le serpent] vois tu as peur », ainsi qu'à Chios et en Macédoine, « c'est un serpent qui se déplace rapidement comme un cerf » (APGM).

Étant donné le caractère magico-religieux que l'on attribue à la couleuvre, ce procédé métaphorique pourrait être également corrélé à un processus de tabou linguistique. L'emploi du nom d'un autre animal constitue l'une des stratégies de substitution dans le cas du tabou linguistique, comme a été exposé dans le chapitre 5 (Alinei 1997a). Zelenin (1989 [1929-1930] : 160) renseigne sur plusieurs cas de tabou linguistique touchant le serpent (générique) en Europe orientale. Les croyances populaires qui accompagnent le tabou linguistique reflètent une image du serpent marquée par une sorte de dualisme : parfois représenté comme un bon auspice, parfois comme un mauvais signe. Dans le domaine grec, Giakoumaki (2000 : 129) décrit aussi le phénomène de l'interdiction linguistique des noms des différentes espèces de serpents donnant lieu à des désignations euphémistiques du genre : « ceux qui rampent », « bêtes, monstres », pour les serpents en général ; « arbre », « sourde », « bête, monstre », « vieil espiègle » pour la vipère ; « grand-père » pour une autre espèce de serpent que l'auteur ne spécifie pas. De même, pour le gr. anc. ὄφις « serpent », Chantraine (1968, sous ὄφις) indique que « le nom du serpent était exposé à l'action du tabou linguistique et a pu prendre des formes variées ».

Il nous semble intéressant de remarquer que parmi les noms tabou donnés au serpent (générique) dans le domaine de l'Europe orientale, Zelenin (1989 [1929-1930] : 163) atteste le russe kazjulja (< *kazit'* « tordre »), qui présente dans certaines variétés des variantes découlant de l'attraction paronymique de kozulja et koza, formes utilisées pour désigner les animaux à cornes en général. Selon le même auteur, cette association fait probablement allusion à une légende slave selon laquelle la reine des serpents avait la corne d'or dotée d'une force surnaturelle. Cependant, le procédé mentionné par Zelenin nous fait plutôt penser au motif du « cerf » – donc un animal à cornes – motif qui sous-tend également les désignations grecques de la couleuvre. Par ailleurs, l'image des cornes a été évoquée plus haut dans une description du serpent mythique à Lesbos.

Le rapport entre le cerf et le serpent émerge aussi d'une étymologie populaire attestée dans le Physiologos qui met en avant la proximité phonique des formes gr. anc. ὄφις « serpent » et ἔλαφος « cerf » : « le mot cerf (elaphos) tire son étymologie de ce qu'il tue les serpents (an-el-ein tous o-pheis) » (Zucker 2004 : 183). Plutarque aussi fait un rapprochement analogue et interprète ἔλαφος à partir de la proximité littérale de elxis tu ofeôs « attirer le serpent » Zucker (2004 : 183).

Ces interprétations trouvent probablement leurs origines dans des mythologies correspondantes. Notamment, l'image du cerf comme tueur du serpent du Physiologos

renvoie au symbolisme chrétien selon lequel le cerf, animal de la vertu et assimilé au Christ, est le tueur des serpents, la représentation du mal :

« Le Physiologos a dit que le cerf était un ennemi farouche du dragon. Si le dragon fuit le cerf et cherche refuge dans les crevasses de la terre, le cerf va s'en remplir d'eau de source le réservoir de son ventre et il la recrache sur les crevasses de la terre, et il attire le dragon et le massacre » (Zucker 2004 : 182).

D'autre part, l'hostilité entre cerf et serpent remonte plus loin dans le temps et notamment à des représentations attestées dans l'antiquité :

« [...] appliquant ses narines sur le refuge du reptile, il souffle très violemment à l'intérieur, attire la bête comme si son souffle avait un pouvoir magique, le fait sortir contre sa volonté et, dès que sa tête pointe dehors, se met à le manger. [...] D'ailleurs, si l'on réduit en poudre une corne de cerf et qu'on jette ensuite la poudre dans un feu, la fumée qui s'en élève fait fuir les serpents partout alentour, car ils ne peuvent pas non plus supporter cette odeur » (Elien, II, 9).

Des traces de l'association des symboles des deux animaux sont attestées dans l'art mégalithique ibérique où, parmi tous les animaux, les cervidés et les serpents se retrouvent sélectionnés afin d'accompagner des figures humaines dans un contexte d'art funéraire⁵⁵ (Bueno Ramirez & de Balbín Behrmann 2006 : 85).

⁵⁵ « Les paramètres de la localisation des figures montrent que les scènes cynégétiques et les associations avec des serpents occupent des places prépondérantes du monument, spécialement dans la zone frontale ou en tête de la chambre. Les scènes moins explicites avec des cervidés associés ou non à des soleils, de même que les serpentiformes se situent sur les deux côtés de la chambre » (Bueno Ramirez & de Balbín Behrmann 2006 : 98).

6.6 Vipère d'Asie Mineure

*Vipera xanthina*⁵⁶, famille des Viperidés



La vipère d'Asie Mineure est la seule représentante des vipères à Lesbos où on la rencontre assez fréquemment. Sa répartition inclut les îles de l'Égée orientale, l'Asie Mineure et la partie de la Turquie située dans le continent européen. Il

s'agit d'un reptile relativement petit – elle peut mesurer jusqu'à un mètre – avec un gros corps qui se termine avec une petite queue qui semble s'arrêter brusquement en s'affinant à son bout. Sa couleur de base est gris clair ou brunâtre avec des lignes ondulées ou en zigzag, brun foncé ou vert olive foncé sur le dos et des motifs verticaux sur les côtés. Ses mouvements sont lents mais elle réagit très rapidement quand il s'agit de mordre. Elle se nourrit de rongeurs, de lézards et d'oiseaux et représente le seul serpent dangereux pour l'homme à Lesbos (Valakos, Dimaki et Pafilis 2004).

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.6/Annexes)

Les désignations de la vipère relevées dans les variétés de Lesbos peuvent se répartir en deux catégories. La première est organisée autour d'un étymon commun (cf. gr. anc. ἔχις « vipère, serpent »), à la motivation obscure :

- [uç'a] (PP. 3, 4, 6-11, 13, 16, 20, 21, 24)
- ['oçina] (PP. 11, 22)
- ['eçidra]/ ['eçindra] (P.6)
- [ç'idra] (P.13) ; [ç'edru] (P.8)
- [ask'oçidra] (PP. 5, 16) ; [sk'oçidra] (PP. 2, 5, 17)
- [ask'odrixa] (PP. 1, 4, 5, 8, 9, 11-14, 16, 18-21, 23) ; [sk'odrixa] (PP. 3, 10, 21, 24)
- [asg'odrixa] (P.15)

La deuxième catégorie est formée de désignations à motivation transparente, relative à la morphologie du serpent :

⁵⁶ Photographie : Valakos, Dimaki et Pafilis (2004)

- [k'uduras] (P.1) ; [kud'ura] (PP. 2, 18) ; [kudur'ina] (P.15)
- [kudz'uk] (PP. 7, 10)

Comme nous pouvons le constater à partir de la répartition des désignations susmentionnées, dans presque toutes les localités enquêtées on observe la co-occurrence d'au moins deux formes désignant la vipère. Cette prolifération de formes différentes se fait remarquer notamment à Skala Skamnias (P.8) où nous en avons relevé trois – [ç'edru], [ask'odrixa] et [uç'a] – ainsi qu'à Agia Paraskevi (P.11) : ['oçina], [ask'odrixa] et [uç'a]. Parmi les exemples de réponse double, nous rappelons [kudz'uk] et [uç'a] à Vefeios (P.7), [asg'odrixa] et [kudur'ina] à Agiasos (P.15), etc.

La forme [uç'a] revient très souvent dans les réponses des informateurs comme le nom standard de la vipère mais, à ce titre, on nous a signalé aussi [ç'edru] à Skala Skamnias (P.8) comme cela émerge de l'affirmation suivante de notre témoin qui considère cette désignation comme celle du grec écrit :

- [ç'edru tu ɣr'afn 'ola ta vivl'ia || ask'odrixa 'ini topik'a]
Dans tous les livres, c'est écrit [ç'edru] ; [ask'odrixa] est le nom local.

Le fém. [uç'a], une forme très répandue dans l'île tout comme dans l'ensemble du domaine grecophone (cf. la variante de la koinè gr. mod. [oç'a]) a été considéré comme un continuateur du gr. anc. ἔχις « vipère, serpent » ayant subi l'attraction paronymique du gr. anc. ὄφις « serpent » (Babiniotis 2002, sous οχιά ; DGMT 2001 [1998], sous οχιά).

La désignation fém. ['oçina] fait partie également de ce groupe puisqu'il s'agit d'un continuateur du gr. méd. ἔχιδνα « vipère » < gr. anc. ἔχιδνα « vipère » < gr. anc. ἔχις « vipère, serpent » (DGMT 2001 [1998], sous ὀχεντρα). La présence de la voyelle initiale de [o-] de ['oçina] pourrait découler de l'attraction paronymique de ὄφις.

À l'origine des désignations fém. ['eçindra], ['eçidra], [ç'idra] et du ntr. [ç'edru], il est possible d'envisager le gr. méd. ἔχεντρα « vipère » dont la source pourrait être, selon le DGMT (2001 [1998], sous ὀχεντρα), encore une fois le gr. anc. ἔχιδνα : le suffixe –εντρα serait le même qui forme l'unité lexicale σκολόπεντρα qui désigne la scolopendre et le mille-pattes. La variante ['eçindra] présente la conservation de la nasale alvéolaire même si le

processus de simplification de la séquence consonantique [nd] > [d]⁵⁷ caractérise les parlars de l'île, et est attesté en effet dans [ç'idra] et [ç'edru]. Ces dernières variantes sont probablement le résultat de la chute de la voyelle [e-] initiale, suite au déplacement de l'accent.

En élargissant nos observations à l'ensemble du domaine grec, nous retrouvons la forme *όχιντρα* à Lemnos (Belitsos 1999 : 110), à Imvros (Xeinos 1981 : 130) et à Samos (Zafeiriou 1995 : 524) ; *όσεντρα* a été relevé à Kastelorizo (Komninou 1970 : 102) et *όχεντρα* en Crète (Contossopoulos 2006, sous *οχιά*). Dans le domaine grecophone, et notamment à Ghorio en Calabre, nous relevons [i 'ozina] comme désignation générique du serpent, (AIS, c. 452) et dans quatre points du domaine italo-roman méridional nous rencontrons la désignation [u'osina] (AALR), très semblable à ['oçina] relevée à Lesbos. Enfin, dans le domaine aroumain (AALR) sont attestées les formes [o'fcu] et [uç'au] renvoyant aux gr. anc. *ὄφις* « serpent » et *ἔχις* « vipère, serpent ».

Les formations fém. [ask'oçidra], [sk'oçidra], [sk'odrixa], [ask'odrixa], [asg'odrixa], présentes dans la totalité de l'aire enquêtée, sont constituées d'un premier segment [ask-] ou [sk-], opaque, et un deuxième élément qui renvoie à la forme *όχεντρα*, déjà traitée plus haut. Les variantes où figure la forme [-odrixa] présentent un processus de métathèse accompagné d'une antériorisation du lieu d'articulation de la fricative en contact avec une voyelle antérieure.

Le premier élément de ces unités complexes reste énigmatique. Le DHGM (1933, sous *ασκόχεντρα*) y voit une parenté entre l'élément [ask-] et le gr. mod. *ασκί* « sac fabriqué d'étoffe grossière de peau d'animal » < gr. anc. *άσκός* « peau d'un animal écorché » (Chantraine 1968, sous *άσκός*) ; malheureusement, aucune explication supplémentaire sur le lien motivationnel entre [ask-] et *άσκός* n'est fournie. Cette lacune confirme la constatation de Dalbera (2006b : 3) – développée dans le chapitre cinq – à propos du « décalage entre les deux exigences (reconstruction de la forme phonique vs reconstruction du sémantisme) » qui caractérise la démarche étymologique. Mais, nous le rappelons, l'évolution lexicale passe tantôt par le signifiant tantôt par le signifié (Dalbera 2006a).

Une autre tentative d'interprétation a été proposée par Papanis (2000) qui rapproche [ask-] au gr. anc. *σάκος* « bouclier » se basant sur la ressemblance entre l'aspect des écailles bruns-verts, caractéristiques du serpent, et les morceaux de cuivre qui décorent le bouclier.

⁵⁷ Cf. le § 2.1.2

Chantraine (1968, sous *ἀσπίς*) atteste deux termes ayant comme signifié « bouclier » : il s'agit des formes du gr. anc. *ἀσπίς*, qui « désigne chez Homère en principe le bouclier rond » et *σάκος* « grand bouclier long qui couvre tout le guerrier [...] ».

Au niveau des motifs, l'hypothèse de Papanis peut être confortée par les données de l'aire romane où le motif « bouclier » est à la base des désignations de la Vipera aspis : cf. oil [aspid'ð], [aspi ruʒ] ; itm. [aspətə] ; itc. [n'ero 'aspito] (*AALR*) ; esp. áspid (Corominas et Pascual 1980, sous *áspid*) tous en effet des continuateurs du gr. anc. *ἀσπίς* « bouclier ». Il faut préciser que le gr. anc. *ἀσπίς* en réalité désignait à l'origine le cobra d'Égypte. Dans le cas de ce dernier reptile, nous pourrions reconnaître plus facilement le lien métaphorique associant la forme du bouclier à une caractéristique morphologique de l'animal : « la forme circulaire du cou de l'animal dans l'attaque » (Chantraine 1968, sous *ἀσπίς*). En revanche, l'association de la forme des écailles du reptile avec celle du bouclier reste, à notre avis, plus difficile à cerner. Toutefois, le lien entre les deux images revient dans le domaine roman, par exemple dans le mot français scutelles « écailles juxtaposées et non recouvrantes, chez les reptiles et sur les pattes des oiseaux », qui continue le lat. SCUTUM « bouclier » (Le Garff 1998, sous SCUT(ELL)-). D'autre part, le motif « bouclier » se trouve à la base de la désignation de la tortue [b'ysa skidl'era], dans le domaine italo-roman septentrional (Dalbera-Stefanaggi 1993 : 516 ; 522). En effet, cette forme est créée sur la base du lat. BESTIA et d'un dérivé du lat. SCUTELLA : elle reflète, par conséquent, la représentation de la tortue comme « bête à bouclier ». Certes, l'association entre la carapace de ce reptile et le bouclier est plus évidente que celle entre les écailles de la vipère et le bouclier. Cependant, ces exemples montrent que le sémantisme du « bouclier » semble être productif dans le domaine des reptiles. Notons que le domaine grec connaît également des termes apparentés au lat. SCUTELLA : cf. gr. anc. *σκοῦτα* « bouclier » et *σκοῦτλα* « losange » (AGEL 1968, sous *σκοῦτα*).

Au niveau de la séquence phonique, Papanis (2000) considère l'élément [ask-] (cf. [ask'oçidra], [ask'odrixa], etc.) comme le résultat d'une métathèse [sak-] > [ask-] : les métathèses, nous le rappelons, constituent une stratégie fréquente de changement phonétique dans le cas des noms d'animaux tabouisés (cf. § 6) comme semble être le cas de la vipère. En effet, comme nous avons déjà mis en évidence dans le § 6.5, plusieurs désignations des variétés grecques modernes de la vipère, telles que celles qui renvoient aux idées d'« arbre », de « sourde », « bête, monstre » et « vieux espiègle », relèvent du caractère tabou de l'animal (Giakoumaki 2000 : 129). Par conséquent, si l'on suit cette voie d'explication, [sk'oçidra] et

[sk'odrɪxa] seraient le résultat de la chute de la voyelle [a-] initiale, une étape ultérieure de l'évolution de ce groupe de formes.

Les attestations qui ne sont pas rattachées au type étymologique traité jusqu'ici, ont en commun la motivation : bien que d'origine différente, elles sont en relation avec l'idée de « court, petit ». Il s'agit d'un motif évoquant probablement un trait – indiqué encore une fois par nos informateurs – qui décrit le physique caractéristique de la vipère d'Asie Mineure, c'est-à-dire sa « queue petite et mince ».

Les désignations fém. [kud'ura], [kudur'ina] et masc. [k'uduras] renvoient à l'adjectif gr. méd. *κούντουρος* « celui qui a la queue courte, petit » (KDGM 2001, sous *κούντουρος*). Du point de vue morphologique, ces formes présentent les morphèmes flexionnels fém. [-a] et masc. [-as]. En revanche, la forme [kudur'ina] est construite sur le suffixe fém. [-'ina] (< lat. –INA), utilisé en général afin de former le féminin à partir du correspondant masculin ; il est plus spécifiquement employé dans la dérivation des zoonymes féminins à partir de noms masculins : cf. *ελαφ-ίνα* « biche », *προβατ-ίνα* « brebis », etc.

Selon l'APGM, le type lexical *κουντούρα* « vipère » est également attesté dans des variétés de la Macédoine et celles de Chypre. À Samos, *κούδουρος* est en général « celui qui a une queue courte » (Zafeiriou 1995 : 453) et le verbe *κουντουρεύω* « écourter, raccourcir », construit donc sur la même idée, se retrouve dans d'autres points de l'espace grec dont la distribution aréale n'est pas identifiée clairement par la documentation à notre disposition.

Créée également sur l'idée de « court », la dénomination de la vipère [kudz'uk] – d'origine turque, cf. *küçük* « court » (DTG 2000, sous *küçük*) – est relevée dans deux points de la partie nord de l'île et est comparable à la formation *κουτζούκα* « vipère », relevée à Samothrace (Katsanis 1996 : 273).

Nous relevons la même représentation de la vipère à la base des désignations de l'aire romane, telles que les aboutissants du lat. tard. CURTIO, -ONIS, dérivé du lat. CURTUS « écourté, tronqué » (Corominas 1995, sous *escurçó*) qui a donné l'esp. [escurθ'on] et [eʃkurs'o], le cat. [escurs'o] et [askurs'o], its. [çk'orç], etc. (AALR).

6.7 Typhlops vermiculaire

*Typhlops vermicularis*⁵⁸, famille des Typhlopidés



Le typhlops vermiculaire est un petit serpent qui mesure entre 20 et 40 cm de longueur et qui ressemble beaucoup au ver de terre : son corps est mince, de couleur brunâtre ou rose, la forme de sa queue est presque identique à celle de sa tête, il a de très petits yeux et une petite bouche. Il s'agit d'un serpent lucifuge qui vit

dans des galeries souterraines ou sous des pierres d'où il sort rarement, principalement après le coucher du soleil, ou tard le soir en été. Il se nourrit d'insectes, de fourmis, de mille-pattes, d'araignées et de vers de terre. La zone de répartition du typhlops vermiculaire en Europe comprend les régions de Monténégro, de Macédoine, la Bulgarie méridionale, l'Albanie, la Grèce, la Chypre et la Turquie. Il n'est pas dangereux pour l'homme malgré ce que transmettent les croyances populaires (Valakos, Dimaki et Pafilis 2004 : 90-91 ; Ferri 2002 : 50).

En effet, dans l'imaginaire populaire, ce petit serpent inoffensif d'allure et de nature est représenté comme un animal redoutable. Sur l'île de Lesbos, en particulier à Vafeios (P.6), la légende dit que le typhlops vermiculaire ne peut être tué avant le coucher du soleil. Par ailleurs, à Agia Paraskevi (P.11), à Plomari (P.17) et à Lambou Myloi (P.19), on croit que celui qui a été piqué par le typhlops vermiculaire va mourir après le coucher du soleil, tandis qu'à Stypsi (P.10) et à Mytilène (P.23), on raconte que la mort va venir avant que le soleil ne « revoie » celui qui a été piqué par ce serpent ; pour échapper à ce sort, il faut que quarante filles, portant toutes le prénom 'Maria', le secouent pendant quarante jours.

Notons que le rituel du « secouement » par les quarante « Maria » revient à Pigi (P.20), où l'on retrouve un rituel analogue pour soigner la piqure dangereuse du mille-pattes, qui est ici désigné par la formation [saradapudar¹usa] « quarante pattes » (cf. § 6.14). D'autre

⁵⁸ Photographie : Dr Maria Dimaki, Goulandris Natural History Museum, Athens

part, selon l'APGM, 'Maria' et 'Yannis' sont les anthroponymes les plus souvent utilisés dans les dictons, les proverbes et les récits. De plus, ils sont souvent présents dans les désignations de motivation anthroponymique (cf. aussi § 6.21 et § 6.24).

À l'extérieur du domaine lesbien, le DHGM (1933, sous *ανήλιαστος*) atteste dans le Péloponnèse une croyance construite sur une représentation analogue du reptile, selon laquelle celui qui a été piqué par le typhlops guérit seulement s'il reste dans un endroit non ensoleillé DHGM (1933, sous *ανήλιαστος*).

Parmi les caractéristiques physiques et comportementales de cet animal relevées à Lesbos, dans les descriptions de nos informateurs, celle qui revient le plus souvent est sa nature lucifuge et surtout le fait que ce reptile est habituellement caché sous les pierres et dans le sol. Dans ces mêmes descriptions, on observe fréquemment qu'il est difficile de tuer le typhlops ou aussi de le couper, ce qui était déjà mis en évidence chez Elien (VIII, 13), qui a transmis l'information suivante : « il a une peau coriace que l'on met beaucoup de temps à couper ».

La propriété morphologique qui fait de sa queue un élément corporel presque identique à sa tête a donné naissance à une croyance relevée à Vafeios (P.7), selon laquelle, le reptile peut avancer par les des deux côtés à la fois, la partie postérieure et la partie antérieure.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.7/Annexes)

Les désignations du typhlops vermiculaire relevées à Lesbos sont cohérentes avec les représentations populaires évoquées ci-dessus puisqu'elles évoquent d'une manière ou d'une autre le motif « soleil » (cf. gr. mod. *ήλιος*) :

- ['iλus] (PP. 2-4, 11, 13-15, 17, 18, 21, 22)
- [an'iλus] (PP. 1, 5-11, 19, 20)
- [aη'iλus] (PP. 19, 23, 24)
- [n'iλus] (P.16)
- [ad'iλus] (PP.12, 13)
- [t'iλus] (PP.13, 18, 21)
- [at'iλus] (P.13)

Parmi ces formes paronymiques, la désignation ['iλus], très répandue dans les parlers méridionaux et occidentaux de l'île, désigne également le soleil dans les parlers de l'aire étudiée. Plus répandues dans l'aire septentrionale et orientale de l'île, les variantes [an'iλus] et

[an^hi^hlus] présentent le préfixe privatif [an-] qui précède la base lexicale [i^hlus] « soleil ». Notons que les deux variantes, [i^hlus] « soleil » et [an^hi^hlus] « sans soleil », coexistent dans le parler d'Agia Paraskevi (P.11). Selon le DHGM (1933, sous *ανήλιαστος*), ce serpent est également appelé « sans soleil » dans d'autres variétés grecques modernes, où nous retrouvons des formes similaires telles que *ανήλιαστος* (Peloponnèse, Grèce Centrale) et *ανήλιος* (Rhodes, Chios, Chypre). Étant donné le caractère lucifuge de cet animal et probablement le fait qu'il vit dans des galeries souterraines ou sous des pierres, nous pensons que la motivation de ces désignations est liée à l'habitat ainsi qu'au comportement de ce reptile. Dans l'imaginaire populaire ce trait aurait fait l'objet de diverses (ré)interprétations instaurant un lien mythifiant entre ce serpent, supposément venimeux, et le soleil. Ainsi la forme [i^hlus] pourrait être le résultat d'un changement lexical (avec la chute de l'élément privatif) qui ne détacherait pas pour autant des croyances populaires dans lesquelles l'élément principal est le soleil. La forme [n^hi^hlus] (P.16), relevée de manière isolée à Palaiochori (P.16), pourrait être interprétée de deux façons. Son signifiant étant très proche de la forme préfixée [an^hi^hlus] « sans soleil », cette désignation pourrait être le résultat de la chute de voyelle initiale. La deuxième explication rend compte de l'existence de la forme [n^hilus] désignant le soleil, dans une variété limitrophe (Kretschmer 1975 [1905] : 213). La consonne nasale initiale est interprétée par Kretschmer (1975 [1905] : 213) comme étant le résultat de l'influence du déterminant défini de l'accusatif susceptible de précéder la forme : cf. lesb. [tun^hi^hlu]. Par conséquent, on pourrait interpréter notre désignation du typhlops [n^hi^hlus] comme une évolution à partir de cette base où la nasale initiale se serait palatalisée par effet du contact avec la voyelle antérieure haute.

La variante [ad^hi^hlus] pourrait être envisagée comme le résultat d'une attraction paronymique de [an^hi^hlus] avec la forme [a(n)di^hla] « reflet du soleil » (cf. gr. mod. *αντηλιά*) que nous retrouvons dans les parlers de l'île. Deux variantes probables, l'une avec assourdissement de l'occlusive en attaque de la deuxième syllabe [at^hi^hlus], et [t^hi^hlus] avec aphérèse de la voyelle initiale, se rencontrent sporadiquement dans la même zone (méridionale) et toujours en co-occurrence avec la forme [i^hlus]. Notons que les formes [ad^hi^hlus], [at^hi^hlus] et [t^hi^hlus] se trouvent en co-occurrence à Vrissa (P.13).

Étant donnée la répartition géographique restreinte du typhlops vermiculaire en Europe, nous ne disposons pas de données zonymiques de cette aire afin de pouvoir comparer nos données motivationnelles et avoir plus d'éléments sur la représentation de ce serpent dans la conscience populaire, qui auraient probablement joué un rôle à la meilleure compréhension de nos données.

6.8 Orvet des Balkans

Ophisaurus apodus⁵⁹, famille des Anguidés



L'orvet des Balkans est un lézard très souvent confondu avec les serpents à cause de sa morphologie : il peut mesurer jusqu'à 1,5 m et il n'a pas de pattes ; les écailles qui couvrent ses yeux servent de paupières, ce qui constitue une autre caractéristique commune avec les serpents. Cependant ses mouvements sont plus maladroits et plus

lents que ceux des serpents. Il est de couleur rouge-marron ou gris-noir avec un pli longitudinal et latéral s'étendant de l'arrière de la tête au cloaque. Il se nourrit d'insectes et d'escargots et grâce à sa grande taille, il peut même manger de jeunes rongeurs ainsi que de petits serpents. L'orvet des Balkans n'est pas dangereux pour l'homme (Valakos, Dimaki et Pafili 2004 : 86-87).

Les écailles qui couvrent ses yeux et ses mouvements maladroits et lents sont sans doute deux éléments à l'origine d'une représentation populaire, très répandue sur l'île ainsi que dans tout le domaine grec, qui conçoit l'animal comme aveugle. Cette croyance qui émerge des enquêtes menées dans la majorité de nos points où les informateurs considèrent justement que l'orvet ne voit pas, se manifeste sous diverses formes dans les différentes localités. Par exemple, pour les habitants de Vafeios (P.7) l'orvet a un œil, alors qu'à Skoutaros (P.5) on croit qu'il n'a pas d'yeux du tout ; à Eressos (P.2), il est censé voir seulement le samedi et à Agiasos (P.15), on spécifie qu'il peut voir le samedi mais seulement pendant une heure. L'image du reptile devient même dangereuse dans certains cas, comme cela apparaît dans le témoignage de notre informateur d'Eressos (P.2) :

- [ʼama ði tu s'avatu 'opjun tʃidr'oʃ θa dun tiʼos i zo i 'aθripus || 'ini ðiʼitiri'oðis fið tʃi tu katar'aʃtʃi i θjos na vlep mɲa fur'a ti vðum'aða tʃi m'era aft'i na ni s'avatu]
Quand il voit le samedi, celui qu'il va piquer – soit homme soit animal – il va mourir ; c'est un serpent vénéneux et Dieu l'a condamné à ne pouvoir voir qu'une fois par semaine, le jour de samedi.

⁵⁹ Photographie : Dr Maria Dimaki, Goulandris Natural History Museum, Athens

Dans le reste du domaine grec nous retrouvons cette même croyance dans le Péloponnèse, en Thessalie, en Grèce Centrale, en Macédoine, en Thrace, sur l'île de Samos et de Leucade (APGM). Le jour où le reptile est capable de voir varie selon les régions bien qu'il reste toujours un jour sacré : le samedi (Péloponnèse, Thessalie, Leucade, Grèce Centrale, Macédoine) ou bien le jour de la fête de Saint Georges (Grèce Centrale, Thessalie, Thrace, Samos) ou sinon le Vendredi Saint (Thessalie). Plus particulièrement, dans la conscience populaire, le jour de la fête de St Georges correspond au jour où l'orvet pourrait voir soit seulement le matin et jusqu'à ce que la messe se termine (Thrace), soit seulement pendant une heure (Samos). Par ailleurs, à Eubée et en Thrace, on dit que Saint Georges a rendu l'orvet aveugle parce que ce dernier a essayé de mordre son cheval ou le saint lui-même. En outre, à Eubée on croit que le saint, comme deuxième punition, a tracé le reptile avec son épée, commençant par ses yeux, sur les deux côtés, d'où les deux plis qui parcourent le corps de l'orvet. La cécité est accompagnée d'une surdité présumée dans les représentations du reptile en Macédoine et à Ikaria où l'on dit respectivement que « pendant six mois il ne voit pas et les six mois suivants il n'entend pas » ou bien « un mois il ne voit pas et le mois suivant il n'entend pas » (APGM).

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.8/Annexes)

De manière cohérente avec la représentation dominante de la petite bête comme non voyante, l'orvet des Balkans est désigné dans les variétés de Lesbos par des formes construites toutes sur le motif « aveugle ».

Les désignations [tifʎ'its] (PP. 3-5, 9-15, 18-24) ; [cifʎ'ics] (P. 2) ; [cifʎ'its] (PP. 3, 17) ; [tifʎ'iks] (PP. 16, 17) ; [cifʎ'iks] (P.17) ; [sfʎ'its] (P.1) et [c'or tifʎ'its] dans les variétés septentrionales de l'île (PP. 6-8) sont les continuateurs du gr. anc. *τῶφλός* « aveugle » avec le suffixe *-ίτης*, utilisé pour former des noms masculins véhiculant les caractéristiques que la base exprime. Elles présentent toutes le phénomène de la chute de la voyelle [i] atone post-tonique, caractéristique des parlers de l'île selon le modèle [tifʎ'itis] > [tifʎ'its]. Des formes plus sporadiques [cifʎ'ics], [cifʎ'its], [cifʎ'iks] et [tifʎ'iks] manifestent le phénomène du passage du [t] à [c] dans un contexte de voyelle palatale suivante, réalisée ou sous-jacente, ainsi qu'une évolution vers une articulation plus postérieure de l'occlusive palatale non voisée

– de [c] à [k] – dans [tɪfʎ'iks] et [cɪfʎ'iks]⁶⁰, favorisée sans doute par la perte du contexte de palatalisation après l'effacement de la voyelle [i] en position atone⁶¹. Quant à la forme composée [cor tɪfʎ'its], elle a la particularité de répéter le motif « aveugle » véhiculé une première fois par le turc *kör* « aveugle » (FTS 1962, sous *kör*) et une deuxième par le composant [tɪfʎ'its]. Enfin, la variante [sfʎ'its] présente un phénomène d'assimilation progressive de [t] en contact avec la consonne fricative labiodentale qui produit le changement du mode d'articulation de l'occlusive avec une évolution en fricative et conservation du lieu d'articulation commun aux deux segments.

Chantraine (1968, sous *τῶφομαι*) reporte les formes gr. anc. *τυφλίας*, *τυφλῆνος* et *τυφλίνης* désignant des serpents ainsi nommés, comme l'auteur le spécifie, à cause de leurs petits yeux, qui pourraient être effectivement des orvets.

Dans les variétés grecques modernes, des formes corrélées avec la même famille étymologique que les désignations vues ci-dessus pour Lesbos – bien que parfois élargies par d'autres formateurs – sont bien représentées : cf. *τυφλίτης* (Péloponnèse, Grèce centrale, Eubée, Zakynthos, Patmos, Amorgos) ; *τυφλίτ'ς* (Lemnos⁶², Imvros, Thrace, Samos, Macédoine, Épire, Thessalie, Leucade) ; *τυφλίνης* – un continuateur du gr. anc. *τυφλίνης* « *Ophisaurus apodus*, *Pseudopus apodus* » (AGEL 1968, sous *τυφλάγκιστρον*) – (Péloponnèse) ; *τυφλίνακας*, avec le suffixe augmentatif *-ακας*, (Péloponnèse, Eubée, Icarie) ; *τυφλίταρος*, avec le suffixe augmentatif *-αρος*, (Naxos) ; *τυφλίτας*, avec le suff. flex. masc. – *ας* (Corfou, Zakynthos) (APGM). Dans les variétés de Thrace, nous retrouvons même un type avec redoublement de la motivation « aveugle » dans l'occurrence *κιόρ τυφλίτης*, analogue à celui que nous avons relevé à Molyvos, à Vafeios et à Skala Skamnias, à Lesbos.

La croyance selon laquelle la cécité de l'animal se révèle à un moment particulier de la semaine émerge dans la désignation attestée en Macédoine, *σαββατιανός*, c'est-à-dire « celui qui arrive le samedi », comme nous l'avons également évoqué dans les témoignages des locuteurs d'Eressos et d'Agiasos. Dans le domaine roman, c'est l'idée que l'orvet est dangereux un jour spécifique de la semaine qui est véhiculée par des désignations telles que occ. [p'iko dib'endres], glc. [p'ika βj'ernes] et cat. [p'ikəðiβ'enrrəs] « pique-vendredi » (Dalbera 1993 : 397). Sébillot (1968 : 273) atteste même une légende liée à ce type de

⁶⁰ Cf. § 3.2.1

⁶¹ Cf. le cas analogue de [lafj'aks] dans le §6.5.

⁶² Belitsos (1999 : 139)

désignations, selon laquelle « [...] l'orvet se nomme vendredi dans la Gironde, parce qu'il ne mord que ce jour-là ».

Une série de travaux sur les désignations de l'*Anguis fragilis* – une autre espèce d'orvet de la famille des *Anguidés* – dans l'espace roman ont permis de relever une fréquence importante de ce motif dans la globalité du domaine (Dalbera 1993, 1997, 2001, 2006a) :

« un mode de désignation fondamentalement unitaire paraît caractériser l'ensemble de la Romania. L'*Anguis fragilis* des naturalistes y est, avant tout, au plan de la conscience populaire telle qu'elle nous est révélée par la langue, le serpent aveugle, l'aveugle. Ce type fondamental est bien représenté au Portugal, attesté en Espagne, présent en France, relevé en Belgique et en Suisse, dominant et multiforme en Italie en Roumanie et en Moldavie » Dalbera (1997 : 205).

Les désignations romanes motivées par la cécité supposée de l'animal renvoient à de nombreuses sources latines : cf. ORBUS « privé de la vue », CÆCUS « aveugle », ABOCULIS « aveugle », LUSCUS « borgne » ou « myope », *BORNIUS « borgne » ou « aveugle », THWAIRHS « oblique, de travers » et *SLIMB « oblique, de travers, de biais » (Dalbera 2006 : 207).

En dehors du domaine grec et roman le motif « aveugle » revient dans les dénominations de l'orvet en turc *kör yılan* « aveugle » + « serpent » (FTS 1962, sous orvet), en basque *sugitsua*, en allemand *blindschleiche* et en anglais *blind-worm* (Dalbera 2006 : 206).

6.9 Lézard vert des Balkans

*Lacerta trilineata*⁶³, famille des Lacertidés



Le lézard vert des Balkans, que l'on rencontre en Europe de l'est et en Turquie, est la plus grande espèce de lézard qui existe en Grèce. Il s'agit d'un reptile qui mesure 50 cm environ et dont la queue est le double de son corps. Il est craintif, rapide dans ses déplacements et se nourrit d'insectes et d'arthropodes mais aussi des plantes, vivant dans les heures diurnes, dans un habitat terrestre et surtout humide. Les mâles

adultes sont d'une couleur verte avec du jaune sur les côtés et sur le ventre ; trois lignes claires sur le dos sont caractéristiques des jeunes individus (Valakos, Dimaki et Pafilis 2004 : 82-83).

La propriété singulière de la queue des Lacertidés, c'est-à-dire sa prédisposition à se rompre et à se régénérer – phénomène que les herpétologistes associent à une manœuvre du lézard pour échapper à ses prédateurs – se trouve à la base de croyances qui lui attribuent un pouvoir de régénération (Amigues 2006 : 22 ; Burton 2002 : 269), comme celle qui nous est transmise pour le monde grec antique par Elie (II, 23) :

« Si, de propos délibéré ou de manière accidentelle, vous frappez un lézard avec un bâton et que vous le coupez en deux, aucune des deux parties ne meurt, et les deux moitiés continuent d'avancer et de vivre séparément et chacune de son côté, en se traînant sur deux pattes. Par la suite, lorsqu'elles se rejoignent (et il est fréquent que la partie postérieure rejoigne l'autre), les deux parties qui étaient séparées se réunissent et s'assemblent. Une fois qu'il a retrouvé son unité, le lézard, malgré son accident que trahit une cicatrice, se met à courir en tous sens et retrouve son mode de vie antérieur, à l'instar des individus de cette espèce qui n'ont pas fait cette expérience ».

Selon Gaillard-Seux⁶⁴ (1998 : 100), cette « [...] vitalité attribuée à l'animal était probablement la raison essentielle de sa présence dans des recettes de magie médicale ». En effet, dans l'antiquité grecque si plusieurs espèces de lézard étaient utilisées en magie, la plus employée dans ce domaine était certainement le lézard vert qui était destiné surtout à

⁶³ Dessin : Valakos, Dimaki et Pafilis (2004)

⁶⁴ Gaillard-Seux (1998 : 94) se réfère à la *Lacerta viridis*, une espèce de lézard vert de la même famille, très similaire et plus répandue que la *Lacerta trilineata* : « c'est le lézard le plus courant après le lézard des murailles (*Lacerta muralis*) ».

fabriquer des remèdes médicaux pour guérir les yeux (Gaillard-Seux 1998 : 102 ; Élien V, 47).

Dans le monde grec contemporain, le caractère magico-religieux du lézard est reconnu et présent dans certaines pratiques apotropaïques attestées dans les régions de Macédoine et d'Épire. Notamment, selon l'APGM, en Macédoine, la veille du premier mai, les enfants prononcent une formule en frappant avec une pelle dans tous les coins de la maison et de l'étable afin de chasser les reptiles à leur arrivée :

« φιβγάτι φίδια κι γκουστιρίτσις, να μη σας βρει ου Μάης κι θα σας κόψει του κιφάλι. »
Partez serpents et lézards afin que mai ne vous trouve et qu'il ne vous coupe pas la tête.

En Épire, un rituel analogue – cette fois christianisé – est pratiqué le 24 mars, la veille du jour de l'Annonciation, par des enfants qui frappent des grands plats métalliques en prononçant une formule qui est une variante de la précédente :

« φιηγάστι φίδια κι κουστέρια / γιατ'έρχιτι ου Βαγγιλισμός / μι τα σπαθιά στα χέρια »
(APGM)
Partez serpents et lézards parce que l'Annonciation arrive avec des épées à la main.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.9/Annexes)

Les désignations du lézard vert relevées à Lesbos se répartissent dans deux groupes :

a) les continueurs du gr. anc. *σαύρα* « lézard », couvrant la partie orientale de l'île :

- [s'avra] (PP. 1, 6, 7, 9, 13, 20, 21)
- [kulus'avra] (PP. 16, 24)
- [kulus'afra] (PP. 14, 15, 17-20, 22, 23)
- [kulufr'asa] (P.13)

b) les formes, plus énigmatiques au premier abord, amplement diffusées surtout dans les parties centrale et ouest de l'île :

- [skudul'aða] (PP. 1-3, 9)
- [askudul'aða] (P.5)
- [skudil'aða] / [askudil'aða] (P. 4)
- [skumidal'aða] (PP. 8, 9)
- [skumidil'aða] (PP. 7, 8, 9)
- [skudrumil'aða] (P.11)
- [skatumil'aða] (P.10)
- [skuduml'ar] (P.21)

La première désignation figurant dans la liste du premier groupe, la forme fém. [s'avra], constitue une dénomination générique de différentes espèces de lézards dans la koinè grecque moderne. La plupart des étymologistes considèrent la représentation sous-tendue par la base gr. anc. *σαύρα* « lézard » comme inaccessible (Chantraine 1968, sous *σαύρα* ; DKGM 2001 [1998], sous *σαύρα* ; Babiniotis 2002, sous *σαύρα*). Une piste pour l'élucidation de *σαύρα* a été suggérée par Amigues (2006 : 22-24) qui interprète cette désignation en se fondant sur la tendance – que nous avons déjà évoquée – de la queue du reptile à se régénérer : cette auteure considère la propriété du lézard comme une « réalité concrète, familière aux Anciens » et suggère de considérer *σαύρα* comme formé de deux parties, l'une rattachée au gr. anc. *σάος* (cf. att. *σῶς*) « sain et sauf, en bonne santé » (Chantraine 1968, sous *σῶς*), l'autre au gr. anc. *οὐρά* « queue ».

Les autres désignations de ce groupe, [kulus'avra], [kulus'afra], [kulufr'asa], apparaissent comme des formes composées d'une deuxième partie que nous pouvons toujours rattacher au gr. anc. *σαύρα* et d'un premier élément [kulu-]. Cette dernière séquence pourrait être envisagée de différentes manières. Une première hypothèse consiste à rapprocher [kulu-] de la forme gr. anc. *κωλώτης* « lézard » que Chantraine (1968, sous *κῶλον*) rattache au gr. anc. *κῶλον* « membre d'un animal ou d'un homme, en particulier les jambes », se basant sur l'idée que « [...] l'animal peut, pour se dégager, rompre sa queue qui repoussera ». Le sémantisme de la « queue coupée » se rencontre également dans le cas de l'adjectif gr. mod. *κολοβός*, qualifiant des animaux dont la queue est coupée (DKGM 2001 [1998], sous *κολοβός*) et remontant au gr. anc. *κολοβός* « mutilé, tronqué, raccourci ». Chantraine (1968, sous *κόλος*) considère ce terme comme un dérivé du gr. anc. *κόλος* employé pour désigner les bœufs, les chèvres et d'autres animaux qui normalement devraient avoir des cornes, mais sur lesquels ces appendices n'ont pas poussé. Une autre interprétative du composant lesb. [kulu-] autorise une comparaison avec le gr. mod. *κόλος* « cul », continuateur du gr. méd. *κόλος* « cul », faisant allusion à la partie postérieure du lézard qui reste exposée quand la queue est coupée. Notons que le gr. méd. *κόλος* « cul » est considéré par le DKMG (1998, sous *κόλος*) comme un continuateur du gr. anc. *κῶλον*, que nous venons de mentionner plus haut.

Les variantes de cette famille sont le résultat de phénomènes phonétiques qui affectent l'attaque de la dernière syllabe. Plus spécifiquement, la variante majoritaire, diffusée dans la zone sud-orientale de l'île, présente une évolution de la consonne fricative labiodentale voisée qui devient non voisée. Comme nous allons l'exposer dans les paragraphes suivants, cette

variation est également attestée dans d'autres aires du domaine grec où l'on relève *κολοσάφρα*, *κολυσάφρα*, etc. Une variante avec métathèse des deux dernières syllabes (ou peut-être des attaques de ces syllabes), [kulufr'asa], a été relevée seulement dans une localité au sud de l'île. La variation phonétique fréquente dans les noms du petit animal pourrait être la conséquence du tabou qui pèse sur lui : ce caractère est en effet attesté par Chantraine (1968, sous *σαύρα*), Zelenin (1989 [1929-1930] : 170) et Alinei (2001 : 342). Plus particulièrement, Alinei (2001 : 342) et Chantraine (1968, sous *σαύρα*) précisent le fait que dans plusieurs domaines linguistiques européens les noms du lézard présentent une sorte de typologie des noms tabous, c'est-à-dire, un grand nombre de noms, légèrement proches phonétiquement, caractérisés par des variations multiples. En effet, la grande diversité des désignations du lézard dans le domaine grec, comme nous allons constater ci de suite, corroborent cette constatation.

La pléthore de variations phoniques est confirmée par l'APGM qui atteste de nombreuses données comparables au type lesb. [kulus'avra] : *κολοσαύρα*, *κολοσαύρα* (Skyros, Rhodes, Kythnos, parlers du Pont) ; *κολοσάφρα* (Eubée) ; *ακολισαύρα* (est de la Crète) – cf. gr. mod. *άκωλος* « sans cul » – ; *κολισαύρα* (Crète) ; *κολιτσάφρα* (Crète, Péloponnèse) ; *κολυσάφρα* (parlers du Pont) ; *κοροσαύρα*, *γκοροσαύλα* (Kos) ; *κουρσάβλα*, *κουρτσάβλα* (Péloponnèse) ; *γκορολαύλα* (Kos) ; *χωροσάφρα* (parlers du Pont) ; *χολοσαύρα* (Tinos) ; *χολισαύτρα* (parlers du Pont) ; *χολσάφρα* (parlers du Pont) ; *χουσαύλα*, *χρουσαύλα* (Chios) ; *χρουσαφλίδα* (Anafi).

Le premier composant des variantes *χρουσαύλα* et *χρουσαφλίδα*, qui apparaissent minoritaires, pourrait être le fruit d'une remotivation : l'opacité relative de la séquence initiale [kulu-] pourrait avoir induit à une réinterprétation de celle-ci comme rattachée au type gr. mod. *χρυσός*, *χρυσός* « doré, jaune » (< gr. méd. *χρυσός*) avec référence à la couleur du lézard.

D'autres désignations reportées dans l'APGM, *κιτρινοσκουταρέλλα*, *κιτρινογκουστέρα*, *τσιτρινοφούστερας* (Péloponnèse) et *κιτριναστέρα* (Samos), semblent motivées également par la couleur jaune de l'animal. Notamment, dans ces occurrences, l'idée de « jaune » est véhiculée par le composant commun au gr. mod. *κίτρινο* « jaune », associé à un deuxième lexème, continuateur du gr. méd. *γουστερίτσα* « lézard », que nous allons développer de manière plus détaillée ci-après. Produite sur le même modèle, les désignations relevées respectivement à Samos et à Kozani *πρασ'ναγουστέρα* (Zafeiriou 1995 : 570) et *πρασ'νουγκούστιαρας* (2003 : 259), mettent encore une fois en avant la couleur comme

propriété lexicogène : en effet, le premier composant de ces formes est motivé par la couleur verte (cf. gr. mod. *πράσινο* « vert »).

Dans le cas des désignations *κωλόσταυρος* (Kos), *κωλοσταυρού*, *κωλοσταυρέα*⁶⁵ et *κωλοστραβιά* (Eubée), similaires au type lesb. [kulus'avra], nous remarquons une analogie phonique entre leur deuxième composant et le gr. mod. *σταυρός* « croix ». Cette proximité formelle s'observe également dans les désignations du lézard relevées à Corigliano d'Otranto (Salento) : *σταυρίκα* (APGM) et [stavr'ikula] (P.748) (AIS, c. 449). L'opacité du composant [savra] nous induit à penser qu'il pourrait s'agir du résultat de l'attraction paronymique entre [s'avra] [stavr'os]. Cependant, le lien motivationnel qui pourrait avoir agi au niveau des signifiés nous reste opaque.

Le deuxième groupe de désignations du lézard présentes sur l'île montrent également une variation formelle assez importante et paraissent partiellement opaques à une première lecture à l'exclusion des séquences que nous interprétons comme des affixes : le suffixe fém. gr. mod. [-'aða] et le suffixe dim. ntr. gr. mod. [-ar]. Toutefois, nous allons tenter d'élucider ces désignations avec l'aide des données lexicales diffusées dans l'espace grec plus élargi.

Les formes relevées par nos enquêtes ne semblent pas isolées. Elles apparaissent assez proches de celles relevées dans deux îles limitrophes de Lesbos : *σκουνδλάδ* à Lemnos (APGM) et *σκουντουλάδ* à Imvros (Xeinos 1981 : 162). Dans d'autres aires du domaine grec, on relève des attestations qui apparaissent partiellement similaires. Notamment, selon l'APGM et le DHGM (1933, sous *γουστερίτσα*), il s'agit de créations lexicales telles que *σκουνταρέλλα* (Péloponnèse) ; *σκουνταρίκα*, *σκοδιρίκα*, *σκουδιρίκα*, *σκουδουρίκα* (Macédoine) ; *σκουνδαρίτσα* (parlers du Pont), *σκουδιρίτσα* (Thessalie, Macédoine), *σκουντερίτσα* (Grèce Centrale), *σκουντουρίτσα*, *σκουτιρούδα* (Macédoine) ; *σκοδερίκλα* (Thrace) ; *κουντιρίτσα* (Épire) ; *κοτερίτσα*, *κουτιρίτσα* (Grèce Centrale) ; *κουτερίτσα* (Épire) ; *κουστερίκα*, *κοσταρίτσα* (Macédoine), *κουστερίζα* (Thrace), *γουστερούδα* (Macédoine), *γκουστρίτσα* (Roumeli), *αγκουστιρίτσα* (Skopelos), *αυγουστερίτσα* (Épire), *βουστερίτσα* (Céphalonie), *βοστερίτσα* (Corfou), *μπουστιρίκα* (Macédoine). Babiniotis (2002, sous *σαύρα*) attestent des formes supplémentaires sans pour autant nous fournir des informations

⁶⁵ Nous ne disposons pas des données aréales pour les formes *κωλοσταυρού* et *κωλοσταυρέα* citées par Babiniotis (2002, sous *σαύρα*).

concernant leur distribution aréale : cf. *κοσπερίτσα, σκουντέρα, κουστέρα, γουστέρα, γκουστέρα, αγκουστέρα, φουστέρα*.

Selon le DHGM (1933, sous *γουσπερίτσα*), ces formes sont apparentées au gr. méd. *γουσπερίτσα* « lézard » < slave *gušter* « lézard » (DKGM 2001 [1998], sous *γουσπερίτσα* ; Babiniotis 2002, sous *γουστέρα*). Elles sont créées à partir d'une base [γuster–] avec, dans certains cas, (cf. les attestations de Babiniotis) la marque flex. fém. [–a], mais surtout des suffixes diminutifs : cf. [–^lela] mais principalement [–^litsa] et [–^luða]. Les suffixes peuvent éventuellement subir aussi des changements aboutissant à des formations du type : [–^lika], [–^likla], [–^liza].

Dans ce groupe de désignations bien variées, nous repérons des occurrences comme *γουστέρα, κουστέρα* et *σκουντέρα* qui semblent témoigner un passage de la base [γuster–] / [kuster–] à des variantes avec [s] – [skuter–] / [skuder–] – que nous interprétons comme le résultat d'une métathèse qui a intéressé la consonne fricative apico-alvéolaire suivie d'une occlusive qui se trouvent à l'intérieur des séquences originelles (cf. [kuster–] > [skuter–]), phénomène suivi du voisement éventuel de la consonne [t], conséquence du nouveau contexte intervocalique qui se produit. Ce type de métathèse confirmerait le principe de maximisation des attaques, selon lequel, l'attaque de la syllabe à l'initial absolu d'un mot tend à attirer un maximum de consonnes (Blevins 1996).

Les voyelles de ces formes sont également intéressées par une alternance : [a] / [e] / [i] / [u], comme cela s'observe dans le cas de *σκουνδαρίτσα, σκουντερίτσα, σκουδιρίτσα, σκουτιρούδα, σκουντουρίτσα*. La variation dans les désignations relevées à Lesbos est plus réduite puisque la voyelle de la deuxième syllabe alterne entre [i] et [u], comme dans [skudil'aða], [skudul'aða]). La ressemblance des formes relevées à Lesbos avec celles que nous avons citées pour les autres aires de l'espace grec et plus précisément l'analogie que présentent les bases [skudur–] et [skudul–] ou bien [skudir–] et [skudil–] nous mène à supposer que les dénominations comme [skudul'aða] du domaine lesbien ([skudul–] + suff. [–^laða]) pourraient être aussi des continuateurs du gr. méd. *γουσπερίτσα* « lézard ».

Si on accepte ce rattachement, les variantes [askudul'aða] et [askudil'aða] manifesterait simplement une voyelle [a–] prothétique – processus assez commun dans le domaine lesbien cf. [çil'ona] / [açil'ona] « tortue », [vð'ela] / [avð'ela] « sangsue », [sf'iga] /

[asf'iga] « guêpe » –, tandis que les désignations [skudrumil'aða], [skumidil'aða] et [skuduml'ar] montrent une modification que nous ne sommes pas en mesure de traiter.

Une dernière forme repérée à Lesbos, [skatumil'aða], présente une base probablement réinterprétée par attraction paronymique du type lexical *σκατά* « merde » présent en gr. mod. qui nous fait penser à la tendance de certains animaux frappés par le tabou à être désignés par des noms qui les offensent, comme cela a été mis en évidence dans le chapitre 6.

Selon les données inédites relatives à la synthèse du lézard de l'ALiR, la multitude des formes paronymiques observée dans le domaine grec est également attestée dans le domaine gallo-roman, et plus spécifiquement dans l'espace gascon et catalan où l'on atteste une diversité des formes très semblables les unes aux autres et non réductibles à l'unité étymologique d'après les règles des évolutions régulières.

6.10 Gecko turc

*Hemidactylus turcicus*⁶⁶, famille des Geckonidées



Le gecko turc constitue, tout comme la tarente (*Tarentola mauritanica*), une des espèces des Geckonidées les plus communes que l'on rencontre autour du bassin méditerranéen. Il s'agit d'un petit lézard d'environ 10 cm, ayant une queue aussi longue que son corps. Sa peau est couverte de tubercules

blanchâtres, son dos est de couleur jaunâtre à brun rosé marbré de brun. Il vit dans les murs de pierres sèches, de rochers, de maisons ainsi que les troncs des arbres. Le gecko grimpe extrêmement bien grâce à ses doigts pourvus des lamelles adhésives et il est principalement crépusculaire et nocturne. Il se nourrit d'insectes et d'araignées souvent capturés à proximité de sources d'éclairage et il émet un cri ressemblant à un miaulement. (Burton 2002 ; Valakos, Dimaki et Pafilis 2004 : 78).

Dans l'imaginaire populaire des habitants de l'île, ce petit reptile inoffensif, que l'on rencontre souvent dans les petites chapelles de la campagne, est associé à la communion (vin et pain) de la religion chrétienne. Plus précisément, dans plusieurs localités (PP. 6, 7, 9, 15), on croit que le gecko est tombé dans le vin de la communion ; à Molyvos (P.6), on dit même que le pape qui l'a bu, est décédé. Par conséquent, à Mandamados (P.9) et à Vrissa (P.13), on croit que l'église a excommunié le petit animal. Dans certains cas, les récits vont encore plus loin : tuer un gecko vaut 40 messes (P.17), le tuer le samedi vaut une communion (P.7), le vendredi⁶⁷ correspond à la construction d'une église (P.15). Une croyance similaire, encore une fois en relation avec la religion chrétienne, est connue dans le folklore d'autres îles de l'espace grecophone : à Eubée, le fait de tuer trois geckos avec la main droite peut équivaloir

⁶⁶ Photographie : Dr Maria Dimaki, Goulandris Natural History Museum, Athens

⁶⁷ Nous rappelons que le vendredi et le samedi sont des jours déjà présents dans des légendes tant de l'aire de Lesbos que de l'aire grecque plus ample, liés aux désignations de l'orvet des Balkans (cf. §6.8) ainsi que du typhlops vermiculaire (cf. § 6.7). Dans le domaine roman le vendredi est évoqué dans le cas des désignations de l'orvet (Dalbera 1993).

à une messe et dans la tradition de l'île ionienne de Corfou, le petit animal est censé avoir mordu la Madone (APGM).

Dans notre aire d'enquête, le caractère supposé venimeux du gecko se manifeste également dans d'autres croyances. Dans la localité de Plomari (P.17), les informateurs ont mentionné une légende qui raconte que le gecko aurait contaminé l'eau dans laquelle il aurait vomi, alors qu'à Eressos (P.2), un récit explique que la peau sur laquelle marche un gecko se couvre de plaies.

On retrouve cette image, manifestement négative, du gecko dans une légende de la Grèce antique transmise par Elieen (IX, 19) : si le gecko « glisse dans du vin et se noie, cela n'a aucune conséquence fâcheuse ; mais s'il tombe dans de l'huile et meurt, il rend l'huile malodorante, et celui qui en goûte se met à fourmiller de poux ». En effet, les deux croyances, de structure analogue, partagent le caractère nuisible du gecko, lié au vin, à l'eau ou bien à l'huile, tous des liquides importants pour l'alimentation, l'économie et la culture des communautés méditerranéennes.

Le caractère nuisible de ce saurien, tant pour les aliments que pour l'homme avec lesquels il a un contact, est attesté aussi en Sicile. Notamment, Gulino, Mocciaro et Trovato (1976 : 428) reportent une croyance très répandue sur l'île selon laquelle les aliments qui se trouvent en contact avec le gecko sont contaminés par l'animal et le sang de celui qui le touche se fige.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.10/Annexes)

Les désignations du gecko turc à Lesbos sont des continuateurs du gr. méd. *σαμαμίθιον*, forme hypocoristique du gr. méd. *σαμιάμινθος* (DKGM (2001 [1998], sous *σαμαμίδι* ; Babiniotis 2002, sous *σαμαμίδι*) :

- [samɲam'ið] (PP. 2-8, 10, 18, 23, 24)
- [ʃamɲum'ið] (P.22)
- [ʃumɲam'ið] (PP. 13, 22)
- [ʃimɲam'ið] (PP. 9, 11, 13, 16, 17, 19)
- [simɲam'ið] (PP. 1, 20, 21)
- [ʃimɲum'ið] (PP. 12, 15, 19)
- [tsimɲam'ið] (P.21)
- [pʃapʃam'ið] [psapsam'ið] (P.18)

La distribution aréale de ces désignations montre que la variante [sɑmpɑm'ið] présente le plus grand nombre d'occurrences dans les parties occidentale et septentrionale de l'île alors que les autres formes sont attestées dans les parties méridionale et orientale du domaine. Ces formes sont marquées par une variation phonétique au niveau de la base qui montre une alternance entre les trois voyelles extrêmes, [a] / [i] / [u], dans la première syllabe⁶⁸ ainsi qu'une variation de l'attaque consonantique de cette dernière, réalisée comme fricative ou comme affriquée, [s] / [ʃ] / [ts] / [pʃ]. En revanche, le suffixe [-ið] est stable et constitue une variante du suff. gr. mod. *-ίδι* (< suff. hyp. gr. anc. *-ίδιον*), présent dans un grand nombre de continuateurs du gr. med. *σαμαμίθιον* « gecko » dans les variétés d'autres aires du domaine grec : cf. *σαμαμίδι* (Athènes, Péloponnèse, Céphalonie), *σαμαμύδ* (Pont), *σαμαμίδι* (Corfou, Epire), *σαλαμίδι* (Céphalonie, Grèce Centrale, Ithaque, Paxoi, Leucade), *σαλαμίδ* (Grèce Centrale, Leucade), *σιμομίδι*, *σαγομίδι* (Calabre), *τσαμτσαμίδ* (Samothrace) (APGM). Selon le DKGM (2001 [1998], sous *σαμαμίδι*), le suffixe du type gr. mod. *σαμαμίδι* découle de l'adaptation du suffixe hypocoristique gr. méd. *-ιον* au gr. mod. *-ίδι* (cf. *σαμαμίθιον* > *σαμαμίδι*).

D'autres variantes documentées pour le domaine grec ne présentent pas le passage au suff. *-ίδι*, mais sont plutôt caractérisées par des marques flexionnelles du gr. mod. telles que les masc. [-as] et [-is] ou bien le ntr. [-i]. Ces formes manifestent également des changements phonétiques dans la base comme dans les occurrences suivantes : *σαμιάμιθας* (Leros, Sikinos, Kea, Crète), *σαμαμίτς* (Samos), *σαμομίτι* (Fournoi), *σαμόμντθας* (Kalymnos), *σαμιόμιτας* (Fournoi, Irakleia, Donoussa, Agathonisi), *σαμόμιθας* (Folegandros), *σαομήθι* (Sifnos), *σασάμιθας* (Sikinos), *σισόμιθας* (Kimolos), *σαπιόμιτας*, *σαμιόμικας* (Chios), *ψαψαμίτης*, *ψαψαμίτι*, *φαφαμί* (Icaria).

L'aire de diffusion de cette famille étymologique s'étend à la Calabre, et plus précisément dans les provinces de Cosenza, Catanzaro et de Reggio où Rohlfs (1932, sous *salamida*) atteste les formes *salamida*, *salamita*, *salumida*, *samumida*, *saramita*, *salamina*, *salinida*, *salimita*, *salimitra*, *saumida*, *salemina*, *salapida*, *saramila*. Des variantes de ce type se rencontrent également dans quelques points du Salento où l'on trouve [simom'iði] à Corigliano d'Otranto (P.748) [salam'iða] à Centrache (P.772) et à Polistena (P.783), [susum'ila] à Melissa (P.765), [sawm'iða] à Benestare (P.794) et [salamida] à Conidoni

⁶⁸ Pour une variation comparable à celle que nous décrivons ici, mais limitée aux voyelles hautes extrêmes [i] et [u] du noyau de la deuxième syllabe, cf. les désignations du lézard à Lesbos au §6.9.

(P.780) (AIS, c. 456) et plus massivement en Sicile, région pour laquelle Gulino, Mocciaro et Trovato (1973 : 432-435), fournissent un nombre important de variantes localisées surtout dans l'aire nord-orientale : cf. *salamída, salamíra, salamíta, salamítu, salamizza, salamína, saramína, sasamína, sasamíla, saramíla, sasamída, sasamíra, sasamíta, sarsamíta, sazzamíta, sazzamíra, zzazzamíta, zzazzamíra, zzazzaméra, zzazzamíla, zzazzamína, tazzamíta, tizzumíta, tuzzumíta, terzanída*.

En ce qui concerne la base étymologique de la forme source de ces multiples variantes, que nous rappelons être le gr. méd. *σαμιάμινθος* « gecko », le DKGM (2001 [1998], sous *σαμιαμίδι*) et Babinotis (2002, sous *σαμιαμίδι*) envisagent une possible origine sémitique mais ils ne précisent pas davantage leur proposition. Selon Rholfs (1932, sous *salamida*), il s'agirait de l'ebr. *semāmīt*.

Parmi les diverses désignations citées plus haut, il nous semble intéressant de remarquer que le type *σαλαμίδι* attesté, nous le rappelons, à Céphalonie, Ithaque, Paxoi, Leucade, en Grèce Centrale et aussi dans plusieurs points en Sicile et dans quelques points de l'Italie méridionale, est très proche phonétiquement de *σαλαμάνδρα*, désignation de la salamandre en grec aussi bien ancien que moderne. Cette ressemblance des deux signifiants correspondant à deux référents, qui présentent, eux aussi, des traits analogues, pourrait être envisagée comme le résultat d'une attraction paronymique mais pourrait également être expliquée sur la base d'une forme-source commune pour les deux désignations. Nous ne disposons pas d'éléments adéquats pour démontrer l'une des deux propositions. Cependant, nous présenterons par la suite certains faits – attestés dans les domaines roman et grec – qui nous semblent relatifs à notre questionnement.

Le domaine roman fournit un certain nombre de cas où la salamandre et le gecko sont désignés par la même forme. Notamment, selon les données de l'Atlas Linguistique Roman, la salamandre est désignée en Sardaigne par des continuateurs du lat. STELLIONE « gecko » « croisé » – selon les mots de l'auteure – avec PISTILLUM « pilon » comme dans le cas de [pistill'oni] (Nesi 2001 : 491). En italo-roman septentrional, central et méridional ainsi que dans l'aire occitane de France, la salamandre est désignée respectivement par [tar'antula], [tar'antola], [tar'antola d 'akkwa] (avec spécificateur « d'eau »), taranta, taranto représentant des continuateurs du lat. TARANTA et employés le plus souvent pour désigner l'araignée venimeuse mais aussi le gecko (Nesi 2001 : 489 ; Rolland 1881 : 7). Parmi les données de l'ALiR relatives à la salamandre figurent également les désignations du gecko relevées dans le

domaine grico du Salento, où on a [simom'iði] (AIS, c. 456) ainsi que dans les variétés italo-romanes méridionales qui connaissent la forme [salam'ida] (AIS, c. 456 ; Nesi 2001 : 490).

Dans le sens inverse, dans le domaine ibéro-roman le gecko peut être désigné par des formes qui dénomment habituellement la salamandre comme salamandra et salamanquesa (Nesi 2001 : 477). Par ailleurs, selon une précision de Nesi (2001 : 477), dans un point andalou de l'ALiR (P.104), où la salamandre n'est pas connue, [salam'aðre] désigne le gecko.

Nous l'avons déjà constaté dans les analyses précédentes de nos zoonymes et il est attesté dans des nombreuses études, le transfert dans le domaine de la zoonymie est très fréquent. L'explication de l'emploi du nom d'un animal pour désigner un autre tient compte sans doute, d'une part, de la ressemblance morphologique et comportementale des référents, d'autre part, des croyances populaires et du tabou linguistique (cf. § 6). Nous considérons que le rôle de la ressemblance physique ainsi que la moindre fréquence dans l'expérience des communautés d'un des deux référents est dans ce cas un fait pertinent : nous n'avons pas réalisé d'enquêtes dans une optique d'étude des taxinomies populaires de ces animaux, mais nous pensons que dans certains cas les propriétés physiques d'un animal favorisent des rapprochements étrangers aux taxinomies des naturalistes. La salamandre, par exemple, est souvent considérée comme un lézard, bien que le premier des deux animaux appartienne, du point de vue scientifique, à la classe des Amphibiens et non pas à celle des Lacertidés ni des Géckonidés. Amigues (2006 : 9) estime que les propriétés de l'habitat typique de l'animal puissent constituer un motif majeur de la connaissance limitée sur l'amphibien dans l'Antiquité :

« bien qu'elle ne passe pas inaperçue avec ses grosses taches jaunes sur un fond noir brillant, la salamandre semble peu familière aux naturalistes antiques, sans doute à cause de ses mœurs surtout nocturnes et de son habitat dans les bois humides et frais d'où elle ne sort guère que par temps de pluie ».

Le fait que la salamandre ne se rencontre qu'exceptionnellement favoriserait, selon Nesi (2001 : 468),

« une méconnaissance du designatum qui devrait se répercuter dans une diffusion géographiquement peu significative d'un petit nombre de types lexicaux traditionnels. Au contraire grâce à cet élément fantastique dont la salamandre se pare dans la tradition de la culture européenne, elle est présente dans l'imagination collective qui associe, de manière synchrétique, des visions savantes et d'autres populaires, avec des désignations diverses et intéressantes. Ces dernières sont motivées selon quelques thèmes directeurs constants reliés souvent à des croyances ayant survécu dans le temps et d'origine différente. La salamandre qui résiste au feu, venimeuse, symbole

d'ambiguïté, reliée à la pluie, être magique qui vit dans les bois, peuple fantastique, le négatif, en dépit de sa condition d'animal inoffensif et joli ».

Ce sont justement ces traits négatifs, tels que le poison, le danger et la répulsion, qui seraient à l'origine de l'échange, suggère Nesi (2001 : 477), et sa proposition est cohérente avec la représentation négative du gecko, vu comme reptile venimeux dans la conscience populaire à Lesbos et dans d'autres régions grecques.

Cet argument pourrait être davantage soutenu par l'échange des désignations du gecko et celles de la salamandre avec les noms de l'araignée venimeuse, le trait 'venimeux' étant la caractéristique commune dans les représentations de ces trois animaux. En effet, nous avons déjà fait allusion, plus haut, aux continueurs de la famille lexicale de TARANTA comme désignations sporadiques de la salamandre et amplement employées pour dénommer l'araignée venimeuse mais aussi le gecko, dans les domaines italo-roman et gallo-roman. À cela pourrait s'ajouter la proximité, dans le domaine grec cette fois, des signifiants gr. anc. *σαλαμάνδρα* « salamandre » et gr. méd. *σαλαμίνθη* « araignée » (Chantraine 1968, sous *σαλαμίνθη*). Par ailleurs, dans les parlers grecs modernes de Naxos, le terme *σαμιομούθι*, de la même famille étymologique que le gr. méd. *σαμαμίθιον* « gecko », désigne l'araignée venimeuse (APGM).

En dehors de la famille étymologique des continueurs du gr. méd. *σαμαμίθιον* que nous venons d'explorer, nous avons relevé une seule autre désignation, le gr. mod. *μολυντήρι* qui se rencontre dans certaines variétés grecques modernes dont le DKGM (2001 [1998], sous *μολυντήρι*) ne nous fournit pas la répartition. Sa motivation (cf. gr. anc./mod. *μολύνω* « contaminer, polluer ») est liée sans doute au caractère 'venimeux' et 'contaminant' que l'on attribue au petit reptile, trait qui est bien présent dans la conscience populaire comme témoignent les diverses croyances évoquées au début de cette partie.

6.11 Stellion

Laudakia stellio⁶⁹, famille des Agamidés



Le stellion est un grand lézard, d'environ 30 cm de longueur, avec un corps robuste, couvert d'écailles épineuses et dont la couleur varie du gris-noir au rouge-châtain. Il est diurne et essentiellement insectivore mais mange aussi des fleurs et des fruits tendres. Son habitat peut varier : on le trouve dans les espaces côtiers aussi

bien que dans les aires cultivées où on le rencontre souvent en train de lézarder sur des rochers, en bougeant la tête rythmiquement vers le haut et le bas, en direction du soleil, pour délimiter son domaine. En Europe, il se trouve seulement dans certaines régions de la Grèce, notamment, à Corfou, dans certaines régions limitrophes de Thessalonique, dans les Cyclades centrales ainsi que dans les îles de l'Égée septentrionale (Valakos, Dimaki et Pafilis 2004 : 76 ; Burton 2002 [1994] : 269).

Nos ethnotextes ne révèlent pas de croyances liées à cet animal mais seulement une pratique médicinale destinée à guérir les yeux. Il est intéressant de noter que cette habitude décrite par nos informateurs de Plomari (P.17) et reportée ci après est également attestée par Chantraine :

- [trip'oŋ mes ts p'etris kaŋ kurað'eł sa du pudik'o pjo meɣ'alo aspro || kurkuðil'oskatu || tu xrisimupi'umi em'is i tʃubaŋ'i otan ena provato punes stu mat tu v'azume ja f'armako'ine poł'i kal'o]

[Le stellion] se cache dans les rochers, il fait un petit excrément *comme celui du rat, un peu plus grand, blanc. On l'appelle* [kurkuðil'oskatu]. Nous les bergers, nous *l'utilisons* comme *médicament quand une brebis a mal à l'œil. Il lui fait du bien.*

Parallèlement, Chantraine (1968, sous *κροκόδιλος*) mentionne la pratique très similaire selon laquelle l'« excrément du *κροκόδιλος χερσαίος* [désigné par la forme *κροκοδιλέα* est] utilisé comme baume pour les yeux ».

⁶⁹ Dessin : Valakos, Dimaki et Pafilis (2004)

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.11/Annexes)

Dans les variétés de Lesbos, les désignations de ce reptile sont soit des continuateurs du gr. anc. *κροκόδιλος* « lézard, différentes espèces de lézards » (DKGM 2001 [1998], sous *κροκόδειλος* ; Babiniotis 2002, sous *κροκόδιλος*), soit des formes renvoyant au type [ð'emunas], créé sur le motif « démon ».

À propos du premier groupe de désignations, Amigues (2005 : 11) remarque que « d'Hérodote au grec moderne l'emploi de *κροκόδειλος* / *κροκοδειλάκι* pour désigner le stellion a eu une permanence remarquable, moyennant quelques aménagements. Quand la connaissance au moins livresque du crocodile nilotique se fut répandue en Grèce, il fallut trouver un moyen pour distinguer crocodile et stellion. »

Se basant sur un ensemble cohérent de témoignages, cette même auteure observe que la distinction entre la désignation du stellion et celle du crocodile se réalise soit par le qualificatif *χερσαίος* « terrestre », en grec ancien, soit par le suffixe diminutif *-άκι*, en grec moderne, associés à la désignation du stellion (Amigues 2005 : 11-12). Toutefois, comme nous allons le constater ci-dessous, les dénominations de ce reptile dans les variétés de Lesbos ainsi que dans celles de l'espace grec plus élargi ne confirment pas cette constatation.

En effet, les continuateurs du gr. anc. *κροκόδιλος*, les plus répandus sur l'île, ne présentent pas le suffixe diminutif *-άκι*. Par conséquent, le stellion et le crocodile sont désignés par la même forme dans les parlers de l'île. Ces désignations montrent des variations touchant tant la base que la marque flexionnelle :

- [kruk'oðilas] (PP. 7, 11-13, 18, 23)
- [kruk'oðulas] (P. 22)
- [kruk'oðilus] (P. 20)
- [kurk'oðilas] (PP. 4, 6, 9, 11, 14-17, 19)
- [kurk'oðilus] (PP. 1, 8, 15, 24)
- [kurk'oðulas] (PP. 2, 5, 14, 17, 21)

Sur le plan morphologique, l'élément flexionnel masc. peut être soit [-us] (variante du gr. mod. [-os]) soit [-as]. Sur le plan phonétique, quelques séquences présentent le phénomène du rehaussement vocalique de la voyelle moyenne haute postérieure en position atone caractéristique des parlers de l'île (cf. § 3.2.1) : [krok'oðilos] > [kruk'oðilus]. Dans d'autres variantes nous observons une métathèse dans la base de la vibrante alvéolaire de la première syllabe, comme dans [kruk'oðilas] > [kurk'oðilas], phénomène que Chantraine (1969, sous *κροκόδιλος*) et le KDGM (2001) signalent également pour le gr. anc. et le gr. méd. *κροκόδιλος* ainsi que pour sa variante *κορκόδιλος*.

Les variantes du type lexical *κροκόδιλος* de plusieurs variétés grecques modernes sont caractérisées par les phénomènes évoqués plus haut, tant au niveau morphologique qu'au niveau phonique : *κορκόδειλας* (Mykonos), *κορκόντιλας* (Péloponnèse), *κρουκόδουλους*, *κουρκόδουλους* (Macédoine), *κοκκόδριλλος* (Chios) et, avec une variation encore plus complexe, *κουρκούδιαλος* (Agathonisi, Mykonos, Patmos, Fournoi), *κουρκούδιαλους*, *κουρκουδιάλους* (Samos), *κρουκουδιάλος* (Fournoi), *κουρκούδντζαλος* (Astypalaia), *κουρκούγιαλ-λος* (Kalymnos), *κουρκούβγιαλος*, *κουρκουφκ'ιαλ-λος* (Kos), *κορκόφειλας* (Ikaria), *ποφόρδιλας* (Chios), *σκορκόδειλος* (Naxos), *σκορκόδλας* (Antiparos), *σκοκόρδιλας*, *σκορκορδείλος*, *σκορκόδειλος*, *κοσκόρδειλας* (Paros), *σκοσκόρδελας* (Sifnos), *σκοδλαδέλι* (Lemnos), *ξεσκόρδουλας* (Kimolos) (APGM).

L'étymon attesté de la forme source de cette famille étymologique, renvoie au gr. anc. *κρόκη* « galet » + *δρῖλος* « ver » avec dissimilation du second [r] (Chantraine 1968, sous *κροκόδιλος* ; DKGM 2001 [1998], sous *κροκόδειλος* ; Babiniotis 2002, sous *κροκόδιλος*). Le motif « galet » évoque probablement l'habitat de l'animal, le lieu où il est le plus souvent observé. Concernant l'étymon du deuxième composant, Chantraine (1968, sous *δρῖλος*) avance l'hypothèse que « le sens originel [du gr. anc. *δρῖλος*] doit être « ver », mais il ne dispose pas pour autant, selon nous, d'attestations très claires à ce propos. Toutefois, la motivation « ver » des « galets », qui découle d'une telle interprétation, serait envisageable, étant donné le caractère récurrent de l'emploi du nom d'un animal pour en désigner un autre. Nous l'avons déjà précisé à plusieurs reprises en nous basant sur nos données mais aussi sur la littérature concernée, ce procédé touche des espèces proches ou éloignées opérant, d'une part, sur la base d'une analogie entre les deux animaux, d'autre part, sous l'influence du tabou linguistique.

Le type [δ'emunas] « démon » est relevé dans deux points dans la partie septentrionale de l'île (PP. 7, 10). Le gr. mod. *δαίμονας* désigne « l'esprit du mal » mais également « des divinités secondaires du monde grec antique » (Babiniotis 2002, sous *δαίμονας* ; DKGM 2001 [1998], sous *δαίμονας*). En gr. anc. *δαίμων* désignait un concept analogue, c'est-à-dire la « puissance divine » mais sans la connotation négative d'esprit malin qui a été attribuée à cette forme dans le vocabulaire chrétien (Chantraine 1968, sous *δαίμων*). L'image du stellion comme un « démon » relève probablement de la représentation chtonienne des reptiles, liés à la terre et à ses profondeurs en opposition aux forces positives venant du ciel (Albert-Llorca 1991 : 147).

6.12 Crapaud, grenouille

Bufo viridis, *Rana ridibunda*⁷⁰



Dans la faune de l'île se rencontrent cinq espèces d'anoures appartenant aux familles des Ranidés, des Bufonidés, des Hylidés ainsi que des Pélobatidés. Nous avons proposé à nos informateurs des photos du *Bufo viridis* et de la *Rana ridibunda*, pour lesquels nous avons eu des dénominations communes.

Le *Bufo viridis*, une espèce connue en Europe, en Asie et en Afrique du Nord, constitue l'espèce de crapauds la plus commune de Lesbos. Sa taille peut atteindre les 10 cm, mais d'habitude il est plus petit, les femelles ayant toujours une taille supérieure à celle des mâles. Il est couvert de pustules et le dos est gris, parsemé de taches vertes vives ou bien sombres. Le crapaud est surtout nocturne mais parfois on le rencontre pendant la journée dans des endroits ombragés. Il vit à la campagne aussi bien que dans les villages, où il cherche des insectes dans des endroits éclairés. Au contraire de la *Rana ridibunda*, il vit loin de l'eau où il va au printemps pour s'accoupler. (Valakos, Dimaki et Pafilis 2004 : 60-61).

La *Rana ridibunda*, de taille similaire à celle de *Bufo viridis* et d'une couleur verte semée de taches brunâtres, est également répandue dans la plus grande partie de l'Europe et en Asie et se rencontre fréquemment dans le biotope de Lesbos. Son habitat est constitué par toutes sortes d'eaux, courantes ou stagnantes, où il coasse jour et nuit. La vie de la grenouille est étroitement liée à l'eau de laquelle elle s'éloigne très peu. Ce petit animal saute et nage aisément grâce à la morphologie de ses membres, ses pattes postérieures étant beaucoup plus longues que celles antérieures et ses doigts étant liés d'une membrane. La nourriture de ce

⁷⁰ Dessins : Valakos, Dimaki et Pafilis (2004)

batracien est constituée d'insectes et d'invertébrés. Il est à son tour la proie d'oiseaux, serpents et poissons (Valakos, Dimaki et Pafillis 2004 : 62-63).

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.12/Annexes)

Les désignations relevées dans les parlers de l'île pour les deux types de référents ont comme base le gr. anc. *βάτραχος*, dénomination du crapaud et de la grenouille :

- [vaθrak¹os] (PP. 1, 4, 11, 13-21, 23)
- [v¹atraxus] (PP. 12, 21, 22)
- [vatrax¹os] (P.24)
- [vatrak¹os] (P.12)
- [maθrak¹os] (PP. 2, 3, 5-10-11)

La distribution spatiale de ces variantes révèle deux aires caractérisées par une variation touchant la consonne initiale : au sud-est, les formes présentent la fricative labiodentale [v], au nord-ouest, elles présentent la nasale bilabiale [m]. Notons que Kretschmer (1975 [1905] : 181) atteste une répartition similaire de cette alternance dans les désignations du crapaud (/grenouille) au tout début du vingtième siècle. On remarque aussi une variation au niveau de l'attaque de la deuxième syllabe, qui alterne entre l'occlusive alvéolaire [t] et la fricative dentale [θ]. Une alternance analogue entre occlusive et fricative est à remarquer pour l'attaque de la dernière syllabe qui présente soit l'occlusive vélaire [k], soit sa fricative correspondante [x]. Au niveau prosodique, l'accent est mobile, avec un plus grand pourcentage de formes le portant sur la dernière syllabe. Sur le plan morphologique, la marque flexionnelle du genre se réalise soit comme le masc. [-¹os] soit comme sa variante [-us].

Dans le domaine grec plus élargi, les désignations du crapaud connaissent une variation analogue aux différents niveaux mentionnés plus haut, bien que plus conséquente. En effet, on rencontre les changements suivants :

- a) variations de la consonne initiale, alternant entre [v]/ [f]/ [b]/ [m], accompagnés, dans certains points, par une prothèse vocalique, une épenthèse consonantique ou bien la chute de la première consonne :
- b) métathèses touchant la vibrante apico-alvéolaire [r], processus non attesté dans les formes des variétés de Lesbos, malgré son ampleur dans le reste du domaine grec :
- c) alternances concernant la voyelle de la première syllabe : [a]/ [o]/ [u] ;
- d) variation entre [θ]/ [ð]/ [t]/ [d] au niveau de l'attaque de la deuxième syllabe ;

e) mobilité de l'accent, qui se trouve soit sur la première soit sur la dernière syllabe, à l'exception des occurrences sporadiques paroxytonnes, relevées dans les parlers du Pont, en Macédoine et en Cappadoce ;

f) fluctuation de la marque du genre : cf. masc. [-os], [-as] et [-a] en tsaconien ; fém. [-a] dans les parlers du Pont, en Cappadoce et en Macédoine ; [-o], [-u] dans le grico de Calabre et [-o] dans celui des Pouilles. Dans plusieurs de ces variantes, nous observons la présence de la consonne [l] entre la base et la marque flexionnelle, peut-être par analogie au suffixe masculin augmentatif [-aklas].

L'ensemble de ces différents types de variation sont illustrés par les formes présentées ci-dessous (tirées de l'APGM), que nous avons essayé d'ordonner selon le(s) phénomène(s) qu'elles manifestent :

- variation de la consonne initiale :
 - **[maθr-]** : *μαθρακός* (Imvros), *μαθρακάς* (Eubée), *μαθράκα* (Cappadoce, Pont), *μάθρακα* (Cappadoce) ;
- métathèse :
 - **[vaθr-]/[varθ-]** : *βάθρακος* (Thrace, Crète, Naxos), *βαθρακός* (Amorgos, Santorin, Paros, Rhodes, Syros, Thrace, Pont), *βαρθακός* (Crète, Syros), *βάθρακας* (Égine, Eubée, Santorin, Mykonos, Naxos, Sifnos, Ikaria, Samos, Céphalonie, Crète, Cythère, Skyros, Thrace, Macédoine, Péloponnèse, Grèce centrale), *βαθρακάς* (Égine, Eubée, Céphalonie), *βαθράκα* (Cappadoce), *βάθρακλας* (Samos), (avec chute de la consonne initiale) *αθρακλός* (Rhodes), *βάρθακας* (Péloponnèse, Andros, Eubée, Ikaria, Kalymnos, Symi, Ios, Astypalea, Kythnos, Naxos, Sifnos, Folegandros) ; *βαρθακάς* (Eubée, Attique), *βάρθακλας* (Samos) ;
 - **[varð-]** : *βαρδακάς* (Attique) ;
 - **[vatr-]/[vart-]** : *βατράχα* (Macédoine), *βατράκα* (Cappadoce), *βάρτακας* (Serifos) ;
- variation de la consonne initiale avec métathèse de la vibrante :
 - **[farð-]** *φαρδακλός* (Rhodes, Symi), *φαδρακλός* (Rhodes) ; (**[barð-]**) *βαρδακός* (Crète), *μπαρδακάς* (Eubée) ; (**[barθ-]**) *μπαρθακάς* (Eubée), *βαρθακλάς* (Andros) ;
 - **[bart-]** : *μπαρτακάς* (Eubée) ;
 - avec prothèse consonantique : **[sv'arθ-]/[sv'arð-]/[sf'arð-]**) *σβάρθακλας*, *σβάρδακλας*, *σφάρδακλας* (Peloponnèse) ;
- avec changement de la voyelle de la première syllabe (et éventuellement avec métathèse, changement de la consonne initiale et de la consonne interne) :
 - **[voθr-]/[vorθ-]/[vroθ-]** : *βόθρακος* (Crète, Chypre, etc.), *βοθρακός* (Astypalea, Kos, Rhodes), *βόθρακας* (Chypre, Rhodes), *βόρθακος* (Athènes), *βορθακός* (Crète, Cythère), *βόρθακα* (tsaconien), *βρόθακος* (Chypre), *βροθάκα* (Pont) ;
 - **[vort-]/[vrot-]** : *βόρτακος*, *βόρτακας* (Chypre), *βρόταχος* (Péloponnèse) ; *βρότακου* (Calabre) ;
 - **[voðr-]/([vorð-]** : *βόδρακος* (Chypre), *βορδακλός* (Tilos), *βορδακάς* (Attique) ;

- **[foðr-]/[forð-]** : φοδρακλάς (Leucade), φοδρακλά (tsaconien), φόρδακος (Crète), φορδακός (Leucade), φόρδακας (Leucade, Péloponnèse, Pont), φορδακάς (Leucade, Péloponnèse), φόρδακα, φορδακά (tsaconien), φορδάκα (Pont), φορδακλός (Leucade), φορδακλός (Rhodes) ; (avec prothèse vocalique) αφορδακός, αφορδακός (Crète) ; (avec chute de la consonne initiale) όδρακος, όδρακας (Chypre) ;
- **[fort-]** : φορταγός (Rhodes) ;
- **[forθ-]** : φορθακός (Crète), φορθάκα (Pont) ;
- **[borð-]** : βορδακλάς (Céphalonie)
- **[boθr-]/([buθr-]/[burθ-])** : βοθρακλάς, βουθρακλάς, βουρθακλάς (Céphalonie) ;
- **[vrut-]** : βρούτακο (Pouilles) ;
- **[vuθr-]/([vruθ-])** : βούθρακο (Calabre) ; βρούθακο (Calabre) ; (**[bruθ-]**) βρούθακο (Calabre) ;
- **[brud-]** : βρούδακον (Calabre) (pour les variantes de la Calabre, cf. plus bas) ;
- **[vurð-]** : βουρδακάς (Samos).

Dans une aire plus vaste que l'aire jadis grecophone de la Calabre, les formes présentent une diversité particulièrement complexe, avec la présence des phénomènes caractéristiques de cette zone et elles sont probablement sujettes à des attractions paronymiques : *vúθrako* ; *vrótaku* ; *vrótiku* ; *vrótika* ; *vrúdaku* ; *vutrákkyia* ; *vutrákkyu* ; *vurrákkyia* ; *rrakky^o* ; *broháju* ; *grófađđi* ; *grófaju* ; *agrófaku* ; *agrófaju* ; *agrófallu* ; *agrófađđi* ; *agrókasu* ; *agrókassu* ; *avrókassu* ; *avrókasu* ; *avrósaku* ; *grófaku* ; *grófađđi* ; *grófađđi* ; *grófaju* ; *mbrósaku* (Plomteux 1987 : 22-25). Plomteux (1987 : 24) souligne que la diversité de ces formes est très ample jusqu'au point que « parfois plusieurs formes coexistent dans un même village ». Se basant sur une diffusion des formes apparentées au gr. *βότραχος* dépassant « la ligne limite de l'extension grecque à l'époque byzantine » – répandues même jusqu'en Lucanie méridionale –, l'auteur propose d'y voir un élément qui favoriserait l'hypothèse de Rohlf's sur l'origine pré-byzantine des parlers grecs de l'Italie du Sud (cf. § 2.2.2) (Plomteux 1987 : 25).

Une variation appréciable des dénominations du crapaud et de la grenouille existe aussi en grec ancien et médiéval. Notamment, chez Chantraine (1968, sous *βάτραχος*) et Liddell Scott et Jones (1968, sous *βάτραχος*), nous relevons les types du gr. anc. *βάτραχος*, *βράταχος*, *βάθρακος*, *βότραχος*, *βρόταχος* ainsi que le cyprite *βρούχετος*. Pour le gr. méd. KDGM (2001, sous *βάτραχος*) atteste une liste encore plus importante : *βάτραχος*, *βατραχός*, *βατρακός*, *βαθραχός*, *βαθρακός*, *βάθρακας*, *βοθρακός*, *βορθακάς*, *μποθρακός*. Même si la forme d'origine des variantes reportées est incertaine, Chantraine propose *βάτραχος* comme candidat possible dans lequel il voit un lien possible avec le lat. BOTRAX « lézard ».

Cependant, en se fondant sur la nature de la variation des formes grecques anciennes, une autre explication apparaît possible. Dalbera (2006a : 368), tenant compte du « placement de l'aspiration dans le cadre du mot, la mobilité de ρ et le timbre de la voyelle de la première syllabe » émet l'hypothèse « que l'on a affaire à un composé : dans ce cas, en effet, l'existence des ajustements à la joncture entre les deux termes ne serait pas surprenante et l'hésitation sur le point de fixation de l'aspirée serait compréhensible » (Dalbera 2006a : 368). Ainsi, il analyse la forme *βότραχος* sur la base d'une comparaison des faits latins et grecs, tant au niveau de la forme qu'à celui du sémantisme. Sa réflexion aboutit à la distinction de deux composants : *βοτ-* « grappe » + *-ραχ-* « grain de raisin », *-ος* étant la marque flexionnelle (Dalbera 2006a : 368-385). L'image véhiculée par le nom grec des batraciens serait alors celle des « grains de raisin en grappes » que l'auteur associe par la suite, à travers des rapprochements représentationnels, à l'image d'une « grappe d'œufs ». Selon le linguiste, cette association trouve également appui au niveau des signifiants, surtout dans l'aire romane (Dalbera 2006a : 375). Notons par exemple, l'analogie que l'on relève dans l'aire de l'italo-roman centre-septentrional entre *rosco* qui est le nom du crapaud et *brusc* désignant la grappe d'abeilles, ou bien, dans l'aire catalane entre *rap* « baudroie » et *rapa* « grappe de raisin dépouillée de ses grains » (Dalbera 2006a : 375). À cela s'ajoute le symbolisme établi à l'unanimité par les archéologues, les spécialistes des mythes, les historiens et les folkloristes associant le crapaud à la fertilité (Alinei 1987 ; Dalbera 2006a : 378-379). La description des naturalistes concernant la reproduction des crapauds nous semble révélatrice tant du symbolisme de la fécondité que de l'image spécifique de « grappe d'œufs » que Dalbera associe avec la désignation des batraciens : chacun des quatre à cinq milles œufs que pond le crapaud femelle est enrobé d'une substance gélatineuse, qui permet aux œufs d'être rassemblés en grappes (Valakos, Dimaki et Pafili 2004 : 63).

À côté du type *βάτραχος* dominant dans le domaine grécophone, nous relevons seulement deux types motivationnels minoritaires à la base des désignations du crapaud et de la grenouille.

L'onomatopée est invoquée pour interpréter *κούακας* (Chios) (Tsikis 2002 : 144), *βάκακας* et *βικικέους* (Samos) (Zafeiriou 1995 : 361), [krakali] (Corigliano d'Otranto dans le Salento) (AIS, c. 453) censés imiter le cri des batraciens.

La désignation de ces animaux par celle d'une autre espèce émerge de l'analyse des attestations d'une zone plus vaste que l'aire jadis grécophone de la Calabre où l'on trouve

skáttaru, *asgásseru*, *fgàss^uru*, etc. que Plomteux (1987 : 26-27) reconduit au grec ancien *κάνθαρος* « scarabée, bousier ». L'emploi du nom d'un animal pour désigner un autre revient souvent dans la zonymie populaire, comme nous avons déjà constaté à plusieurs reprises. Dans chaque cas, les moteurs de l'assimilation des deux zonymes varient et se croisent tout en restant liés aux analogies des deux référents perçus par les locuteurs, à des spécificités des taxonomies populaires, au tabou linguistique et à l'attraction paronymique. Nous ne disposons pas de beaucoup d'éléments folkloriques qui pourraient nous aider à comprendre la représentation du crapaud et de la grenouille comme un bousier, mais Plomteux (1987 : 27) nous permet de remarquer qu'elle n'est pas isolée dans l'aire méridionale d'Italie : « des nombreux rapports linguistiques entre le stercoraire, la blatte, la punaise, le cloporte etc. et les batraciens » : par exemple, dans le domaine italo-roman, « *marjòttəla* est le nom de la blatte à Ostuni (Brindisi), mais désigne la grenouille à Taranto, à quelques kilomètres seulement d'Ostuni ».

6.13 Rainette verte

*Hyla arborea*⁷¹, famille des Hylidés



Très commune en Europe centrale et méridionale, la rainette verte a une taille réduite (ne dépassant pas les 5 cm) par rapport au crapaud et à la grenouille. Sa peau est lisse, de couleur vert vif, avec une étroite raie sombre sur les côtés. Grâce aux disques adhésifs qu'elle porte au bout de ses doigts, la rainette peut

grimper et se trouve souvent sur les branches des arbres et des arbustes, le plus souvent dans des endroits ombragés et humides ou au bord des eaux. Elle est nocturne et se nourrit des petits invertébrés et d'insectes (Valakos, Dimaki et Pafilis 2004 : 64-65 ; Burton 2002 [1994]).

Dans la conscience populaire des habitants de Lesbos, la rainette est considérée comme dangereuse pour les autres animaux. Plus précisément, dans trois points enquêtés – Eressos (P.2), Moria (P.22) et Mytilène (P.23) – on croit que la rainette a du venin et, par conséquent, les animaux d'élevage qui la mangent en meurent ; à Samothrace, on raconte même que les animaux qui mangent la rainette explosent (Katsanis 1996 : 276). Rolland (1881 : 75) atteste pour le domaine gallo-roman une croyance similaire selon laquelle le « venin [de la rainette] fait naître des tumeurs sérieuses et empoisonne les bêtes à cornes qui l'avalent en broutant ».

Relevée seulement à Stypsi (P.10), une autre représentation populaire de cet amphibien fait référence à sa capacité de pronostiquer le temps atmosphérique :

➤ [sa fun'akʃ aft'os vr'eç]

Quand il crie celui-là, il pleut.

⁷¹ Photographie : Dr Maria Dimaki, Goulandris Natural History Museum, Athens

Plomteux (1987 : 59) atteste l'attribution de ce même pouvoir à l'animal dans le domaine roman, où l'on trouve des traces de cette croyance dans ses désignations, comme nous allons le constater plus bas.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.13/Annexes)

Dans les variétés de Lesbos, les désignations de la rainette verte sont composées de deux parties, la première apparentée au gr. mod. *αμπέλι* « vigne » (< gr. anc. *ἄμπελος*) et la deuxième, au gr. mod. *βάτραχος* (< gr. anc. *βάτραχος*), terme générique pour les batraciens :

- [abiluv¹aθraku] / [abiluvaθrak¹os] (P.16)
 [abiluvaθr¹ac] (PP. 14, 18, 19, 21-24)
 [abiluvaθr¹atʃ] (PP. 11, 15-18)
 [abiluvaθr¹ats] (P.17)
 [biluvaθr¹atʃ] (P.18)
 [biluvaθr¹ac] (PP. 14, 23)
 [balumaθr¹ac] (P.3)
 [balumaθr¹atʃ] (PP. 2, 9)
 [palumaθr¹atʃ] / [palamaθr¹atʃ] / [valamaθr¹atʃ] (P.2)
 [buluvaθr¹ac] / [dulumaθr¹ac] (P.4)
 [bulumaθr¹atʃ] (PP. 5, 8, 7, 10)
 [bulumaθr¹ac] (PP. 5, 8)
 [dulumaθr¹atʃ] / [vuðumaθr¹atʃ] (P.10)
- [kuluvaθr¹atʃ] (PP. 1, 4, 6, 13)

Cette longue liste de variantes laisse remarquer facilement que plusieurs de celles-ci coexistent dans une même localité : cf. les PP. 2, 4 et 10.

La distribution aréale de la globalité des formes relevées permet de dégager deux aires qui se distinguent sur la base de la variation de leur premier composant. Notamment, dans la zone sud-orientale, se rassemblent les variantes sémantiquement transparentes, qui conservent le [a-] initial. En revanche, dans la zone nord-occidentale, les formes présentent la chute de la voyelle initiale ainsi que divers types de variations qui opacifient les désignations ou qui contribuent, dans certains cas, à les remotiver. Notons néanmoins que, dans trois points de la partie sud-orientale (PP. 14, 18, 23), existent, en co-occurrence avec les formes transparentes, des formes avec l'élision de la voyelle initiale sans aucune autre transformation au niveau du premier composant : cf. [abiluvaθr¹atʃ] / [biluvaθr¹atʃ] à Skopelos (P.18). En ce qui concerne le

deuxième élément des désignations relevées dans les deux aires, c'est-à-dire le continuateur du gr. anc. *βάτραχος*, il reste transparent.

Les formes de la zone nord-orientale varient au niveau de la consonne initiale qui alterne entre [b]/ [p]/ [d]/ [v]/ [k]. Plus spécifiquement, dans le cas de la variante [vuðumaθr'atʃ], le changement phonétique s'accompagne probablement d'une réinterprétation de la forme, vu que le premier composant de celle-ci renvoie au lesb. [vuðu-] « bœuf » au génitif. Cette nouvelle interprétation véhicule ainsi l'image de « crapaud des bœufs » et l'attraction paronymique semblerait dans ce cas s'appuyer sur les croyances populaires mentionnées plus haut : la rainette est considérée venimeuse pour les animaux d'élevage qui la mangent. Le mécanisme de l'attraction paronymique semble également avoir participé au changement de [bulu-], opaque, à [kulu-] « cul » dans [kuluvaθr'atʃ]. Nous rappelons que ce même élément se trouve également comme premier composant dans certaines désignations relevées dans notre île pour le lézard vert (cf. [kulus'avra], [kulus'afra] etc. dans le § 6.9) : le sémantisme de [kulu-] est associé dans ce cas à l'image particulière de la queue du lézard détachée de son corps. Un parallélisme intéressant entre les désignations du petit reptile et celles de l'amphibien émerge aussi dans l'étude de Plomteux (1987 : 61) qui atteste, dans le domaine italo-roman, l'utilisation du nom du lézard pour désigner les batraciens anoures, y compris la rainette, et vice versa. Toutefois, l'APGM atteste en Épire le composant *κουλο-* lui attribuant un sens « péjoratif affectif », interprétation qui pourrait être appliquée dans le cas de [kuluvaθr'atʃ], étant donné l'emploi fréquent d'éléments – lexèmes ou suffixes – affectifs ou péjoratifs, dans la zoonymie populaire. Malheureusement, il nous manque pour l'instant une étude plus détaillée sur l'utilisation de [kulu-] dans l'ensemble des variétés de notre espace insulaire ainsi que de la globalité du domaine grec dialectal, qui nous aiderait certainement à éclaircir la motivation de ces occurrences.

Dans la même partie de l'île, les formes sont marquées aussi par une variation au niveau de la voyelle de la première syllabe, c'est-à-dire [a] / [i] / [u] dans [bilu-]/[balu-]/[bulu-] etc., qui rappelle la même alternance entre voyelles extrêmes rencontrée pour les désignations du gecko (cf. § 6.10). Kretschmer aussi (1975 [1905] : 131 ; 181) atteste un type de variation similaire dans trois parlers de la même aire : il enregistre les variantes [bilumaθr'ats] à Petra, [buluvaθr'ats] à Kalloni et [bulumaθr'ats] à Mandamados où nous relevons plutôt [balumaθr'atʃ].

En ce qui concerne le deuxième composant de ces formations, ([-vaθr¹ac], [-maθr¹atʃ], etc.), il présente le même type de variation au niveau de la consonne initiale ([v-]/ [m-]) que les variantes correspondantes désignant le crapaud (ou la grenouille) (cf. § 6.12). De plus, cette variation montre la même distribution spatiale dans les deux cas.

Sur le plan morphologique, hormis le cas du masc. [-'os] et du ntr. [-u] relevés à Palaiochori (P.16), la marque du genre la plus fréquente est celle du ntr. [-i] bien qu'elle ne se manifeste pas à la surface puisque la voyelle [i] atone en position finale subit le phénomène de la chute (cf. § 3.2.1). La voyelle haute antérieure en effet laisse comme trace la palatalisation de la consonne vélaire finale de la base, [k]/ [x], qui se réalise comme une palatale [c]/ [ç] ou bien [tʃ]. Un processus de palatalisation du même type est relevé aussi dans [abiluvaθr¹ats] attestée à Plomari (P.17) où [k] évolue en affriquée alvéolaire [ts] devant [i] (cf. § 2.1.5).

Des formations analogues à celles de notre aire existent dans les variétés de Samothrace ([biluvaθaac¹ið]) (Katsanis 1996 : 276), de Thrace et de Macédoine (*αβιλουβάθρακους*) ainsi que dans les variétés du Pont (*αμπελοβάτραχος*, *αμπελοβάθρακος*) (DHGM 1933, sous *αμπελοβάτραχος*). Dans les parlers grecs de l'Italie du Sud, cet amphibien est désigné soit par des formes apparentées au générique *βότραχος* « crapaud, grenouille » telles que *vitraccu*, *bbròfaku*, *bròs¹ku*, *abbròχaiu* en Calabre (Plomteux 1987 : 48), soit par la même onomatopée qui désigne le crapaud comme dans le cas de *krakalaáci* à Corigliano d'Otranto (P.748), dans la *Grecia* salentine (AIS c. 454).

L'image créatrice des désignations du type *αμπελοβάτραχος*, relevées aussi bien dans les variétés de Lesbos que dans d'autres parlers de l'aire grecophone, évoquant le « crapaud des vignes », est probablement liée à l'habitat de ce batracien : comme nous l'avons mentionné plus haut, l'animal est habile à grimper sur les arbres et les arbustes, où, à cause de sa couleur, se cache bien de ses prédateurs. Cependant, nous ne pouvons pas négliger le lien sémantique qui surgit entre le motif « vigne » et le sémantisme « grain de raisin en grappes » que Dalbera (2006a) assigne au générique des batraciens *βάτραχος* (cf. § 6.12). Dans l'optique de cet auteur, on pourrait sans doute supposer que l'image de « grain de raisin en grappes » qui a forgé les désignations du crapaud et de la grenouille, pourrait, par extension, être appliquée à un autre batracien comme par exemple la rainette. Dans un tel cas, le motif « vigne » renverrait à la réactualisation d'un sémantisme latent, ou, dans d'autres termes, à un rhabillage du sémantisme profond de « la fécondité » : ce dernier est exprimé pour les deux

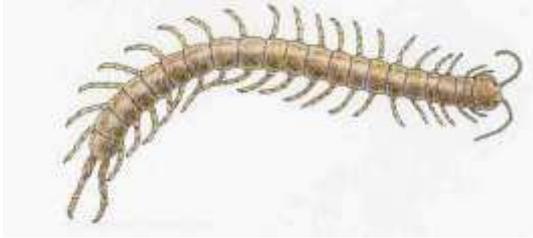
autres batraciens à travers l'image du « grain de raisin en grappes » et, dans le cas de la rainette, à travers l'image contigüe de « vigne ».

L'association de la rainette à son habitat est connue dans d'autres espaces linguistiques. Notamment, dans le domaine roman, la rainette est un animal des arbres ou même de certains types d'arbres : *čirana d'ârvula* (Sicile) « grenouille d'arbre », *rèna da limóin* « grenouille des citronniers » (Ligurie) et *ránna da pyánta* « grenouille de la plante » (Piémont) (Plomteux 1987 : 57-58) ; le même environnement figure dans l'anglais treefrog, le néerlandais boomkikvors, l'allemand Laubfrosch, le croate hvojka, le polonais zabka drzewna évoquant tous l'image de « grenouille d'arbre » (Plomteux 1987 : 58).

La forme *μάντις* « devin, prophète » qui désignait la rainette en grec ancien – et dont nous n'avons pas relevé des continuateurs en grec moderne –, faisait allusion à la représentation de cet amphibien comme pronostiqueur du temps (Chantraine 1968, sous *μάντις* ; AGEL 1968, sous *μάντις*), une croyance encore vivante à Lesbos, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut. Elle se trouve aussi à la base des désignations romanes telles que *ràna ke šeña l té^mpo* (Mortisa di Cortina d'Ampezzo-Belluno, ALI P.6, dans l'aire ladine des Dolomites) signifiant litt. « grenouille qui indique le temps » ou bien *gernìy de byò tè* (Creuse-Limousin, ALF P. 504), litt. « grenouille de bon temps » (Plomteux 1987 : 59).

6.14 Mille-pattes

*Scolopendra cingulata*⁷², classe des Myriapodes



Le mille-pattes est un arthropode filiforme de couleur jaune verdâtre ou brunâtre, pouvant mesurer généralement de 4 à 9 cm. Son corps, constitué de segments dont le nombre varie de 21 à 23, est pourvu de pattes toutes identiques. Les appendices derrière la tête du myriapode sont des pattes terminées par une pince pointue renfermant une glande à venin, et destinées à immobiliser et à tuer les proies. Les autres segments portent chacun une paire de pattes et la partie postérieure de son corps prend une forme fourchue. Le mille-pattes, animal nocturne, vit durant le jour sous des pierres ou des morceaux de bois. Il fréquente les endroits sombres et humides, se nourrissant de petits invertébrés. Sa morsure est très douloureuse, mais sans danger important pour l'homme (Pélécassis 1986 [1981] ; Duquet 1995 [1992] : 373).

Dans nos ethnotextes revient souvent l'effet douloureux de la morsure de ce myriapode qui est parfois considéré comme venimeux. Notamment, à Pigi (P.20), il existe un même rituel qui devrait être pratiqué pour ne pas mourir de sa morsure venimeuse :

[ama si tsib'usi aft'ij̄n 'ep̄ripi na fun'aksin sar'ada mar'ij̄is na si v'al̄in s 'ena sid'ōj̄n na si kūj̄'isin ja na mi piθ'aps]

Quand il [le mille-pattes] te mordait, il fallait appeler quarante filles portant toutes le prénom 'Maria' pour te mettre dans un drap et te secouer pour que tu ne meures pas.

Une pratique très similaire à celle que nous venons de citer a été attestée à Mytilène (P.23) pour la morsure du typhlops vermiculaire, considérée aussi comme venimeuse (cf. § 6.7). En dehors du domaine lesbien, nous retrouvons la venimosité du mille-pattes dans des croyances relevées en Thrace et en Epire (APGM), où l'on propose l'antidote suivant :

« ὅταν σὶ τσ'μπής ἡ σαρανταπουδαρούσα πρέπ' να φας σαράντα φύλλα γουτσ'πιά και σαράντα γορ'τσιά. »

Quand on est mordu d'un mille-pattes, il faut manger quarante feuilles de l'arbre de Judée et quarante du poirier à feuilles d'amandier.

Ici, il serait intéressant de noter que le chiffre quarante porte un symbolisme particulier dans la tradition de la religion chrétienne. En effet, quarante jours après Noël, le

⁷² Dessin : Duquet (1995 [1992])

monde chrétien célèbre la Chandeleur : la présentation au Temple du Jésus enfant et la purification de la Vierge Marie. De plus, le carême commence quarante jours avant Pâques et l'élévation de Jésus-Christ dans le ciel (la fête de l'Ascension) a lieu quarante jours après sa résurrection. S'inscrivant dans ce cadre, deux pratiques religieuses attestées à Lesbos renvoient à un symbolisme analogue. Ce symbolisme est lié soit à la naissance, soit à la mort. Concernant la mort, selon les pratiques grecques orthodoxes, une cérémonie est effectuée à l'église quarante jours après la mort de quelqu'un. Concernant la naissance, le nouveau né ainsi que sa mère ne doivent pas sortir de la maison pendant les quarante premiers jours après la naissance ; le quarantième jour, ils vont à l'église pour qu'ils soient bénis par le pope.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.14/Annexes)

Les désignations du mille-pattes relevées dans les variétés de Lesbos font référence à deux caractéristiques morphologiques de l'animal. Une partie d'entre elles mettent en relief l'image de ses nombreuses pattes à travers les motifs « quarante » + « pattes » :

- [saradapuðar¹usa] (PP. 1-6, 8, 10-15, 17-24)
- [saradapuðar¹u] (PP. 5, 7, 9, 11)

Ailleurs, on fait plutôt allusion à l'aspect fourchu de l'extrémité postérieure de la petite bête qui rappelle l'image des « ciseaux » :

- [psa¹ida] (PP. 13, 16, 17, 21)

La répartition géographique de l'ensemble de ces formes montre la prédominance du type [saradapuðar¹usa] dans les parlers de l'île et une diffusion plus limitée de [saradapuðar¹u] confinée dans la partie nord de l'île, tandis que le type [psa¹ida] est attesté surtout dans la zone méridionale de notre domaine.

[saradapuðar¹usa] est un composé suffixé constitué de [sar¹ada] « quarante » (cf. gr. mod. *σαράντα*) et [puðar-] « pied » (cf. gr. mod. *ποδάρι*) auquel est soudé le suffixe fém. gr. mod. [-¹usa] ayant la fonction de former des noms qui ont la caractéristique que la base exprime (DKGM 2001 [1998], sous *-ούσα*). La variante morphologique [saradapuðar¹u] est formée d'un suffixe fém. gr. mod. [-¹u], dont l'emploi dans les parlers grecs modernes est le même que celui du suff. précédent (DKGM 2001 [1998], sous *-ού*). Il est intéressant de souligner ici que le chiffre « quarante », revient également, comme nous l'avons constaté plus

haut, dans les pratiques et croyances liées au mille-pattes : cf. quarante pattes, quarante filles portant le nom Maria, quarante feuilles de l'arbre de Judée.

Le type lexical *σαρανταποδαρούσα*, qui constitue également la désignation du mille-pattes dans la koinè gr. mod., est amplement répandu dans le domaine dialectal grec : cf. *σαραδαποδαρούσα* (Macédoine, Thessalie, Péloponnèse, Eubée, Chios, Fournoi, Anafi, Paros, Crète), *σαραδαπουδαρούσα* (Thrace, Épire, Thessalie), *σαραδαπουδουρούσα* (Macédoine), *σααδαποδαούσα*, *σαραδοποδαούσα* (Samothrace), *σαραδαποδαρού* (Attique), *σαραδαποδάρα*, *σαρανταποδαρίτσα*, *σαραδαποδαρίτ'ς* (Macédoine), *σαραδαπόδαρους* (Macédoine, Thrace, Épire, Grèce Centrale, Thessalie), *σαρανταπούδαρος* (Pont), *σαραδαπόδαρο* (Épire), *σαραντουπόδα* (Grèce Centrale) (APGM). Dans d'autres parlers, la représentation du nombre de pattes se présente d'une manière plus abstraite ; la multitude des pattes est dans ces cas exprimée par le lexème *πολυ-* « nombreux » : cf. *πολυποδαρούσα* (Péloponnèse), *πολυποδικιά* (Chypre), *πολυποδία* (Péloponnèse) (APGM).

Le grand nombre de pattes de l'animal, dont l'évaluation varie selon les domaines linguistiques, est une image récurrente aussi ailleurs dans l'espace européen. Le chiffre « quarante » se retrouve notamment à l'origine de la dénomination roumaine *cârcâiac* < tur. *kırkayak* signifiant littéralement « quarante pieds » (Pavel et Berejan 2001 : 320). Le nombre des pattes devient « trente » dans les parlers du domaine rhéto-roman (cf. [tr̥ɛntapʲɛs] « trente pieds ») et « cinquante » dans le domaine catalan ([sinkw'ɛnta k'aməs] « cinquante jambes ») (Pavel et Berejan 2001 : 321). Les formes construites sur le numéral « cent », suivi par un deuxième élément signifiant « pieds », « pattes » ou « jambes », constituent statistiquement le type le plus répandu dans le domaine roman : cf. prt. [sɛ̃tup'ajɐ], glc. [θɛmp'ɛs], cat. [santap'iya], fpr. [sɛ̃ntəpəj'a], its. [tʃɛnp'e], itc. [tʃɛntog'ambe], itm. [tʃɛntup'edi], srd. [kɛntup'ɛðɛs] (Pavel et Berejan 2001 : 320). Dans certains parlers de l'Italie, de la Suisse, de l'Espagne et de la France, le grand nombre des pattes de l'animal est interprété par « mille » comme dans le cast. [milpʲɛs], le frp. [milapj'ø], l'occ. [m'ilo pja], l'its. [milap'e], l'itc. [millepj'edi] et le fri. [milp'eɪf] (Pavel et Berejan 2001 : 320).

La désignation [psaʎ'iða], relevée sporadiquement à Lesbos, est certainement apparentée au gr. mod. *ψαλίδα* « grands ciseaux » et, comme nous l'avons évoqué dans le § 6.15, est utilisée également pour le perce-oreille toujours dans les variétés de l'île. Il faut

rappeler à cet égard que l'aspect fourchu est une caractéristique de la partie postérieure du corps des deux animaux. L'APGM atteste aussi *ψαλίδα* pour le mille-pattes dans les parlers du Péloponnèse ainsi que dans ceux des îles de Fournoi et de Symi. Dans le domaine roman, une forme comparable est celle du sarde [kuy'urru e zentuβ'eizi] syntagme composé de [kuy'urru] désignant aussi le « perce-oreille », et d'une séquence [e zentuβ'eizi] signifiant « aux cent pieds » (Pavel et Berejan 2001 : 327).

6.15 Perce-oreille

*Forficula auricularia*⁷³, ordre des Dermaptères



Le perce-oreille est un petit insecte (5-20 mm) de couleur brun-rougeâtre avec des ailes repliées et un abdomen terminé par une paire de pinces puissantes. Ces pinces, inoffensives pour l'homme, se différencient entre les deux sexes : chez le mâle, elles sont arquées, chez la femelle, presque droites. C'est un insecte nocturne qui vit généralement dans des endroits humides et abrités, dans l'humus, la litière de feuilles et sous des pierres. Il se nourrit de végétaux (surtout pétales de fleurs) principalement de fruits ainsi que de divers débris organiques (Pélécassis 1986 [1981] ; Duquet 1995 [1992] : 356).

Nos informateurs soulignent souvent l'aspect fourchu du perce-oreille faisant référence à l'effet saillant de ses pinces :

- [k'ovj apu p'isu] (P.24)
Il coupe à l'arrière.
- [sa psaλ'ið ap'u p'isu] (P.7)
Il est comme une paire de ciseaux à l'arrière.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.15/Annexes)

Dans les variétés de Lesbos, les désignations du perce-oreille font allusion à la morphologie de l'insecte : comme il ressort également des ethnotextes cités plus haut, la ressemblance des pinces abdominales du perce-oreille avec des instruments pinçants ou coupants constitue un trait saillant, amplement présent dans l'imaginaire populaire. Notamment, nous retrouvons fréquemment des désignations créées à partir de l'image de « grands ciseaux » (cf. gr. mod. *ψαλίδα*) :

- [psaλ'iða] (PP. 1, 3-8, 10, 12-14, 16-24)
- [psaλ'ð'ula] (P.12)

Nous relevons aussi des formes évoquant l'« aiguille » qui sont tout de même moins répandues (cf. gr. mod. *βελόνα*) :

- [viluɲ'ið] (P.11)

⁷³ Dessin: Duquet (1995 [1992])

- [ts yri¹as tu vilup¹ið] (P.2)

La distribution aréale de ces dénominations montre une diffusion dominante du type fém. [psa¹l'iða], continuateur du gr. méd. *ψαλίδα* dérivé du gr. anc. *ψαλίς* « forces ». Sa variante [psa¹ð'ula] est un dérivé à partir de la même base et du suff. dim. fém. [-'ula] : cf. gr. mod. *-ούλα* < gr. méd. *-ούλ(λ)α* < lat. tard. *-ULLA* (DKGM 2001 [1998], sous *-ούλα*). Notons que dans la koinè grecque moderne, le terme *ψαλίδα*, ne désigne pas seulement l'insecte mais également les ciseaux du jardinier, du forgeron, du chaudronnier, etc. (DKGM 2001 [1998], sous *ψαλίδα*). Cette même désignation de la petite bête est également présente dans des parlers de Crète, de Samos et de Thrace tandis que sa variante *ψαλία* est attestée dans la zone insulaire méridionale de Karpathos et Kalymnos (APGM).

Cette association métaphorique entre l'aspect fourchu de l'extrémité postérieure de l'insecte et la forme des ciseaux revient dans les désignations du mille-pattes – qui partage cette même caractéristique morphologique avec le perce-oreille – à Lesbos (cf. § 6.15), dans le Péloponnèse ainsi que dans les îles de Fournoi et de Symi (APGM).

On retrouve l'idée de « ciseaux » à l'origine des désignations de la *Forficula auricularia* dans une aire très répandue de l'espace roman. Notamment, elle est à la base de désignations d'un espace vaste du domaine italo-roman septentrional et de la Sicile, mais quelques attestations moins fréquentes apparaissent aussi dans les variétés d'Italie centrale, méridionale continentale et aussi dans l'aire sarde (Carrilho et Lobo 2001 : 414). Une aire motivationnelle plus compacte de diffusion est celle des domaines catalan occidental, roussillonnais, portugais insulaire et, dans la Romania orientale, du domaine aroumain (Carrilho et Lobo 2001 : 414). Plus sporadiquement, elle est témoignée aussi par les désignations enregistrées par les atlas dans les variétés de l'aire portugaise centre-méridionale, le gascon, le corse, le picard de Wallonie et le gaumois (Carrilho et Lobo 2001 : 414). Nous citons à titre d'exemple les formes romanes, quelques unes se rattachant au lat. FORFEX, FORFICE « ciseaux » et à ses variantes lat. parlé *FORBEX, *FORBICE et lat. tardif PORFICE ayant le même signifié, d'autres au lat. tardif CISORIA « instrument tranchant » : itm. [fɔrfitʃa], its. [forf'eta], oïl [fɔʃl'et], itm. [fr'obiʃe], its. [f'ɔrbza], itc. [forbiʃ'icca], cor. [furbiʃ'etta], itm. [pruff'itʃicca], its. [siz'ora], oïl [sizj'o:], occ. [siz'ew], arou [guʃifo'artikə] « petit ciseaux » (Carrilho et Lobo 2001 : 437-439). L'image de ce type d'instrument coupant est parfois accompagnée par un élément qui renvoie à « mal » comme c'est le cas de l'itm. [ma:lafrw¹ovətʃə] ou bien à celle de « queue » comme dans le cas du frp.

[fɔrskw'a] (« forces » + « queue ») et de l'arou. [ko'ada fo'artikəlei] (« queue » + « ciseaux ») (Carrilho et Lobo 2001 : 439). Dans d'autres cas, « ciseaux » est accompagné du générique « animal » en première position pour former des composés tels que le prt. [b'iʃ tz'oru] ou le fri. [uʃfɛw'arpis] (« bête » + « ciseaux ») (Carrilho et Lobo 2001 : 440).

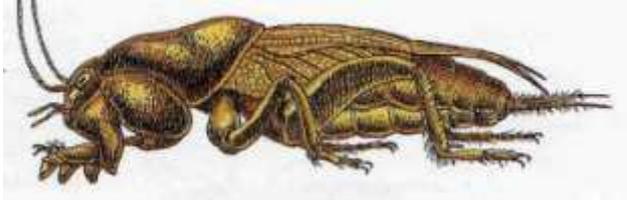
Bien que plus sporadiquement, les parlers romans ont recours à d'autres représentations d'instruments ayant des fonctions analogues à celles des pinces, tels que la fourche, les tenailles, l'aiguillon, le dévidoir, la pince et le tarière (Carrilho et Lobo 2001 : 416).

Le type [viluŋ'ið], attesté rarement à Lesbos, est un continuateur du gr. méd. *βελόνη* « aiguille » avec le suffixe diminutif [-'ið] (cf. gr. mod. [-'iði]). La forme syntagmatique [ts yri'as tu viluŋ'ið] « l'aiguille de la vieille » (cf. gr. mod. *γριά*), tout en gardant son caractère descriptif à travers l'association métaphorique des pinces de l'insecte avec l'aiguille, évoque également l'image anthropomorphique de la « vieille ». D'un côté, nous pensons que la référence à la « vieille » pourrait être la représentation de la vieille femme qui tricote, image récurrente dans les contes mais également dans la réalité des sociétés traditionnelles de l'île. De l'autre côté, il ne faut pas oublier la présence de la « vieille » comme motivation à la base de nombreux zoonymes, représentation de l'ancêtre-protecteur, qui renvoie à une vision magico-religieuse du monde animal (cf. § 6.2).

Dans les parlers romans, les représentations anthropomorphiques liées aux désignations du perce-oreille se manifestent plutôt à travers des formes créées à partir de l'image des artisans qui aiguisent des instruments tranchants. Notamment, dans différentes aires du domaine italo-roman, nous retrouvons le « rémouleur », comme par exemple dans le cas du lombard [mul'øtɛ], un dérivé d'un verbe signifiant justement « remouler » ou de composés formés d'un verbe signifiant « remouler » suivi d'un nom désignant les ciseaux (a)mola forbici / forbici, attesté en Campanie ainsi que dans quelques points isolés dans les Pouilles, la Calabre et la Sicile, arrotatorfice et *guâ forbici*, enregistrées respectivement dans le Molise et en frioulan et, avec un continuateur du lat. TONSORIA, amola-tesouras « aiguiser-ciseaux » (Carilho et Lobo 2001 : 417-418).

6.16 Courtilière

*Gryllotalpa gryllotalpa*⁷⁴, famille des Gryllotalpidés



La courtilière est un gros insecte brun-roux à corps robuste et cylindrique. Sur sa tête elle porte des pièces buccales broyeuses très développées et ses pattes

antérieures fortes et aplaties, en forme de pelle dentée, se terminent par quatre fortes griffes, ce qui les rend très adaptées au fouissage. La courtilière, surtout active la nuit, vit dans des galeries souterraines qu'elle creuse avec ses pattes antérieures, dans les sols meubles bien irrigués, tels que les jardins et les prairies. Son activité souterraine se traduit parfois par des dégâts sur les jeunes plantes des potagers puisque, pendant ses déplacements, elle coupe les racines qu'elle trouve dans son chemin soit pour les manger soit tout simplement pour passer. Elle se nourrit aussi de vers de terre et de larves d'insectes souterrains (Pélécassis 1986 [1981] ; Duquet 1995 [1992] : 355).

Cette habitude de l'insecte revient très souvent dans les observations de nos informateurs qui indiquent qu'il coupe ou qu'elle mange les jeunes plantes et qu'elle fait des gros dégâts sous la terre.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.16/Annexes)

L'ensemble des désignations de la courtilière que nous avons relevées dans les variétés de Lesbos véhiculent l'image de l'insecte liée aux légumes cultivés qu'il est censé ravager. Pour faciliter l'analyse de ces formes nous les avons rassemblées dans deux groupes. Dans le premier, nous avons réuni les continueurs du gr. anc. *πρασκουρίς* « courtilière », créé sur les motifs « poireau » (cf. gr. anc. *πράσον*) + « couper » (cf. paradigme verbal du gr. anc. *κείρω*) (Chantraine 1968, sous *πράσον*) :

- [pras¹iguras] (PP. 22-24)
- [pra¹iguras] (P.12)
- [pra¹igulas] (P.15)
- [pras¹aguras] (PP. 12-14, 16)
- [prasn¹aguras] (P.14)

⁷⁴ Dessin : Duquet (1995 [1992])

- [prasin¹aguras] (P.13)

Le changement phonétique et morphologique de certaines de ces formes a été accompagné, comme nous allons le constater plus bas, par une réinterprétation de celles-ci.

Dans le deuxième, nous regroupons les formes motivées par l'image de « concombre » (cf. gr. mod. *αγγούρι*) ou bien celle de « haricot vert » (cf. gr. mod. *φασόλι*), la plupart des fois accompagnée du motif « manger » (cf. le paradigme verbal du gr. mod. *τρώω*) :

- [aguruf¹as] (PP. 2-6, 8, 19, 20)
- [ayuruf¹as] (PP. 1, 7, 10, 17)
- [agur¹as] (PP. 5, 11, 18)
- [fasl¹as] (P.9)

Si l'on considère la répartition aréale de ces dénominations, nous remarquons que les formes du deuxième groupe manifestent une plus grande diffusion dans la partie occidentale de l'île, bien qu'il soit aussi sporadiquement présent dans la partie orientale, où se trouvent principalement diffusées les formes du premier regroupement.

Comme nous l'avons déjà souligné dans le § 6, les continuateurs du gr. anc. *πρασσοκουρίς* présentent un intérêt particulier en ce qui concerne le rôle de l'attraction paronymique dans l'évolution lexicale. Notamment, sur le plan formel, ayant subi des altérations phonétiques et morphologiques, certains des continuateurs de la dénomination grecque ancienne sont devenus opaques : cf. *πρασόκουρας* (Péloponnèse), [pras¹ikuras], [prats¹ikuras], [plats¹ikuras] (Crète), [pras¹iguras] (Lesbos, Chios, Samos, Crète), [pra¹iguras], [pra¹igulas] (Lesbos), *πρασίγκουρας* (Skyros), [perts¹ikuras], [perits¹ikuras], [perts¹iguras], [prits¹ikuras] (Crète) (nos données⁷⁵, APGM, Contossopoulos 1988 : 145). Dans ces formes, les motifs de « poireau » mais surtout celui de « couper » ne sont plus lisibles. En revanche, dans certaines autres occurrences telle que la formation [pras¹aguras], que nous relevons à Lesbos, mais également sur les îles de Sifnos, Naxos, Crète ainsi qu'en Macédoine, les deux composants pourraient apparaître de nouveau comme transparents : le premier [pras-] évoquant de nouveau le « poireau » et le deuxième [-agur-] évoquant maintenant le « concombre ». Ajoutons que ces formes présentent également le suffixe gr. mod. [-as] « celui qui est relatif à ». L'image de l'insecte comme dévastateur des racines des légumes, restant

⁷⁵ Bien que cette forme de citation ne soit pas précise, nous l'adoptons afin de faciliter la lecture de notre argumentation.

toujours présente dans la conscience des locuteurs, réactive, à travers une représentation analogue renforcée par la proximité phonique des deux signifiants, la motivation obscurcie de ces formes. Par ailleurs, le jeu des associations et des remotivations semble ne pas s'arrêter là, si l'on considère que le premier composant des variantes [prasn'aguras] et [prasin'aguras] relevées à Lesbos, véhicule l'image de « vert » (cf. gr. mod. *πράσινο*).

Les désignations du deuxième groupe sont également créées sur le motif « concombre », employé cette fois dans des constructions différentes. Notamment, la forme [aguruf'as] est un composé d'un premier élément [aguru-] évoquant le concombre et un deuxième, [-f'as]⁷⁶, qui constitue probablement une variante simplifiée du gr. mod. [-f'ayos] « celui qui mange ». La même désignation se rencontre également dans les variétés de Samos (Zafeiriou 1995) et de Macédoine (APGM) ainsi que, avec une variation phonétique, dans celles de Samothrace (cf. [aguuf'as]) (Katsanis 1996). L'affaiblissement de l'occlusive vélaire [g] > [ɣ], attesté à Lesbos et à Imvros dans [aɣuruf'as] (Xeinos 1981 : 23), pourrait être aussi corrélé à un processus de réinterprétation, étant donné que [aɣuru-] renvoie à l'image de « vert, non mûr » (cf. gr. mod. *άγουρος*), faisant peut-être allusion aux plantes jeunes, ravagées par la courtilière. La troisième désignation de ce groupe, [agur'as], est un dérivé de [agur-] « concombre » par le suffixe gr. mod. [-'as] « celui qui est relatif à ». La désignation [fasl'as] suit le même procédé de dérivation mais cette fois la base se trouve motivée par l'image du « haricot vert ».

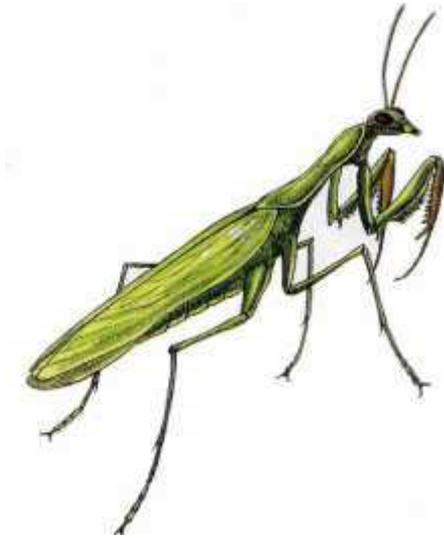
Dans les variétés grecques modernes du Péloponnèse, nous relevons également la combinaison d'un motif renvoyant à un légume + « manger », comme dans le cas de la désignation *κρεμμυδοφάος* où figure l'idée d'« oignon » suivie d'un agentif signifiant « celui qui mange » (APGM). Dans les parlers de Crète (Contossopoulos 1988) et de Samos (Zafeiriou 1995 : 450), nous retrouvons l'image d'un légume soudée à celle de « couper » comme respectivement dans [kolociθokoftis] et *κουλουκ'θουκόφ'τς*, interprétable comme un composé d'un élément signifiant « courgette » suivi d'un nom d'agent qui veut dire « celui qui coupe ».

⁷⁶ Cet élément est également attesté dans l'aire de Lesbos, dans des zoonymes de structure analogue : cf. [ʃkuf'as] « figue » + « manger », désignant le loriote d'Europe ; [mijuf'as] « mouche » + « manger », désignant le mésange charbonnière (cf. § 8.1.4).

En dehors de l'espace grecophone, les désignations créées à partir d'un nom de légume sont présentes dans presque tous les domaines linguistiques de la Romania, à l'exception du Portugal, de la Belgique romane, de la Corse et de la Suisse rhéto-romane (Segura da Cruz 2001 : 92). Dans ces désignations, nous retrouvons « la référence explicite à un produit cultivé. L'oignon, la courge, le poireau, la pomme de terre, le chou, le concombre, la tomate, la betterave, le chou-fleur, le maïs, le blé [...] font partie de l'inventaire des dénominations motivées par l'idée des dégâts produits » (Segura da Cruz 2001 : 91). Selon Segura da Cruz (2001 : 91-92), certains types sont plus représentés dans certaines aires que dans d'autres : par exemple, en Espagne, nous retrouvons amplement l'idée de l'oignon, la courge en Italie, le concombre en Sardaigne, la betterave Roumanie. La désignation d'un légume constitue dans ces espaces soit la base pour des dérivés suffixés, soit le deuxième élément d'un composé V+N : cf. occ. [t'ajo pw'ore] « taille-poireau », cat. [t'aʎas'eβes] « taille-oignon », occ. [tr'iŋko s'eβo] « écrase-oignon », srd. [m₁anikapat'ata] « mange-patate », fri. [mandzekav'otʃes] « mange-courges » (Segura da Cruz 2001). Parmi les verbes qui expriment l'action destructrice de l'insecte, « tailler » et « couper » sont les plus fréquents dans ces formations. Dans la globalité de l'espace roman, le comportement de la courtilière vis-à-vis des cultures apparaît sans aucun doute la motivation la plus productive (Segura da Cruz 2001 : 90).

6.17 Mante religieuse

*Mantis religiosa*⁷⁷, famille des Mantidés



En Europe, la mante religieuse se rencontre surtout dans les zones les plus méridionales, puisque elle apprécie la chaleur. Il s'agit d'un insecte assez long (2 à 7 cm), dont la couleur varie du vert fluorescent au beige clair, possédant un thorax long et une tête triangulaire très mobile autour du cou. Ses pattes supérieures fortement épineuses sont capables de se replier et de se détendre afin d'attraper ses proies : des mouches, des criquets, des sauterelles, des papillons et d'autres insectes. Elle se tient souvent immobile sur les plantes et chasse ainsi à l'affût : lorsqu'une proie passe à proximité, la mante déploie ses pattes antérieures et la capture. Puis, elle la maintient dans ses pattes pour la manger. Il y a, parmi les mantes, des espèces à grandes ailes qui volent alors que d'autres se déplacent surtout en s'accrochant de tige en tige. Il est notable que lors de l'accouplement, elles dévorent fréquemment le mâle, ce qui semble faciliter la fécondation (Duquet 1995 [1992] : 354).

L'aspect remarquablement anthropomorphique de la mante religieuse a toujours marqué l'imagination populaire : sa faculté de tourner la tête pour suivre des yeux ce qui a fixé son attention ainsi que « la forme et la dimension de ses pattes antérieures, proéminentes, et la position qu'elles adoptent contribuent à cette image qui inspire respect et peur » (García Mouton 2001 : 239-240). Ses mouvements, en particulier, qui semblent évoquer des gestes anthropomorphiques apparaissent dans des formulettes intégrées aux jeux d'enfants (García Mouton 2001 : 240). Notamment, dans les formulettes relevées dans le domaine roman, on demande à la mante de donner la main, se tenir droit, plier, étendre ou lever ses mains, montrer une direction (comme résultat d'une divination), dresser ou lever la table, couper, sauter, joindre les mains devant sa tête, prier, dire la messe et faire sonner la cloche (García Mouton 2001 : 240-244). Ces chansonnettes présentent selon l'auteure « une structure reposant normalement sur une rime très simple – à mi-chemin entre prière et jeu –, qui

⁷⁷ Dessin : Duquet (1995 [1992])

garantit le souvenir et défend son caractère rituel » (García Mouton 2001 : 241). Comme il a été mis en évidence par Alinei et Barros Ferreira (1986) à propos des désignations de la coccinelle, les formulettes enfantines sont considérées comme des vestiges des rites anciens qui témoignent le caractère spécial attribué aux animaux (cf. § 6.21).

Selon Caillois (1938), un grand nombre de croyances et de pratiques magico-religieuses concernant cet insecte sont attestées dans plusieurs cultures. Notamment, dans l'antiquité grecque (Davies et Kathirithamby 1986 : 177) ainsi qu'à l'époque romaine (Caillois 1938 : 37), on attribuait à la mante le mauvais œil. Dans les traditions orales de l'Europe d'aujourd'hui nous relevons une attitude ambivalente concernant cet insecte : la mante est « tantôt regardée comme divine, tantôt comme diabolique » ayant des rapports avec l'au-delà (Caillois 1938 : 43). En dehors du domaine européen, Caillois (1938 : 45) indique que

« d'une façon générale, il paraît possible de reconnaître sur toute une partie du continent africain les vestiges d'une sorte de religion, sinon de civilisation, de la mante religieuse, particulièrement bien conservée chez les Boschimans et caractérisée par la culte rendu à cet insecte qu'on identifie au dieu créateur et qu'on tient spécialement comme une sorte de démon de la chasse ».

Par ailleurs, selon un rite totémique attesté chez les Bantous, « quand des petits bergers rencontrent une mante dans la brousse, ils arrachent quelques poils à leur ceinture de peau et les offrent à l'animal en disant « tiens, grand-père » (Caillois 1938 : 42). En effet, comme l'atteste Junod (1936), la mante était regardée comme un dieu-ancêtre : si elle entrait dans une hutte, on pensait qu'elle rendait visite à ses descendants.

Dans la conscience des habitants de Lesbos, la mante représente un animal chargé d'un symbolisme positif. Notamment, à Agia Paraskevi (P.11), on la considère comme un bon auspice, à Vrissa (P.13) on la protège, à Loutra (P.24) on ne la tue pas et à Stypsi (P.10), on considère que Dieu monte sur elle pour avancer.

Analyse des données linguistiques (cf. carte onomasiologique : C.16/Annexes)

En cohérence avec les croyances susmentionnées, les désignations de la mante religieuse relevées à Lesbos renvoient à une image sacralisée de l'insecte. Il s'agit de syntagmes lexicalisés comportant tous la forme [ˈaluɣu] « cheval » (cf. gr. mod. *άλογο*) liée à un possesseur magico-religieux :

a) la Madone (cf. gr. mod. *Παναγία*)

- [ts panajˈas t alujˈeɾ] (PP. 11-13, 15, 17)
- [ts panajˈas t ˈaluɣu] (PP. 2, 5, 6, 14, 21, 22)

- [t 'aluɣu ts panaj'as] (P.20)
- [ts panaj'uðas t aluɣ'eɫ] (P.16)
- [ts panaj'as t aluɣ'eɫ] (P.17)
- [aluɣ'eɫ ts panaj'as] (P.18)

b) le Christ (cf. gr. mod. *Χριστός*)

- [t xrist'u t 'aluɣu] (PP. 1, 19, 22)
- [t kst'u t 'aluɣu] (P.9)
- [t xrist'u t 'aluj'eɫ] (P.23)

c) Dieu (cf. gr. mod. *Θεός*)

- [t θj'u t 'aluɣu] (PP. 3, 6, 7, 8, 24)
- [t aluɣ'eɫ t θj'u] (P.10)

d) St Georges (cf. gr. mod. *Άγιος Γεώργιος*)

- [t aj'u jurj'u tu 'aluɣu] (P.4)

e) le roi (cf. gr. mod. *βασιλιάς*)

- [t vaʃl'e t 'aluɣu] (P.1)

La diffusion aréale de ces désignations sur l'île ne représente pas de grandes zones compactes. Cependant, nous observons que le type « cheval de la Madone » est le plus fréquent. Ces syntagmes lexicalisés varient au niveau de la position du spécificateur qui peut se trouver avant ou après la forme ['aluɣu] « cheval » : cf. [t θj'u t 'aluɣu]/ [t aluɣ'eɫ t θj'u]. Par ailleurs, ['aluɣu] se réalise souvent avec le suffixe diminutif neutre [-eɫ] : cf. [ts panaj'as t aluj'eɫ], [ts panaj'uðas t aluɣ'eɫ]. Dans le dernier exemple, l'élément [panaj'uðas] « de la Madone », présente également le suff. dim. fém. [-uða], qui, comme le précédent, est très répandu sur l'île comme nous l'avons déjà vu dans le § 3.2.1. Dans trois points de la partie méridionale et dans un point de la partie septentrionale, la forme suffixée [aluj'eɫ] présente une variation phonétique : la consonne [ɣ] de ['aluɣu], qui se palatalise généralement dans le contexte précédant une voyelle moyenne antérieure [e], reste vélaire dans ces quatre points (cf. [aluɣ'eɫ]).

Le motif « cheval », élément commun de toutes les désignations de la mante sur l'île, revient souvent dans des cas

« [...] [*d'*] insectes aux pattes longues, puissantes, qui sautent et qui peuvent faire de courts vols [qui] sont liés à l'au-delà et deviennent des animaux auxiliaires, messagers entre les deux mondes. Le messenger magique par antonomase est le cheval et on emprunte son nom pour les désignations de la libellule, de la sauterelle, et aussi de la mante qui se trouvent ainsi rapprochés par une motivation sous-jacente » (Garcia Mouton 2001 : 247).

Citons à titre d'exemple les motivations relevées dans le domaine européen à la base des désignations de la sauterelle : « cheval » ou bien « cheval » + « sauter »/ « herbe »/ « pré »/ « sauvage »/ « prêtre »/ « Dieu » (Avanesov, Ivanov et Donadze 1983 : 155-157).

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le deuxième motif qui apparaît dans les désignations relevées à Lesbos renvoie à une entité magico-religieuse, dans la plupart des cas appartenant au monde chrétien : la Madone, le Christ, Dieu mais également Saint Georges, représenté souvent dans l'iconographie chrétienne comme un chevalier. Seulement à Agra (P.1), et en cooccurrence avec la forme [t xrist'u t 'aluɣu] « le cheval du Christ », nous avons enregistré le terme [t vaʃl'e t 'aluɣu] « le cheval du roi », motivé par l'image d'un personnage mythique non chrétien.

Des formes syntagmatiques renvoyant à l'idée de « cheval » + un élément lié aux anthropomorphismes chrétiens sont attestées aussi dans d'autres parlers du domaine grecophone⁷⁸ : cf. *τ'άγι-Γιωργιού τ'αλογάκι* « le petit cheval de Saint Georges », *τ'άγι-Δημήτρη τ'αλογάκι* « le petit cheval de Saint Dimitri », *του Χριστού τ'αλογάκι* « le petit cheval de Christ », *του Θεού τ'άλογο* « le cheval de Dieu » (Bousboukis 1994 : 279).

La désignation *τη γιαγιάζ μ' τη Παναγιούδας του μ'λάρ* « le mulet de ma grand-mère la Madone », relevée à Samothrace (Bousboukis 1994 : 280), présente deux types de motivations anthropomorphiques : une renvoyant à la « Madone » (*Παναγιούδα*) de la religion chrétienne et une autre évoquant la « grand-mère » (*γιαγιά*), qui se rapporte à des croyances archaïques où les ancêtres occupaient une place sacrée. La présence d'un anthropomorphisme parentélaire émerge aussi dans une structure motivationnelle formée de « nom de parenté » + « cheval » comme dans la désignation de l'insecte [o att'aloɣo] relevée à Ghorio (Bova) de la Calabre grecophone (AIS, c.466). Cette désignation comporte un premier élément [atta], qui signifie « père » dans les parlers de l'Italie méridionale (AIS, c.5), et un deuxième, ['aloɣo]

⁷⁸ L'auteur ne fournit pas la distribution aréale de ces formes.

« cheval ». En ce qui concerne le terme de parenté, Chantraine (1968, sous *ἄττα*) atteste également les formes *ἄττα* « papa », « grand-père » en grec ancien et ATTA « grand-père » en latin ainsi que le gothique *atta* et propose une origine indoeuropéenne de ce terme.

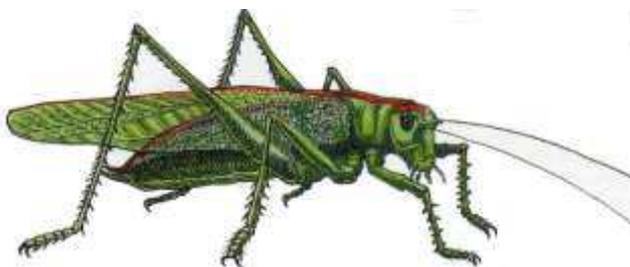
Dans les variétés grecques du Salento, nous relevons la désignation de la mante [vr'ukulo] (AIS, c.466) que Rohlfs (1932, sous *vrucu*) rapproche au gr. anc. *βροῦκος* désignant, selon l'auteur, la mante. Cependant, Chantraine (1968, sous *βροῦκος*) atteste cette forme ainsi que sa variante *βροῦχος* comme désignations d'une « espèce de sauterelle » ne se référant que secondairement à la mante. Parallèlement, l'AGEL (1968, sous *βροῦκος*) et KDGM (2001, sous *βροῦκος*) enregistrent *βροῦκος* et *βροῦχος*, en grec ancien et médiéval respectivement, comme dénomination d'une sauterelle sans ailes. Selon Garcia Mouton (2001 : 247), « il est fréquent pour la mante de recevoir des noms qu'on donne normalement à la sauterelle », fait qui découle probablement de leurs aspects similaires. Il est intéressant de noter qu'à côté de *βροῦκος*, l'AGEL atteste également les formes *απέλεβος* et *απέλαβος* comme désignations d'une sauterelle sans ailes. Selon Chantraine (1968, sous *απέλεβος*) ces termes sont « vraisemblablement emprunté[s] », mais l'auteur ne spécifie pas les étymons. Il semble contester la proposition de Lewis (cité dans Chantraine 1968, sous *απέλεβος*) à propos d'une possible provenance sémitique et reporte aussi l'hypothèse de Strömberg (cité dans Chantraine 1968, sous *απέλεβος*) sur une origine égyptienne de ce terme. Pour notre part, nous ne pouvons pas négliger la présence de la séquence *αττ-* de ces formes, qui pourrait être comparable au composant [atta] « père », « grand-père », relevé dans les désignations de la mante des variétés grecques de la Calabre.

Dans le domaine roman, nous retrouvons le schéma motivationnel « cheval » + « entité magico-religieuse » dans le domaine portugais et sarde : cf. prt. [kəvəl'ij̃ dd'ew̃ʃ] « petit cheval de Dieu », srd. [k'ad̃du e d'eus̃] « cheval de Dieu » ; prt. [kəvəl'ij̃nu di n'os̃ə sijn'or̃ə] « petit cheval de Notre Dame » ; prt. [kəv'al dal rrej̃] « cheval du roi » (Garcia Mouton 2001 : 248). Dans les aires portugaise, castillane, andalouse et gallo-romane d'oïl, nous retrouvons également une représentation négative de la mante, exprimée par la motivation « cheval du diable » : cf. respectivement [kəv'alu du dj'abu], [kaβ'aʎo ðel dj'ablo], [kaβ'ajo ðel dj'ablo], [χvo do dj'ab] (Garcia Mouton 2001 : 262). En italo-roman, le côté maléfique supposé de l'insecte est reflété par les motifs « sorcière » et « mort » : cf. itc. [kav'alle de zdr'ege] « cheval de la sorcière », itm. [kav'allə da: m'ortə] « cheval de la mort ».

L'idée de « cheval » est parfois remplacée par celle d'autres animaux de la même famille tels que la jument, la mule ou bien l'âne : cf. cor. [ʃum'enta di san m'ertinu] « jument de Saint Martin », cor. [m'ula di u pr'eti] « mule du curé », prt. [burr'ijɐ di n'osɐ sɨn'orɐ] « petite ânesse de Notre Dame ». Dans certains parlars nous rencontrons également l'élément « cheval » ou « jument » sans les spécificateurs susmentionnés : cf. prt. [kɐβɐl'ijɨ], cast. [kaβaʎ'ito] « petit cheval » ; cast. [kaβ'aʎo], itc. [kav'allo] « cheval » ; fri., its. [kaval'eta] « petite jument » (Garcia Mouton 2001 : 262-264).

6.18 Sauterelle

*Tettigonia viridissima*⁷⁹, ordre des Orthoptères



La *Tettigonia viridissima* est une espèce de sauterelle de couleur verte⁸⁰ qui se rencontre surtout dans les zones méridionales de l'Europe. Elle a une tête triangulaire portant deux grands yeux noirs et de très longues

antennes fines. Grâce à ces longues pattes postérieures, qui sont repliées en forme de « z » comme un ressort le long du corps, elle se déplace parfois en sautant. La sauterelle vit dans des champs, des buissons ensoleillés, des arbres et des lieux humides. Elle se nourrit surtout de petits insectes mais aussi de végétaux. Les mâles (parfois les femelles aussi) strident en frottant leurs élytres l'un contre l'autre (Duquet 1995 [1992] : 356).

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.18/Annexes)

Dans les variétés de Lesbos, se rencontrent deux types de désignations de cet insecte, le premier étant plus représenté que le deuxième. La première catégorie est formée des continuateurs du gr. anc. fém. *ἀκρίς*, gén. *-ίδος* « sauterelle » :

- [akr'iθa] (PP. 1, 4-8, 10, 12-14, 19-21, 24)
- [akr'iθas] (P.2)
- [agr'iθa] (PP. 3, 18, 23)
- [agr'iθus] (PP. 16, 17)
- [akr'iθus] (PP. 11, 15)
- [akr'iða] (P.22)

Le deuxième type que nous avons enregistré à Eressos (P.2), en co-occurrence avec la forme [akr'iθas], est une désignation apparentée au gr. mod. *πετάγομαι* « sursauter, bondir » :

- [pitaxt'ar] (P.2)

⁷⁹ Dessin : Duquet (1995 [1992])

⁸⁰ D'autres espèces sont de couleur brune et parfois noire (Duquet 1995 [1992] : 356).

La famille étymologique à laquelle se rattachent les dénominations du premier groupe constituent l'objet de diverses interprétations. Notamment, Avanesov, Ivanov et Donadze (1983 : 159) proposent de rapprocher ces formes du gr. anc. *ἄκρος* « pointu », mais sans justifier le lien motivationnel justifiant un tel rapprochement. En revanche, Chantraine (1968, sous *ἀκρίς*) tente de fournir une explication dans ce sens en spécifiant que l'interprétation de la forme *ἀκρίς* « sauterelle » par le motif « pointu », « point extrême » (cf. *ἄκρος*, *ἄκρον*) serait effectuée sur la base de l'image de l'insecte qui « mange les extrémités ».

Cependant, Chantraine, insatisfait de cette explication, admet plutôt celle de Strömberg (1944, cité dans Chantraine 1968, sous *ἀκρίς*) qui rattache *ἀκρίς* au gr. anc. *κρίζω* « pousser un cri aigu », l'animal étant ainsi nommé d'après le son qu'il produit (Chantraine 1968, sous *ἀκρίς*). Dans ce cas, le *α-* initial résulterait soit d'une prothèse, soit d'une réinterprétation sur la base d'une attraction paronymique avec *ἄκρος* « pointu » (Chantraine 1968, sous *ἀκρίς*). Pour le gr. anc. *κρίζω*, le même auteur propose en revanche une base indoeuropéenne onomatopéique **krig-* à laquelle renverrait aussi le nor. *hr̥ka* « craquer, grincer », le lit. *krykiù* « crier, grincer », le slave et russe *kričatŭ* « crier », etc. (Chantraine 1968, sous *κρίζω*). Le rapprochement du gr. anc. *ἀκρίς* au gr. anc. *κρίζω* avec le signifié cité par Chantraine est postulé également par Babiniotis (2002, sous *ακρίδα*) qui considère toujours le deuxième terme d'origine onomatopéique.

Les aboutissants de la forme *ἀκρίς* enregistrés à Lesbos manifestent une variation morphologique qui concerne la marque du genre : cf. masc. [-us] / masc. [-as] / fém. [-a]. Par ailleurs, au niveau phonétique, la consonne interdentale de ces formations alterne entre sonore et sourde – [ð]/ [θ] – la variante sourde étant la plus fréquente.

Des variantes de cette famille étymologique sont diffusées dans un grand nombre des variétés grecques modernes : *ακρίθα* (Samos, Chios) (DHGM 1933, sous *ακρίδα*), [akriðas] (Samothece) (Katsanis 1996 : 271), [akr'ia] (Chypre) et [akr'iðalos] (Eubée) (Avanesov Ivanov et Donadze 1983 : 159) ; *akr ídu*, *nakr ídu*, *akran ídu* et l'*akridu*, dans la zone gricophone de Calabre (Rohlf 1964, sous *ἀκρίδιον*). Le type le plus répandu est [akr'iða] (Macédoine, Samothece, Grèce centrale, Péloponnèse, Eubée, Skyros, Naxos, Samos, Rhodes, Crète), qui constitue également la désignation de la sauterelle dans la koinè grecque moderne.

Le deuxième type lexical, [pitaxt¹ar], est créé à partir de la base adjectivale *πεταχτ-* « sauteur, bondissant » (apparenté au gr. mod. *πετώ* « voler ») et le suffixe ntr. [-¹ar], variante du suff. gr. mod. [-¹ari] « celui qui présente la caractéristique que la base exprime ».

Il s'agit d'une désignation descriptive, motivée par le comportement saillant de l'insecte de se déplacer en sautant. L'idée de « sauter » se rencontre également dans des désignations du domaine grec plus étendu : cf. [p¹iðalos] (Mykonos, Ko), [pið¹ikuros] (Thrace), (Avanesov Ivanov et Donadze 1983 : 151), [p¹etakas] (Crète) (Contossopoulos 1988 : 226). Ce comportement caractéristique de l'animal semble avoir inspiré le plus grand nombre de désignations attestées en Europe (Avanesov, Ivanov et Donadze 1983 : 151-154) : cf. esp. saltón, fr. sauterelle, itc. saltarello, glc. cascón, rhr. [əl səl'ep], blg. skakalec, pol. skoczek, rus. skačok, slov. skakelj, ukr. skakun, pour citer juste quelques exemples évoquant le l'image de l'animal qui saute, présente aussi dans des structures syntagmatiques plus complexes où le déverbal est suivi d'« herbe », « foin », « pré », « chaume » et « montagne » (Avanesov, Ivanov et Donadze 1983 : 152-153).

6.19 Grillon

Acheta domestica, *Gryllus campestris*⁸¹, ordre des Orthoptères



Le grillon est un orthoptère bien représenté en Europe, surtout dans des régions méridionales où se rencontrent le plus fréquemment l'*Acheta domestica* et le *Gryllus campestris*, deux espèces appartenant à cet ordre. C'est un petit insecte (1-4 cm) de couleur brune, jaunâtre ou noire avec des pattes courtes et robustes, adaptées au saut, bien que l'animal se déplace surtout en marchant. La caractéristique la plus saillante du grillon est son chant, une stridulation émise seulement par le mâle, qui chante sans cesse à l'entrée de son terrier en frottant ses élytres l'un contre l'autre. Il s'agit d'un insecte crépusculaire et nocturne qui vit dans des friches, des prairies, des cultures, des forêts mais aussi des habitations (Duquet 1995 [1992] : 355).

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.19/Annexes)

Les deux types de désignations du grillon qui se rencontrent à Lesbos sont d'origine onomatopéique. Le premier, dominant dans les parlers de l'île, est un continuateur du gr. anc. *τριζέλλας* « grillon » :

- [truksaɫ'iða] (PP. 2, 4-6, 8, 9, 11-13)
- [triksaɫ'iða] (PP. 1, 7, 19-21)
- [triksaɫ'uð] (PP. 16-18, 23, 24)
- [triksaɫ'uða] (P.15)

Le deuxième, qui se rencontre de manière isolé, se rattache au gr. méd. *γρύλλος* « grillon » :

- [ɣr'ilus] (P.3)

La forme source du premier groupe des désignations, le gr. anc. *τριζέλλας*, constitue un des dérivés du verbe gr. anc. *τριζω* « pousser des cris aigus, siffler, grincer », qui a laissé en gr. mod. des aboutissants comme *τριζω* « crier, grincer », *τριζόνι* « crécelle », *τριγμός* « craquement, grincement » (Chantraine 1968, sous *τριζω*). *Τρίζω*, que Chantraine (1968,

⁸¹ Dessin : Duquet (1995 [1992])

sous *τριζω*) considère comme étant d'origine onomatopéique, évoque sans doute, tout comme son dérivé *τριζέλλας* et ses continueurs relevés à Lesbos, le chant caractéristique de l'insecte.

Les désignations de ce groupe présentent trois types de suffixes : les fém. [-'iða], [-'uða] et le ntr. [-'uð]. Le suffixe [-'iða] est utilisé dans la dérivation des noms féminins à partir des masculins comme dans le cas de la forme source masc. *τριζέλλας*. Les deux autres, [-'uða] et [-'uð], reviennent très souvent dans le processus de dérivation diminutive à Lesbos, comme nous avons pu le constater à plusieurs reprises (cf. § 3.2.2).

Ces formes manifestent également une variation du timbre vocalique au niveau de la première syllabe de la base. Notamment, la même alternance entre voyelles extrêmes hautes [i] et [u] a été relevée dans le cas des désignations du lézard (cf. § 6.9) mais aussi dans celles du gecko et de la rainette verte (cf. § 6.13) où – nous le rappelons – l'alternance est triple puisqu'elle inclut la voyelle centrale basse. La distribution aréologique des deux types [triksaλ-] et [truksaλ-] désignant le grillon montre une concentration, dans la partie occidentale, de celui avec la voyelle postérieure haute et une plus grande diffusion de celui avec la voyelle antérieure dans la partie orientale.

Des continueurs du gr. anc. *τριζέλλας*, sont également attestés dans le domaine grec plus étendu : cf. *πωζαλίδα* (Syros, Crète, Chypre), *τροζαλίδα* (Crète), *τρεζαλ-λούδι* (Leros), *κραζαλ-λούδι* (Kos), *κραζαλ-λ^dούδι* (Kos) (APGM).

Le deuxième type des désignations du petit animal – [γr'ilus] – relevées dans notre espace, est apparenté au gr. mod. *γρόλος*, encore une fois considéré comme d'origine onomatopéique, d'après Babiniotis (2002, sous *γρόλος*). À propos de l'origine du gr. mod. *γρόλος*, le DKGM (2001 [1998], sous *γρόλος*) précise qu'il s'agit d'une base différente par rapport à celle, similaire, du gr. hél. et méd. *γρόλλος* « porc ». Toutefois, une base commune d'origine onomatopéique *γρϑ* est proposée par Chantraine (1968, sous *γρϑ*). Les formes romanes telles que le prt. [gr'ilu], glc. [gr'ilo], cat. [griλ], rhr. [grελ], itc., itm. [gr'illə], occ. [grit'un] (+ suff. dim. -ŌNE), its. [grillet'u] (+suff. dim. -ĪTTU), oïl [grij'o] (+ suff. dim. -ĪTTU), its. [gr'ilê] (+suff. dim. -ĪNU), etc. (Gargallo Gil et Veny 2001), proches du grec, sont issues du lat. GRĪLLUS ou d'une variante *GRĪLLIUS ayant le gr. méd. *γρόλλος* comme source (Chantraine 1968, sous *γρϑ*). Dans le domaine roman, les dialectes attestent aussi des

formations comme le gallo-roman [krikr'i], occ. [griwgr'iw] et cat. [rrigr'ik] interprétées toujours comme construites sur des onomatopées telles que KRI-, GRI-, GRIU-, RIK- (Gargallo Gil et Veny 2001 : 204).

6.20 Papillon

*Ordre des Lépidoptères*⁸²



Les *Lépidoptères*, plus communément appelés papillons, partagent certains traits généraux caractéristiques. Notamment, ils ont un corps mou et allongé et deux paires d'ailes membraneuses très agiles recouvertes d'écaillés poudreuses de

couleurs très variées selon les espèces. Le cycle biologique de ces insectes consiste en quatre phases séparées par des métamorphoses. En effet, les individus adultes pondent des œufs qui donnent naissance à des chenilles. Ces dernières se transforment au bout de quelques semaines en chrysalides (s'abritant souvent dans un cocon) d'où émerge enfin le papillon. De manière générale, les larves se nourrissent de végétaux et les adultes de nectar. Certaines espèces de papillons sont diurnes, d'autres nocturnes ou bien crépusculaires (Duquet 1995 [1992] : 369).

Afin d'éviter de trop spécialiser le référent, étant donné la pléthore d'espèces de papillons et la multiplicité de leurs classements dans des sous-familles, nous nous limitons aux désignations qui se réfèrent à la notion générique de « papillon diurne ».

Le papillon constitue un symbole de l'âme dans l'antiquité grecque. À part le mythe classique de Psyché, représentée avec des ailes de papillon, Siganos (1985 : 68) atteste une croyance selon laquelle « les âmes des morts s'échapperaient, au printemps, des jarres funèbres sous la forme d'un essaim de papillons ». Dans la Grèce moderne, selon une croyance relevée à Eubée, l'âme des décédés réapparaît comme un papillon. Pour cela, pendant trois jours après la mort de quelqu'un, on garde un verre rempli d'eau pour que l'âme boive. Le troisième jour on verse ce verre sur le tombeau (APGM). D'après un récit enregistré dans la Calabre grecophone, à Bova,

- « αν εύρης μιαν πεταλούδα, κράξε να φέρουσι το φέρετρο. » (APGM)
Si tu trouves un papillon, commande un cercueil.

⁸² Dessin : Duquet (1995 [1992])

L'association du papillon avec l'âme est également relevée dans les croyances populaires européennes : par exemple, dans le folklore ourdmourtien, on croit que « l'âme des hommes ou des animaux [...] peut prendre la forme d'un papillon qui peut sortir par la bouche non seulement après la mort mais aussi pendant le sommeil » (Contini 1997 : 169). Dans l'aire slave, l'idée d'âme est présente dans le radical du slov. [du]ʹit[ka], et survit dans une croyance populaire selon laquelle les âmes des sorcières volent la nuit sous forme de papillons (Krauss 1885, cité dans Stankiewicz 1958 : 117 ; Contini 1997 : 169). Sébillot (1968 : 332) signale qu'en Haute Bretagne, en France, on croit que l'âme sort de la bouche du mourant en forme d'un papillon gris, qu'il se pose sur la poitrine du défunt, puis sur le bout de son cercueil. Dans l'italo-roman septentrional aussi, ces insectes sont dénommés *àneme de lu prehatorije* « âmes du purgatoire » (Contini 1997 : 169), probablement selon une image plus répandue dans ce domaine linguistique. En effet, Lapucci (2006 : 398-399) témoigne, pour l'ensemble de cet espace, un proverbe-type – « Ogni farfalla è un'anima » (litt. Tout papillon est une âme) – en précisant que « le farfalle sono le anime dei morti che si avvicinano ai luoghi della loro vita terrena, se una farfalla entra in casa è l'anima di una persona defunta di famiglia. Si devono quindi rispettare ».

À Lesbos, nous n'avons pas enregistré de croyances concernant le papillon ; nous avons seulement relevé une formule enfantine utilisée, comme précisent les informateurs d'Agia Paraskevi (P.11), afin d'attraper l'insecte :

- ['ela petaʹa na su ð'oso p'ende avɣ'a]
Viens papillon, que je te donne cinq œufs.

En revanche, en dehors de notre espace, nous relevons ailleurs, dans le domaine grecophone, des désignations du papillon qui renvoient aux croyances qui associent cet insecte avec l'âme : cf. [psiç'i] (Péloponnèse), [psixar'uða] et [psix'ari] (Crète) (Contini 1997 : 168-169).

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.20/Annexes)

Les désignations du papillon relevées à Lesbos sont apparentées au gr. mod. *πεταλούδα*, dont l'analyse étymologique et motivationnelle, que nous allons examiner par la suite, aboutit à des interprétations multiples :

- [pital'uða] (PP. 1-10, 12-24)
- [pitaʹa] (PP. 11, 24)
- [pit'ala] (PP. 12, 20)

Même si l'étymon de cette famille étymologique n'est pas établi, nous pourrions distinguer dans la forme [pital'uða] le suffixe diminutif [-'uða]. Par ailleurs, les deux autres désignations varient au niveau de la consonne latérale alvéolaire qui, nous pourrions supposer, se palatalise dans un contexte de voyelle haute [i] suivante sous-jacente : cf. [pital-] + suff. fém. [-i'a] (cf. § 3.2.1).

Ces désignations sont comparables à celles du domaine grec plus étendu où domine la forme *πεταλούδα* (Péloponnèse, Tinos, Skyros, Milos, Skyros, Eubée, Santorin, Thrace, Épire, Agathonisi), qui désigne également le papillon dans la koinè grecque moderne (APGM). À cet ensemble se rattachent aussi les variantes phonétiques et morphologiques *πιταλούδα* (Pont, Thrace, Macédoine, Grèce Centrale), *πεταλ-λούδα* (Chios), *πεταλλ^dούα(v)* (Rhodes), *πεταλ-λούα* (Chios, Chypre), *πεταλούα* (Iaria), *πεταούδα* (tsaconien), *πεταρούδα* (Skyros), p¹etuɔɖɖa, ap¹etuɔɖɖa (Bova), *πεταλία* (Rhodes), *πιτάλα* (Macédoine, Péloponnèse) (APGM), [p¹etalos] (Péloponnèse), [peta¹a] (Samothe), [petal¹ina] (Chypre) (Contini 1997 : 181).

Dans la littérature, nous relevons quatre propositions concernant l'analyse étymologique de ces formes. En premier lieu, le DKGM (2001 [1998], sous *πεταλούδα*) et Babiniotis (2002, sous *πεταλούδα*) avancent l'hypothèse d'un rattachement possible au gr. hél. *πετηλίζ*, employé pour désigner la sauterelle. Processus très récurrent dans la zoonymie populaire, le transfert concerne le plus souvent, dans le cas du papillon, d'autres animaux volants, tels que les oiseaux, ou d'autres insectes (Contini 1997 : 165-167).

Selon une deuxième proposition de Babiniotis (2002, sous *πεταλούδα*), le type *πεταλούδα* pourrait renvoyer au gr. anc. *πετάννυμι* « étaler, étendre, ouvrir », évoquant le mouvement des ailes du papillon. À propos du verbe gr. anc. *πετάννυμι*, Chantraine (1968, sous *πετάννυμι*) atteste les dérivés *πέταλον*, *πετάλη* « feuille, feuille de métal », qui subsiste en gr. mod. : cf. *πέταλον* « fer à cheval, pétale ».

Le lien plus explicite et immédiat avec l'image du « pétale » est souligné aussi dans le DKGM (2001 [1998], sous *πεταλούδα*) : la connexion entre *πεταλούδα* et *πέταλο* « pétale » (+ suff. dim. [-'uða]) pourrait être basée sur l'analogie entre la forme des ailes du papillon et celle des pétales des fleurs.

Une quatrième hypothèse est formulée par Babiniotis (2002, sous *πεταλούδα*), qui propose cette fois le gr. anc. *πέτομαι* « voler » comme source possible du gr. mod. *πεταλούδα*. Chantraine (1968, sous *πέτομαι*) atteste des dérivés de type *πετεινός*, *πηνός* « qui vole »,

πτησις « vol » du verbe πέτομαι et indique qu'en gr. mod. subsistent des continuateurs de cette famille étymologique tels que πετώ « voler », πετεινός « coq » et πτηνόν « oiseau ». Contini (1997 : 159-160) préfère explicitement cette hypothèse puisqu'il voit [petal¹uða] motivée par l'idée de « voler ». Dans le domaine européen, selon cet auteur, le motif « voler » revient dans l'aire romane : cf. cat. [boli'ana], oïl [vul'ɔ], itc. [vol'apa] (< lat. VOLARE), itc. [vəlandr'ela] « petite bête qui vole » ; elle existe également dans l'aire slave : cf. mac. leta cčka formé sur leteti « voler » ; et dans l'aire finnoise : cf. lentipirkko « Brigitte volante » (Contini 1997 : 160).

Pokorny (1959 : 825 ; 798) fait état de deux racines indoeuropéennes, l'une et l'autre constituées d'une séquence bilabiale+voyelle+coronale et associées au sémantisme « voler » : *PET « voler, tomber », à laquelle se rattache le gr. anc. πέτομαι, et *PEL « flotter, planer, voler, voltiger », à laquelle selon Contini (1997 : 151) se rattachent nombreuses désignations européennes du papillon parmi lesquelles le lat. PAPILIO et ses continuateurs. Ce même auteur remarque que les désignations ayant cette structure sont sans doute d'origine phonosymbolique, et plus particulièrement, motivés par une représentation sonore associée au mouvement rapide des ailes du papillon (Contini 1997 : 151). En étudiant les désignations européennes du papillon, Contini (1997 : 153-157) repère certaines catégories de « protolèxèmes » d'origine phonosymbolique qui partagent des structures de type : a. occl. bilab. + voy. + l/r : cf. [pil-/pel-/pol-], [par-/per-/por-], [bar-/ber-/bor-], [papel-/papil-], [bubil-/babil-/bobul-], [parpal-/barbel-] ; b. fric. labio-dent. + voy. + r/l : cf. [farfar-/farfal-] ; c. (nas. + voy. + n) + (occl.dent. + voy. + latér.) : cf. [mental-, motil-, motel-, motul-]. Quelques unes de ces séquences – par ex. [bobul-], [parpal-], [farfar-], etc. – montrent le redoublement partiel ou total du « protolèxème », un processus souvent observable dans les désignations du papillon (Contini 1997 : 151), ainsi que dans celles d'autres petits animaux – surtout des insectes – tant dans l'aire européenne (Contini 2009) que dans d'autres domaines linguistiques, comme celle des langues bantoues (Kutangidiku 1999) et dogon (Calame-Griaule 1987 : 6).

Cependant, nous considérons que, pour mieux cerner le mécanisme des phonosymbolismes, du moins en ce qui concerne les désignations du papillon, on devrait, d'un côté, approfondir l'étude sur le plan étymologique et motivationnel dans plusieurs cas de désignations, telles que les formes slaves considérées comme étant créées à partir du

protolexème *MOT ou *MET : cf. tchq. [m^lotil], ukr. [m^lot'ɪl'], lett. [m^l'etl'iks], srbc. [meti^l], slov. [mat^lēl], etc. De l'autre côté, il serait essentiel, à notre avis, d'examiner la présence de structures phoniques à caractère phonosymbolique, repérées par Contini (1997), dans d'autres cas de désignations dont le signifié est lié à un mouvement analogue.

6.21 Coccinelle

*Coccinella septempunctata*⁸³, ordre des Coléoptères



La coccinelle est un petit insecte (3-5 mm) à corps arrondi, protégé par une cuticule rigide, à pattes et antennes courtes. Sur son dos, nettement bombé, elle porte des élytres de couleurs très vives : souvent rouge ou jaune marqué de points noirs. La coccinelle vit sous les feuilles des plantes, dans des prairies, jardins, buissons et forêts, ou bien sous des cailloux où elle hiberne souvent en grandes colonies. Elle est diurne et active au cours des mois les plus chauds, entre avril et septembre. Les adultes se déplacent surtout en marchant, mais peuvent aussi voler. C'est un coléoptère très utile pour les agriculteurs : il mange les pucerons, les cochenilles et autres insectes nuisibles pour les cultures (Pelecasis 1986 : 145 ; Duquet 1995 [1992] : 368).

Pour les habitants de Lesbos, la coccinelle est un insecte inoffensif, que l'on voit souvent sur les plantes légumières et qui mange la gale. Par ailleurs, les nombreuses formulettes enfantines, que nous avons relevées dans les points étudiés, véhiculent un symbolisme non seulement positif mais presque mythifiant lié à cet insecte. Le caractère exceptionnel qu'occupe la coccinelle dans l'imaginaire collectif est attesté dans une pléthore de formulettes enregistrées dans tout l'espace européen. Ce qui est remarquable c'est que la majorité de ces formulettes partagent une structure commune. Notamment, selon Alinei et Barros Ferreira (1986 : 198),

« la plupart d'entre elles se laissent réduire aux schémas suivants :

I. i) la coccinelle est appelée par son nom ; ii) on lui demande quelque chose.

II. i) la coccinelle est appelée par son nom ; ii) elle est invitée à s'en voler ; iii) pour aller dans un endroit (magique) ; iiib) ou auprès d'une entité (magique) ; iv) où elle accomplira une tâche (trouver quelqu'un, un objet, une bonne nouvelle) ; va) ce qui lui vaudra une récompense ; vb) ou un châtement, en cas de non-obéissance. »

En effet, les onze formulettes enregistrées à Lesbos suivent aussi les schémas dégagés par les deux auteurs. Ces récitations sont prononcées, selon nos informateurs, en mettant la coccinelle sur la main et, dans certains points, en soufflant pour qu'elle s'envole :

➤ [babur'eʎ p'etaksi]

⁸³ Dessin : Duquet (1995 [1992])

Coccinelle vole ! (P.4)

- [f'erimi pap'utsja f'erimi pap'utsja]
Apporte-moi des chaussures, apporte-moi des chaussures ! (P.19)
- [p'etakse paputs'i na pas na mu fers pap'utsja]
Vole coccinelle (« cordonnier »), apporte-moi des chaussures. (P.7)
- [p'etaksi bab'ula na pa na mu fers pap'utsja]
Vole coccinelle, va et apporte-moi des chaussures. (P.6)
- [p'ani mamð'eɫim sti poɫ f'eri paps'eɫa tsi kulupat'eɫa]
Ma coccinelle va en ville, apporte-nous des petites chaussures et des [kulupat'eɫa]⁸⁴. (P.7)
- [p'etaksi labr'ula p'ane stu kal'o f'eri mas pap'utsja ci kal'o palt'o]
Vole coccinelle, prend le bon chemin et apporte-nous des chaussures et un bon manteau. (P.21)
- [p'ani p'apu sti poɫ na mi fers paps'eɫa tsi tsukar'eɫa]
Coccinelle (« grand-père »), va en ville, apporte-moi des chaussures et des sabots. (P.24)
- [p'ani p'api m stu kal'o ci ɕir'eta tun θi'o na mas fers pap'utsja tsi fust'ana]
Coccinelle (« grand-père »), prend le bon chemin et salue Dieu, apporte-nous des chaussures et des robes. (P.15)
- [p'ani p'apu z/s kalup'i na mu fers ena nɪn'i]
Coccinelle (« grand-père »), va à Kalloni⁸⁵, apporte-moi un bébé. (P.20)
- [vr'eksi bab'ula ... na k'anumi tɣaɪ'itis na fan i arvaɪ'itis]
Coccinelle, apporte la pluie... pour qu'on fasse des crêpes que les Arvanites vont manger. (P.5)
- [o cir'a mar'uka ti θa fam ap'opsi ʃ'ika tʃi kar'iðja k'astana tʃ ap'iðja tʃi t laɣ'u/adri'a t arç'iðja]
Oh ! Coccinelle (« Madame Marouka »), qu'est qu'on va manger ce soir ? Des figues et des noix, des marrons et des noix et les couilles du lièvre/d'Andréa. (P.2)

À Vrissa (P.13), les informateurs, qui se rappellent vaguement de la formulette, nous transmettent une sorte de trame de celle-ci :

- [labr'uða na pa na pi pu na pi ðe tu θm'umi]
Coccinelle va... dire à qui dire... je ne me rappelle pas.

À Agia Paraskevi (P.11), les locuteurs indiquent que quand la coccinelle montait sur les pieds nus des enfants on disait :

- [as ton ce su p'erɲi m'etra na su k'ani pap'utsja]

⁸⁴ Nous ne disposons pas du signifié du mot [kulupat'eɫa].

⁸⁵ Comme nous l'avons déjà mentionné dans le chapitre 2, Kalloni est un village situé au centre de l'île ayant un statut du deuxième centre commercial et administratif sur l'île après la capitale.

Laisse la, elle prend des mesures pour te faire des chaussures.

Parallèlement, les formulettes relevées dans le reste du domaine grec partagent également la structure proposée par Alinei et Barros Ferreira (1986) :

- « πέτα πέτα μαρουδίτσα, να μου φερεις παπουτσάκια »
Vole, vole coccinelle, apporte-moi des chaussures. (Péloponnèse)
- « πέτα πέτα πασκαλούδα να μου φέρεις παπουτσάκια »
Vole, vole coccinelle, apporte-moi des petites chaussures. (Samothrace)
- « πέτα μαρούδα, σύρε στην πόλη, να μας φερς παπούτσια και κορδέλλες »
Vole coccinelle, va en ville, apporte-nous des chaussures et des rubans. (Thassos)
- « πέτα πέτα μαρουδίτσα, για να πας στη Σαλονίκη, να μας φερεις κόκκινα παπούτσια κι παρδαλά σκουφούνια »
Vole, vole coccinelle, va à Thessalonique, apporte-nous des chaussures rouges et des chaussettes en laine bigarrées. (Macédoine)
- «πέτα πέτα μαρουδίτσα να πας στα χίλια πρόβατα να φέρεις γάλα και τυρί κόκκινα παπούτσια»
Vole, vole coccinelle, va aux milles brebis, apporte du lait, du fromage et des chaussures rouges. (Thessalie)
- «πέτα πέτα μαρουδίτσα να ο Γιάννης που έρχεται να σου κόψει την ουρίτσα »
Vole, vole coccinelle, voici Yannis qui vient couper ta petite queue. (Macédoine) (APGM)

Dans le dernier exemple, nous relevons le type de formulette le moins répandu, selon lequel la coccinelle doit voler, autrement elle est menacée d'un péril (Alinei et Barros Ferreira 1986 : 195). Une formulette finnoise offre un exemple comparable :

- « Vole, vole, coccinelle, si tu ne voles pas, je te mets sous une pierre et tu sécheras et sous une souche tu te repentiras » (Alinei et Barros Ferreira 1986 : 199).

Dans le reste des formulettes relevées aussi bien à Lesbos que dans d'autres régions grecques, la coccinelle est invitée à « voler », à « aller » à un endroit parfois incertain – vers le « bien » ou dans la « ville » –, parfois spécifié – à « Kalloni », à « Thessalonique » –, pour amener des « chaussures » (l'objet le plus fréquemment demandé), des « chaussettes », des « robes », des « rubans », un « manteau », de la nourriture (des « figues », des « noix », du « lait », du « fromage », etc.) mais aussi un « bébé » et même la « pluie ». Dans les formulettes relevées dans ces domaines apparaît moins fréquemment l'entité magique auprès de laquelle la coccinelle est envoyée : « Dieu » ou bien « les milles brebis ».

Nous citons par la suite des formulettes enfantines attestées dans des diverses aires de l'espace européen afin d'illustrer les analogies structurelles mentionnées plus haut :

- « Petit cafard de la Dame, va traire ta petite vache, vole au delà des sapins et apporte-moi un bon et chaud soleil. » (Basse Bavière-Allemagne)

- « Oiseau du soleil vole, vole vers la maison de mon père, reviens vite et apporte-moi des pommes et des poires. » (Souabe-Allemagne)
- « Jeanine vole-vole, que ton père est à Lisbonne, avec une petite queue de sardine, pour donner à la Jeanine. » (Portugal) (Alinei et Barros Ferreira 1986 : 198-199)
- « Papivole, vole/ s'il fait chaud vole en haut/ s'il fait froid/ va te coucher » (France) (Rolland 1881 : 52)

Selon Alinei et Barros Ferreira (1986 : 200), les motifs récurrents de formulettes enfantines européennes

« semblent correspondre de très près aux fonctions identifiées par Propp dans les contes de fées. Ainsi, la coccinelle [...] se présente, en tous les cas, comme un « animal-auxiliaire », capable d'accomplir des tâches difficiles et de répondre, par son vol, aux questions qui lui sont posées. Son vol peut être vu comme un « voyage », une « quête » de quelque chose ; et la destination du voyage elle-même – presque toujours l'endroit où réside un « donateur » – correspond dans ses grandes lignes à l'analyse proppienne. »

En outre, se basant sur le lien entre conte et rite mis en évidence par Propp, Alinei et Barros Ferreira (1986 : 201-202) distinguent un rapport entre les formulettes et le rite : notamment, les auteurs précisent que « dans la récitation chantée devant l'animal se retrouvent les règles d'un rite magique, par lequel on vise l'obtention d'un certain résultat ». En effet,

« partout en Europe, la rengaine est dite après avoir pris l'insecte (contrairement à celles qui s'adressent au ver luisant, au papillon, au grillon, au lézard), en le tenant sur les doigts. Le vol de la coccinelle se présente donc comme la conséquence de la rengaine, et comme l'expression du pouvoir de l'enfant-officiant. La structure du jeu-rite est celle d'une initiation à l'exercice d'un pouvoir magique » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 164).

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.21/Annexes)

L'étude des désignations européennes de la coccinelle a mené Barros Ferreira et Alinei (1990 : 164) à constater que la grande majorité de ces formations – caractérisées par une très grande variation de types lexicaux – « trouvent leurs motivations dans la structure des formulettes enfantines ». Par exemple, à la base de ces désignations se rencontrent des motifs liés à l'invitation au voyage (cf. « vole »), à la destination du voyage (cf. « ciel », « paradis », « villes », etc.), à la tâche ou au don qu'on lui demande d'apporter (cf. « poires », « chaussure », « soleil », « pluie »), au donateur auprès duquel l'insecte est envoyé (« berger », « grand-mère », « Dieu », « Madone »), au temps du don (« été », « Pâques »), etc. (Barros Ferreira et Alinei 1990).

Si l'on tient compte des catégories explicitées ci-dessus, les désignations de la coccinelle relevées dans les variétés de Lesbos peuvent se répartir dans les groupes suivants :

a) les désignations motivées par une image anthropomorphique :

« grand-père »

- [pap^hus] (PP. 15, 20, 24)
- [p^haps] (P.15)
- [papul^heΛ] (P.14)

« Maria », « bonne Maria », « Madame Maria »

- [mar^huða] (PP. 12, 13)
- [ka^hʼi mar^huða] / [ka^hmar^huða] (P.3)
- [cir^ha mar^huka] (P.2)

« femme du pape »

- [papað^hitsa] (P.22)

« cordonnier »

- [papt^hʼis] (PP. 7, 11)

b) les désignations motivées par l'idée de « Pâques » :

- [lambr^hitsa] (P.1)
- [labr^hula] (P.21)
- [labr^huða] (PP. 13, 21)
- [pasxa^hʼa] (P.17)
- [pasxa^hʼitsa] (P.20, 23)

c) les désignations créées sur l'image générique de « petit insecte » :

- [mam^huð] (P.10)
- [babu^hʼΛ] (PP. 5, 8, 9, 18)
- [babl^huða] (P.23)
- [bab^hula] (P.6)
- [babl^heΛ] (P.10)
- [babur^heΛ] (P.4)

d) les désignations motivées par la couleur « rouge » de l'insecte :

- [kucin^hʼac] (P.4)
- [babur^heΛ kʼotʃnu] (P.14)
- [kʼotʃnu mamð^heΛ] (P.17)

La distribution aréale de ces désignations, qui manifestent une grande diversité lexicale et motivationnelle, ne permet pas d'identifier des aires compactes.

Anthropomorphismes

Dans le cadre d'analyse d'Alinei et Barros Ferreira, les désignations motivées par une image anthropomorphique sont pour la plupart « le résultat de la lexicalisation du donateur auprès duquel l'insecte est envoyé » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 108). Selon la typologie des noms et des formulettes de la coccinelle dans le domaine européen, la fonction du donateur est occupée par des parents (cf. ancêtres, ou parents par alliance spirituelle ou conjugale), des travailleurs (cf. bergère, cordonnier, couturière), des seigneurs laïques (cf. roi, reine, dame), des entités magico-religieuses non chrétiennes/non islamiques (cf. lutin, Ukko⁸⁶, sorcière), des entités chrétiennes et islamiques (cf. Dieu, Allah, Christ, Vierge Marie, saints, moine, prêtre, diable) et des entités chrétiennes sacrées laïcisées (cf. Pierre, Marie, Jean etc.) Concernant ce dernier groupe de désignations, Alinei et Barros Ferreira (1986 : 143) précisent que

« les noms propres qui apparaissent dans les noms de la coccinelle, ou d'un autre animal, ne doivent pas tous, nécessairement, être interprétés comme des successeurs en ligne droite d'une entité sacrée. »

Cependant, une partie d'entre eux semble découler de la perte de l'élément « saint », subissant ainsi une sorte de « laïcisation ». En effet,

« dans le cas de Marie, par exemple, sa proximité géographique de la « Vierge Marie », « Mère de Dieu », etc. montre clairement que la référence est la même. Elle a cependant subi un procès de désacralisation qui l'a rendue plus proche des gens, plus familière » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 141).

Dans plusieurs cas, les anthropomorphismes évoquent une jonction des fonctions « donateur » + « auxiliaire » (Alinei et Barros Ferreira 1986 : 201), étant donné que l'insecte lui-même est appelé par le nom d'un être anthropomorphique, comme c'est d'ailleurs le cas des désignations de ce type relevées à Lesbos. Notamment, comme nous l'avons mentionné plus haut, il s'agit, en premier lieu, des désignations [pap'us], [p'aps], [papul'eλ] créées à partir de l'image de « grand-père » (cf. gr. mod. *παππούς*) et, pour la dernière forme, du suff. dim. [-'eλ]. À l'échelle européenne, nous retrouvons l'image de « grand-père » à la base des désignations komzyr. *pɛl'ɛ* « grand-père », suéd. *gullgunne* « grand-père doré », sicil.⁸⁷

⁸⁶ Ukko est le dieu du tonnerre dans le panthéon finnois (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 134).

⁸⁷ Il s'agit d'un emprunt maltais au sicilien (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 127).

nannacola « grand-père Nicolas », oudm. zor babaj « pluie » + « grand-père » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 127-128).

Dans la dernière formation lexicale citée ci-dessus, à côté de l'image de « grand-père », nous relevons l'image de « pluie », qui pourrait être interprétée comme la lexicalisation du « don » demandé au messenger magique. La présence du motif « pluie » – aussi bien que le motif « soleil » – à la base des désignations de la coccinelle reflète probablement les aspirations des cultivateurs, la pluie comme le soleil, étant très importante dans les sociétés agricoles (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 149). L'image de « pluie » se rencontre dans d'autres désignations de la coccinelle du domaine européen, notamment dans l'aire ouralique, où l'on retrouve l'oudmourts *zorod-l'-e-ud-l'e papa* « oiseau tu fais pleuvoir ou tu ne fais pas pleuvoir ? », *zor papa* (« pluie » + « oiseau »), [*zorono' papa*] « oiseau faiseur de pluie » et *zor kibj* « pluie » + « très petit insecte » ainsi que le mordve-mokscha *pižaməń anaj* « pluie » + « mendiant » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 131 ; 149). À Lesbos, la référence à la pluie revient dans une formulette de Skoutaros (P.5) où l'on demande à la coccinelle (désignée dans cette localité par la forme [*bab'ula*] « générique des petits insectes ») qu'il pleuve pour pouvoir faire des crêpes (cf. plus haut), suggérant probablement ainsi le souhait pour une récolte abondante de blé. Il serait intéressant de noter ici que, dans le domaine roumain, le lien entre la coccinelle et la pluie est exprimé par la forme [*pəpər'uga*] motivée par l'image d'une « demoiselle ou femme qui, en période de sécheresses, enveloppe de plantes vertes son corps nu pour chanter et danser dans les rues, tandis que les paysans l'aspergent d'eau » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 135 ; 183). Pendant ce rituel on prononçait les formulettes suivantes :

- « *păpărudă* parente, viens nous mouiller, pour que la pluie commence à tomber à flots »
- « *păpălugă* ! Sors de sous ta chasuble, monte là-haut en prière, pour que la sécheresse s'en aille » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 135).

Des rituels analogues sont attestés dans le domaine grec, par exemple à Evros (Thrace), où pendant une telle « procession propitiatoire », un enfant déguisé en *πιρπιρούνα* (portant des vieux habits dans lesquels on a enfoncé des branches de plantes) prononce une formulette dans la quelle il s'adresse à Dieu en l'appelant « grand-père » :

- « Πιρπιρούνα περπατεί, το Θεό, παρακαλεί, βρέξε πάππου μια βροχίτσα, για να γίνουν τα σταράκια και της γης τα χορταράκια » (<http://www.patridamou.gr/?p=282>)
- *Pirpirouna* marche, elle prie Dieu, *grand-père*, *fais pleuvoir*, pour que les blés et les plantes de la terre poussent.

À Lesbos, à Agia Paraskevi (P.11), un informateur nous a transmis seulement le début d'une formulette que les enfants disaient afin qu'il pleuve, dans la quelle l'entité auprès de laquelle on demande la pluie est de nouveau le « grand-père » :

➤ « βρέξη πάππου να βγούν τα σαλιακιέλια να... »
Grand-père, fait pleuvoir pour que les escargots sortent...

Nous pensons, d'une part, que ces formulettes constituent des témoins d'une conception du monde selon laquelle les ancêtres étaient des êtres sacrés auprès desquels on exprimait nos aspirations. D'autre part, si l'on considère le parallélisme entre les formulettes adressées à la coccinelle lui demandant la pluie et les formulettes spécifiques au rituel propitiatoire adressées à une entité magico-religieuse dont la coccinelle porte le nom (soit le roumain [pəpər¹uga] soit le grec [pap¹us] « grand-père »), il est possible de supposer qu'il y aurait là une correspondance « qui existe entre les chants enfantins adressés aux animaux et les anciens chants rituels destinés à exercer un contrôle sur la nature » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 135).

Le deuxième type d'anthropomorphisme relevé dans les désignations de la coccinelle à Lesbos est fondé sur l'anthroponyme « Maria » : [mar¹uða] « Maria » + suff. dim [-¹uða], [ka¹i mar¹uða] / [ka¹mar¹uða] « bonne » + « Maria » + suff. dim [-¹uða], [cir¹a mar¹uka] « Madame Maruka » (variante de Maria). Selon Barros Ferreira et Alinei (1990 : 142), parmi les désignations européennes de l'insecte, celles qui contiennent ce nom propre sont en nombre supérieur à celles qui sont construites à partir de « Dieu ». Ailleurs dans le domaine grec, l'anthroponyme « Maria » se soude à un suffixe diminutif : cf. [-¹uða] dans *μαρούδα* (Macédoine, Thassos) et *μαρουδιά* (Chios, Rhodes) ou bien [-¹uða] + [-¹itsa] dans *μαρουδίτσα* (Macédoine, Thessalie, Grèce centrale, Péloponnèse) et *μαρδίτσα* (Skyros) (APGM). Dans d'autres domaines de l'aire européenne, « Marie » est souvent accompagné de suffixes diminutifs ainsi que de l'injonction « vole ! » : cf. norv. *maria fly-fly, its. mariavóla, occ. et oïl [maRiv¹ɔl]* (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 142. En basque et en finnois, l'anthroponyme est accompagné plutôt d'un adjectif comme dans « Marie rouge », liée sans doute à la couleur caractéristique du petit coléoptère (cf. bas. *maringongorriya*, finn. *punamaija*), tandis qu'en macédonien et en bulgare, on atteste respectivement les formes [kar¹AmarA] « Marie la noire ». Toujours en macédonien et en bulgare, *baba Mara* « vieille Marie », qui renvoient

plutôt à l'image de la « vieille », l'ancêtre féminin, protectrice des sociétés archaïques (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 142-143).

Nous rappelons que, dans le domaine lesbien, cet anthroponyme revient dans les désignations du renard ainsi que dans des rituels liés aux piqûres, supposées venimeuses, du typhlops vermiculaire et du mille-pattes.

Le troisième type d'image humaine relevé sur l'île est représenté par la dénomination [papað'itsa] « femme du pape » (cf. gr. mod. *παπαδιά*). Il s'agit d'une forme dérivée à partir du suff. dim. [-'itsa], que l'on retrouve telle quelle dans les variétés de Samos, Lemnos et Rhodes ; sa variante non suffixée [papaðj'a] est attestée en Macédoine (Barros Ferreira et Alinei : 173). Une formation analogue, *mariița popii* « petite Marie du pape », est relevée dans l'aire roumaine (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 143). Ces personnages religieux tout comme le prêtre, le moine et la nonne sont considérés par Barros Ferreira et Alinei (1990 : 143) comme des « intermédiaires humains » entre le profane et le sacré.

Le terme [paptʃ'is] « cordonnier » (cf. gr. mod. *παπουτσής*) constitue le seul représentant de la catégorie de désignations qui véhiculent une image humanisée et laïcisée de l'insecte. Sa variante phonétique [paputs'is] se rencontre en Crète, en Eubée (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 174), dans le Péloponnèse ainsi qu'à Syros (APGM). Les « chaussures » étant très souvent l'objet du don que l'on demande à la coccinelle dans les formulettes enfantines enregistrées dans notre aire d'enquête, nous pensons qu'il y aurait un lien entre l'objet désiré et le travailleur qui le fabrique, devenant dans ce cas-ci le « donateur ». Barros Ferreira et Alinei (1990 : 132) proposent une interprétation similaire concernant le motif « couturière » qui se trouve à la base des désignations de l'insecte en Wallonie et au Portugal. Notamment, les auteurs mettent en relation cette motivation avec les habits (cf. manteau, robe, ruban, etc.) que l'on demande à la coccinelle d'apporter dans de nombreuses formulettes. Plus généralement, l'image du travailleur est bien présente dans plusieurs aires européennes : cf. berger, bergère, boulangère, meunière (Barros Ferreira et Alinei : 130-132). Ces représentations pourraient être associées de manière comparable aux dons tels que le lait et le pain que l'on retrouve dans les formulettes enfantines (Barros Ferreira et Alinei 148-152). Toutefois, l'image du berger, en particulier, pourrait également être interprétée comme une référence à un être magico-religieux, notamment à Dieu, étant donné le symbolisme chrétien qui associe Dieu à un berger (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 131).

Si le motif « cordonnier » n'est pas attesté par les deux auteurs dans des désignations européennes de la coccinelle, en revanche, l'idée de « chaussure » revient dans le domaine germanique (Allemagne et Suisse) ainsi que dans l'italo-roman : cf. respectivement *Herrgottschühlein* « Dieu » + « chaussure » + suff. dim., *Frauenschühlein* « Dame » + « chaussure » + suff. dim. et *la pap'ūtsa de s'anta nək'āla* « la chaussure de Saint Nicolas » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 138 ; 153).

Pâques

Relevant de la religion chrétienne, l'idée de « Pâques » est exprimée, dans les désignations de la coccinelle à Lesbos, à travers deux types lexicaux différents. D'une part, il s'agit des formes dérivées à partir de la base [labr'i] « Pâques » (cf. gr. mod. *Λαμπρή*) + suff. dim. [-'itsa]/ [-'uða]/ [-'ula] : [lambr'itsa], [labr'uða], [labr'ula]. D'autre part, il s'agit de la forme fém. [pasxał'a] et sa variante suffixée [pasxał'itsa] apparentées au gr. mod. *Πάσχα*, *πασχαλιά* « Pâques ». Le type [pasxał'itsa] est très répandu dans le domaine grec où l'on retrouve les formes *πασχαλίτσα* (Grèce Centrale), *πασκαλίτσα* (Péloponnèse, Grèce Centrale, Thessalie, Épire, Macédoine), *πασκαλούδα* (Thessalie, Macédoine), *πασχαλούλα* (Macédoine) (APGM), [paskał'a] (Thrace, Macédoine, Grèce centrale, Péloponnèse) (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 173). Des formes créées à partir du lexème [lambr'i] sont également attesté dans le Péloponnèse et en Grèce Centrale (cf. [lambr'itsa]) ainsi que à Chios (cf. [mamun'aci tis lambr'is] « petit insecte de Pâques ») (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 173-174).

L'idée de « Pâques » liée aux désignations de la coccinelle, constitue, certes, une référence à une fête religieuse reliant ainsi ce type de dénominations à celles qui évoquent des entités de la religion chrétienne et souligne le symbolisme magico-religieux qui caractérise l'insecte. Néanmoins, « Pâques » correspond également à une période de l'année, c'est le printemps, moment de l'apparition de la coccinelle après son hibernation mais aussi moment de l'arrivée du beau temps (Barros Ferreira, Alinei 1990 : 159). Dans les parlers européens, nous relevons des désignations faisant allusion à cette période de manière plus large, évoquant le mois de mai, de juin ainsi que l'été : cf. *maikäfer* « coléoptère de mai », *junikäfer* « coléoptère de juin », *sommerwurml* « été » + « animal » (domaine germanique d'Allemagne et d'Autriche) (Barros Ferreira, Alinei 1990 : 159). Selon Barros Ferreira et Alinei (1990 :

159), les désignations de ce genre pourraient être associées à l'idée du « temps des dons » : « le temps du soleil mais aussi des fruits de la terre, de l'abondance désirée ».

Générique « insecte »

Les désignations ntr. [mam'uð], [bab'uλ], [babl'eλ], [babur'eλ] et fém. [bab'ula] et [babl'uða] évoquent toutes le générique « insecte ». [babl'eλ] et [babur'eλ] présentent le suff. dim. [-'eλ] et [babl'uða] est construite sur le suff. dim. [-'uða]. Selon Barros Ferreira et Alinei 1990 : 123), le générique « insecte », « bestiole » se rencontre également dans les désignations de la coccinelle en Europe : cf. esp. *cuca*, fpr. *boia*, serbo-croate *baia*, sard. *babbayola*. Par ailleurs, les auteurs indiquent que les séquences *barb-*, *bab-*, *bau-* et *bob-* reviennent souvent dans les désignations des insectes dans divers domaines tels que l'occitan, l'oïl, l'italo-roman, le rhéto-roman et le roumain (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 123). Contini (2009) atteste à ce propos un grand nombre de formes sardes présentant fréquemment les séquences susmentionnés : cf. *babbautu*, *buburrinku* « insecte, petite bête, noire le plus souvent », *babbasori*, *bobboruci* « mille pattes », *babbirodda* « petite sauterelle » *babaiola* « coccinelle », *babbaliscu* « papillon », *boborrottu* « petite bête noire, cafard », *boborotti* « courtilière », *babbarrotzi* « toute sortes d'animaux petits et nuisibles », *babbassau* « cafard », *bobborissina* « fourmi », *boborriga* « perce-oreille ». Il serait intéressant de noter ici que Barros Ferreira et Alinei (1990 : 123) remarquent que dans plusieurs langues, « parmi les mots signifiant « insecte » et/ou « bestiole » il y en a beaucoup qui signifient, en même temps, « épouvantail enfantin » et, souvent, « parent » ». En effet, cette remarque, se confirme dans les parlers de Lesbos si l'on considère l'analogie formelle entre les désignations masc. [bab'ulas] « croquemitaine » et fém. [bab'ula] « insecte » et également « coccinelle », que nous venons de citer. La forme [bab'ulas] « croquemitaine » est par ailleurs attestée dans la koinè grecque moderne ainsi que dans le grec médiéval (DKGM 2001 [1998], sous *μπαμπούλας*). Contini (2009) atteste également des formes de ce type, par exemple le piémontais *babója* « ver, croquemitaine », le frioulan *bobò* et le toscan *bóbo* « insecte, croquemitaine », l'albanais *bubë* « cafard, croquemitaine », le tchèque *bubak* « ver à soie, croquemitaine », etc.

« Rouge »

Les désignations ntr. [babur'eλ k'otʃnu] et [k'otʃnu mamð'eλ] présentent une combinaison du générique « insecte », exprimé ici par les formes suffixées [babur'eλ] et [mamð'eλ], et le spécificateur [k'otʃnu] « rouge » (cf. gr. mod. κόκκινο). Le ntr. [kucin'ac] constitue une forme métonymique créée sur la base du motif « rouge » (cf. gr. mod. κόκκινο) et le suff. dim. [-'ac]. Le motif « rouge », que l'on relève dans ces désignations descriptives évoquant la couleur de l'animal, existe ailleurs dans les parlers européens, dans des désignations telles que le finnois punamaija « rouge Maria », le gallois chzilen coch fach « petit coléoptère rouge », l'albanais *baskuçe* « lèvres rouges » ou le roumain ruja « rouge » (Barros Ferreira et Alinei 1990 : 162).

6.22 Ver luisant

*Lampyris noctiluca*⁸⁸, ordre des Coléoptères

Le ver luisant est un coléoptère bien peu ordinaire grâce à sa faculté d'émettre une lumière très nettement discernable et à la fois quelque peu irréaliste tant elle donne l'impression de provenir de nulle part. Cet insecte se caractérise par ailleurs d'un dimorphisme sexuel : les femelles sont aptères et conservent une morphologie de type larvaire tandis que les mâles disposent d'ailes. Ces derniers effectuent des vols crépusculaires afin de chercher les femelles qui se tiennent au sol et qui émettent de la lumière avec l'extrémité de leur abdomen pour être repérées par les mâles⁸⁹. De mai à juin on rencontre le ver luisant dans des prairies, des pâturages, des bords de chemins ainsi que des zones buissonneuses (Duquet 1995 [1992] : 367).

Dans les ethnotextes enregistrés à Lesbos, nous n'avons pas relevé de croyances se référant au ver luisant alors qu'ailleurs dans le domaine grec, cet insecte est lié à la prévision du temps atmosphérique. Notamment, à Sparte (Péloponnèse), on croit que le ver luisant annonce le beau temps. En revanche, sur l'île ionienne de Paxoi, voir des vers luisants en groupe, signifierait que le temps se dégrade. Dans le domaine italo-roman, ce coléoptère annonce le pain nouveau, croyance que l'on retrouve déjà chez les Romains, pour qui « son éclat était le signe que le moment de récolter l'orge et le millet était venu » (Barros Ferreira 1997 : 200-201). En Toscane ainsi qu'au Portugal, le caractère spécial que l'on attribue à cet animal se manifeste à travers une croyance selon laquelle, si, le soir, on mettait des vers luisants sous un verre on trouverait de l'argent à leur place le lendemain (Barros Ferreira 1997 : 199-200). En Belgique, il est considéré comme porteur de bonheur surtout si on le prend la nuit de la Saint-Jean et en Finlande « la première nuit qu'on passe dans une maison nouvelle, on y amène des vers luisants ; le matin, chaque personne de la maison en prend un et le porte à la forêt : si quelqu'un laisse tomber le sien, du même coup son bonheur s'en va » (Barros Ferreira 1997 : 201).

⁸⁸ En ce qui concerne le ver luisant, le répertoire photographique utilisée pendant nos enquêtes n'inclut pas une image de l'insecte puisque la réponse a été élicitée en proposant plutôt aux informateurs une description du référent

⁸⁹ Chez la luciole (*Luciola lusitanica*), la femelle ressemble au mâle et ce dernier a lui aussi l'abdomen lumineux (Duquet 1995 [1992] : 367).

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.22/Annexes)

Les désignations du ver luisant relevées par nos enquêtes font allusion à la luminosité caractéristique de l'insecte. Plus particulièrement, il s'agit des formations créées à partir de l'image du « cul » (cf. gr. méd. *κόλος*), faisant référence à la partie du corps de l'insecte où se situe la lumière, ainsi qu'à celle du « feu » (cf. gr. méd. *φωτία*) en tant que représentation métaphorique de cet éclat :

- [kulufutj¹a] (PP. 1, 3, 4, 6-12, 14, 15, 18-20, 23, 24)
- [kulufuc¹a] (PP. 2, 17)
- [kalufutj¹a] (P.9)

La distribution aréale de ces formes montre que le type fém. [kulufutj¹a] est dominant dans les parlers de l'île. Sa variante phonétique [kulufuc¹a] présente le phénomène de palatalisation de l'occlusive alvéolaire non voisée ([t]>[c]) dans le contexte de voyelle fermée antérieure [i] suivante, sous-jacente dans notre cas, caractéristique des parlers d'Eressos (P.2) et de Plomari (P.17) (cf. § 3.2.1). Le fém. [kalufutj¹a], relevé à Mandamados (P.9) en co-occurrence avec [kulufutj¹a], pourrait être comparé avec la forme *καλοφωτία* attestée en Thrace (APGM). Étant donné la proximité phonique entre [kulu-] et [kalu-] ou *καλο-*, nous pensons que le passage de [kulu-] à [kalu-] pourrait être le résultat de l'attraction paronymique au niveau du premier composant de la forme [kulufutj¹a], probablement pour des raisons liées au tabou sur les mots qui désignent certaines parties du corps humain. Dans un tel cas, et si l'on considère le caractère spécial de cet insecte tel qu'il surgit des croyances mentionnés plus haut, l'élément [kalu-] (ou sa variante *καλο-*) pourrait être apparenté à la base adjectivale gr. mod. *καλ-* « bon » (cf. gr. mod. masc. *καλός*, fém. *καλή*, ntr. *καλό*). Le descriptif « feu au cul » se transformerait ainsi en « bon feu », dénomination affectueuse d'un insecte qui constitue un symbole positif dans la conscience populaire.

L'APGM atteste des variantes de [kulufutj¹a] dans un grand nombre des parlers grecs modernes : cf. *κολοφωτία* (Chios, Péloponnèse, Céphalonie, Corfou, Paxoi, Antipaxoi, Épire, Macédoine, Thrace, parlers du Pont), *κουλουφουτία* (Grèce Centrale, Skiathos, Thessalie, Thrace, Macédoine, Thassos, Imvros), *κολοφωτία* (Péloponnèse), *κλοφουτία* (Épire), *κωλοφωκιά* (Karpathos), *κολοφουθχιά* (Naxos) (APGM), *κωλοφωθκιά* (Chios) (Tsikis 2002 : 156). Dans la synthèse européenne des désignations du ver luisant de l'ALE, Barros Ferreira

(1997 : 233) mentionne également [kolofotj'a] comme la forme dominante dans l'ensemble du domaine grec mais reporte aussi la variante suffixée [kolofotitsa] – où [-itsa] est un suff. dim. – dans les parlers de Zante et ceux du Péloponnèse (Barros Ferreira 1997 : 233).

D'autres motifs proches de l'idée de « feu » se rencontrent dans certains parlers grecs modernes qui font référence à l'« éclat corporel » de l'insecte. Dans les occurrences suivantes, l'image qui apparaît est celle de l'animal qui éclaire, comme dans les formes *κολοφιγγίδα*, *κουλουφιγγίδα*, *κουλουφουγγίδα*, *κουλουφιγγίτς* (Macédoine), *κωλοφεγγίτσα*, *κωλοφετζίτσα* (Santorin), *κωλοφεγούσα* (Cythère, Rhodes) (APGM), créées à partir d'un premier élément apparenté au gr. mod. *κόλος* « cul » et un deuxième apparenté au gr. mod. *φέγγω* « éclairer » + suff. fém. [-'iða]/ fém. [-'usa]/ masc. [-'its] ou bien suff. dim. [-'itsa]. À Ikaria, on trouve plutôt l'idée du corps qui brille : la désignation *κωλολαβούσα* (APGM) est formée en effet par « cul » + « briller » (cf. gr. mod. *λάμπω*) + suff. fém. [-'usa]. La même représentation est véhiculée par *λαβρίδα* (APGM) et [labi'iða] (Katsanis 1996 : 275), enregistrés en Macédoine et à Samothrace respectivement, qui constituent des continuateurs du gr. anc. *λαμπυρίς* « ver luisant » appartenant à la même famille étymologique que le gr. anc. *λάμπω* « briller, être lumineux ».

Cet étymon se trouve également à la base de deux autres désignations grecques anciennes du ver luisant qui font allusion, de manière analogue au gr. mod. *κωλοφωτιά*, à l'emplacement de la source lumineuse de l'insecte. Il s'agit d'une part de la forme *πυγολαμπίς*, créée à partir d'un premier élément *πυγο-* « fesse, derrière » (cf. gr. anc. *πυγή*) et un deuxième apparenté au gr. anc. *λάμπω* « briller » (Chantraine 1977, sous *πυγή*). D'autre part, Davies et Kathirirhamby (1986 : 158) attestent le terme similaire *κυσολαμπίς*, dont le premier élément renvoie au gr. anc. *κυσός* « fesse, sexe féminin ».

La luminescence spectaculaire de ce coléoptère constitue l'image créatrice fondant la majorité de ses désignations dans l'aire romane (Hernández et Molina 2009 : 280) et plus en général européenne (Barros Ferreira 1997 : 204). Comme le précise de manière synthétique Barros Ferreira (1997 : 204), « l'éclat propre de l'insecte parcourt le registre interprétatif du feu et de la lumière, assimilés à des flammes, à des braises, à des étincelles, à des lampes ou des bougies ». Des formations similaires à celles relevées dans le domaine grec, faisant allusion à l'image du feu ou de la lumière corporelle tout en spécifiant la partie du corps où se situe cette lumière, se rencontrent également dans les domaines roman et basque : cf. its. [i

baw ka føk al kyl], bsq. harrapurtisu « ver qui a le feu au cul » (Barros Ferreira 1997 : 206-207), prt. [luzĩk'u], glc. [luθeŋk'u] « lumière au cul », itm. [kulil'utʃidu] « cul luisant », fpr. [kxøl'art] « cul ardent », [koðil'uttʃula] « queue luisante » (Hernández et Molina 2009 : 282).

D'autres constructions sont motivées par l'idée de l'éclat de l'insecte comme résultat des fonctions physiologiques liées à son abdomen : cf. prt. [k'ayø lum], itm. [kakał'una] « chie lumière », oĩl [ekl'ɛR buj'e] « éclaire-boyaux », prt. [aβrik'u] « ouvre-cul » (Hernández et Molina 2009 : 306-307), its. [p'iʃa fw'oko] « pisse-feu » (Barros Ferreira 1997 : 207).

6.23 Alouette des champs⁹⁰

*Alauda arvensis*⁹¹, famille des Alaudidés



L'alouette des champs est un oiseau de taille moyenne avec un corps rondelet aux ailes assez longues, larges à la base et pointues. Sa couleur varie de brun roussâtre au brun-gris, nettement strié de brun-noir dessus, dessous plus claire ; la queue est brune, bordée de blanc sur les côtés. Son bec est court, brun foncé et ses pattes sont assez courtes et fines. L'alouette se caractérise par une courte mais assez large huppe de plumes qui se forme sur sa tête. On la rencontre dans des zones agricoles, des prairies, des pâtures, des cultures de céréales, des champs labourés mais aussi des dunes maritimes. Elle est diurne, se tient souvent au sol mais se perche parfois sur des piquets. L'alouette des champs se nourrit de graines, de feuilles et d'insectes qu'elle trouve surtout en été (Duquet 1995 [1992] : 189).

La touffe érectile de plumes que porte l'oiseau sur la tête constitue un élément central dans les descriptions de nos informateurs : cf. par exemple,

- [exn lu'iu stu ci'faɫ] (P.22)
Elles ont une crête sur la tête.
- [exn tsl'uf] (P.7)
Elles ont un toupet.
- [kats'ulis exn i skurðaɫ'i ðets] (P.2)
Elles ont des huppées les alouettes, regarde les.

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.23/Annexes)

Les désignations de l'alouette, relevées dans les variétés de Lesbos, peuvent se répartir dans trois groupes. Dans le premier, nous avons rassemblé des désignations descriptives, motivées par l'image de la huppe caractéristique de l'oiseau. Cette image est véhiculée, comme nous allons le constater, à travers d'iconymes divers :

« casque » (< gr. anc. κόρυς)

⁹⁰ Dessin: Mullarney, Svensson, Zetterstrom et Grant (1999)

⁹¹ Les réponses correspondent également à la *Galerida cristata*, une autre espèce de la même famille très similaire à l'*Alauda arvensis*, mais avec une crête plus prononcée, que l'on rencontre sur l'île.

- [kuriðal'os] (PP. 12, 17)
- [skurðal'os] (PP. 1, 2, 9, 24)
- [skurðal'its] (P.11)
« *sommet, extrémité* » (que nous expliquerons plus bas)
- [tsurtsuɫ'its] (P.20)
- [tsiruɫ'its] (P.19)
« bonnet » (< gr. méd. *σκούφια*)
- [skuf'itsa] (P.14)

Dans le deuxième groupe, nous avons réuni les désignations de l'alouette qui sont, elles aussi descriptives, motivées par son habitat et sa nourriture (les deux étant associés) :

« *blé* » (cf. gr. mod. *σιτάρι*) + « oiseau » (cf. gr. mod. *πουλί*)

- [ʃtarup'ula] (P. 14, 18)
- [starup'ula] (P.21)
« chardon » (cf. gr. mod. *αγκάθι*)
- [agaθ'its] (P.15)

Le troisième groupe comporte des formations dont la motivation n'est pas éclairée :

- [kur'upa] (PP. 3-7, 10)
- [kutsɫ'its] (PP. 12, 13) [kutʃɫ'its] (P.13)
- [kuɫkur'is] (P.22)
- [pirɫ'its] (PP. 16, 17, 23)

Comme le montre la multiplicité des types lexicaux du premier groupe, l'image de la touffe de plumes constitue la motivation la plus productive dans les parlers de l'île. Le premier type lexical de ce groupe, apparenté au gr. mod. *κορυδαλλός*, est un continuateur du gr. méd. *κορυδαλλός* < gr. hél. *κορυδαλλός* < gr. anc. masc. *κόρυδος*, fém. *κορυδός* « alouette » < gr. anc. *κόρυς* « casque » (Chantraine 1968 sous *κόρυδος* ; Babiniotis 2002, sous *κορυδαλλός*). Les variantes [skurðal'os] et [skurðal'its] présentent une prothèse consonantique qui est déjà attestée en gr. méd. : cf. *σκορδαλλός*, *σκορδιαλλός* (KDGM 2001, sous *κορυδαλλός*). Kriaras (KDGM 2001, sous *κορυδαλλός*) interprète ce phénomène en renvoyant à une possible agglutination de la dernière consonne de l'article défini masculin au pluriel (cf. *τους κορυδαλλούς*).

Des variantes de cette famille étymologique se rencontrent également dans le domaine grec plus étendu : cf. *κουρδαλός*, *κουουδαλλός* (Samothrace), *σκορδαλός* (Samos, Naxos, Paros, Tinos), *σκορδιαλός* (Égine, Naxos, Paros, Milos, Crète orientale), *σκορδαλ-λιός* (Tilos),

σκορταλ-λός (Rhodes, Chypre), σκορδαλ-λός (Kos), ασκορδαλός (Crète), σκουργιαλός (Milos, Sifnos, Serifos, Santorin), σκουργιαβλός (Anafi, Sikinos, Santorin), σκουζαυλός (Sikinos, Folegandros), ξεσκούριαλλος (Kimolos) (APGM).

Nous avons également rattaché à cette catégorie motivationnelle les types lexicaux [tsurtsuɫ'its] et [tsiruɫ'its], qui pourraient paraître du premier coup comme des créations onomatopéiques, imitant le cri de l'oiseau : [tsurtsuɫ-] avec redoublement et dissimilation des liquides et sa variante [tsiruɫ-]. Cependant, nous remarquons que des formes créées sur une base similaire, attestées dans d'autres variétés grecques modernes septentrionales, renvoient à l'idée de « sommet » : cf. *τσουρτσούλα* « sommet, extrémité », « la partie proéminente du fez », *τσουρτσουλί* « la partie la plus haute d'un objet de forme conique » (Macédoine), *τσούρτσουλας* « sommet » (Épire) (APGM). Ces formes sont probablement comparables au dacoroumain *cîucîulă* « huppe, toupet, sommet », qui se trouve d'ailleurs, selon Álvarez Pérez (2009 : 375), à la base de la désignation aroumaine et mégléno-roumaine de l'alouette [tʃutʃulɛ'an]. Notons que Papahagi (1963, sous *čŭčŭlă*) considère le bulgare *čŭčŭlŭ* « huppe, toupet, chevelure » à l'origine de l'aroumain *čŭčŭlă*. Si l'on considère que les formes lesb. [tsurtsuɫ'its] et [tsiruɫ'its] se rattachent à cette famille étymologique, elles seraient motivées par l'image saillante de la touffe des plumes de l'oiseau.

Cette image se trouve également à la base de la dénomination [skuf'itsa] qui est un dérivé du gr. mod. *σκούφος* « bonnet » + suff. dim. [-itsa]. Dans le domaine roman, où les désignations faisant allusion à la huppe de l'oiseau constituent le groupe le plus riche, nous relevons des types motivationnels analogues à ceux que nous avons relevés à Lesbos : dans l'espace ibéro-roman, c'est le cas du glc. [paʃ'aro a mont'ejrɐ] « oiseau du bonnet » (Álvarez Pérez 2009 : 362) mais l'idée de « bonnet, fez » revient aussi dans une désignation de l'alouette de l'aroumain [ktʃul'er], dérivée de l'arou. *căciulă* « bonnet, fez » + suff. -er (Álvarez Pérez 2009 : 376). Dans d'autres variétés romanes, le même motif est véhiculé par des désignations qui renvoient à l'image de la huppe mais aussi d'un type de couvre-chef : c'est le cas, par exemple, dans la Romania orientale, des formes drou. [tʃok'oĭ], [tʃokl'uts] – apparentés au drou. *cioc* – signifiant « huppe, objet pointu » ; dans la Romania occidentale, l'image est plutôt celle de la « capuche », comme dans le cas des continuateurs du lat.

CUCULLU tels que le mir. [kukuɫ'ada] et l'arag. [kukuɟ'aða], du lat. CUCUTIU comme l'itm. grc. [kuttɟ'arda] et du lat. CAPPELLU « petite cape, chapeau » pour le glc., ast. [kapil'otɟo], its. [kapl'ine]) (Álvarez Pérez 2009 : 375-376).

L'image de la touffe de plumes se retrouve également à la base des désignations de la *Galerida cristata* – une espèce similaire à l'alouette des champs – dans le domaine germanique. Il s'agit, plus particulièrement des formes attestées dans la zone des parlers brabançons dans lesquelles la référence à la huppe constitue la motivation la plus productive. Citons à titre d'exemple les types lexicaux *kuifeling* « crête » + suff. dim., *topleeuwerik* « sommet » + « alouette », *puntleeuwerik* « pointe » + « alouette », *troseeuwerik* « touffe » + « alouette », *leeuwerik met een kapje* « alouette avec une casquette » + suff. dim. (Swanenberg 2004).

Le deuxième type de motivations que nous avons relevé à Lesbos est lié à l'habitat de l'alouette qui constitue en même temps l'endroit où elle trouve sa nourriture. Notamment, les désignations fém. [ɟarup'ula] et [starup'ula] créées à partir de l'image de « blé » soudée à celle, générique, d'« oiseau » évoquent probablement le fait de rencontrer souvent cet oiseau dans des champs labourés et des cultures de céréales où elle trouve de graines pour se nourrir. Le motif « chardon » sur lequel se fonde la forme masc. [agaθ'its] (cf. gr. mod. *αγκάθι* « chardon » + suff. *-ίτης*) fait également référence à son habitat.

L'association de l'image du « blé » avec l'alouette revient dans différents parlers de l'aire grecque – cf. *στιαρίδα* (Macédoine, Thessalie), *στάρίδα* (Crète, Samos, Épire, Macédoine), *σταρήθρα* (Épire, Kozani) (APGM) – ainsi que dans des variétés romanes où l'on trouve également la référence à d'autres cultures similaires : c'est par exemple le cas du srd. [pill'on e dr'igu] « oiseau de blé », du cor. [urdzaf'ola], du srd. [orɟ'ali], ces deux dernières attestations renvoyant à l'idée d'« orge », its. [paj'arda], créé à partir d'un radical signifiant « paille » (Álvarez Pérez 2009 : 380).

Restent non éclairées les formes [pirɫ'its], [kur'upa], [kuɫkur'is], [kutsɫ'its] et [kutɟɫ'its]. À propos des deux dernières formes, nous souhaitons seulement souligner que celles-ci présentent une proximité formelle avec le terme *κατσούλα* qui désigne dans la koinè gr. mod. la « crête des oiseaux » et la « couverture triangulaire de la tête » (Babinotis 2002, sous *κατσούλα*). Notons également que la forme gr. mod. *κατσουλιέρης*, sans doute apparentée

au gr. mod. *κατσούλα*, désigne la *Galerida cristata* dans certaines variétés grecques modernes. Babinotis (2002, sous *κατσούλα*) propose pour la forme *κατσούλα* l'étymon gr. méd. *κατσούλι* « petit chat », en se basant sur une reconstruction de la forme phonique mais sans donner aucun élément sur la reconstruction du sémantisme. De notre part, nous ne pouvons pas négliger l'analogie formelle et sémantique entre le gr. mod. *κατσούλα* et l'arou. *căciulă* « bonnet, fez » (cf. plus haut).

6.24 Rouge-gorge

*Erithacus rubecula*⁹², famille des Turdidés



Le rouge-gorge est un oiseau commun dans toute l'Europe à l'exception de l'Islande et du nord de la Scandinavie ; il hiberne surtout en Europe de l'Ouest et autour de la Méditerranée. Son petit corps rondlet aux ailes et la queue courtes est de couleur brun-olive dessus, gris sur le dos et sur les ailes et blanc sur le ventre ; sa gorge et sa poitrine sont oranges, séparés de la couleur de son dos par une bande gris bleutée. C'est un oiseau diurne et crépusculaire qui se nourrit d'insectes, araignées, petits mollusques et vers de terre, mais aussi fruits et graines. On le rencontre dans des terrains boisés ombragés, au sol dégagé alternant avec de zones de buissons, dans des grandes haies, mais aussi dans les parcs et les jardins (Duquet 1995 [1992] : 201).

Nos informateurs remarquent que le rouge-gorge s'approche facilement des humains, notamment, en hiver, pendant la récolte des olives dans les champs, mais également dans les villages, dans les jardins et les cours.

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.24/Annexes)

Dans les parlers de Lesbos, nous retrouvons deux types de désignations de cet oiseau, le premier étant nettement plus diffusé que le deuxième. Il s'agit, d'une part, des formes motivées par un anthroponyme qui correspond à « Jean » (cf. gr. mod. *Γιάννης*) :

- [j'ɑ̃s] (PP. 1, 5, 9, 11, 15-17, 19-22, 24)
- [jan'eʎ] (PP. 1, 8-21, 24)
- [jan'ac] (PP. 22, 23)
- [kaluj'anus] (P. 13)
- [tsiruj'ɑ̃s] (PP. 3-5, 7, 13, 17)
- [tsirujan'eʎ] (P.4)
- [tsurujan'eʎ] (P. 6)

⁹² Dessin: Mullarney, Svensson, Zetterstrom et Grant (1999)

Plus rare, la désignation descriptive qui se réfère à la couleur caractéristique de la poitrine de cet oiseau, représenté dans la conscience populaire comme l' « oiseau » (cf. gr. mod. *πουλί*) « rouge » (cf. gr. mod. *κόκκινο*) :

- [kutʃnupl'eʎ] (PP. 2, 8)

Mis à part les formes suffixées [jan'eʎ] et [jan'ac], nous avons inclus dans le premier groupe des types composés. Il s'agit en premier lieu du masc. [kaluj'anʎs], formé d'un premier élément adjectival [kalu-]⁹³ « bon » (cf. gr. mod. *καλός*) qui précède [j'anʎs], une variante de [j'ʎps] « Jean ». Trois autres composés, [tsiruj'ʎps], [tsirujʎ'eʎ] et [tsurujʎ'eʎ], présentent une première séquence [tsiru-]/[tsuru-] qui pourrait être rapprochée du premier composant de la forme *τσιρουπούλ* des variétés de Thrace constitué de *τσιρου-* + *πούλ* « oiseau », employé pour désigner un « oiseau ou un homme petit et mince » (APGM). Dans les variétés d'Épire, par ailleurs, *τσιρουπούλ* désigne non seulement le rouge-gorge mais plusieurs espèces de petits oiseaux dont le moineau et le pinson des arbres (APGM). Le premier signifié, mettant en avant la petitesse de l'oiseau et de l'être humain, caractérise aussi le terme gr. mod. *τίρος* « homme très maigre » (DKGM 2001 [1998], sous *τίρος*). La récurrence, bien que contenue, de cette image dans le domaine grecophone, nous induit à penser que le type lesbien [tsiruj'ʎps] et ses variantes véhiculent à côté de celle de « Jean » l'image de « petit », tant à travers le lexème [tsiru-] qu'à travers le suff. dim. [-'eʎ].

Les représentations anthropomorphiques « Jean », « petit Jean » et « bon Jean », sur lesquelles se fondent les désignations mentionnées ci-dessus, reflètent probablement le comportement familier du rouge-gorge, compte tenu de son habitude de se rapprocher des humains pour chercher de la nourriture. Notons que le prénom « Jean » est très habituel dans les variétés grecques modernes et comme nous l'avons mentionné dans le § 6.7 il est aussi très souvent utilisé dans les dictons, les proverbes et les récits. Il ne faut pas par ailleurs oublier le rôle spécial qu'Alinei attribue aux anthropomorphismes de manière générale, dans le cadre de la zoonymie populaire européenne. Cependant, pour le cas du rouge-gorge, nous ne disposons pas pour notre espace d'éléments folkloriques qui pourraient alimenter une réflexion plus approfondie à ce sujet.

⁹³ Nous avons également rencontré cet élément dans les désignations du ver-luisant (cf. § 6.22).

Ce nom propre – dont Riegler (1981 [1936-1937] : 344) a remarqué la fréquence dans l'ensemble des parlers européens, pour désigner non seulement des oiseaux mais aussi des mammifères, des amphibiens, et des insectes – se retrouve à la base des dénominations du rouge-gorge dans grand nombre de parlers grecs modernes : cf. *γιαννακούρι* (« Jean » + suff. dim. *-ούρι*) (Péloponnèse), *γιάννακας* (« Jean » + suff. augm. *-ακας*) (Péloponnèse), *καλογιάννης* (« bon » + « Jean ») (Kastoria, Ithaque) et ses variantes *καλογιάννος* (Épire, Lefkada), *καλουγιάννους* (Thessalie, Macédoine), *καλογιάης* (Épire, Macédoine), *καλογιαννάς* (Céphalonie), *καλουϊάννους* (Grèce Centrale), *καλουάννους* (Épire) (APGM). La forme *τσιμπογιάννης* (Péloponnèse, Samos) renvoie probablement à « picoter » (cf. gr. mod. *τσιμπώ*) + « Jean » (APGM). Le premier composant des variantes *κουβουγιάννους* (Thessalie), *κουβουγιάννια* (pl.) (Samos), *κατσουρογιάννης* (Péloponnèse) et *κουλ'κουγιάννους* (Épire) (APGM) reste non éclairé.

Dans l'aire romane, si l'emploi de formes basées sur « Jean » est limité, d'après l'ALiR, au domaine occitan, où l'on trouve [dʒã r'udʒe] « Jean rouge » et [b'una ʒ'ana] « bonne Jeanne », l'emploi de noms propres n'est pas isolé. En effet, dans une micro-aire du domaine rhétoroman, on rencontre l'anthroponyme d'origine alémanique « Hûserin », selon la forme [h'u:zare], mais surtout « Marie », à la base par exemple des désignations [mar'ol], [mar'uf], [marj'õ] ainsi que de désignations composées comme [marõ ruʒ'et] « Marion rougette » et [marimiz'er] « Marie misère », du domaine d'oïl (Caprini 2009 : 436-437). Médélice (1997 : 70) met en évidence le rapport de ces désignations du petit volatile motivées par cet anthroponyme avec une légende liée au christianisme :

« Marie serrant dans ses bras son fils crucifié, éprouve de la difficulté à lui ôter du front une dernière épine. Le rouge-gorge qui passe par là, vient à son secours, mais au moment où l'épine s'arrache, une goutte de sang vient marquer son poitrail de la tache qui sera désormais distinctive » (Médélice 1997 : 70).

Ajoutons que ce type d'anthropomorphismes est aussi attesté en Basse Bretagne où [al'ãnec kof ry] est un « petit Alain (au) ventre rouge » (Caprini 2009 : 436).

Comme nous l'avons déjà mis en évidence au début de ce paragraphe, l'image de la tache orangée caractéristique de l'oiseau est véhiculée par la forme [kutʃnupl'eʎ], plus sporadique dans l'île, mais bien attestée ailleurs, dans d'autres variétés grecques modernes : *κοκκινολαίμης* (« rouge » + « gorge ») (Péloponnèse, Épire, Chios) et ses variantes

κοτσινολαίμης (Péloponnèse), *κουκκινουλαίμ'ς* (Épire, Thessalie) ; *κοκκινομαντηλάς* (« rouge » + « foulard ») (Péloponnèse) (APGM).

Selon Caprini (2009 : 425) les désignations du rouge-gorge qui sont motivées par « la présence de plumes de couleur vive [...] dans le plumage de cet oiseau montrent une diffusion particulière » sont particulièrement fréquentes aussi dans les variétés romanes. Le trait de couleur est généralement associé à une partie du corps :

« ces désignations sont construites avec un adjectif de couleur (dans la plupart des cas rouge, roux, et rousse ; mais on rencontre aussi jaune) suivi ou précédé d'un substantif qui indique une partie du corps (poitrine, gorge, jabot, estomac, barbe,...) » (Caprini 2009 : 425).

L'échantillon suivant d'exemples montre cet éventail de possibilités : cast. [pitʃorr'uβio], srd. [pettor'ubju], fpr. [patir'uʒu], cat. [pepir'ətʃ], itc. [pettir'osso], fri. [petar'os], oïl [pitr ruʒ] « poitrine rouge » ; cast. [p'tʃikolor'ao] « poitrine colorée » ; glc. [pejθ'əke] « oiseau à la poitrine de feu » ; occ. [g'orza r'uɟo] « gorge rouge » ; fpr. [ruʃg'əʀʃ] « rouge gorge » ; rhr. [utʃ'i:dilp'vəntʃ'iətʃən] « oiseau au jabot rouge » ; oïl [ruʒg'əl] « rouge geule » ; occ. [kwəl rus'et] « cou roux » ; oïl [ruɟ ko:] « rouge cou » ; oïl [rətʃ fas] « rouge face » ; cat. [barβar'ətʃ] « barbe rouge » ; occ. [pãnsar'ujo] « panse rouge » ; oïl [ryt'aʃ] « rouge tache » (Caprini 2009 : 441-449).

6.25 Moineau domestique

*Passer domesticus*⁹⁴, famille des Passéridés



Le moineau domestique est l'un des oiseaux les plus répandus en Europe ; sauf l'Islande, le centre de la péninsule scandinave, l'Italie, la Corse, la Sardaigne et la Crète où l'on rencontre (excepté en Sardaigne) une espèce similaire, le *Passer (domesticus) italiae*. C'est un oiseau avec un corps trapu, une grosse tête aplatie, des ailes et une queue courtes. Le moineau mâle se distingue par sa calotte grise bordée de marron sur les côtés de la nuque et sa « bavette » noire qui s'étend du bec à la poitrine. Les joues, le ventre et les flancs sont blanc grisâtre. La femelle est de couleur brun-grise, rayée de brun-noir dessus. L'habitat du moineau est strictement lié aux activités et aux habitations humaines (villes, villages, ports, hameaux, fermes). Le moineau est diurne et sociable toute l'année. Il construit son nid le plus souvent sous un toit ou dans une cavité de mur et il se nourrit principalement de graines – surtout des céréales –, de jeunes pousses, fruits, insectes et divers déchets, comme par exemple des miettes de pain (Duquet 1995 [1992] : 246).

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.25/Annexes)

Les désignations du moineau relevées dans les variétés de Lesbos peuvent se répartir dans trois catégories motivationnelles.

La première, dominante dans l'île, rassemble les formes qui évoquent l'habitat de l'oiseau :

« tour » (cf. gr. anc. *πύργος* « tour »)

- [spurj'its] (PP. 1-6, 8, 10, 12, 14, 20, 22-24)

« *château* » (cf. gr. mod. *κάστρο*) + « oiseau » (cf. gr. mod. *πουλί*)

- [kastrop'uɫ] (PP. 4, 5, 9, 11, 13, 21)

En deuxième lieu, nous réunissons les dénominations qui font allusion à la nourriture du moineau :

« *blé* » (cf. gr. mod. *σιτάρι*) + « oiseau » (cf. gr. mod. *πουλί*)

⁹⁴ Dessin: Mullarney, Svensson, Zetterstrom et Grant (1999)

- [starup¹ula] (P.18)
- [starup¹uλ] (PP. 9, 17, 20)
- [ʃtarup¹uλ] (PP. 16, 19)

« blé » + suff. -ίτης

- [star¹its] (PP. 22-24)
- [ʃtar¹its] (PP. 1, 19)

Le troisième type de motifs est représenté par une désignation qui apparaît comme d'origine onomatopéique :

- [tʃiritʃ¹es] (P.18)

La forme [spurj¹its], continuateur du gr. méd. *σπουργίτης* « moineau » est formé sur le gr. hél. *πυργίτης* avec prothèse de la fricative apico-dentale, probable résultat de l'agglutination de la dernière consonne de l'article [tus] de la troisième personne au pluriel du datif. Le gr. hél. constitue à son tour l'évolution du gr. anc. *πύργος* « tour » (DKGM 2001 [1998], sous *σπουργίτης*). Notons que la variante *σπουργίτης* constitue la désignation du moineau domestique dans la koinè grecque moderne.

La deuxième désignation liée au premier type motivationnel est, comme nous l'avons déjà précisé ci-dessus, le composé [kastrup¹uλ] qui renvoie simultanément à l'idée de « château » et à celle générique d'« oiseau ». L'APGM reporte des formes analogues au pluriel *καστρόπουλλα*, *γαστρόπουλλα* et *καστροπούλλια*, des constructions enregistrées respectivement dans les parlers des îles de Paros, d'Antiparos et de Tenedos.

L'habitat du moineau constitue une source motivationnelle assez récurrente dans le domaine roman, bien que selon des représentations différentes, comme la documentation de l'ALiR le témoigne : drou. [p¹asəre de k¹asə] « moineau de maison », srd. [atʃ¹ed̥d̥j i k¹asa], drou. [vr¹abije de k¹asə] « oiseau de maison » ; occ. [grãndzj¹e] « oiseau de la ferme » ; occ. [tuɫisj¹e] « oiseau des toitures en tuiles » ; prt. [t̪iɫað¹e̞jɾe] « toit, couverture de tuiles » + suff. -eira ; oïl [so:verd̪j¹a] dérivé de severonde « espace entre le mur et le toit » ; occ. [paser¹at de mɔr¹aλə] « oiseau des murailles » ; cat. [torroð¹a] dérivé de torre « tour » (Gargallo Gil et Veny 2009 : 410-420).

Les désignations du deuxième groupe, qui font allusion à la nourriture du moineau, se caractérisent en premier lieu par une variation au niveau de leur formation. Il s'agit, plus particulièrement, soit des composés, fondés sur les images de « blé » + « oiseau », soit des

dérivés à partir de la base *σιτάρι* « blé » + suff. masc. *-ίτης*. Il est intéressant de rappeler que l'assemblage des motifs « blé » + « oiseau » se rencontre également à la base des désignations de l'alouette attestées non seulement dans les variétés de Lesbos mais aussi dans le reste du domaine grec. La marque du genre des formes composées varie entre le féminin [-a], comme dans le cas de [starup¹ula], et le neutre [-i], qui n'apparaît pas en surface ayant subi le phénomène de la chute de la voyelle haute fermée atone en position finale, comme dans le cas de [starup¹uλ]. Cette variation de la marque du genre amène également à une variation de la consonne finale de la base. La latérale alvéolaire [l] se réalise comme palatale [λ] en contexte de la voyelle haute sous-jacente. Bien que de manière non régulière, la palatalisation s'observe également au niveau de consonne fricative alvéolaire initiale qui se réalise parfois comme post-alvéolaire dans le contexte de la voyelle haute sous-jacente, dans des séquences telles que [ʃtarup¹uλ] et [ʃtar¹its]. La variante *σταροπούλι* de l'APGM désigne le moineau dans les variétés du Pont et celle d'Eubée.

Le renvoi à des céréales ou à des plantes qui produisent des sortes de graines est évident dans certains zoonymes romans relatifs à cet oiseau : drou. [p¹asəre de griɥ] « moineau de blé », oïl [mɔkjø¹ d bl'e] « mangeur de blé », srd. [burfur¹ardzu] « qui mange du son », oïl [mɔkjø¹ t pw¹a] « mangeur de pois », fpr. [meje¹ot] (< lat. MEDICA « mais » + suff. -ITTU), lad. fri. its. [paneg¹as] (< lat. PANICU « panic » + suff. -ACEU) (Gargallo Gil et Veny 2009 : 410-421).

La désignation isolée [tʃiritʃ¹es] pourrait être considérée comme une création onomatopéique, imitant le cri de l'oiseau, motivation que l'on trouve également à la base des désignations du moineau dans le domaine roman : c'est le cas du type des dialectes d'oïl [tʃir¹u], comparable à celui relevée à Lesbos, mais aussi le fpr. [tʃjur¹ak], l'oïl [pjaf], [kjav], [pigr¹i], [gjiɾ¹i] et le srd. [krukkul¹ɛɥ] (Gargallo Gil et Veny 2009 : 418).

6.26 Chouette chevêche⁹⁵

Athene noctua, famille des Strigidés



La chouette chevêche appartient à la famille des « rapaces nocturnes » tels que la chouette effraie, la chouette hulotte et les différentes espèces d'hibou. Elle a un corps trapu, des ailes assez courtes, larges et arrondies, et une tête caractéristique large et aplatie. Sa couleur est brun-grise foncée tachetée de blanc ; sa face est blanchâtre avec des grands yeux cernés de brun. Ses pattes, assez longues et fortes, sont couvertes de petites plumes blanches. Crépusculaire et nocturne, la chouette passe la journée dans une cavité, mais se perche parfois au sommet des bâtiments. On la rencontre dans des terrains dégagés à végétation basse, parsemés de vieux arbres riches en cavités, de cabanes en pierres ou de ruines, en zone rurale. Elle se nourrit principalement de vers de terre, courtilières, grillons, sauterelles et autres grands insectes mais également de petits oiseaux et quelques petits rongeurs (Duquet 1995 [1992] : 175).

Dans l'imaginaire des habitants de Lesbos, la chouette figure comme un oiseau de mauvais augure :

- [ðen 'ine kal'o na tin ðis || tin 'aʎi for'a b'ice sto m'eros pu jen'usan i k'otes 'ekana mey'aʎi eŋç'irisi] (P.15)

Ce n'est pas bon signe de la voir. L'autre fois, elle est rentrée dans l'endroit où couvent les poules et je me suis fait opérer après.

- [ɣursuzj'a panu zdu pkari] (P.17)

C'est maléfique [quand elle se pose] sur la cheminée.

À l'échelle européenne, la représentation de la chouette dans la conscience populaire n'échappe pas à ce symbolisme négatif : comme Riegler (1981 [1936-1937] : 347) l'indique, « fra gli ucelli le civette sono ovunque considerate annunciatrici di morte ». Albert-Llorca (1991 : 178), confirme cette observation pour d'autres traditions populaires de l'Europe, comme par exemple, dans la région de Balaguer, en Catalogne, où l'on dit que « les chouettes et les hiboux sont “ en contact avec les âmes ” » ou bien en Allemagne, où l'on raconte que la chouette hulotte « est l'âme d'un disparu, qui hante les alentours de la maison qu'il habitait

⁹⁵ Dessin: Mullarney, Svensson, Zetterstrom et Grant (1999)

jusqu'à ce qu'il y ait un autre décès » (Albert-Llorca 1991 : 178). Selon une croyance analogue répertoriée en France, dans la région de la Franche-Comté, « quand on entend lai choue c'est signe de moue (mort) ; quand on la prend on la tue et on la cloue aux portes. Le corps de la chouette ainsi cloué écarte les mauvais présages » (Rolland 1911 : 90). Albert-Llorca (1991 : 178) voit à travers ce rôle maléfique que l'on attribue aux strigiformes, oiseaux de nuit, se justifier « la corrélation entre l'opposition morts/vivants et nuit/jour ». Par ailleurs, comme cette auteure le signale,

« à l'opposition temporelle du jour et de la nuit correspond dans l'ordre spatial la distinction entre haut et bas : privés de la lumière, les nocturnes occupent, dans l'ordre de l'univers, une position analogue à celle des animaux rampants » (Albert-Llorca 1991 : 179).

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.26/Annexes)

Les désignations de la chouette que nous avons enregistrées à Lesbos révèlent un seul type lexical manifestant une variation phonétique :

- [kukuv'aja] (PP. 4, 5, 8, 12, 16, 21, 23, 24)
- [kukv'aja] (PP. 1-7, 9-11, 13-15, 17-20, 22, 24)

Ces désignations sont, selon les étymologistes, des continuateurs du gr. méd. *κουκουβάγια*, créé sur la base du terme onomatopéique *κουκουβάου*, qui serait employé afin d'imiter le cri de l'oiseau (DKGM 2001 [1998], sous *κουκουβάγια*, Babiniotis 2002, sous *κουκουβάγια*). À côté de la forme gr. méd. *κουκουβάγια*, le KDGM (2001, sous *κουκουβάγια*) atteste également les variantes *κουκουβάγη*, *κουκουβάια*, *κοκοβάια* et *κουκοβάια*. En grec ancien, la chouette chevêche est désignée par le terme similaire *κικκάβη* et ses variantes *κικκάμη*, *κικυμῆς* que Chantraine (1969, sous *κικαβαῦ*) renvoie à l'onomatopée *κικαβαῦ*, représentant, dans ce cas aussi, le cri de l'oiseau.

À propos des désignations d'origine onomatopéique ancienne, comme semble être le cas du gr. mod. *κουκουβάγια*⁹⁶, nous considérons la réflexion de Dalbera (2006a : 276), selon lequel, ces formes, aussi bien que les désignations d'origine non onomatopéique,

« sont gérés par le cycle motivation-convention-arbitraire, ce qui implique que même si, au moment de la création, le motif est d'ordre onomatopéique, l'évolution de la face phonique modifie nécessairement la donne, conformément à l'évolution générale en matière de lexique, de sorte qu'une ou plusieurs remotivations interviennent, qui sont autant de recharges *sémantiques* n'ayant plus de rapport nécessaire avec l'onomatopée et qui font de ce signe un signe ordinaire ».

⁹⁶ Nous avons également rencontré un cas analogue concernant les désignations du grillon (cf. §6.19), mais nous avons choisi de se référer à la réflexion de Dalbera dans cette partie de notre analyse, étant donné que nous disposons plus d'éléments pour illustrer son propos.

Néanmoins, bien que très rarement, il est possible que les réinterprétations successives d'une forme soient d'ordre onomatopéique, « revenant sans cesse à l'imitation du départ » (Dalbera 2006a : 276). L'observation de Dalbera concernant l'éloignement fréquent de l'onomatopée des formes forgées à partir d'une telle base pourrait être illustrée par les variantes de la forme *κουκουβάγια*, attestées dans les variétés grecques modernes : cf. *κουκουβάγια* (Péloponnèse, Eubée, Grèce Centrale, Thessalie, Épire), *κουκουβά* (Leros), *κουκουβάους* (Samos), *κουκ'βάγια* (Samothrace, Thrace, Grèce Centrale), *κουρκουβάγια* (Thrace), *κουκουϊάβα* (Thessalie), *κουκουγιάβλα* (Chios), *κουκουμάβλα* (Naxos, Paros), *γουκουμάβλα* (Naxos), *κουκουμάγια* (Péloponnèse), *κουκουφάγια*, *κουκουφία* (Eubée), *κουκουμιάκος* (Thrace), *κουκουμάφκα* (Macédoine), *κουκουμκάφκα* (Macédoine), *κουκουφκιάος*, *κουκουφίος* (Chypre), *κουκκουβάδα* (Symi), *κουκχουβάδα* (Symi), *κουκχουβάς* (Kos), *κουχβάγια* (Rhodes), *χουχουβάγια* (Macédoine, Grèce Centrale, Péloponnèse), *χουχουϊάβα* (Macédoine), *χουχουγιάβα* (Thessalie, Macédoine), *χουχουβάλα* (Macédoine), *χουχλουβάγια* (Épire), *χουχλουβάεα* (Macédoine, Épire), *κουκουβίο* (Salento-Sternatia), *κουκουβάφια* (Salento-Coriglano), *κουκ-κουν-νάου* (Calabre), (APGM).

Nous remarquons qu'il peut toujours y avoir des ressemblances partielles sur le plan phonique entre l'onomatopée d'origine et les variantes que l'on y rattache (comme par exemple entre l'onomatopée *κουκουβάου* et les formes *κουκουβάους*, *κουκουφάγια*, *χουχουβάγια*, etc.), mais, comme Dalbera (2006a : 277) le précise,

« celle-ci sont alors plutôt de l'ordre du phonosymbolisme que de l'onomatopée. L'attraction phonosymbolique a ceci de particulier, par rapport à l'onomatopée, qu'elle est susceptible de s'exercer à n'importe quel stade de l'évolution des cycles ; elle fonctionne donc, en matière de phonétisme, comme, sur l'autre versant, l'attraction paronymique ».

À propos de l'étymon du gr. mod. *κουκουβάγια*, que, comme nous venons de voir, les étymologistes rattachent généralement à une base onomatopéique, Dalbera (2006a : 309-322) propose une nouvelle piste d'interprétation. Notamment, l'auteur se base sur la récurrence des motifs liés au lait et l'allaitement que l'on atteste à la base des désignations de la chouette surtout dans l'aire romane. Cette image de la chouette comme allaitante, ou bien comme « nourricière », comme l'auteur le précise, est confirmée par les représentations livrées par l'art antique de l'Europe ainsi que d'Anatolie, où l'on trouve la déesse chouette portant des attributs féminins tels que des mamelles, qui renverraient selon Dalbera (2006a : 319-322) à cette image archaïque de la chouette comme mère nourricière. Cette représentation constituerait, selon le linguiste, la base d'un sémantisme fondamental qui permettrait d'élucider des formes obscures ou incertaines de l'aire romane mais également de tenter une

nouvelle interprétation de la désignation dont il est question dans ce paragraphe. En effet, selon une nouvelle lecture de la forme gr. mod. *κουκουβάγια* et de ses variantes, celles-ci pourraient être des continuateurs d'un type lexical composé, *κυκκυβαια* ou *κυκκυμια*, créé sur la base d'un premier élément *κόκκος* « graine » et un deuxième *βαία* « nourrice » (Dalbera 2006a : 314). Ajoutons que, étant donné le caractère cyclique de la motivation qui gère l'évolution lexicale, cette forme, qui supposément serait construite sur ces deux motifs, pourrait avoir subi ultérieurement une interprétation sur la base d'une attraction phonosymbolique, évoquant le cri de l'oiseau.

La réflexion de Dalbera prend même en considération la forme gr. anc. *γλαῦξ*, utilisée également en grec ancien pour désigner la chouette. Sur la base du sémantisme éminent du « lait » et de la « nourrice » dans les désignations de la chouette, Dalbera (2006a : 316-318) propose de rapprocher les formes *γλαῦξ* et *γάλα* « lait », qui seraient créées sur une base indoeuropéenne de type *glg- ayant un sémantisme de « traire » et de « lait ».

Rappelons que le sémantisme de la « mère nourricière - reine », que nous avons également retrouvé dans le cas des désignations de la belette, sous-tend selon Dalbera (2006a) les dénominations, surtout romanes, des divers autres animaux tels que les batraciens, le renard et l'araignée.

6.27 Pic mar

*Dendrocopos medius*⁹⁷, famille des Picidés



Le pic mar est un oiseau avec un corps menu, un peu allongé, des ailes assez courtes et une queue assez longue et pointue. Le dessus de sa tête est rouge vif, les côtés blancs grisâtres avec une tache noire formant un « Y » sous la joue ; sa nuque et le dessus sont noirs avec une tache blanche large à l'épaule, ses ailes, également noires barrées de blanc à l'arrière. Il a un bec court pointu et fin, des yeux rouges foncés et des pattes courtes de couleur gris plomb. Le pic mar vit dans

des forêts, des bosquets de feuilles (par ex. chênes) parfois parsemés de conifères, avec des vieux arbres aux branches mortes, et des vieux vergers où il grimpe le long des troncs et des branches cherchant de la nourriture. Il est diurne et solitaire et se manifeste par le « tambourinage » : des coups de bec en séries sur des troncs secs, provoquant un son ayant un rôle territorial. Cet oiseau se nourrit principalement d'insectes vivant sur les arbres (fourmis, coléoptères, etc.) mais aussi de graines de conifères (surtout en hiver). En Europe, on le rencontre localement en Espagne et en Italie, de la France jusqu'à la Suisse et l'Allemagne, à l'est jusqu'à la Lettonie et l'Ukraine, de la Serbie à la Grèce du sud (Duquet 1995 [1992] : 184).

Analyse des données linguistiques, (cf. carte onomasiologique : C.27/Annexes)

Les désignations du pic mar que nous avons relevées à Lesbos se répartissent en deux groupes. Le premier rassemble les formes motivées par le comportement caractéristique de l'oiseau de « tambouriner » les troncs des arbres. Cette image est véhiculée à travers des motifs différents :

- a. « trouer » + « noix »
 - [tripukar¹iða] (PP. 7, 10, 17, 18, 21, 23, 24)
 - [tripuk¹arðu] (P.1)
 - [tripuk¹ariðu] (P.2)

⁹⁷ Dessin: Mullarney, Svensson, Zetterstrom et Grant (1999)

b. « *chêne* » + « becqueter »

- [ðriukul'apts] (P.12)
- [ðriukul'aptis] (P.14)
- [ɣriukul'aftis]/ [aɣriukul'aftis] (P.8)

Le changement phonétique des deux dernières variantes a été accompagné, comme nous allons le constater plus bas, par une réinterprétation de celles-ci.

c. « menuisier »

- [maranɣ'os] (P.11)

d. « mangeur de bois »

- [ksluf'aɣus] (P.21)

e. *onomatopée imitant le bruit du bec sur le bois* :

- [dijid'ic] (P.20)
- [ticit'ics] (P.9)

Le deuxième groupe comporte une désignation motivée par la nourriture de l'oiseau : « mangeur de fourmis »

- [mirmiguf'aɣus] (PP. 5, 13, 22)

Les désignations du premier groupe présentent une diffusion dominante dans les parlers de l'île sans présenter pour autant des aires spécifiques à chacun des sous-types motivationnels.

Les formes créées à partir de l'assemblage des motifs « trouer » (cf. gr. mod. *τρυνώ*) et « noix » (cf. gr. mod. *καρύδι* < gr. méd. *καρύδα*) varient sur le plan morphologique au niveau de la marque du genre, qui alterne entre le fém. [-a] et le ntr. [-u]. La variante [tripuk'arðu] manifeste également le phénomène de l'élision de la voyelle [i] en position atone. La présence du motif « noix » dans ces formations renvoie probablement au « noyer » (gr. mod. *καρδιά*, gr. anc. *καρύα*) et l'image récurrente du pic frappant à coup de bec les troncs des arbres.

De manière analogue, le type lexical [ðriukul'aptis] et sa variante phonétique [ðriukul'apts], véhiculent l'image de l'oiseau comme « celui qui becquète le chêne ». Plus particulièrement, il s'agit des continuateurs du gr. anc. *δρυκολάπτης*, créé à partir d'un premier composant *δρῦς* « chêne » et un deuxième renvoyant à la base verbale *κολάπτω* « becqueter » (Chantraine 1968, sous *δρῦς*). Concernant le gr. anc. *δρῦς*, notons que Chantraine (1968, sous *δρῦς*) précise que son sens originel serait « arbre » mais il est employé généralement pour désigner le chêne. Quant aux variantes [ɣriukul'aftis] et [aɣriukul'aftis],

qui présentent une variation au niveau de l'attaque de la première syllabe, nous pensons qu'il pourrait s'agir du résultat de l'attraction paronymique du composant [ðriu-] avec la forme [ˈayriu] (cf. gr. mod. *άγριος*) « sauvage ». Notons que le chêne est désigné par le terme [velanið'a] dans les variétés de l'île. Si l'on considère par ailleurs que le gr. mod. *δρυς* est employé aujourd'hui pour désigner le chêne dans la langue littéraire (DKGM 2001 [1998], sous *δρυς*), nous pensons que l'élément [ðriu-] est probablement opaque pour une partie des locuteurs de l'île.

Dans le cas de la forme [maranɣ'os], utilisée également pour désigner le « menuisier » tant dans les variétés de Lesbos que dans la koinè grecque moderne, l'habitude de l'oiseau de donner des coups de bec sur les troncs est représentée à travers l'image anthropomorphique de l'artisan qui travaille le bois. Selon Médélice (1999), les noms de métiers constituent une source lexicogène tant dans le domaine de la zoonymie que dans celui de la phytonymie. Il s'agit souvent des métiers que l'on pratique généralement dans la vie quotidienne des zones rurales : bouviers, moissonneurs, faucheurs, charbonniers, cordonniers et d'autres personnages sont très bien attestés par exemple dans les variétés romanes (Médélice 1999).

Une représentation analogue de l'oiseau fonde, à notre avis, la désignation [ksluf'ayus], formée sur les images de « bois » (cf. gr. mod. *ξύλο*) + « celui qui mange » (cf. gr. mod. *-φάγος*). Bien que la base verbale utilisée ici renvoie plutôt au fait que l'oiseau mange du bois, nous pensons qu'il s'agit dans ce cas d'une représentation métaphorique, liée à l'habitude de l'oiseau à bequeter le bois des arbres.

Les formations [dijid'ic] et [ticit'ics] sont probablement d'origine onomatopéique, imitant le bruit caractéristique produit par le bec de l'oiseau sur le bois au moment du « tambourinage ». Les deux variantes présentent le redoublement de la séquence imitative [tic-] ou [dic-], processus fréquent dans le cas des créations phonosymboliques, comme nous avons signalé dans le § 6.20.

La désignation [mirmiguf'ayus], construite de manière similaire à la forme [ksluf'ayus] que nous venons de citer, présente un premier élément motivé par l'image de « fourmi » (cf. gr. mod. *μυρμήγκι*) – un des insectes qui composent la nourriture de l'oiseau, comme nous l'avons déjà précisé – et un deuxième qui renvoie à l'image de « manger » (cf. gr. mod. *-φάγος* « celui qui mange »).

7. Base de données dialectales de l'île de Lesbos

Au cours des trois dernières décennies, les méthodes de traitement et de présentation des données géolexicales se trouvent enrichies par l'introduction d'un nouvel outil : les bases de données dialectales. À différentes époques et au sein des divers projets d'orientation géolinguistique, ces outils ont été développés et utilisés de manières multiples. Citons, par exemple, l'Atlante Lessicale Toscano (ALT), le Thesaurus occitan (THESOC) ainsi que la *Base de Données* de la langue Corse (BDLC), constituant des exemples de bases de données du domaine roman présentant des capacités et des objectifs différents. En outre, l'*Atlas linguistique multimédia de la région Rhône-Alpes et des régions limitrophes* (ALMURA) constitue un exemple d'atlas parlant et l'Atlas Linguistique des Dolomites et des dialectes limitrophes (ALD) représente un atlas avec cartographie et une base de données sonores.

Les bases de données, tout en permettant la publication de cartes linguistiques sur papier, présentent un certain nombre d'avantages par rapport aux atlas traditionnels. Notamment, elles peuvent combiner des ressources de plusieurs types : mots, textes, sons et images, élargissant ainsi la portée empirique et théorique des atlas linguistiques. Les données enregistrées dans les bases peuvent être complétées à tout moment, puisque celles-ci constituent des instruments ouverts aux mises à jour. D'autre part, la possibilité d'avoir accès tant à des données brutes – par exemple, des formes relevées sur le terrain, transcrites en phonétique – qu'à des résultats d'analyse – tels que des cartes ou des tableaux – qu'offrent ces atlas informatisés, permet aux chercheurs de pallier l'inconvénient éventuel d'être confronté au choix analytique déjà effectué par le responsable d'une carte d'atlas traditionnel (Bauer et Goebel 2000 : 171 ; Dalbera 2000 : 143). Par ailleurs, les bases de données offrent des avantages au niveau de l'analyse des données. En effet, les chercheurs peuvent avoir accès, à travers des formulaires ou des cartes de synthèse interactives, à des informations multiples, par exemple, morphologiques et étymologiques ou bien des ethnotextes. En outre, par des logiciels adaptés, les linguistes peuvent même effectuer des traitements statistiques et acoustiques (Dalbera 2000 : 140).

Nous avons créé la base des données dialectales de Lesbos (BDDL) ayant comme objectifs principaux le stockage et le traitement des données, notamment lexicales, enregistrées lors de nos enquêtes de terrain à Lesbos. Sur le plan lexical, la BDDL, que nous avons créée et gérée par le logiciel Microsoft Access 2007, comporte :

- 2000 zoonymes
- 630 phytonymes
- 600 désignations des maladies
- 450 désignations de phénomènes atmosphériques

La base comporte également des indications étymologiques et motivationnelles ainsi que des ethnotextes relatifs aux référents appartenant aux champs lexicaux susmentionnés.

Le formulaire principal de la BDDL, qui est illustré dans la figure 4, est conçu dans le but de permettre l'enregistrement ainsi que la consultation des données linguistiques.

Figure 4. Formulaire principale de la Base de Données Dialectales de Lesbos.

L'espace supérieur (vert sombre) du formulaire, est réservé aux informations correspondant au référent : nous avons pris en considération des animaux, des plantes, les phénomènes atmosphériques et les maladies, nous avons reporté leurs désignations en français, leur nom scientifique en latin (pour les animaux et les plantes) ainsi que celui de la koinè grecque moderne. Les divers boutons nous permettent de rentrer, rechercher, corriger ou même supprimer des données.

Dans la deuxième partie (verte claire) se trouvent les désignations dialectales du référent choisi dans la partie supérieure, accompagnées des informations concernant les motifs relevés ainsi que d'éventuelles indications étymologiques. Dans ce formulaire apparaissent tout d'abord le nom du point d'enquête et le nom dialectal du référent choisi dans le champ correspondant. Un champ nous informe sur l'existence de synonymes dans une même localité (cf. Figure 4.1 : A) : nous pouvons les consulter en navigant avec les flèches qui apparaissent dans cette même zone du formulaire (cf. Figure 4.1 : B).

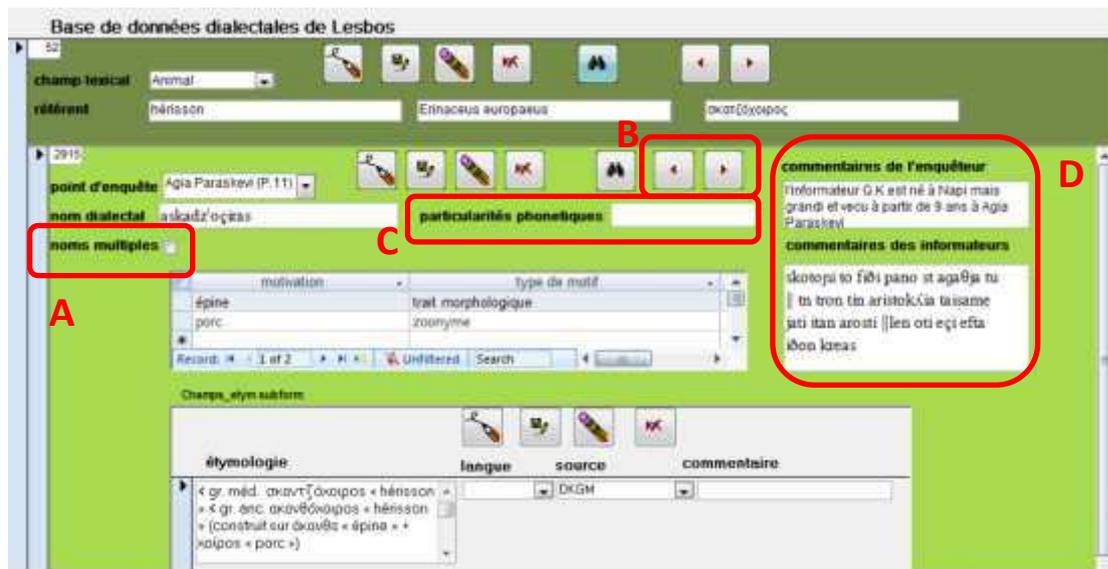


Figure 4.1. Formulaire principale de la Base de Données Dialectales de Lesbos.

Un autre champ est consacré à des informations portant sur des phénomènes phonétiques présents dans les données lexicales (cf. Figure 4.1 : C). Suivent les champs consacrés aux commentaires de l'enquêteur – comportant surtout des précisions sur le déroulement des enquêtes, les informateurs et autres informations qui peuvent être utiles pour le traitement des données – et aux commentaires des informateurs (cf. Figure 4.1 : D). Dans ce champ figurent les ethnotextes qui sont transcrits, aussi bien que les noms dialectaux, en caractères de l'Alphabet Phonétique International. Dans cette partie, le principe de fonctionnement de notre base de données est le même que celui que nous avons précisé plus haut : nous pouvons rentrer, rechercher, corriger ou supprimer des données à l'aide des boutons adaptés.

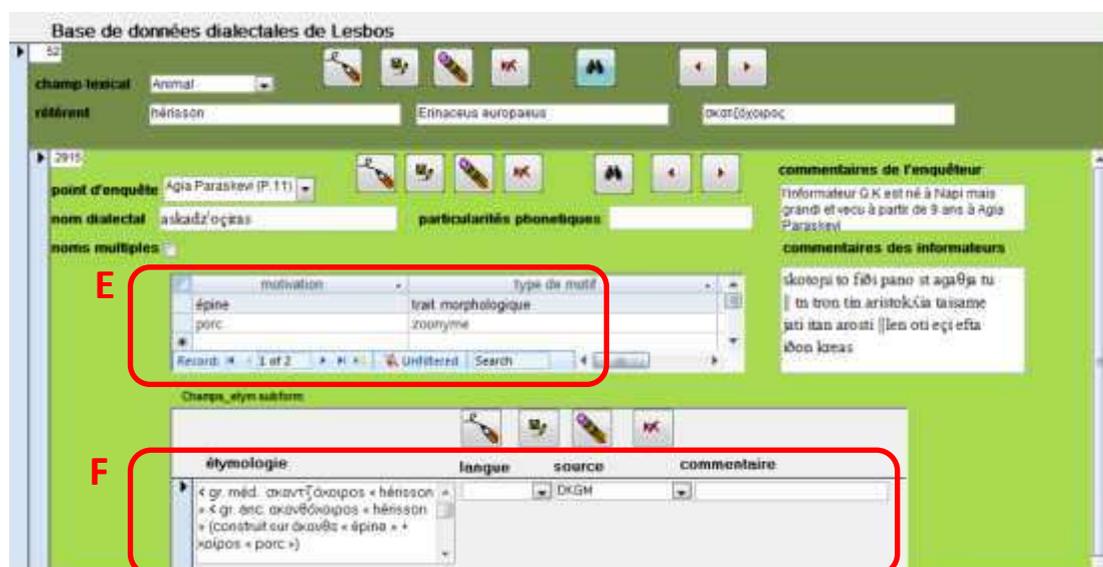


Figure 4.2. Formulaire principale de la Base de Données Dialectales de Lesbos.

Les deux sous-formulaires (de couleur grise) qui se trouvent dans la partie inférieure du champ 'nom dialectal' sont consacrés aux aspects motivationnel et étymologique de chaque désignation. Par exemple, pour une désignation du hérisson, enregistrée au village d'Agia Paraskevi (P.15), où le nom dialectal est [askadz'oçiras], apparaissent les motifs « épine » et « porc ». Cette partie du formulaire est sous forme de liste afin de pouvoir enregistrer des cas de motivations composites ou bien des différentes interprétations possibles (cf. Figure 4.2 : E). Comme nous avons regroupé les motifs dans quelques grandes catégories, le champ 'type de motif' – relativement à l'exemple que nous venons de mentionner – nous renseigne qu'il s'agit d'un premier motif faisant allusion à un trait morphologique de l'animal et d'un deuxième qui renvoie au nom d'un autre animal.

Dans le champ consacré à l'étymologie, sont enregistrés, si attestés, les différents étymons, la langue à laquelle ces derniers appartiennent, ainsi que la source bibliographique (cf. Figure 4.2 : F). Dernier élément de cette zone, un champ pour les commentaires concernant l'étymologie proposée.

Par ailleurs, à travers la fonction de la « requête », la base de données nous offre plusieurs méthodes d'accès aux données enregistrées. Le résultat de ces recherches peut être exporté de la base, sous divers formats tels que word, pdf, excel, etc. Par exemple, la figure 5 montre le résultat (seulement un extrait apparaît ici) d'une recherche basée sur le champ 'commentaires des informateurs' concernant les désignations de la belette. Dans le document produit, on obtient, pour tous les villages, qui apparaissent en ordre alphabétique, les ethnotextes et les désignations correspondant à la belette. Cette possibilité de regrouper et de visualiser les données à travers des multiples manières facilite le traitement et l'analyse des données.

R-belette ethnotextes

<i>ch_desc_fr</i>	<i>vil_name</i>	<i>ch_det_dialect</i>
belette	Agia Paraskevi (P.11)	putkup'if
<i>ethnotexte :</i>	<p>k'ani kak'o bor'i na pn'iksi kot'opula tin fov'undan cijniy'ai pondik'us 'otan tin pir'aksis tin xtip'isis mes du k'aλvu θa sk'isi ta mis'aλa ap tus trov'aðes pu psumz'omastan i zevy'aðes l'eγan min tin anj'izete l'eγan c'olas n'if n'if putkup'if jati 'omos 'ama tin pir'azan i 'anθropi p'ijene ce ta skize ta r'uxa 'idan jnatf'iðsa</p>	
	Agiasos (P.15)	putkup'if
<i>ethnotexte :</i>	<p>'otan tni pir'aks bor'i na rθi ce na su f'ai ta r'uxa to vr'aði 'ama tn ivrijs prep na t ðjoks me kal'o tr'opu tin padr'evume m ena pl'usio peð'i p'ani p'ari ti mxaλ ti γði d kor 'ama pis ps'emata aλ'iθja ta mað'a ta r'uxa t'utu tu ks'erume ap ts γup'is mas</p>	
	Agra (P.1)	nif'itsa
<i>ethnotexte :</i>	<p>ðio luj'o nif'itsa tʃi γaλ'a d l'egan 'ama θeλ na si pir'aksi ce tis pis 'exo 'ena jo na se k'ano n'ifi ðen se pir'azi</p>	

Figure 5. Extrait des données obtenues après la requête, basée sur le champ ‘commentaires des informateurs’.

Dans la présente étape de la BDDL, les données dialectales n’ont pas été exploitées sur le plan cartographique. Cela aussi bien que l’intégration des données sonores pour illustrer les désignations enregistrées font partie des perspectives de développement de ce travail.

8. Classement motivationnel des zonymes relevés dans l'aire linguistique de Lesbos et remarques récapitulatives

Dans ce chapitre, nous proposons un classement des motivations relevées lors de l'analyse des zonymes enregistrés dans notre aire d'enquête en relation aux quatre-vingt-trois animaux ayant fait l'objet de notre questionnaire. Nous rappelons que nous avons choisi d'approfondir dans le chapitre six les désignations de vingt sept de ces animaux. Nous avons élargi ce classement aussi aux motivations transparentes des dénominations qui ne figurent pas dans le chapitre ici mentionné, afin d'offrir un cadre plus complet des représentations zonymiques qui émergent du lexique des communautés linguistiques de Lesbos : cet éventail plus large permettra à la fois de mieux évaluer l'incidence des différentes catégories motivationnelles dans la création des zonymes de nos systèmes et de contribuer à définir la typologie et l'aréologie des motivations dans le lexique européen comme cela a été préconisé par les auteurs impliqués dans la réalisation des atlas multilinguistiques dont Contini (2007 : 71) synthétise ainsi l'objectif général :

« L'objectif majeur [...] est l'analyse motivationnelle du lexique des différentes aires dialectales, puis de chaque domaine linguistique, avec des langues génétiquement apparentées ou encore, plus largement, de chaque phylum ou même d'espaces linguistiques où coexistent différentes phyla, comme l'espace du Continent européen pris en compte, dans sa globalité, par l'ALE. Il devrait aboutir à un classement typologique des motivations, à l'évaluation de la fréquence d'emploi des différentes catégories motivationnelles dans les diverses variétés dialectales permettant d'envisager une nouvelle caractérisation de ces dernières ».

Avant de présenter les catégories annoncées, nous précisons que, en ce qui concerne les données intégrées ici mais non analysées dans le chapitre six, les éléments étymologiques qui nous ont livré les clefs d'une lecture motivationnelle, sont brièvement cités sous les formes en question. En revanche, aucun détail phonétique ou morphologique n'a été pris en compte pour ces matériaux à cette occasion.

Le traitement des nos données zonymiques a abouti à trois classes principales regroupant :

- I. motivations descriptives ;
- II. zoomorphismes ;
- III. anthroporphismes

Il y a encore une partie des désignations qui demeurent partiellement ou totalement opaques et que nous avons donc réparti en deux catégories supplémentaires (la première toujours envisagée aussi dans les classements publiés dans l’ALE et dans l’ALiR) :

IV. motivations opaques ;

V. motivations incertaines.

Dans les trois premiers groupes, des sous-classes plus spécifiques rassemblent les désignations qui partagent des traits spécifiques. Dans la première catégorie c’est le cas de désignations descriptives – exprimées aussi par des métaphores et des métonymies – incluant a) les traits morphologiques, b) l’odeur, c) le comportement, d) la nourriture, e) l’habitat, f) la période de l’activité, g) le lieu d’origine supposé de l’animal ainsi que h) les onomatopées. Dans le deuxième groupe nous retrouvons la distinction entre des motifs renvoyant à un nom générique, tels que « oiseau » ou « insecte » ou bien au nom d’un animal autre que celui qui fait l’objet de la question. L’articulation de la classe des anthropomorphismes que nous proposons tient compte essentiellement de l’approche stratigraphique proposée par Mario Alinei : a) les zonymes de parenté ; b) les personnages mythiques ; c) les entités de la religion chrétienne ; d) les personnages laïques ; e) les anthroponymes ; f) les activités humaines ; g) les autres anthropomorphismes.

Les motivations doubles véhiculées par des formes composées ont été répertoriées deux fois sur la base de la classe motivationnelle d’appartenance de chaque élément de la désignation complexe. Par exemple, « rouge » et « insecte », que la désignation de la coccinelle [k’otʃnu mamð’eλ] sous-tend, figurent tant dans la catégorie motivations descriptives que dans celle des zoomorphismes.

La catégorie que nous avons étiquetée comme des « motivations incertaines » prend en considération les désignations moins transparentes, qui se prêtent à des interprétations différentes des étymologistes et pour lesquelles nous ne disposons pas suffisamment d’éléments éclaircissants, permettant de trancher à la faveur d’une lecture plutôt que d’une autre. Un exemple de référence dans ce sens est celui de la désignation de l’araignée, [ar’axŋ] < gr. anc. ἀράχνη, pour laquelle Chantraine (1968, sous ἀράχνη) précise l’opacité dans ces termes : « un rapport avec ἄρκυς « filet » est possible, mais indémontrable » ; pour l’instant, aucun élément lexical à notre disposition nous permet d’aller au delà de cette constatation.

Dans chaque partie du classement qui suit apparaît d’abord, entre guillemets, l’image motivante, suivie des désignations relevées à Lesbos et ensuite, en italique, le référent.

8.1 Motivations descriptives

8.1.1 Traits morphologiques de l'animal

Forme et dimension du corps

- « court »
 - [kudʒ'uk] *vipère d'Asie Mineure*
(cf. § 6.6)
- « courbé »
 - [k'abja] chenille
< gr. anc. *κάμπη* « chenille », apparenté au gr. anc. *κάμπω* « courber »
(Babinotis 2002, sous *κάμπια*)
 - [skl'ikus], [skl'ic] ver de terre
< gr. anc. *σκόληξ* « ver, ver de terre » < **σκῶλος* « courbure »
- « nu » « escargot »
 - [jimnus'alakus], [jimnus'alagus], [jimnus'alakas],
[jimnus'alagas] limace
cf. gr. mod. *γυμνός* « nu » + *σαλιγκάρι* « escargot »
- « ciseaux »
 - [psal'iða] mille-pattes
(cf. § 6.14)
 - [psal'iða], [psal'd'ula] perce-oreille
(cf. § 6.15)
- « aiguille »
 - [viluŋ'ið] perce-oreille
(cf. § 6.15)
- « aiguille de la vieille »
 - [ts ɣri'as tu viluŋ'ið] perce-oreille
(cf. § 6.15)
- « fléchette »
 - [saj'ita], [sajt'ar] couleuvre de Dahl
cf. gr. mod. *σαίτα* « fléchette »
- « petit avion »
 - [airuplan'eɣ], [airuplan'ac] libellule
cf. gr. mod. *αεροπλάνο* « avion »
- « hélicoptère »
 - [iɣik'optiru], [eɣik'optiru] libellule
cf. gr. mod. *ελικόπτερο* « hélicoptère »

Partie du corps

- « grosse tête »
 - [tʃifal'as] pinson des arbres
cf. gr. mod. *κεφάλας* « celui qui a une grosse tête »
- « aveugle »
 - [tifɣ'its], [cifɣ'ics], [cifɣ'its], [tifɣ'iks], [cifɣ'iks],
[sfɣ'its], [c'or tifɣ'its] orvet des Balkans
(cf. § 6.8)
 - « souris aveugle »

- cf. gr. mod. *μαύρο* « noir » + *κότα* « poule »
- [karak'ota] *gallinule poule d'eau*
- cf. gr. mod. *καρα-* « noir » (< tur. *kara-* « noir ») + *κότα* « poule »
- [mavrupl'aða], *gallinule poule d'eau*
- cf. gr. mod. *μαύρο* « noir » + *πουλάδα* « jeune poule »

8.1.2 Odeur de l'animal

Mauvaise odeur

- « puer »
- [vrum'usa] *punaise brune*
- cf. gr. mod. *βρομάω* « puer »

8.1.3 Comportement de l'animal

- « couper » + « poireau »
- [pras'iguras], [praʃ'iguras], [praʃ'igulas] *courtilière*
(cf. § 6.16)
- « trouer » + « noix »
- [tripukar'iða], [tripuk'arðu], [tripuk'ariðu] *pic mar*
(cf. § 6.27)
- « secouer » + « queue »
- [susur'aða], [ʃufur'aða] *bergeronnette*
< gr. méd. *σουσουράδα* < *σειώ* « secouer » + *ουρά* « queue »
(DKGM 2001 [1998], sous *σουσουράδα*)
- « chêne » + « becqueter »
- [ðriukul'apts], [ðriukul'aptis] *pic mar*
(cf. § 6.27)
- « bois » + « manger »
- [ksluf'ayus] *pic mar*
(cf. § 6.27)
- « merde » + « manger »
- [skatuf'as] *bousier*
- cf. gr. mod. *σκατά* « merde » + *-φάγος* « celui qui mange » (cf. § 6.16)
- « concombre » + « manger »
- [aguruf'as] *courtilière*
(cf. § 6.16)
- « vert, non mur » + « manger »
- [ayuruf'as] *courtilière*
(cf. § 6.16)
- « traire, sucer »
- [vð'ela], [avð'ela] *sangsue*
< gr. anc. *βδάλλω* « traire, sucer » (Chantraine 1968, sous *βδάλλω*)
- « sauter, bondir »
- [pitaxt'ar] *sauterelle*
(cf. § 6.18)
- « plonger »
- [dald'itʃ], [dald'its], [dald'ic], [dalʃ'its], *grèbe castagneux*
[dalʃ'itʃ]

- < tur. *dalgıç* « plongeur » (FTS 1962, sous *dalgıç*) ; cf. aussi lesb. [dald'izu] « plonger »
- « soie » + « ver »
 - [mitaksusk'olikas], [mitaksusk'oliku] *ver à soie*
cf. gr. mod. *μετάξι* « soie » + *σκουλήκι* « ver »
 - « merde » + « insecte »
 - [skatub'abulas], [skatub'ablas], [skatubab'ula], [skatub'aburas] *bousier*
cf. gr. mod. *σκατά* « merde » + lesb. [b'abulas], [b'aburas], [bab'ula] « insecte »
 - « cul » + « insecte »
 - [kulub'abulas] *bousier*
cf. gr. mod. *κόλος* « cul » + lesb. [b'abulas] « insecte »
 - « âne » + « mouche »
 - [ɣajðar'omja] *taon*
cf. gr. mod. *γάιδαρος* « âne » + *μύγα* « mouche »
 - « cheval » + « mouche »
 - [aluɣ'omja], [aleɣ'omja], [aliɣ'omja] *taon*
cf. gr. mod. *άλογο* « cheval » + *μύγα* « mouche »
 - « poireau » + « concombre »
 - [pras'aguras] *courtilière*
(cf. § 6.16)
 - « vert » + « concombre »
 - [prasn'aguras], [prasin'aguras] *courtilière*
(cf. § 6.16)
 - « concombre »
 - [agur'as] *courtilière*
(cf. § 6.16)
 - « haricot vert »
 - [fasl'as] *courtilière*
(cf. § 6.16)
 - « miel »
 - [m'ełsa], [m'ełisa] *abeille*
< gr. anc. *μέλισσα* < gr. anc. *μέλι* « miel » (Chantraine 1968, sous *μέλι*)

8.1.4 Nourriture

- « fourmi » + « manger »
 - [mirmiguf'ayus] *pic mar*
cf. gr. mod. *μυρμήγκι* « fourmi » + *-φάγος* « celui qui mange »
- « figue » + « manger »
 - [ʃkuf'as], [skuf'as] *loriot d'Europe*
cf. gr. mod. *σύκο* « figue » + *-φάγος* « celui qui mange »
- « mouche » + « manger »
 - [mijuf'as] *mésange charbonnière*
cf. gr. mod. *μύγα* « mouche » + *-φάγος* « celui qui mange »
- « blé »
 - [star'its], [ʃtar'its] *moineau domestique*
(cf. § 6.25)
 - « blé » + « oiseau »
 - [starup'ula], [starup'uɿ], [ʃtarup'uɿ] *moineau domestique*
 - [ʃtarup'ula], [starup'ula] *alouette des champs*
(cf. § 6.23)

8.1.5 Habitat

- « chardon »
 - [agaθ'its] alouette des champs
(cf. § 6.23)
 - [agaθ'its], [agaθ'eλ] *chardonneret élégant*
 - [karðir'ina], [karðir'ɪn], [karðar'ɪn] *chardonneret élégant*
< gen. carderina < lat. CARDUUS (Babiniotis 2002, sous καρδερίνα)
 - « chardon » + « oiseau »
 - [agaθup'uλ] *chardonneret élégant*
cf. gr. mod. αγκάθι « épine, chardon » + πουλί « oiseau »
- « blé » + « oiseau »
 - [ʃtarup'ula], [starup'ula] alouette des champs
(cf. § 6.23)
- « galet » + « ver »
 - [kruk'oðilas], [kruk'oðulas], [kruk'oðilus], [kurk'oðilas],
[kurk'oðilus], [kurk'oðulas] stellion
(cf. § 6.11)
- « arbrisseau » + « coq »
 - [tsalapitn'os], [tsalapicn'os] *huppe fasciée*
cf. gr. mod. τσαλί « arbrisseau » (< tur. çali « arbrisseau ») + gr. mod. πετεινός « coq »
(Babiniotis 2002, sous τσαλαπετεινός)
- « vigne » + « crapaud »
 - [abiluv'aθraku], [abiluvaθrak'os], [abiluvaθr'ac],
[abiluvaθr'atʃ], [abiluvaθr'ats], [biluvaθr'atʃ],
[biluvaθr'ac], [balumaθr'ac], [balumaθr'atʃ],
[buluvaθr'ac], [bulumaθr'atʃ], [bulumaθr'ac] rainette verte
(cf. § 6.13)
- « tour »
 - [spurj'its] moineau domestique
(cf. § 6.25)
- « château »
 - [kastруп'uλ] moineau domestique
(cf. § 6.25)
- « sans soleil »
 - [an'iλus], [aη'iλus], [ɲ'iλus] typhlops vermiculaire
(cf. § 6.6)

8.1.6 Temps d'activité de l'animal

- « nuit »
 - [nixtir'ða], [nixter'ða] chauve-souris
< gr. méd νυχτερίδα < gr. anc. νυκτερίς, gén. -ίδος < νύκτερος « de nuit » < νύξ « nuit », gén. νυκτός (Babiniotis 2002, sous νυχτερίδα)

8.1.7 Lieu d'origine supposé de l'animal

- « du Pont » ou « de la mer »
 - [pundi'kos], [pudik'os], [putk'os], [puck'os],
[pujk'os] souris, rat
cf. Babiniotis (2002, sous ποντικός) ; DKGM (2001 [1998], sous ποντικός)

8.1.8 Onomatopées probables

Imitation du *cri de l'oiseau*

[p'apja]	canard
[kukv'aja], [kukuv'aja]	chouette
[k'ukus]	coucou
[k'orakas]	grand corbeau
[b'ufus]	grand-duc
[x'ak]	Otus scops
[sp'inus]	pinson des arbres
[tʃiritʃ'es]	moineau domestique
[tʃitʃir'iða]	<i>mésange charbonnière</i>

Imitation du bruit des ailes produit par certains insectes

[dz'idziras], [dz'idzikas]	cigale
[truksaλ'iða], [triksaλ'iða], [triksaλ'uð], [triksaλ'uða]	grillon
[yr'ilus]	grillon

Imitation du bruit *du bec de l'oiseau sur les troncs des arbres*

[dijid'ic], [ticit'ics]	pic mar
-------------------------	---------

8.2 Zoomorphismes

Transferts zoonymiques

- « belette »
 - [ɣaλ'a], [aɣaλ'a] *écureuil persan*
(cf. § 6.1)
- « cheval de la Madone »
 - [ts panaj'as t aluj'eλ], [ts panaj'as t 'aluɣu], [t 'aluɣu ts panaj'as],
[ts panaj'uðas t aluj'eλ], [ts panaj'as t aluj'eλ], [aluj'eλ ts panaj'as]
(cf. § 6.17) *mante religieuse*
- « cheval du Christ »
 - [t xrist'u t 'aluɣu], [t kst'u t 'aluɣu], [t xrist'u t 'aluj'eλ]
mante religieuse
- « cheval de Dieu »
 - [t θj'u t 'aluɣu], [t aluj'eλ t θj'u] *mante religieuse*
- « cheval de Saint Georges »
 - [t aj'u jurj'u tu 'aluɣu] *mante religieuse*
- « coq sauvage »
 - [aɣrijupitn'os], [aɣrijupicn'os], [aɣriupitn'os] *huppe fasciée*
cf. gr. mod. *ἀγριος* « sauvage » + *πετεινός* « coq »
- « arbrisseau » + « coq »
 - [tsalapitn'os], [tsalapicn'os] *huppe fasciée*

- « escargot nu »
 - [jimnus'ałakus], [jimnus'ałakas], [jimnus'ałagas], [jimnus'ałagus]
limace
- « épine » + « porc »
 - [skadz'oçirus], [skadz'oçiras], [askadz'oçirus], [askadz'oçiras], [atskadz'oçirus], [azgadz'oçiras], [adzgað'oçeras], [adzgadz'oçiras]
hérisson
- « poule noire »
 - [mavr'okuta], [mavrupl'aða], [karak'ota] *gallinule poule d'eau*
- « poule sauvage »
 - [aγri'okuta] *gallinule poule d'eau*
cf. gr. mod. *άγριος* « sauvage » + *κότα* « poule »
 - [aγri'orθα], [aγr'orθα] *gallinule poule d'eau*
cf. gr. mod. *άγριος* « sauvage » + *όρνιθα* « poule »
- « poule de l'eau »
 - [nir'okuta] *gallinule poule d'eau*
cf. gr. mod. *νερό* « eau » + *κότα* « poule »
- « souris aveugle »
 - [tiflop'ondikas], [tiflup'ondikas], [tiflup'odikas], [tifluputk'os]
taupe
- « souris » + « jeune mariée »
 - [putkup'if] *belette*
(cf. § 6.1)
- « galet » + « ver »
 - [kruk'oðilas], [kruk'oðulas], [kruk'oðilus], [kurk'oðilas], [kurk'oðilus], [kurk'oðulas] *stellion*
(cf. § 6.11)

Générique

- « insecte »
 - [mam'uð] *coccinelle*
 - [babu'λ], [babl'uða], [bab'ula], [babl'eλ], [babur'eλ] *coccinelle*
 (cf. § 6.21)
 - « rouge » + « insecte »
 - [babur'eλ k'ot]nu] *coccinelle*
 - [k'ot]nu mamð'eλ] *coccinelle*
 (cf. § 6.21)
 - « doré » + « insecte »
 - [ksibab'ula], [zimbab'ula] *carabe doré*
 - [xrisub'aburas] *carabe doré*
 cf. gr. mod. *χρυσός* « doré » + lesb. [bab'ula] « insecte »
- « merde » + « insecte »
 - [skatub'abulas], [skatub'ablas], [skatubab'ula], [skatub'aburas] *bousier*
- « blé » + « oiseau »
 - [starup'ula], [starup'uλ], [ʃtarup'uλ] *moineau domestique*
(cf. § 6.25)

- « abeille » + « oiseau »
 - [miλsup'uλ] *guêpier*
cf. gr. mod. μέλισσα « abeille » + πουλί « oiseau »
- « soie » + « ver »
 - [mitaksusk'olikas], [mitaksusk'oliku] *ver à soie*

8.3 Anthropomorphismes

8.3.1 Parents

- « jeune-mariée »
 - [n'if], [nif'itsa], [n'f'uða] *belette*
(cf. § 6.1)
 - « souris » + « jeune-mariée »
 - [putkup'if] *belette*
- « grand-père »
 - [pap'us] *coccinelle*
 - [p'aps] *coccinelle*
 - [papul'eλ] *coccinelle*
(cf. § 6.21)

8.3.2 Personnages mythiques

- « aiguille de la vieille »
 - [ts yri'as tu vilup'ið] *perce-oreille*
(cf. § 6.15)
- « lutin »
 - [kaλk'adzarus] *hérisson*
(cf. § 6.3)

8.3.3 Entités de la religion chrétienne

- « cheval de Dieu »
 - [t θj'u t 'aluyu], [t aluy'eλ t θj'u] *mante religieuse*
- « cheval du Christ »
 - [t xrist'u t 'aluyu], [t kst'u t 'aluyu], [t xrist'u t 'aluj'eλ] *mante religieuse*
- « cheval de la Madone »
 - [ts panaj'as t aluj'eλ], [ts panaj'as t 'aluyu], [t 'aluyu ts panaj'as], [ts panaj'uðas t aluy'eλ], [ts panaj'as t aluy'eλ], [aluy'eλ ts panaj'as] *mante religieuse*
(cf. § 6.17)
- « cheval de St Georges »
 - [t aj'u jurj'u tu 'aluyu] *mante religieuse*
- « moine »
 - [kal'ojiras] *bousier*
cf. gr. mod. κάλογερος « moineau »
- « nonne »
 - [kaluyrij'a] *mésange charbonnière*
cf. gr. mod. καλογριά « nonne »
- « femme du pope »
 - [papaðj'a] *libellule*
 - [papaðj'a] *mésange charbonnière*

- [papað'itsa] coccinelle
cf. gr. mod. *παπαδιά* « femme du pope »
- « démon »
 - [ð'emunas] stellion
(cf. § 6.11)
- « Pâques »
 - [lambr'itsa], [labr'ula], [labr'uða] coccinelle
 - [pasxał'a], [pasxał'itsa] coccinelle
(cf. § 6.21)

8.3.4 Personnages laïques

- « cheval du roi »
 - [t vafl'e t 'aluɣu] mante religieuse
(cf. § 6.17)

8.3.5 Anthroponymes

- « Maria »
 - [mar'uða] coccinelle
 « madame Maria »
 - [cira m'aro], [cira mar'ia], [cira marj'o] renard
 - [cir'a mar'uka] coccinelle
 « bonne Maria »
 - [kał'i mar'uða], [kałmar'uða] coccinelle
- « Jean »
 - [j'ans], [jan'eł], [jan'ac] rouge-gorge
 « bon Jean »
 - [kaluj'anus] rouge-gorge
 « petit Jean »
 - [tsiruj'ans], [tsirujan'eł], [tsurujan'eł] rouge-gorge

8.3.6 Activités humaines

- « cordonnier »
 - [paptʃ'is] coccinelle
(cf. § 6.21)
- « apiculteur »
 - [miłsurɣ'os] *guêpier*
cf. gr. mod. *μελισσοουργός* « guêpier »
- « menuisier »
 - [maranɣ'os] pic mar
(cf. § 6.27)
- « berger »
 - [tsub'ans], [tsuban'eł], [tʃub'ans], [dzub'ans] sille de Neumayer
cf. gr. mod. *τσοπάνος* « berger »

8.3.7 Autres anthropomorphismes

- « garçon »
 - [aɣ'or] *ver à soie*
cf. gr. mod. *αγόρι* « garçon »

8.4 Motivations opaques

○ [kur'upa]	alouette des champs
(cf. § 6.27)	
○ [kuʎkur'is]	alouette des champs
(cf. § 6.27)	
○ [pirʎ'its]	alouette des champs
(cf. § 6.27)	
○ [ask'aθarus], [ask'aθaras], [askaθar'ina]	bousier
cf. Chantraine 1968, sous <i>κάνθαρος</i>	
○ [saç'ijɲ], [saç'ijɲ]	buse
cf. FTS 1962, sous <i>şahin</i>	
○ [duy'ajɲ], [duyan'eʎ]	buse
cf. FTS 1962, sous <i>doğan</i>	
○ [ort'ic], [orθ'ic], [urθ'ic], [arθ'ic], [arθ'its], [art'itʃ]	caille
cf. Chantraine 1968, sous <i>ὄρνις</i>	
○ [l'elekas], [l'elikas], [lel'ec], [lil'ec], [j'oylikas], [lil'etʃ]	cigogne
cf. FTS 1962, sous <i>leylek</i>	
○ [tsirk'oɲ], [tsir'oɲ]	<i>étourneau sansonnet</i>
○ [c'isa], [ts'isa], [tʃ'isa]	<i>geai des chênes</i>
cf. Chantraine 1968, sous <i>κίσσα</i>	
○ [çilid'oɲ], [çilid'oɲ], [xlid'oɲ]	hirondelle
cf. Chantraine 1968, sous <i>χελιδών</i>	
○ [skudul'aða], [askudul'aða], [skudil'aða], [askudil'aða], [skumidal'aða], [skumidil'aða], [skudrumil'aða], [skatumil'aða], [skuduml'ar]	<i>lézard</i>
(cf. § 6.9)	
○ [ats'ið], [ats'iθ]	martre
cf. Babiniotis 2002, sous <i>ατσίδα</i>	
○ [k'otʃifas], [k'otʃifas], [k'oʃfas], [k'otsifas]	merle
cf. Chantraine 1968, sous <i>κόσσυφος</i>	
○ [f'asa], [f'arsa]	palombe
cf. Chantraine 1968, sous <i>φάσσα</i>	
○ [skurpj'os]	scorpion
cf. Chantraine 1968, sous <i>σκορπίος</i>	
○ [uç'a], [l'oçina]	<i>vipère d'Asie Mineure</i>
(cf. § 6.6)	
○ [eçindra], [eçindra], [ç'idra], [ç'edru]	<i>vipère d'Asie Mineure</i>
(cf. § 6.6)	

8.5 Motivations incertaines

○ [ajt'os]	aigle royal
cf. Chantraine 1968, sous <i>αετός</i> « aigle »	
○ [kutsʎ'its], [kutʃʎ'its]	alouette des champs
(cf. § 6.27)	
○ [ar'axɲ]	<i>araignée</i>
cf. Chantraine 1968, sous <i>ἀράχνη</i> « araignée »	
○ [yaʎ'a]	belette
(cf. § 6.1)	
○ [jir'ac], [jir'ats], [jir'atʃ], [jur'ac], [jur'atʃ]	buse
cf. Chantraine 1968, sous <i>ἔραξ</i> « buse »	
○ [lafj'ats], [lafj'aks], [lafj'acs], [lafj'aks]	couleuvre de la Caspienne

- (cf. § 6.5)
- [samɲam'ið], [ʃamɲum'ið], [ʃumɲam'ið], [ʃimɲam'ið], [simɲam'ið], [ʃimɲum'ið], [tsimɲam'ið], [pʃapʃam'ið], [psapsam'ið]
- (cf. § 6.10)
- [ts'ixla], [tsixl'i] gecko
 - [ts'ixla], [tsixl'i] grive musicienne
- cf. Chantraine 1968, sous *κίχλη* « grive »
- [sf'iga], [asf'iga] *guêpe*
- cf. Chantraine 1968, sous *σφήξ* « guêpe »
- [vaθrak'os], [v'atraxus], [vatrax'os], [vatrak'os], [maθrak'os]
- (cf. § 6.12)
- [circin'eka], [circin'eta], [kirkin'eta], [circin'etʃ], [kirkin'etʃ], [circin'ec], [circin'ets] crapaud, grenouille
 - [circin'eka], [circin'eta], [kirkin'eta], [circin'etʃ], [kirkin'etʃ], [circin'ec], [circin'ets] faucon
- cf. Chantraine 1968, sous *κίρκος* « faucon »
- [s'avra], [kulus'avra], [kulus'afra], [kulufr'asa] *lézard*
- (cf. § 6.9)
- [ɣl'arus] mouette
- cf. Chantraine 1968, sous *λάρος* « mouette »
- [kn'up], [kun'up] moustique
- cf. Chantraine 1968, sous *κόνωψ* « moustique »
- [m'irmigas], [mirm'igus], [mirm'inɲ], [m'ermigas] fourmi
- cf. Chantraine 1968, sous *μόρμηξ* « fourmi »
- [pital'uða], [pitaʎ'a], [pit'ala] papillon
- (cf. § 6.20)
- [p'erka], [p'erðika] perdrix
- cf. Chantraine 1968, sous *πέρδιξ* « perdrix »
- [alip'u], [alip'os] renard
- (cf. § 6.2)
- [akr'iθa], [akr'iθas], [agr'iθa], [agr'iθus], [akr'iθus], [akr'iða]
- (cf. § 6.18)
- [asf'alagas], [asf'alakas], [sf'alagas] sauterelle
 - [asf'alagas], [asf'alakas], [sf'alagas] taupe
- (cf. § 6.4)
- [çil'ona], [açil'ona] tortue
- cf. Chantraine 1968, sous *χέλυς* « tortue »
- [ask'oçidra], [sk'oçidra], [sk'odrixa], [ask'odrixa], [asg'odrixa]
- (cf. § 6.6) *vipère d'Asie Mineure*

Observations récapitulatives

Etant donné la limite quantitative de notre corpus, nous n'avons pas considéré pertinent d'effectuer des analyses statistiques concernant les motifs qui sous-tendent les zoonymes étudiés. Cependant, nous pourrions signaler quelques observations découlant de la vision globale de nos données motivationnelles que ce classement nous offre.

Notamment, parmi les différents types de motivations répertoriés, les motivations descriptives ont la fréquence la plus élevée. Il s'agit d'une tendance connue dans la littérature : Kutangidiku (1995 : 443) la confirme par exemple pour l'aire Bantu du Zaïre où

les motifs descriptifs fondant les désignations de petits animaux figurent avec une fréquence de l'ordre du 67,5 % de l'ensemble des désignations étudiées.

Concernant l'emploi du terme « descriptives » pour les désignations motivées par des traits morphologiques, comportementaux, etc. de l'animal, rappelons que ces désignations reflètent les représentations que se font les locuteurs de diverses caractéristiques animalières. Cependant, ces représentations peuvent être également liées à des éléments culturels, tout en traduisant la perception d'un trait zoologique. Prenons par exemple le cas de la désignation du mille-pattes [saradapuđar¹usa] : motivée par l'image de « quarante pattes », d'une part, elle fait allusion à la multitude des pattes du myriapode, d'autre part, elle évoque un chiffre qui a une valeur symbolique spécifique liée au contexte culturel correspondant (cf. § 6.14).

Pareillement, bien que les anthropomorphismes renvoient fréquemment à des représentations d'ordre symbolique, il n'est pas exclu qu'ils puissent aussi évoquer un trait descriptif de l'animal désigné. C'est le cas, par exemple, de la désignation du pic mar [marang¹os], qui est motivée par l'image de « menuisier », fondée sur une analogie entre le comportement de l'animal et une activité humaine. Médélice (1999) souligne également le lien potentiel entre les caractéristiques morphologiques et comportementales des animaux et leurs désignations, motivées par des activités humaines. L'auteure indique, par exemple, que l'image de « charbonnier », relevée à la base des désignations romanes de la mésange, ferait allusion à la couleur noire de sa tête (Médélice 1999 : 61). D'autre part, le motif « faucheur, moissonneur » à l'origine des noms de la sauterelle, de la libellule, du faucheur et du cousin renvoie, selon Médélice (1999 : 61-62), à l'analogie des longues pattes de ces insectes qui rappellent des outils coupants tels que le faux du moissonneur.

Une constatation analogue pourrait être faite pour la classe des zoomorphismes : en effet, comme nous allons le constater par la suite, les motivations de ce type peuvent se baser autant sur des éléments descriptifs que culturels.

Après cette parenthèse soulignant le caractère non exclusif des catégories motivationnelles susmentionnées, retournons à la celle des motivations descriptives dont était question au début de ce paragraphe. Nous remarquons que parmi les motivations liées à la morphologie de l'animal, qui prédominent dans cette catégorie, la référence à la couleur se limite aux noms d'insectes et, surtout, à ceux de certains oiseaux. À ce propos, Albert-Llorca (2005 : 352) indique que les motivations des ornithonymes présentent des tendances différentes de celles correspondant aux autres zoonymes : notamment, les noms des oiseaux semblent plus fréquemment motivés par des images faisant allusion à leur aspect et leur

comportement (Bec 1960). Nos données confirment cette tendance tout en montrant trois catégories supplémentaires dans lesquelles les oiseaux sont bien représentés : il s'agit des sous-classes des motivations liées à la nourriture, l'habitat et le cri de l'oiseau. Ajoutons à ce point que les motivations liées à l'habitat se trouvent parfois corrélées avec celles qui renvoient à la nourriture, étant donné que l'habitat de l'oiseau est souvent l'endroit où il cherche ses aliments. Par exemple, bien que l'image « chardon » qui se trouve à l'origine de la désignation [agaθup'uλ] du chardonneret élégant figure dans la catégorie liée à l'habitat, elle pourrait également être liée aux graines du chardon que cet oiseau mange.

Les motivations liées au comportement de l'animal sont les plus fréquentes après les motivations liées à sa morphologie. Dans les désignations de ce groupe, nous relevons souvent des constructions à partir d'une base verbale : par exemple, « couper » + « poireaux » (V+N), pour la courtilière, ou bien « traire » (V), pour la sangsue. Moins fréquemment, nous retrouvons la structure N+N (cf. « soie » + « ver » évoquant l'habitude du ver à soie de créer de la soie) ou bien des dérivés suffixés à partir d'un nom (cf. « haricot vert » reflétant l'habitude de la courtilière de couper les racines des plantes).

L'odeur de l'animal, le temps de son activité, son lieu supposé de provenance sont en revanche très peu représentés dans notre corpus.

Dans la première sous-classe de la catégorie des zoomorphismes, nous rencontrons des zoonymes créés à partir du nom habituellement utilisé pour désigner un autre animal. Néanmoins, notons que parfois, surtout dans le cas des insectes, comme le précise Caprini (2005 : 241), il s'avère difficile de confirmer qu'une désignation correspond plutôt à un animal qu'à un autre. L'interprétation de ces motivations, comme nous l'avons déjà signalé dans la section de l'analyse des données, pourraient tenir compte, d'une part, de la ressemblance morphologique et comportementale des référents, d'autre part, des croyances populaires et du tabou linguistique. Par exemple, le tabou linguistique n'étant pas exclu, la motivation « escargot nu », que sous-tend la désignation [jimnus'aλakus] de la limace, semble découler d'une analogie morphologique entre les deux mollusques. De l'autre côté, la motivation « cheval de la Madone », qui se trouve à la base de la désignation [ts panaj'as t 'aluyu] de la mante religieuse, semble plus facilement cernable si on se réfère au folklore et aux croyances relatives à cet animal (cf. § 6.17).

Les désignations formées à partir d'un générique, tel qu'« insecte », « oiseau » ou « ver », sont également expliquées, dans le cadre alinéen, sur la base du tabou linguistique. Cependant, nous considérons que le facteur de l'analogie morphologique joue également un rôle dans le choix d'un hyperonyme dans la taxinomie animale. Pour cela, nous pensons qu'étudier ces désignations dans la perspective des taxinomies populaires mettrait probablement en évidence d'autres dimensions intéressantes pour leur interprétation.

Dans la catégorie des anthropomorphismes, nous observons que les désignations renvoyant à des éléments liés à la tradition chrétienne sont plus fréquentes que les zonymes de parenté ou les désignations faisant allusion à des personnages magico-religieux pré-chrétiens. Si l'on considère la stratigraphie des motivations magico-religieuses d'Alinei (cf. chapitre cinq), notre observation n'est pas inattendue : la couche chrétienne étant plus récente laisse plus des traces dans les désignations que les couches plus anciennes. Par ailleurs, il est intéressant de noter que la plus forte présence des désignations d'insectes observée dans le groupe des anthropomorphismes converge avec la constatation de Caprini (2005 : 240) sur la tendance des noms d'insectes à être motivés par des représentations d'ordre culturel.

Les motivations opaques ainsi que les motivations incertaines occupent une place assez importante dans notre corpus : leur élucidation pourrait changer la structure ou le poids des différentes catégories de ce classement.

Conclusion

La recherche en dialectologie et en géolinguistique dans l'aire hellénophone, et plus précisément dans le domaine de Lesbos, offre encore beaucoup d'espace à la réflexion théorique.

Dans la recherche que nous avons présentée ici, nous avons choisi de nous consacrer à l'analyse de la zoonymie populaire en focalisant notre attention sur les aspects motivationnels à l'origine des désignations dialectales des animaux sauvages collectées grâce aux enquêtes de terrain menées dans vingt-quatre localités de l'île de Lesbos. La zoonymie dialectale européenne constitue une des thématiques principales des deux entreprises géolinguistiques, l'ALE et l'ALiR, qui ont lancé depuis longtemps un gros projet d'étude à grande échelle de la motivation sémantique et qui ont inspiré le travail que nous présentons. L'étude des faits lexicaux ici examinés tient compte d'une approche théorique qui a à l'origine une proposition de Guiraud (1986 [1967]) selon laquelle la motivation sémantique constitue une composante fondamentale du processus de dénomination, son rôle ne cessant pas d'être essentiel au cours de l'évolution lexicale.

Le repérage des motivations que sous-tendent les désignations de notre corpus a souvent impliqué l'analyse tant au niveau diachronique – remontant à des formes plus anciennes pour avoir accès à un étymon éventuellement transparent – qu'au niveau diatopique, ayant recours à la variation lexicale dans l'espace, en quête des analogies phoniques ainsi que de la récurrence des représentations, afin de pouvoir reconstruire une forme motivée.

Lors de l'analyse de nos données nous avons rencontré à plusieurs reprises le procédé de réinterprétation des formes devenues opaques pendant l'évolution lexicale, soit à cause de l'évolution phonétique et morphologique des formes lexicales, soit à cause de la perte – dans la conscience des locuteurs – du lien avec les éléments culturels et la conception de la nature qui ont influencé la création de ces désignations. Un cas comme celui des désignations de la courtilière (cf. § 6.16), de la rainette verte (cf. § 6.13), du typhlops vermiculaire (cf. § 6.7) et du lézard (cf. § 6.9) confirme que la motivation des signes durant leur évolution rentre dans un processus cyclique ainsi résumé par Dalbera (2006a : 24) :

« [...] la motivation du signe n'intervient pas seulement une fois pour toutes, lors de la création d'une unité lexicale ; c'est à tout moment que le besoin de motif peut se manifester non seulement dans tout signe nouveau mais également à l'endroit de signes démotivés devenus arbitraires [...] ».

Parfois, en cherchant à élucider une forme, nous nous sommes trouvée devant plusieurs interprétations possibles, comme pour la désignation [γαλ'α] référée à la belette (cf. § 6.1). Le choix d'une seule parmi les différentes explications proposées ne s'avérait pas facile dans la mesure où les arguments proposés par les étymologistes – tant pour la forme que pour le sémantisme – semblaient avoir une valeur concurrente. Pour traiter ces cas, nous avons pris en compte la considération de Dalbera (2006a : 137), selon lequel, le motif qui a présidé à la création d'un signe pourrait

« être envisagé de plusieurs manières différentes, sans qu'il y ait nécessairement de hiérarchie entre elles (la **meilleure** interprétation) ni surtout d'exclusive (la **véritable** interprétation). Il y aurait place en matière de lexique pour des interprétations concurrentes [...] ».

La comparaison des données motivationnelles issues de nos analyses avec les données correspondantes de l'aire européenne a souvent permis de mettre en évidence des analogies au niveau des images du monde animalier. Étant donné que le motif traduit le mode de représentation que la communauté se fait de la réalité environnante (Dalbera 2006a), ces analogies pourraient être interprétées comme le résultat de perceptions communes des traits caractérisant certains animaux. L'idée de l'orvet comme l'« aveugle » qui se dégage de nombreuses désignations dialectales et qui se retrouve dans plusieurs croyances populaires liées à ce reptile est récurrente aussi bien dans le domaine roman que dans une zone étendue du domaine grec, y compris la totalité du domaine lesbien. Rappelons également les régularités épatantes qui émergent de la comparaison de nos données relatives à la coccinelle – concernant tant les motivations que les formulettes enfantines – avec la typologie correspondante proposée par Barros Ferreira et Alinei (1990) pour l'ensemble de l'aire européenne.

De manière plus globale, le classement des motivations de tous les zoonymes de notre corpus a abouti à trois types motivationnels – les motivations descriptives, les zoomorphismes et les anthroporphismes – qui sont déjà attestés dans la littérature aussi bien pour la zonymie que pour la phytonymie. Nos données montrent deux types de tendances : d'un côté la fréquence des motivations descriptives paraît plus importante que celle des motivations liées à des aspects culturels, de l'autre, le descriptif et le symbolique semblent se trouver régulièrement en corrélation. Cette observation converge avec la vision d'Albert-Llorca (2004 : 239-242) à propos du rôle des éléments culturels dans les classifications ethnoscientifiques.

Précisons que nous proposons ici un parallèle entre motivations et classifications dans la mesure où nous adhérons au point de vue de Dalbera (2006a : 22) qui souligne la fonction classificatoire du motif :

« Le motif est en définitive l'interface entre langue et univers ; il est représentation de l'ordre du monde mais ne prend d'existence qu'en étant exprimé ; c'est le signe dans sa globalité qui traduit une vision du monde ; celle-ci résulte d'un consensus social sur l'expression de cette appréhension filtrée de l'univers qui consiste à y délimiter des entités discrètes, à les caractériser par un trait saillant qui devient ipso facto classificatoire ».

Selon la considération d'Albert-Llorca (2004 : 240), concernant la classification des animaux et des plantes, les critères formels (morphologiques, écologiques ou ethologiques) coexistent avec les critères fonctionnels (utilitaires) et les critères symboliques. D'un animal ou d'une plante, les gens connaissent la forme, l'utilisation pratique ainsi que la valeur symbolique (Albert-Llorca 2004 : 240). Avec cette proposition Albert-Llorca s'oppose à la vision de Berlin (2004) pour qui les classifications ethnoscientifiques sont seulement basées sur des traits observables tels que la couleur, la taille, la forme, l'habitat, le comportement etc. Dans sa réflexion sur les classifications zoologiques d'Aristote – dans lesquelles une grande place est accordée aux savoirs populaires –, Zucker (2005 : 5) penche plutôt pour la première hypothèse :

« les champs sémantiques dans lesquelles se trouvent pris les animaux ne sont pas seulement des champs objectifs mais aussi des champs symboliques dans lesquels se conjoignent des réalités non zoologiques que synthétise l'expérience dans des réseaux où l'animal ne figure pas en tant que tel – comme être biologique – mais dans sa fonction symbolique – en tant que signe –.»

Etant donné que le débat sur le rôle de la culture dans les classifications populaires reste ouvert et dans une optique où dénommer et classer se trouvent liés, nous pensons qu'il serait intéressant d'appréhender les données issues de nos études motivationnelles sous l'angle des catégories ethnoscientifiques dont la structuration peut être étroitement corrélée aux représentations symboliques de l'univers.

Une étude sur les éthnoclassifications dans nos communautés impliquera aussi des techniques d'enquête spécifiques : les enquêtes que nous avons choisi de conduire pour ce travail ne se prêtaient pas à une analyse de données dans cette perspective. En même temps, nous pensons que les données collectées pour la constitution de notre base de données, mais non exploitées dans le cadre de l'analyse proposée à cette occasion, fournira un point de départ pour la constitution d'un projet de recherche plus complexe englobant spécifiquement les aspects liés aux taxinomies populaires du monde naturel dans l'espace linguistique et

culturel de notre île. À ce propos, il nous semble intéressant de mentionner le propos de l'équipe de dialectologie de l'Université de la Calabre, sous la direction de John Basset Trumper, d'appliquer les principes et les méthodes de la dialectologie perceptuelle aux enquêtes relatives au secteur ethnozoologique (Trumper 2004), ce qui nous permettrait d'associer aussi l'autre perspective prise en compte dans notre étude linguistique sur les parlers de Lesbos.

En effet, au cours de notre recherche, notre intérêt d'être le plus près possible du terrain pour faire ressortir la vision que nos informateurs ont de leur espace linguistique, dont nous-même étions à la fois observatrice et membre, nous a menée à ébaucher des enquêtes selon l'approche et les techniques expérimentée dans le cadre de la dialectologie perceptuelle, qui auraient besoin, bien évidemment, d'une vérification ultérieure et d'une réflexion plus approfondie de notre part du point de vue méthodologique et théorique. Comme nous l'avons précisé au tout début de notre travail, l'objectif principal de notre analyse étant plutôt de type lexical et motivationnel, les résultats des enquêtes perceptuelles devaient permettre surtout de nous aider dans un encadrement dialectologique et géolinguistique général des parlers de notre île pour mieux les situer dans l'espace linguistique grec, compte tenu de l'exiguïté des connaissances, surtout récentes, sur ce domaine. Quelques aspects intéressants ont cependant surgi des nos matériaux en ce qui concerne la perception des locuteurs sur les variétés de l'île : « chaque village a son propre parler », comme l'indiquent les locuteurs, qui considèrent les aspects lexicaux comme marquant de manière plus nette la différence entre différents parlers. Suivent les aspects phonétiques, prosodiques et enfin morphologiques. Nous pensons que cette ébauche dans le domaine de la dialectologie perceptuelle, qui a été effectuée pour la première fois dans le domaine grécophone, mériterait d'être complétée et approfondie afin de contribuer à la recherche qui est actuellement en cours de développement surtout dans plusieurs domaines linguistiques en Italie et aux États-Unis.

Pour conclure, nous croyons opportun de signaler aussi que dans l'évolution de notre base de données, nous prévoyons deux prolongements pour lesquels nous envisageons une durée importante et l'emploi de financements adéquats, dont nous ne pouvions pas disposer pour notre thèse : a) l'intégration d'un module son afin d'avoir accès aux données sonores enregistrées sur le terrain ; b) l'exploitation de nos données avec un outil de cartographie adapté, afin de créer un atlas parlant sur le modèle d'autres expériences géolinguistiques récentes comme l'*Atlas Linguistique Multimédia de la Région Rhône-Alpes* (ALMURA), l'*Atlante Linguistico del Ladino Dolomitico e dei dialetti limitrofi* (ALD) ou encore l'*Atlas*

Linguistique audiovisuel du Valais romand (ALAVAL) par exemple. Il s'agit de supports qui permettent, entre autre, de rendre aux communautés iliennes qui nous ont aidée pendant ces années, un patrimoine qui leur appartient.

Bibliographie

Abréviations

Atlas et bases de données

- AIS, Karl Jaberg, Jakob Jud, Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz, I-VIII, Zofingen, Rieger & Co., 1928-1940.
- ALAVAL, Atlas Linguistique audiovisuel du Valais romand, sous la direction de Andres Krsitol, Centre de Dialectologie de Neuchâtel (<http://www2.unine.ch/dialectologie/page-8174.html>)
- ALD, Atlant linguistich dl ladin dolomitich y di dialec vejins, Hans Goebel (opus omne curavit), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 4 vol., 1998. (<http://ald.sbg.ac.at/ALD-II/fr/index.html>)
- ALE, Atlas Linguarum Europae, Assen-Maastricht, Van Gorcum, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, I et suiv., 1983-,
- ALF, Jules Gilliéron, Edmond Edmont, Atlas linguistique de la France, Paris, Honoré Champion, 35 fasc., 1902-1910.
- ALG, Jean Séguy, avec la collaboration de Jacques Allières, Xavier Ravier, Atlas linguistique de la Gascogne, Paris, CNRS, I-VI, 1954-1973.
- ALI, Matteo Bartoli, Benvenuto Terracini, Giuseppe Vidossi, Corrado Grassi, Arturo Genre, Lorenzo Massobrio, Atlante Linguistico Italiano, Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano, Università di Torino (matériaux inédits), Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1 et suiv., 1995-.
- ALiR, Atlas Linguistique Roman, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello stato, I et suiv., 1996-.
- ALMURA, Atlas Linguistique Multimédia de la Région Rhône-Alpes, Jeanine Médélice, Université de Grenoble (<http://w3.u-grenoble3.fr/almura>)
- ALN, Patrice Brasseur, Atlas linguistique et ethnographique normand, Paris, CNRS, I-IV, 1980-1984.
- ALT, Atlante Lessicale Toscano. CD e Guida all'uso, Roma, Lexis, 2000.
- ALW, Atlas linguistique de la Wallonie, I-II (par Louis Remacle), III (par Elisée Legros), IV-V (par Jean Lechanteur), IX (par Elisée Legros et Marie-Thérèse Counet),

Liège, Imprimerie H. Vaillant Carmanne S.A., 1953-1987, VIII et XV (par Marie-Guy Boutier), Liège, Université de Liège, 1994 et 1997, VI (par Marie-Guy Boutier, Marie-Thérèse Counet, Jean Lechanteur), Liège, Université de Liège, 2006.

BDLC, Base de Données de la Langue Corse, Marie-José Dalbera-Stefanaggi, Université de Corse Pascal Paoli

(<http://bdlc.univ-corse.fr/modules.php?name=Sections&sop=viewarticle&artid=46&mmg=2,149>)

THESOC, Thesaurus Occitan, Jean-Philippe Dalbera, Université de Nice (<http://thesaurus.unice.fr/>)

Dictionnaires

AGEL, Liddell, H. G., Scott, R., & Jones, H. S. (1968), *A Greek-English Lexicon*. Oxford, Clarendon Press.

DHGM, (1933), *Ιστορικό Λεξικό της Νέας Ελληνικής της τε κοινώς ομιλουμένης και των ιδιωμάτων* (τομ. I-V), Αθήνα, Εστία.

DKGM, (2001 [1998]), *Λεξικό της Κοινής Νεοελληνικής*, Θεσσαλονίκη, Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών [Ίδρυμα Μανόλη Τριανταφυλλίδη].

DTG, (2000), *Τουρκο-Ελληνικό Λεξικό, Türkçe Yunanca Sözlük*, Αθήνα, Κέντρο Ανατολικών Γλωσσών και Πολιτισμού.

FTS, Hazirirliyan, M. A. (1962), *Fransızca - Türkçe Sözlük*, Ankara: Agakay Türk Tarih Kurumu Basimevi.

KDGM, Καζάτζης, I. N., & Καραναστάσης (2001), *Επιτομή του Λεξικού της μεσαιωνικής ελληνικής δημόδους γραμματείας 1110-1669 του Εμμανουήλ Κριαρά*, Θεσσαλονίκη, Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας.

Ouvrages

Albert-Llorca, M. (1985), *Le serpent, la mère et l'enfant, Actes du 110e Congrès national des sociétés savantes. Le Corps humain: Nature, Culture, Surnaturel*, 99-110.

- (1991), *L'ordre des choses. Les récits d'origine des animaux et des plantes en Europe*, Paris, Editions du CTHS.

- (2004), « Symbolic Anthropology and Ethnoscience: Two Paradigms », in G. Sanga, & G. Ortalli (eds.), *Nature Knowledge, Ethnoscience, Cognition and Utility*, New York/Oxford, Berghahn Books, 239-242.

- (2005), « The use of metaphors and analogies in our understanding of the animal world: the Catalan corpus on birds and fishes », in A. Minelli, G. Ortalli, & G. Sanga (eds.), *Animal Names*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti, 345-358.
- Alexakis, E. (2005), « "Vitore" ou l'esprit de la maison. La construction symbolique de la famille et de la parenté chez les Arvanites d'Attique (Grèce) », in S. Dorondel, & S. Serban, (eds.), *Entre l'est et l'ouest. Etudes d'histoire et d'anthropologie sociale*, 369-397.
- Alinei, M. (1981), « Barbagianni 'zio Giovanni' e altri animali-parenti: origine totemica degli zoonimi parentalari ». *Quaderni di Semantica*, II, 363-385.
- (1982), « Etymography and Etymothesis as subfields of Etymology, A contribution to the theory of diachronic semantics », *Folia Linguistica*, 16, 41-56.
- (1983), « Arc-en-ciel », *Atlas Linguarum Europae*, I (1), Cartes 6-9, Commentaire, 47-80.
- (1984), *Dal totemismo al cristianesimo popolare. Svilppi semantici nei dialetti italiani ed europei*, Alessandria, Edizioni dell'orso.
- (1986), « Belette », *Atlas Linguarum Europae*, I (2), Carte 28, Commentaire, 145-218.
- (1996), « Aspetti teorici della motivazione », *Quaderni di Semantica*, XVII (1), 7-17.
- (1997a), « L'aspect magique-religieux dans la zoonymie populaire », in S. Mellet (ed.), *Les Zoonymes, Actes du colloque international tenu à Nice les 23, 24 et 25 janvier 1997*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Art et Sciences Humaines de Nice, 9-22
- (1997b), « Magico-religious motivations in european dialects: a contribution to archaeolinguistics », *Dialectologia et Geolinguistica* 5, 3-30.
- (2003), « Nomi di animali, animali come nomi: cosa ci insegnano i dialetti sul rapporto fra esseri umani ed animali », *Zoantropologia. Storia, etica e pedagogia dell'interazione uomo/animale*, 86-113.
- (2005), « Names of animals, animals as names: synthesis of a research », in A. Minelli, G. Ortalli, & G. Sanga (eds.), *Animal Names Venezia*, Istituto Veneto di Scienze, 245-268.
- (2007), « L'Atlas Linguarum Europae: un bilancio linguistico e storico-culturale », *Firenze e la lingua italiana fra nazione ed Europa. Atti del convegno di studi*. Firenze, 27-28 Maggio, 2004, Firenze, Firenze University Press, 171-179

- (2008), « Forty years of ALE : memories and reflexions of the first general editor of its maps and commentaries », *Revue Roumaine de Linguistique*, LII (1-2), 5-46.
 - (2009), *L'origine delle parole*, Roma, Aracne Editrice.
- Alinei, M., & Barros Ferreira, M. (1986), « Les noms européens de la coccinelle: pour une analyse basée sur la théorie de Propp », *Quaderni di Semantica*, VII (2), 195-204.
- Álvarez Pérez, X. A. (2009), « Les désignations romanes de l'alouette », *Atlas Linguistique Roman*, II (b), 359-388.
- Amigues, S. (2005), « Les animaux nommés σκώληξ dans les indica de Ctésias, FGrH 45 (46) », *Revue de philologie*, LXXIX (1), 7-15.
- (2006), « Le nom grec du lézard et ses développements sémantiques », *Révue de Philologie de Littérature et d'Histoire Anciennes*, LXXX (1), 5-25.
- Anagnostou, S. [Αναγνώστου Σ.] (1996 [1903]), *Λεσβιακά ήτοι συλλογή λαογραφικών περι Λέσβου πραγματειών*, Πανεπιστήμιο Αιγαίου, Τμήμα κοινωνικής ανθρωπολογίας, Μυτιλήνη.
- Andriotis, N. P. [Ανδριώτης, Ν. Π.] (1990), *Ετυμολογικό Λεξικό της Κοινής Νεοελληνικής*. Θεσσαλονίκη, Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών (Ίδρυμα Μανόλη Τριανταφυλλίδη).
- Aristote, [Αριστοτέλης] (1994), *Απαντα. Των περί τα ζώα ιστοριών. Η, Θ, Ι*. (Τομ. XVII), Αθήνα, Κάκτος.
- Avanesov, R. I., Ivanov, V. V., & Donadze, N. Z. (1983), « Sauterelle », *ALE*, I (1), 147-170.
- Babinotis, G. [Μπαμπινιώτης Γ.] (2000), *Συνοπτική Ιστορία της ελληνικής γλώσσας*, Αθήνα.
- (2002), *Λεξικό της Νέας Ελληνικής Γλώσσας*, Αθήνα, Κέντρο Λεξικολογίας Ε.Π.Ε.
- Barros Ferreira, M. (1997), « Ver luisant », *ALE*, I (5), Cartes 56-58, Commentaires, 195-221.
- Barros Ferreira, M., & Alinei, M. (1990), « Coccinelle », *ALE*, I (4), Cartes 42-44, Commentaires, 99-199.
- Bauchot, R., Bon, C., David, P., & Gasc, J.-P. (2005), *Serpents, Artemis*.
- Bauer, R., & Goebel, H. (2000), « Utilisation nouvelle de l'informatique dans les atlas linguistiques en Europe (1980-2000) », *Verbum*, XXII (2), 169-185.
- Bec, P. (1960), « Formations secondaires et remotivations dans quelques noms d'animaux en gascon », *Revue de Linguistique Romane*, 14 (95-96), 296-351.
- Béguelin, M.-J. (2002), « Étymologie « populaire », jeux de langage et construction du savoir lexical », *SEMEN. Revue de sémio-linguistique des textes et discours. Figures du discours et ambiguïté* (15), 145-158.

- Belitsos, T. [Μπελίτσος Θ.] (1999), *Συλλογή γλωσσικού υλικού από τη Λήμνο*, Αθήνα, Υπουργείο Αιγαίου – Ομοσπονδία Λημνιακών Συλλόγων.
- Benveniste, E. (1966), *Problèmes de Linguistique Générale I*, Paris, Gallimard.
- Berlin, B. (2004), « How a folk botanical system can be both Natural and Comprehensive: One Maya Indian's view of the plant world », in G. Sanga, & G. Ortalli (eds.), *Nature Knowledge, Ethnoscience, Cognition and Utility*, New York/Oxford, Berghahn Books, 38-46.
- Blevins, J. (1996), « The Syllable in Phonological Theory », in J. A. Goldsmith, *Handbook of Phonological Theory*, Cambridge, Massachusetts-Oxford, Blackwell, 206-244.
- Bonfante, G. (1972), « Etudes sur le tabou dans les langues indo-européennes », in *Mélanges de Linguistique offerts à Charles Bally*, Genève, Slatkine Reprints, 195-207.
- Bousboukis, A. D. [Μπουσμπούκης Α. Δ.] (1994), « Η εξέλιξη του λατινικού BURDUS- I και BURDO,-ONIS σε ρομανικές γλώσσες και νεοελληνικά ιδιώματα », *Νεοελληνική Διαλεκτολογία*, I, 275-303.
- Browning, R. (1969), *Medieval and Modern Greek*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Bubenik, V. (2001), Η δημιουργία κοινής, in Α.-Φ. Χριστίδης, *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας: Από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα*, Θεσσαλονίκη, Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας & Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών [Ιδρυμα Μανόλη Τριανταφυλλίδη], 258-260.
- Bueno Ramirez, P., & de Balbín Behrmann, R. (2006), « Cervidés et serpents dans la mythologie funéraire du mégalithisme ibérique », *Anthropozoologica*, 41 (2), 85-102.
- Burton, J. A. (2002b [1994]), « Mammifères », in M. Chinery, *Faune et flore de France et d'Europe*, Flammarion, 164-193.
- Caillois, R. (1938), *Le mythe et l'homme*, Paris, Gallimard.
- Calame-Griaule, G. (1987), « Des insectes et des hommes. Essai d'analyse sémantique des noms d'insectes dogon », in S. De Ganay et al. (eds.), *Ethnologiques. Hommages à Marcel Griaule*, Paris, Hermann, 3-17.
- Caprini, R. (2005), « Meaning, semantics, taboo, onomasiology and etymology », in A. Minelli, G. Ortalli, & G. Sanga (eds.), *Animal Names*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti, 235-244.
- (2009), « Les désignations romanes du rouge-gorge », *Atlas Linguistique Roman*, II (b), 425-459
- Carpitelli, E. (2007), *Frontières et espaces linguistiques. Le cas d'une "aire de transition" »* : la Lunigiana toscane, 3 volumes, Université Stendhal Grenoble 3, Grenoble.

- Carpitelli, E., & Iannàccaro, G. (1995), « Dall'impressione al metodo. Per una ridefinizione del momento escussivo », in I. Tempesta, & S. Romanello (eds.), *Dialetti e lingue nazionali, Atti del XXVII Congresso Internazionale di Studi della Società Linguistica Italiana*. Lecce, 28-30/10 1993 (35), 99-120.
- Carrilho, E., & Lobo, M. (2001), « Les désignations romanes du perce-oreille », *Atlas Linguistique Roman*, II (a), 405-449.
- Chambers, J. K., & Trudgill, P. (1998 [1980]), *Dialectology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Chantraine, P. (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (Vol. I), Paris, Klincksieck.
- Chantraine, P. (1933), *La formation des noms en grec ancien*, Paris, E. Champion.
- Chauvin, C., & Signorini, C. (2011), *Synthèse gallo-romane des désignations de la taupe (document des archives de l'ALiR inédits)*, Grenoble, Université de Grenoble.
- Christodoulou, C. [Χριστοδούλου, Χ.], (2003), *Τα Κουζανιώτ'κα. Λεξικό του Κοζανίτικου ιδιώματος*, Κοζάνη, Νομαρχιακή αυτοδιοίκηση Κοζάνης.
- Contini, M. (1997), *Papillon. ALE*, I (5), Cartes 53-55, Commentaire, 147-186.
- (2007), « La motivation sémantique: un axe de recherche productif en dialectologie européenne », in J. Dorta (ed.), *Temas de dialectología, La Laguna-Tenerife*, Instituto de Estudios Canarios, 43-79.
 - (2009), « Les phonosymbolismes : continuité d'une motivation primaire ? », in R. van Deyck (ed.), *Travaux de Linguistique. Revue internationale de linguistique française*, 59, 77-103.
- Contossopoulos, N. [Κοντοσόπουλος, Ν.] (1983-1984), *La Grèce du τι et le Grèce du είντα*, *Glossologia* (2-3), 149-162.
- (1988), *Γλωσσικός Ατλας της Κρήτης*, Ηράκλειο, Πανεπιστημιακές εκδόσεις Κρήτης.
 - (2001), *Διάλεκτοι και ιδιώματα της Νέας Ελληνικής*, Αθήνα, Εκδόσεις Γρηγόρη.
 - (2006), *Αντίστροφο λεξικό της κρητικής διαλέκτου*, Αθήνα, Βιβλιοεκδοτική Α.Ε.
- Corominas, J., & Pascual, J. A. (1980-1991), *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico*, Madrid, Gredos.
- D'Agostino, M., Ruffino, G., Castiglione, M., & Lo Nigro, I. (2002). *Dinamiche sociospaziali e percezione linguistica. Esperienze siciliane*, in M. Cini, & R. Regis (eds.), *Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux? Percorsi della dialettologia percezionale all'alba del nuovo millennio. Atti del Convegno Internazionale (25-27 mai) Bardocchia, Alessandria, Edizioni dell'Orso*, 173-188.

- Dalbera, J.-P. (1993), « Les désignations romanes de l'orvet », *Atlas Linguistique Roman*, II (a), Roma, Instituto Poligrafico e zecca dello stato, 377-404.
- (1997), « Dimension diatopique, ressort motivationnel et étymologie. A propos des dénominations de l'orvet », *Quaderni di Semantica*, XVIII (2), 195-214.
 - (2000), « Nouvelles technologies et perspectives nouvelles en géolinguistique », *Verbum*, XXII (2), 135-157.
 - (2002), « Géolinguistique : un nouveau souffle ? », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* (80), 831-849.
 - (2006a), *Des dialectes au langage. Une archéologie du sens*. Paris, Champion.
 - (2006b), « Analyse motivationnelle des noms d'animaux, De l'étymologie à la reconstruction lexicale », *Rursus* [en ligne], I, 2-13. (<http://rursus.revues.org/66>)
 - (2006b), « Zoonymes et raltions parentélaires: réflexions sur la belette. De l'étymologie à la reconstruction lexicale », *Quaderni di Semantica*, 1-2, 225-251.
- Dalbera-Stefanaggi, M.-J. (1993), « Les désignations romanes de la tortue », *Atlas Linguistique Roman*, II (a), 513-527.
- Davies, M., & Kathirithamby, J. (1986), *Greek insects*, London, Duckworth.
- De Cuypere, L. (2008), *Limiting the iconic*, Amsterdam Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- De Simonis, P. (1984-1985), « Noi e loro: note su identità e confini linguistici e culturali in Toscana », *Quaderni dell'Atlante Lessicale Toscano* (2/3), 7-36.
- Delveroudi, R. [Δελβερούδη, Ρ.] (1999), « Γλωσσικό ζήτημα και νεοελληνικά ιδιώματα (1880-1910) », in A. Φ. Χριστίδης (ed.), « *Ισχυρές* » και « *ασθενείς* » γλώσσες στην Ε.Ε.: *Όψεις του γλωσσικού ηγεμονισμού (Πρακτικά διεθνούς συνεδρίου, Θεσσαλονίκη Μάρτιος 1997)*, Θεσσαλονίκη, Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας, 553-560.
- Drettas, G. (1999), « The Greek-Pontic dialect group », in A. F. Christidis, *Dialect enclaves of the Greek language*, Athens, Centre for the Greek language, 91-96.
- Duhoux, Y. (1997), « Aux sources du bestiaire grec: les zoonymes mycéniens », in S. Mellet (ed.), *Les Zoonymes, Actes du colloque international tenu à Nice les 23, 24 et 25 janvier 1997*, Nice: Faculté des lettres, arts, et sciences humaines de Nice.
- Duquet, M. (1995 [1992]), *Inventaire de la faune de France. Vertébrés et principaux invertébrés*. Paris, Editions Nathan et Muséum national d'histoire naturelle.
- Élien, *La personnalité des animaux. A. Zucker (trad.) 2001-2002*, Paris, Belles Lettres.
- Engler, R. (1962), *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, Librairie E. Droz.

- Fenoglio, I. (1996-1997), Conscience linguistique, in Goebel H. et al., *Kontaktlinguistik/Contact Linguistics/Linguistique de contact*, Berlin, Walter de Gruyter, 673-684.
- Ferri, V. (2002), *Guide des serpents de France et d'Europe*, Paris, Edition De Vecchi S.A.
- Fonagy, I. (1993), « Physei/Thesei, L'aspect évolutif d'un débat millénaire », *Faits de langues - Motivation et iconicité* (1), 29-45.
- Frazer, M. J. (1898), *Le totémisme, étude d'éthnographie comparée*. Paris, Schleicher frères.
- Gaffiot, F. (1934), *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette.
- Gafos, A., & Ralli, A. (2001), « Morphosyntactic features and paradigmatic uniformity in two dialectal varieties of the island of Lesbos », *Journal of Greek Linguistics* (2), 41-73.
- Gaillard-Seux, P. (1998), « Les maladies des yeux et le lézard vert », in A. Debru & G. Sabbah (eds.), *Nommer la maladie. Recherches sur le lexique gréco-latin de la pathologie*, St-Etienne, Publications de l'Université de St-Etienne, 93-105.
- Gally, S., & Goudi, M. (2009), « Perception de la variation linguistique : étude comparative entre l'aire de Lesbos (Grèce) et celle des « vallées vaudoises » du Piémont occidental (Italie) », *Actes du 8ème colloque : Rencontres Jeunes-Chercheurs en Parole* (Avignon 16-18 novembre 2009). Actes en ligne : <http://rjcp2009.univ-avignon.fr/actes.php>.
- García Mouton, P. (2001), « Les désignations romanes de la mante religieuse », *Atlas Linguistique Roman*, II (a), 239-265.
- Gargallo Gil J. E., Veny J. 2001, « Les désignations romanes du grillon », *Atlas Linguistique Roman*, II (a), 201-216.
- Gargallo Gil, J. E., & Veny, J. (2009), « Les désignations romanes du moineau », *Atlas Linguistique Roman*, II (b), 403-423.
- Giakoumaki, E. [Γιακουμάκη Ε.] (2000), *Ευφημισμός. Γλωσσική Προσέγγιση*, Αθήνα.
- Goudi, M. (2004), *Premier aperçu d'une étude sur les zoonymes dans les variétés de l'île de Lesbos (Grèce)*, Mémoire de D.E.A de Sciences du Langage, sous la direction de Jeanine-Élisa Médélice et Elisabetta Carpitelli, Université Stendhal Grenoble 3, Grenoble.
- Guiraud, P. (1986 [1967]), *Structures étymologiques du lexique français*. Paris, Payot.
- Gulino, G., Mocciano, A., & Trovato, S. C. (1976), « Aree Lessicali in Sicilia. Le denominazioni dei gemelli, del gecko e dell'omero del maiale », *Aree lessicali : atti del 10o convegno per gli studi dialettali italiani*. Firenze, 22-26 ottobre 1973. Pisa, Pacini, 403-478.

- Hadzidakis, G. N. (1975 [1892]), *Einleitung in die Neugriechische Grammatik*, Athens, Academy of Athens.
- Hantziara, D. P. (1995), *Το Θεσσαλικό ιδίωμα*, Αθήνα, Εκδοτικός Οίκος Δημιουργία.
- Hernández, E., & Molina, I. (2009), « Les désignations romanes du ver luisant », *Atlas Linguistique Roman*, II (b), 279-320.
- Horrocks, G. (1997), *Greek: A history of the language and its speakers*, London, Longman.
- Iannàccaro, G., & Dell’Aquila, V. (2001), « Mapping languages from inside », *Social and cultural geography*, II (3), 265-280.
- Iannàccaro, G. (2002), *Il Dialetto Percepito. Sulla reazione dei parlanti di fronte al cambio linguistico*, Alessandria, Edizioni dell’Orso.
- Jakobson, R., Pomorska, K., & Rudy, S. (1987), « Quest for the essence of language », in *Language in Literature*, Harvard University Press, 413-427.
- Janse, M. (2001), « Cappadocian variables, in A. Ralli, B. D. Joseph & M. Janse (eds), *Proceedings of the First International Conference of Modern Greek Dialects and Linguistic Theory* (Patra, October 12-14 2000), Patras, University of Patras, 80-88.
- Junod, H. A. (1936), *Mœurs et coutumes des Bantous : la vie d'une tribu sud-africaine* (Vol. II), Paris, Payot.
- Katsanis, N. [Κατσάνης, Ν.] (1996), *Το γλωσσικό ιδίωμα της Σαμοθράκης*, Θεσσαλονίκη, Δήμος Σαμοθράκης.
- Kazazis, J. N. (1997), « The Greek Language today », In *Atlas Linguarum Europae. Perspectives nouvelles en géolinguistique*, Roma, Instituto Poligrafico e zecca dello stato, Libreria dello stato, 219-230.
- Kleiber, G. (1993), « Iconicité d'isomorphisme et grammaire cognitive », *Faits de langues - Motivation et iconicité* (1), 105-121.
- Komninos, M. [Κομνηνός, Μ] (1970), *Το γλωσσικό ιδίωμα του Καστελορίζου*, Αθήνα, Ιωλκός.
- Kousanthanas, P. [Κουσανθάς, Π.] (1996), *Χρηστικό Λεξικό του ιδιώματος της Μυκόνου*, Ηράκλειο, Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης.
- Kretschmer, P. (1975 [1905]), *Der heutige lesbische Dialekt verglichen mit den übrigen nordgriechischen Mundarten*, Nendeln/Liechtenstein, Kraus Reprin.
- Kutangidiku, T. (1999), « Le fonds socio-culturel à l'origine de la création lexicale des noms des petits animaux chez les Bantu », *Géolinguistique* (8), 119-160.

- (1995), *La motivation dans la création lexicale des noms de petits animaux chez les Bantu du Zaïre*, Thèse de doctorat en Sciences du langage, Université Stendhal-Grenoble 3, Grenoble.
 - (2006), « Le totémisme "alineien". Vestige du totémisme "australien" en Occident », *Quaderni di Semantica* (1-2), 321-326.
- Ladefoged, P. (2003), *Phonetic Data Analysis. An Introduction to Fieldwork and Instrumental Techniques*, Malden/Oxford/Victoria, Blackwell.
- Lapucci, C. (2006), *Dizionario dei proverbi italiani*. Firenze, Le Monnier.
- Le Garff, B. (1998), *Dictionnaire étymologique de zoologie*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- Léonard, J. L. (1991), « Dialecte, distances et représentations ethnolinguistiques », in J. Cl. Bouvier & Cl. Malrtel (éds.), *Actes du colloque de Montpellier 5-7 septembre 1988, Les Français et leurs Langues*, Publications de l'Université de Provence, 59-83.
- Lepschy, G. (1978), *Saggi di linguistica italiana*, Il Mulino, Bologna.
- Long, D. & Preston, D. R. (eds.) (2003), *Handbook of Perceptual Dialectology (Vol. II)*, Amsterdam Philadelphia, Benjamins.
- Lörinczi, M. (2001), « Confini e confini. Il valore delle isoglosse (a proposito del sardo) », in G. Marcato (ed.), *I confini del dialetto. Atti del Convegno di Sappada (luglio 2000)* Padova, UNIPRESS, 95-105.
- Lurati, O. & Pinana, I. (1983), *Le parole di una valle. Dialetto, gergo e toponimia della Valle Verzasca*, Lugano, Fondazione Arturo e Margherita Lang.
- Mackridge, P. (2009), *Language and National Identity in Greece*, Oxford, Oxford University Press.
- Manzini, M. R. & Savoia, L. M. (2005), *I dialetti italiani e romanci. Morfosintassi generativa (Vol. I)*, Edizioni dell'Orso.
- Marrapodi, G. (2006), *Teoria e prassi dei sistemi onimici popolari: la comunità orbasca (Appennino Ligure centrale) e i suoi nomi propri*, Roma, SER.
- Mase, Y. (1999), « On Dialect Consciousness: Dialect Characteristics Given by Speakers », in D. R. Preston, *Perceptual Dialectology*, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins, 101-114.
- Médélice, J. (1997), *Les désignations du rouge-gorge en gallo-roman de France. Géolinguistique*, 7, 59-76.
- Médélice, J. (1999), « Sur quelques anthropomorphismes liés à l'activité humaine dans les désignations de la faune et la flore sauvages », *Géolinguistique*, 8, 51-81.

- Megas, G. A. (1978), *Το ελληνικό παραμύθι. Αναλυτικός κατάλογος τύπων και παραλλαγών κατά το σύστημα Aarne-Thompson (FFC 184), Τεύχος Α' : Μύθοι ζώων*, Αθήνα, Γραφείον Δημοσιευμάτων της Ακαδημίας Αθηνών.
- Meillet, A. (1921), « Quelques hypothèses sur les interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes », *Linguistique historique et linguistique générale*, 281-291.
- Melis, L., Nelde, P., Stary, Z. & Wölck, W. (1996), *Frontières linguistiques*, in H. Goebel, *Kontaktlinguistik/ Contact Linguistics / Linguistique de Contact*, Berlin, Walter de Gruyter, 175-180.
- Molinu, L. (1999), « Métathèse et variation en Sarde », *Cahiers de Grammaire. "Phonologie : théorie et variation"* (24), 153-181.
- Morosi, G. (1870), *Studi sui Dialetti Greci della Terra d'Otranto*, Lecce.
- Mullarney, K., Svensson, L., Zetterstrom, D. & Grant, P. (1999), *Collins Bird Guide*, London: Harper Collins Publishers.
- Nesi, A. (2001), « Les désignations romanes de la salamandre », *Atlas Linguistique Roman*, II (a), Roma, Instituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 467-499.
- Newton, B. (1972), *The generative interpretation of dialect. A study of Modern Greek phonology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Papahagi, T. (1963), *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, București, Editura Academiei Republicii Populare Romîne.
- Papanis, D. & Papanis I. [Παπάνης, Δ., & Παπάνης, Ι.] (2000), *Λεξικό της αγιασώτικης διαλέκτου : ερμηνευτικό – ετυμολογικό*, Μυτιλήνη, Δήμος Αγιάσου.
- Papapavlou, A. (1998), « Attitudes toward the Greek Cypriot dialect: sociocultural implications », *Internations Journal of the Sociology of Language* (13), 15-28.
- Paparigopoulos, K. [Παπαρηγόπουλος, Κ.] (1885), *Ιστορία του ελληνικού έθνους*, Αθήνα.
- Pavel, V., & Berejan, S. (2001), « Les désignations romanes du mille-pattes », *Atlas Linguistique Roman*, II (a), 319-337.
- Pavel, V., & Cossu, M. (en préparation), « Les désignations romanes du renard », *Atlas Linguistique Roman*, II (c).
- Peirce, C. S. (1978), *Ecrits sur le signe*, Paris, Editions du seuil.
- Pélécasis, K. [Πελεκάσης, Κ.] (1986 [1981]), *Μαθήματα Γεωργικής Εντομολογίας*, Αθήνα, Καραμπερόπουλος Α.Ε.
- Pernot, H. (1907), *Phonétique des parlers de Chio. Thèse présentée à la faculté des lettres de l'Université de Paris*, Fontenay-sous-Bois.

- Platon (1969), *Ouvres complètes* (Vol. V), Paris, Les belles lettres.
- Plomteux, H. (1987), « Les dénominations des batraciens anoures en Italie: la grenouille et la rainette », *Quaderni di Semantica*, VIII (1), 3-68.
- Pokorny, J. (1959), *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, München, Francke Verlag Bern.
- Polis, S. (2008), « Langue et réalité. De l'usage de l'iconicité en linguistique », *Méthodes et Interdisciplinarité en Sciences humaines*, I : *Réalité et représentation*, 21-67.
- Politis, N. [Πολίτης, N.] (1994), *Παραδόσεις* (τομ. I-II), Αθήνα, Γράμμασα.
- Pop, S. (1950), *La Dialectologie : arerçu historique et méthodes d'enquête linguistique*, Louvain, Université Catholique de Louvain.
- Pottier, B. (1992), *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette Supérieur.
- Praneuf, M. (2001), *Bestiaire ethno-linguistique des peuples d'Europe*, Paris, L'Harmattan.
- Preston, D. R. (ed.) (1999), *Handbook of Perceptual dialectology* (Vol. I), Amsterdam-Philadelphia, Benjamins.
- Profili, O. (1999), "The Greek Language in Southern Italy », in A. F. Christidis, *Dialect enclaves of the Greek Language*, Athens, Centre for the Greek language, 107-112.
- Riegler, R. (1981 [1936-1937]), « Zoonimia popolare », *Quaderni di Semantica*, II, 325-361.
- Rohlf, G. (1932), *Dizionario dialettale delle tre Calabrie*, Halle, Milano, Max Niemeyer, Ulrico Hoepli.
- (1964), *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
 - (1977), *Grammatica storica dei dialetti italogreci (Calabria, Salento)*, München, C. H. Beck.
- Rolland, E. (1877-1911). *Faune populaire de la France* (Vols. I-XIII). Paris: Maisonneuve et Cie.
- Sanga, G. (1991), « I metodi della ricerca sul campo », *Rivista Italiana di Dialectologia. Lingue dilaletti sociéta* (15), 165-181.
- Saussure de, F. (1967 [1916]). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- Sébillot, P. (1968). *Le folk-lore de France* (Vol. III). Paris: G.-P. Maisonneuve et Larose.
- Segura Da Cruz, L. (2001). *Les désignations romanes de la courtilière*. *Atlas Linguistique Roman*, II (a), 89-143.
- Seigneur Froli, D. (2006), *Statut phonologique du début du mot grec. Lénitions consonantiques et libertés phonotactiques initiales dans la diachronie de la langue commune et dans le dialecte de Lesbos*, Thèse Doctorale présentée à l'Université de Nice-Sophia Antipolis.

- Seigneur Froli, D., & Goudi, M. (2007), « Statut phonologique des schwas dans un dialecte de Lesbos ». Actes du Colloque JEL – schwas – *5èmes Journées d'Études Linguistiques de Nantes* (Nantes, 27-28 juin 2007), 27-32.
- Siganos, A. (1985), *Les mythologies de l'insecte*, Paris, Librairie des Méridiens.
- Skoda, F. (1997), « Principes de formation du lexique animal en grec ancien: illustrations et hypothèses », in *Zoonymes, Actes du colloque international tenu à Nice les 23, 24 et 25 janvier 1997*, Nice, Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 369-386.
- Stankiewicz, E. (1958), « Slavic kinship terms and the perils of the soul », *The Journal of American Folklore*, 71 (280), 115-122.
- Swanenberg, A. (2004), *Origins of lexical variation*, in B.-L. Gunnarsson, *Language variation in Europe: papers from the Second International Conference on Language Variation in Europe, ICLaVE 2*, Uppsala University, Sweden, June 12-14, 2003, Uppsala, Uppsala Universitet, 378-390.
- Swiggers, P. (1993), « Iconicité : un coup d'œil historiographique et méthodologique », *Faits de langues* (1), 21-28.
- Telmon, T. (2000), *Le ragioni di un titolo*, in M. Cini & R. Regis (eds.), *Atlante Linguistico ed etnografico del Piemonte Occidentale, Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux? Percorsi della dialettologia perzezionale all'alba del nuovo millennio. Atti del convegno internazionale Bardonecchia 25-27 maggio 2000*, Vol. 6, Università degli Studi di Torino dipartimento di Scienze del Linguaggio, Ed. dell'Orso, V-XXXVIII.
- Triandafyllidis, M. [Τριανταφυλλίδης, Μ.] (1938), *Νεοελληνική γραμματική. Ιστορική Εισαγωγή. Άπαντα* (τομ. 1, 3), Θεσσαλονίκη: Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών [Ίδρυμα Μανόλη Τριανταφυλλίδη].
- Trudgill, P. (2003), « Modern Greek Dialects. A preliminary classification ». *Journal of Greek Linguistics* (4), 45-64.
- Trumper, J. B. (2004), *Etnolinguistica, etnoclassificazione, dialettologia: alcune considerazioni generali*, in A. Mendicino, N. Prantera, & M. Maddalon, *Etnolinguistica e zoonimia. Le denominazioni popolari degli animali*, Rende, Università della Calabria-Centro Editoriale e Librario, 1-23.
- Tsikis, N. [Τσίικης, Ν.] (2002), *Γλωσσικά από το Πυργί της Χίου*, Αθήνα, Σύλλογος Πυργουσών Αττικής "Το Πυργί της Χίου".
- Tzimis, S. et al. [Τζιμής Σ. et al.] (1995), *Ιστορία της Λέσβου*, Μυτιλήνη.

- Tzitzilis, C. [Τζιτζιλής, Χ.] (2000), «Νεοελληνικές διάλεκτοι και νεοελληνική διαλεκτολογία», in Α. Φ. Χριστίδης, *Η ελληνική γλώσσα και οι διάλεκτοί της*, Αθήνα & Θεσσαλονίκη, ΥΠΕΠΘ & Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας, 15-22.
- Ullmann, S. (1959 [1952]), *Précis de sémnatiqye française*, Berne, A. Francke.
- Valakos, S., Dimaki, M. & Pafilis, P. [Βαλάκος, Σ., Δημάκη, Μ., & Παφίλης, Π. (2004), *Φυσική Ιστορία της Λέσβου. Ερπετά και αμφίβια*, Μυτιλήνη, Εθνικό και Καποδιστριακό Πανεπιστήμιο Αθηνών.
- Van Langendonck, W. (2007), «Iconicity», in D. Geeraerts, & H. Cuyckens (eds.), *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*, New York, Oxford University Press, 394-418.
- Vassilopoulou, I. [Βασιλοπούλου, Ι.] (2003), *Το παιδί και το παιχνίδι στην αρχαία ελληνική τέχνη. Παιδαγωγική προσέγγιση. Διδακτορική Διατριβή*, Θεσσαλονίκη, Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης.
- Vendryes, J. (1921), *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, La renaissance du livre.
- Wartburg, W. v. (1963), *Problèmes et méthodes de la linguistique*. Paris, Presse Universitaire de France.
- Weijnen, A. A. (1999), «On the value of subjective dialect boundaries», in D. R. Preston, *Perceptual Dialectology*, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins. 131-133.
- Xeinos, K. S. [Ξεινός, Κ. Σ.] (1981), *Του νησιού μας η γλώσσα*, Θεσσαλονίκη.
- Zafeiriou, M. [Ζαφειρίου, Μ.] (1995), *Το γλωσσικό ιδίωμα της Σάμου*, Αθήνα, Μ. Π. Γρηγόρη.
- Zelenin, D. (1989). «Tabù linguistici nelle popolazioni dell'Europa orientale e dell'Asia settentrionale (II)». *Quaderni di Semantica*, X, 123-180. (Trad. dal russo di "Tabu slov u narodov vostnoj Evropy i severnjoj Azii", in *Sbornik muzeja antropologii i ètnografii*, T. VIII, (1929), 1-151 et T. IX, (1930), 1-166.
- Zucker, A. (2004), *Physiologos. Le bestiaire des bestiaires*, Grenoble, Editions Jérôme Millon.
- (2005), *Aristote et les classifications zoologiques*, Louvan-la-Neuve, Peeters.

ANNEXES

A. Questionnaires

A.1 Questionnaire – Animaux

1. belette	<i>Mustela nivalis</i>
2. renard	<i>Vulpes vulpes</i>
3. martre	<i>Martes martes</i>
4. écureuil persan	<i>Skiurus anomalus</i>
5. chauve-souris	<i>Pipistrellus spp.</i>
6. souris, rat	<i>Rattus rattus</i>
7. hérisson	<i>Erinaceus europaeus</i>
8. taupe	<i>Talpa europae</i>
9. couleuvre de la Caspienne	<i>Coluber jugularis caspius</i>
10. couleuvre de Dahl	<i>Coluber najadum dahli</i>
11. vipère d'Asie Mineure	<i>Vipera xanthina</i>
12. typhlops vermiculaire	<i>Typhlops vermicularis</i>
13. orvet des Balkans	<i>Ophisaurus apodus</i>
14. lézard vert	<i>Lacerta trilineata</i>
15. gecko turc	<i>Hemidactylus turcicus</i>
16. stellion	<i>Agama stellio</i>
17. tortue grecque	<i>Testudo greca</i>
18. crapaud	<i>Bufo viridis</i>
19. grenouille	<i>Rana ridibunda</i>
20. rainette verte	<i>Hyla arborea</i>
21. limace	<i>Limax flavus</i>
22. escargot (gén.)	<i>Helix aspersa</i>
23. sangsue	<i>Hirudo medicinalis</i>
24. ver de terre	<i>Lumbricus terrestris</i>
25. araignée	<i>Araneus sp.</i>

26. scorpion	<i>Euscorpius</i> sp.
27. mille-pattes	<i>Scolopendra cingulata</i>
28. perce-oreille	<i>Forficula auricularia</i>
29. courtilière	<i>Gryllotalpa gryllotalpa</i>
30. mante religieuse	<i>Mantis religiosa</i>
31. sauterelle	<i>Tettigonia viridissima</i>
32. grillon	<i>Acheta domestica</i> / <i>Gryllus campestris</i>
33. cigale	<i>Cicadetta argenata</i>
34. papillon (gén.)	
35. libellule	<i>Aeshna cyanea</i>
36. ver à soie	<i>Bombyx mori</i>
37. chenille	<i>Thaumetopoea pythiocampa</i>
38. coccinelle	<i>Coccinella septempunctata</i>
39. carabe doré	<i>Carabus auratus</i>
40. bousier	<i>Geotrupes stercorarius</i>
41. punaise	<i>Palomena prasina</i>
42. ver luisant	<i>Lampyris noctiluca</i>
43. moustique	<i>Culicidé</i> sp.
44. abeille	<i>Apis mellifera</i>
45. guêpe	<i>Vespula</i> sp.
46. taon	<i>Tabanus vromius</i>
47. fourmi (gén.)	
48. grèbe castagneux	<i>Tachybaptus ruficollis</i>
49. cigogne	<i>Ciconia ciconia</i>
50. canard	<i>Anas platyrhynchos</i> / <i>Anas acuta</i>
51. gallinule poule d'eau	<i>Gallinula chloropus</i>
52. échasse blanche	<i>Himantopus himantopus</i>
53. mouette	<i>Larus fuscus</i>
54. buse	<i>Buteo buteo</i>
55. aigle royal	<i>Aquila chrysaetos</i>
56. faucon	<i>Falco naumanni</i>

57. perdrix	<i>Alectoris chukar</i>
58. caille	<i>Coturnix coturnix</i>
59. bécasse	<i>Scolopax rusticola</i>
60. palombe	<i>Columbia palumbus</i>
61. grand corbeau	<i>Corvus corax</i>
62. coucou	<i>Cuculus canorus</i>
63. hibou petit-duc	<i>Otus scops</i>
64. grand-duc	<i>Bubo bubo</i>
65. chouette	<i>Athene noctua</i>
66. guêpier	<i>Merops piaster</i>
67. pic épeichette	<i>Dendrocopos minor</i>
68. rouge-gorge	<i>Erithacus rubecula</i>
69. merle	<i>Turdus merula</i>
70. grive musicienne	<i>Turdus philomelos</i>
71. mésange charbonnière	<i>Parus major</i>
72. loriot d'Europe	<i>Oriolus oriolus</i>
73. choucas des tours	<i>Corvus monedula</i>
74. étourneau sansonnet	<i>Sturnus vulgaris</i>
75. moineau domestique	<i>Passer domesticus</i>
76. pinson des arbres	<i>Fringilla coelebs</i>
77. geai des chênes	<i>Garrulus glandarius</i>
78. chardonneret élégant	<i>Carduelis carduelis</i>
79. alouette des champs	<i>Alauda arvensis</i>
80. bergeronnette	<i>Motacilla cinerea</i>
81. huppe fasciée	<i>Upupa epops</i>
82. sittelle de Neumayer	<i>Sitta neumayer</i>
83. hirondelle	<i>Hirundo rustica</i>

A.2 Questionnaire – Plantes

1. <i>Amaranthus retroflexus</i> L.	amarante réfléchie
2. <i>Asphodely microcarpus</i>	asphodèle
3. <i>Bupleurum rotundifolium</i> L.	oreille de lièvre
4. <i>Calendula arvensis</i> L.	souci des champs
5. <i>Calycotome villosa</i> (Poir.) Lk.	calicotome velu
6. <i>Cichorium intybus</i> L.	chicorée sauvage
7. <i>Cynodon dactylon</i> Pers.	chiendent pied de poule
8. <i>Foeniculum vulgare</i> Mill.	fenouil
9. <i>Galium aparine</i> L.	petit gratteron
10. <i>Lavandula stoechas</i> L.	lavande stéchade
11. <i>Leucanthemum vulgare</i> Lam.	marguerite
12. <i>Malva silvestris</i> L.	mauve des bois
13. <i>Matricaria chamomilla</i> L.	camomille
14. <i>Mentha pulegium</i> L.	menthe pouliot
15. <i>Origanum Majorana</i> L.	marjolaine
16. <i>Papaver rhoeas</i> L.	coquelicot
17. <i>Polygonum bistorta</i> L.	langue de boef
18. <i>Portulaca oleracea</i> L.	pourpier
19. <i>Rumex obtusifolium</i> L.	patience sauvage
20. <i>Ruta graveolens</i> L.	rue des jardins
21. <i>Salvia tribola</i> L.	sauge de Grèce
22. <i>Silybum marianum</i> (L.) Gaertn.	chardon Marie
23. <i>Sinapis alba</i> L.	moutarde blanche
24. <i>Taraxacum officinale</i> Weber	dent-de-lion
25. <i>Urtica dioica</i> L.	grande ortie

A.3 Questionnaire – Phénomènes atmosphériques

1. soleil
2. lune
3. sans lune
4. étoile du matin
5. étoile du berger
6. grande ourse
7. voie lactée
8. crépuscule, début du soir
9. pluie avec soleil
10. arc-en-ciel
11. orage
12. éclair
13. tonnerre
14. foudre
15. givre
16. gelée blanche
17. brouillard
18. vents

A.4 Questionnaire – Maladies

1. oreillons
2. roséole
3. rougeole
4. varicelle
5. furoncle
6. anthrax
7. aphte
8. orgelet
9. verrue
10. ampoule aux pieds
11. eczéma
12. herpès
13. plaie
14. fièvre
15. ictère
16. hémorroïdes
17. hernie
18. appendicite
19. tuberculose
20. épilepsie
21. vertige
22. attaque cérébrale
23. cancer
24. strabisme

A.5 Questionnaire – Dialectologie Perceptuelle

1. Avec quels parles ressemble-t-il votre parler (le parler de votre village) ?
2. De quels parlers est-il différent ?
3. Pourquoi selon votre avis ? Qu'est qui change ?
4. Est-ce qu'il y a des parlers sur l'île que vous ne comprenez pas ?
5. Vous vous comprenez quand vous parlez avec les habitants de ... ?
6. Est-ce qu'il y a des villages ayant plus d'éléments turcs ?
7. Quels parlers de Lesbos ressemblent entre eux selon votre avis ?
8. Est-ce que les parlers de Lesbos ressemblent avec certains parlers du reste de la Grèce ? Lesquels ?
Est-ce que vous avez visité d'autres villages sur l'île ? Est-ce que vous voyagez souvent ?
Est-ce que vous avez visité des endroits hors de l'île ?
9. Est-ce qu'avant on parlait différemment dans votre village ?
10. Depuis quand est-ce que vous croyez que ça a commencé à beaucoup changer ?
11. Pourquoi à votre avis ?
12. Est-ce que les femmes parlent de la même façon que les hommes dans votre village ?

B. Fiches des informateurs

(P.1) Agra

(2006)

- inf. 1 : C.G., homme, 53 ans
Il est né et il habite à Agra. Il a vécu à Athènes pendant dix ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : berger, agriculteur
- inf. 2 : G.E., homme, 55 ans.
Il est né et il habite à Agra. Il a travaillé dans un bateau pendant 7 ans.
Scolarisation : lycée
Profession(s) : électricien
- inf. 3 : A.D., homme, 61 ans
Il est né et il habite à Agra. Il a vécu à Athènes pendant 20 ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 4 : M., femme, 46 ans
Elle est née et il habite à Agra. Elle a vécu dans le village voisin (Parakoila) pendant 8 ans. Elle voyage souvent à Athènes.
Scolarisation : lycée
Profession(s) : Elle tien un café-bar à Agra.

(P.2) Eressos

(2004)

- inf. 1 : A.A., homme, 79 ans
Il est né et il habite à Eressos. Il est à la retraite ; il était maçon (7 ans) et berger.
Scolarisation : 2 ans de l'école primaire. Il n'a jamais voyagé en dehors de l'île.
Professions(s) : agriculteur
- inf. 2 : G.F., homme, 89 ans
Il est né et il habite à Eressos.
Scolarisation : 2 ans de l'école primaire
Profession(s) : agriculteurs

(avril 2006)

- inf. 3 : N.P., homme, 75 ans
Il est né et il habite à Eressos. Il a vécu à Athènes pendant 5 ans.
Scolarisation : 3 ans de l'école primaire.
Profession(s) : musicien, ouvrier, agriculteur. Il a travaillé dans plusieurs villages de l'île comme musicien.

- inf. 4 : C.K., homme 75 ans
Il est né et il habite à Eressos. Il a vécu à Athènes pendant 15 ans. Il a travaillé dans plusieurs villages de l'île.
Scolarisation : 3 ans de l'école primaire
Profession(s) : maçon, ouvrier, agriculteur
- inf. 5 : K.D., homme, 60 ans
Il est né et il habite à Eressos. Il a vécu pendant 5 ans à Athènes. Il a travaillé dans divers villages de l'île.
Scolarisation : lycée
Profession(s) : fonctionnaire à la poste
- inf. 6 : K.K, femme, 48 ans
Elle est née et elle habite à Eressos. Elle y vit toujours.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : elle tient un café-bar

(P.3) Andissa

(janvier 2007)

- inf. 1 : P.P., homme, 81 ans
Il est né et il habite à Andissa. Il a vécu en Australie pendant 10 ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : berger
- inf. 2 : D.K., homme, 70 ans
Il est né et il habite à Andissa. Il a vécu 5 ans en Australie. Son épouse vient du Péloponnèse.
Scolarisation : école primaire.
Profession(s) : agriculteur
- inf. 3 : F.A., homme, 81 ans
Il est né et il habite à Andissa. Il a vécu pendant 10 ans en Australie.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : berger
- inf. 4 : N.K., homme, 72 ans
Il est né et il habite à Andissa.
Scolarisation : 3 ans de l'école primaire
Profession(s) : agriculteur-éleveur

(P.4) Skalochori

(janvier 2007)

- inf. 1 : M.M., homme, 74 ans
Il est né et il habite à Skalochori. Ses parents sont originaires de l'Asie Mineure.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : charpentier
- inf. 2 : I.A., homme, 70 ans
Il est né à Anemotia (village voisin) et il habite à Skalochori. Son épouse vient de Skalochori, où ils vivent depuis 40 ans.

Scolarisation : école primaire
Profession(s) : tailleur de marbre

- inf. 3 : G.D., homme, 68 ans
Il est né et il habite à Skalochori.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : forgeron
- inf. 4 : I.C., homme, 59 ans
Il est né et il habite à Skalochori.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur

(P.5) Skoutaros

(septembre 2006)

- inf. 1 : M.C., femme, 65 ans
Elle est née et il habite à Skoutaros.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : femme au foyer
- inf. 2 : D.K., homme, 87 ans
Il est né et il habite à Skoutaros.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
- inf. 3 : M.V., homme, 50 ans
Il est né et il habite à Skoutaros.
Scolarisation : 2 ans de l'école primaire
Profession(s) : ?
- inf. 4 : V.V., homme, 70 ans
Il est né et il habite à Skoutaros. Il a vécu à Athènes entre 1954 et 1976 pour travailler. Il revenait au village régulièrement pour voir sa famille.
Scolarisation : 4 ans de l'école primaire
Profession(s) : maçon

(janvier 2007)

- inf. 5 : M.K., homme, 56 ans
Il est né et il habite à Skoutaros.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 6 : S.K., homme, 72 ans
Il est né et il habite à Skoutaros. Il a vécu à Athènes pendant deux ans.
Scolarisation : 2 ans de l'école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 7 : S.M., homme, 45 ans
Il est né et il habite à Skoutaros. Il a vécu aux États Unis pendant 5 ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : peintre

(P.6) Molyvos

(janvier 2007)

- E.S., homme, 72 ans

Il est né et il habite à Molyvos. Il a vécu en Allemagne pendant 18 ans. Ses parents sont originaires de l'Asie Mineure.

Scolarisation : école primaire

Profession(s) : retraité

- C.C., homme, 76 ans

Il est né à Ténédos. Il est venu à Molyvos à l'âge de 19 ans comme réfugié.

Scolarisation : école primaire

Profession(s) : marin

- G.C., homme, 81 ans

Il est né et il habite à Molyvos. Son père était originaire de l'Asie Mineure (Adramit), sa mère était originaire de Molyvos.

Scolarisation : école primaire

Profession(s) : marin

- T.D., homme, 88 ans

Il est né en Asie Mineure. Il est venu à Molyvos en 1922 comme réfugié. Il a vécu en Australie pendant 14 ans.

Scolarisation : école primaire

Profession(s) : pêcheur, menuisier

(P.7) Vafeios

(2007)

- inf. 1 : G. G., homme, 75 ans

Il est né et il habite à Vafeios.

Scolarisation : école primaire

Profession(s) : Il tient un café à Vafeios, agriculteur

- inf. 2 : G. K., homme, 79 ans

Il est né et il habite à Vafeios. Ses parents étaient originaires de l'Asie Mineure.

Profession(s) : garde-champêtre

(P.8) Skala Skamnias

(30/09/2006)

- inf. 1 : P. P., homme, 81 ans

Il est né et il habite à Skala Skamnias

Scolarisation : 4 ans de l'école

Profession(s) : il tient un café au village.

- inf. 2 : K. P., homme, 56 ans

Il est né à et il habite Skala Skamnias.

Scolarisation : 2 ans de l'école primaire

Profession : éleveur

(P.9) Mandamados

(21/09/2006)

- inf. 1 : N. V., homme, 75 ans
Il est né et il habite à Mandamados. Il a vécu pendant 31 ans à Karditsa (Grèce Centrale).
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
- inf. 2 : T. M., homme, 82 ans
Il est né et il habite à Mandamados.
Scolarisation : 3 ans de l'école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 3 : S. B., homme, 84 ans
Il est né et il habite à Mandamados.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : couturier
- inf. 4 : C. M., homme, 86 ans
Il est né et il habite à Mandamados.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : éleveur

(P.10) Stypsi

(28/09/2006)

- inf. 1 : P. C., homme, 70 ans
Il est né et il habite à Stypsi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : couturier
- inf. 2 : P. T, homme, 71 ans
Il est né et il habite à Stypsi.
Scolarisation : 3 ans de l'école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 3. : F. G., homme, 76 ans
Il est né et il habite à Stypsi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
- inf. 4 : S. E., homme, 75 ans
Il est né et il habite à Stypsi. Il a vécu à Athènes pendant 4 ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur

(P.11) Agia Paraskevi

(février 2004)

- inf. 1 : G. K., homme, 92 ans
Il est né à Napi (village voisin) et il habite à Agia Paraskevi.
Scolarisation : 5 ans d'école primaire

- Profession(s) : agriculteur, laboureur, pêcheur
- inf. 2 : A. K., femme, 92 ans
Elle est née et elle habite à Agia Paraskevi.
Scolarisation : 3 ans de l'école primaire
Profession : agricultrice
 - inf. 3 : M. K., femme, 72 ans
Elle est née et elle habite à Agia Paraskevi.
Scolarisation : seulement un mois à l'école primaire ; elle a appris à lire et à écrire avec ses filles.
Profession : agricultrice
 - inf. 4 : E. K., homme, 75 ans
Elle est née et elle habite à Agia Paraskevi.
Scolarisation : 5 ans d'école primaire
Profession : berger
 - inf. 5 : P. K., homme, 78 ans
Il est né et il habite à Agia Paraskevi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
Il aime écrire des poèmes.

(mai 2006)

- inf. 6 : E. S., femme, 72 ans
Elle est née et elle habite à Agia Paraskevi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : femme au foyer
- inf. 7 : C. T., homme, 60 ans
Il est né et il habite à Agia Paraskevi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
- inf. 8 : O. T., femme, 51 ans
Elle est née à Napi et elle habite à Agia Paraskevi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agricultrice

(P.12) Lisvori

(septembre 2006)

- inf. 1 : D. G., homme, 84 ans
Il est né et il vit à Lisvori.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : maréchal
Il est chasseur
- inf. 2 : G. K., homme 83 ans
Il est né à Polichnitos (village voisin) et il vit à Lisvori.
Scolarisation : école primaire

Profession(s) : agriculteur

(P.13) Vrissa

(septembre 2006)

- inf. 1 : E. K., homme, 76 ans
Il est né et il habite à Lisvori.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
- inf. 2 : M. K., homme, 80 ans
Il est né et il habite à Vrissa. Il était marins pendant 9 ans et il a travaillé en Belgique pendant quelques mois.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 3 : S. M., homme, 71 ans
Il est né et il habite à Vrissa.
Scolarisation : 3 ans de l'école primaire
Profession(s) : charpentier
- inf. 4 : M. K., homme, 73 ans
Il est né et il habite à Vrissa.
Scolarisation : 2 ans de l'école primaire
Profession : maçon

(P.14) Ambeliko

(janvier 2007)

- inf. 1 : P. T., homme, 50 ans
Il est né et il habite à Ambeliko. Il a vécu en Australie pendant 20 ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
- inf. 2 : N. K., homme 74 ans
Il est né et il habite à Ambeliko.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : garde-champêtre
- inf. 3 : V. K., femme, 68 ans
Elle est née et elle habite à Ambeliko.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agricultrice
- inf. 4 : M. C., femme, 74 ans
Elle est née et elle habite à Ambeliko.
Scolarisation : école primaire.
Profession(s) : elle tient le café du village, agricultrice
- inf. 5 : G. M., homme, 84 ans
Il est né et il habite à Ambeliko.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : marchand de légumes

(P.15) Agiasos

(février 2004)

- inf. 1 : P. H., homme, 64 ans
Elle est née à Agiasos et elle habite à Agiasos.
Scolarisation : 3 ans d'école primaire
Profession : agriculteur, berger.
- inf. 2 : A. H, femme, 65 ans
Elle est née et elle habite à Agiasos.
Scolarisation : 3 ans d'école primaire
Profession : agricultrice

(février 2004)

- inf. 3 : G. K., femme, 56 ans
Elle est née à Agiasos et elle habite à Agios Dimitrios.
Scolarisation : 2 ans d'école primaire
Profession : agricultrice
- inf. 4 : G. L., homme, 79 ans
Il est né et il habite à Agiasos.
Scolarisation : 2 ans d'école primaire
Profession : agriculteur

(P.16) Palaiochori

(octobre 2007)

- inf. 1 : M. K., homme, 54 ans
Il est né à Palaiochori et il habite à Mytilène les derniers dix ans. Il revient tous les weekends à Palaiochori.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur, menuisier
- inf. 2 : E. M., homme, 63 ans
Il est né et il habite à Palaiochori.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
- inf. 3 : D. K., homme, 45 ans
Il est né et il habite à Palaiochori.
Scolarisation : lycée
Profession(s) : secrétaire à un association d'agriculteurs
- inf. 4 : Y., K., homme, 86 ans
Il est né et il habite à Palaiochori.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : surveillant à l'école primaire
- inf. 5 : B. F., homme, 57 ans
Il est né et il habite à Paleiochori.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur

(P.17) Plomari

(2004)

- inf. 1 : C. M., homme, 66 ans
Il est né à Mégalochori et il habite à Plomari. Il a vécu pendant 12 ans à Athènes.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : berger (actuellement), agriculteur, maçon, conducteur de taxi
- inf. 2 : D. V., homme, 67 ans
Il est né et il habite à Plomari.
Scolarisation : Maîtrise en Physique
Profession : professeur de physique dans un lycée
- inf. 3 : E. M., homme 59 ans
Il est né et il habite à Plomari.
Scolarisation : 4 ans de l'école primaire
Profession : agriculteur
- inf. 4 : A. S., homme, 37 ans
Il est né et il habite à Plomari.
Scolarisation : collègue
Profession(s) : propriétaire d'un café à Plomari, agriculteur
- inf. 5 : E. P., homme, 55 ans
Il est né et il habite à Plomari.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : boucher
- inf. 6 : S. V., homme, 51 ans
Il est né et il habite à Plomari.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 7 : I. T., 37 ans
Elle est née et elle habite à Plomari.
Scolarisation : école d'Agriculture, Diplôme d'esthéticienne
Profession(s) : elle travaille dans son « snack » à Plomari

(P.18) Skopelos

(janvier 2007)

- inf. 1 : P. M., homme, 80 ans
Il est né et il habite à Skopelos. Il a vécu à Athènes pendant 5 ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 2 : D. G., homme, 85 ans
Il est né et il habite à Skopelos. Il a vécu à Athènes pendant 5 ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur
- inf. 3 : V. G., homme, 82 ans
Il est né et il habite à Skopelos.
Scolarisation : école primaire

- Profession(s) : ouvrier
- inf. 4 : F. C., homme, 84 ans
Il est né et il habite à Skopelos.
Scolarisation : -
Profession(s) : agriculteur
 - inf. 5 : C. T., homme, 80 ans
Il est né et il habite à Skopelos.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : marin, agriculteur

(P.19) Lambou Myloi
(septembrre 2006)

- inf. 1 : L. K., homme, 83 ans
Il est né à Agiasos et il habite à Lambou Myloi depuis son enfance.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : ouvrier
- inf. 2 : A. K., femme, 77 ans
Elle est née et elle habite à Lambou Myloi.
Scolarisation : 2 ans de l'école primaire
Profession(s) : agricultrice
- inf. 3 : M. G., femme, 86 ans
Elle est née et elle habite à Lambou Myloi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : meunière
- inf. 4 : E. V., femme, 47 ans
Elle est née et elle habite à Lambou Myloi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agricultrice
- inf. 5 : K. M, homme, 82 ans
Il est né à Agiasos et il habite à Lambou Myloi depuis son enfance.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : ouvrier, agriculteur
- inf. 6 : P. P., homme, 54 ans
Il est né et il habite à Lambou Myloi. Il a voyagé pendant 7 ans en tant que marin.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : marin, agriculteur
- inf. 7 : G. D., homme, 50 ans
Il est né et il habite à Lambou Myloi.
Scolarisation : collègue
Profession(s) : mécanicien, il tient un café au village

(P.20) Pigi
(septembrre 2006)

- inf. 1 : G. R., femme, 67 ans
Elle est née et elle habite à Pigi.
Scolarisation : 3 ans de l'école primaire
Profession(s) : agricultrice

(janvier 2007)

- inf. 2 : D. K., homme, 76 ans
Il est né et il habite à Pigi.
Scolarisation : -
Profession(s) : agriculteur
- inf. 3 : D. P., homme, 74 ans
Il est né et il habite à Pigi.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur

(P.21) Néés Kydonies

(janvier 2007)

- inf. 1 : A. G., homme, 82 ans
Il est né et il habite à Néés Kydonies. Ses parents viennent d'Asie Mineure.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur, éleveur
- inf. 2 : G. H., homme, 60 ans
Il est né et il habite à Néés Kydonies.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : ouvrier
- inf. 3 : A. T., homme, 71 ans
Il est né et il habite à Néés Kydonies. Ses parents viennent de l'Asie Mineure.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : maçon, agriculteur

(P.22) Moria

(mai 2006)

- inf. 1 : V. C., homme, 54 ans
Il est né et il habite à Moria.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : artisan
- inf. 2 : F. D., homme, 79 ans
Il est né et il habite à Moria.
Scolarisation : collègue
Profession(s) : responsable d'une association d'agriculteurs
- inf. 3 : V. G., homme, 70 ans
Il est né à Pélopi et il habite à Moria depuis son enfance.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : agriculteur

- inf. 4 : P. P., homme 71 ans
Il est né et il habite à Moria. Il a vécu pendant 8 ans à l'étranger.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : il est propriétaire d'un café-restaurant, agriculteur

(P.23) Mytilène

(septembre 2006)

- inf. 1 : A. R., homme, 79 ans
Il est né à Stavros et il habite à Mytilène depuis 40 ans.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : serveur
- inf. 2 : K. K., homme, 65 ans
Il est né et il habite à Mytilène.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : marchand

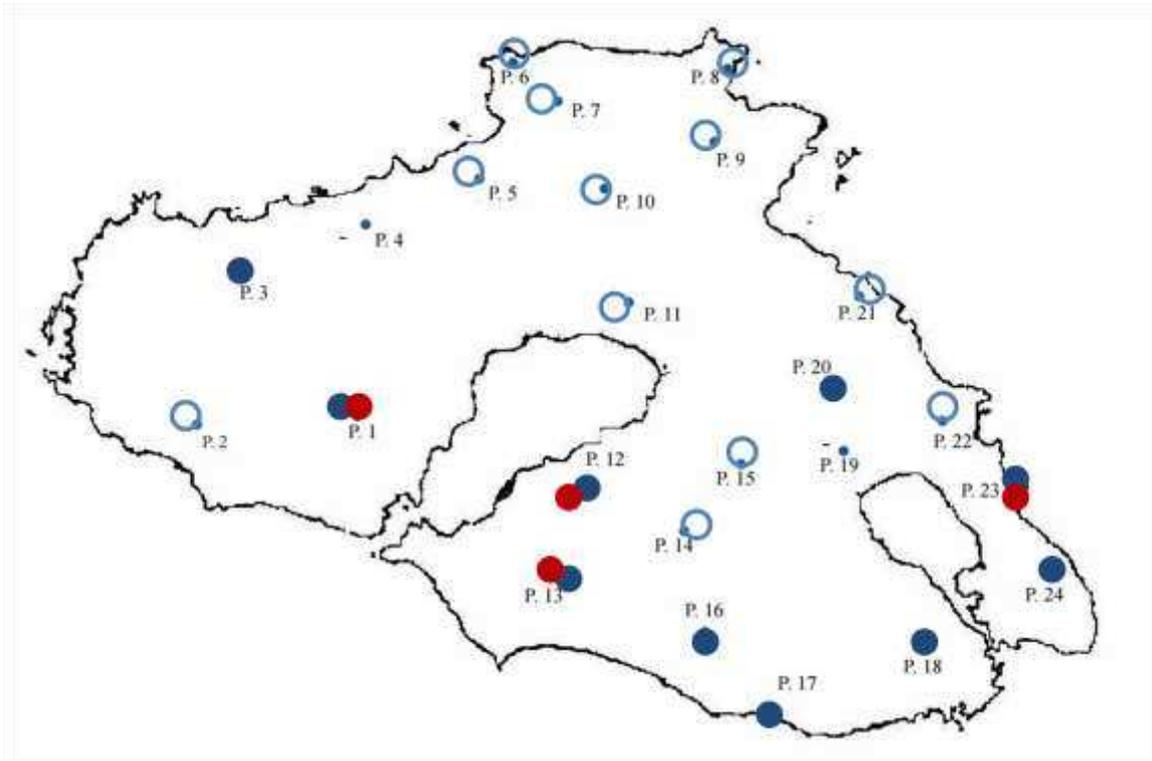
(P.24) Loutra

(octobre 2006)

- inf. 1 : Y. D., homme 82 ans
Il est né et il habite à Loutra.
Scolarisation : collège
Profession(s) : il a travaillé à une association d'agriculteurs
- inf. 2 : M. G., homme, 76 ans
Il est né et il habite à Loutra. Il a vécu à Athènes pendant 5 ans.
Scolarisation : 4 ans de l'école primaire
Profession(s) : maçon
- inf. 3 : I. T., homme, 85 ans
Il est né et il habite à Loutra.
Scolarisation : école primaire
Profession(s) : ouvrier

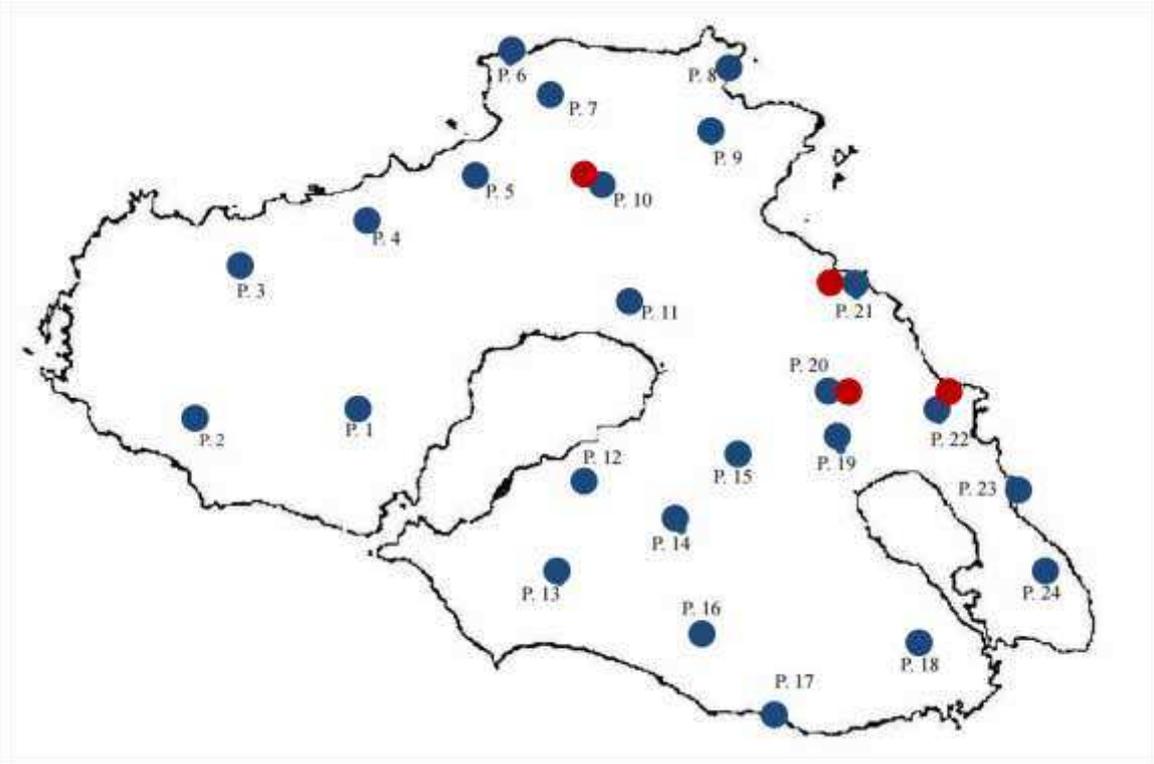
C. Cartes onomasiologiques

C.1 Belette



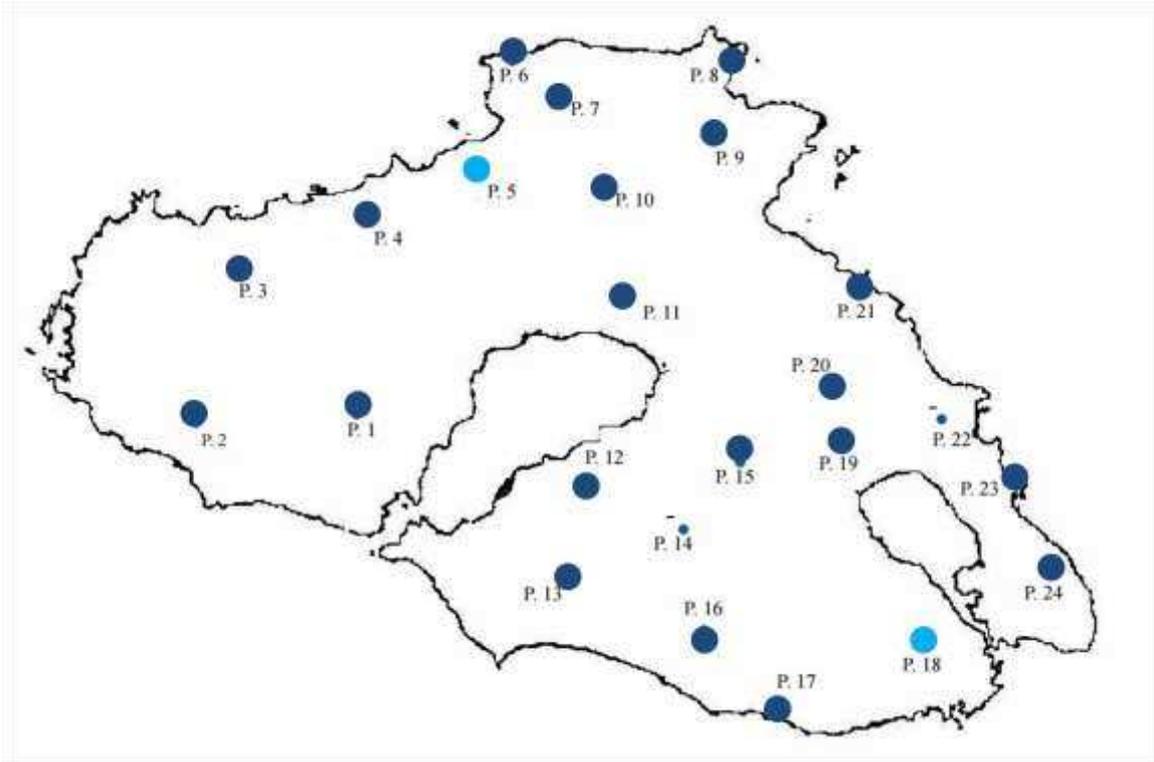
- [ɲ'if], [ɲif'itsa], [ɲf'uða]
- [putkɯɲ'if]
- [ɣaɫ'a]

C.2 Renard



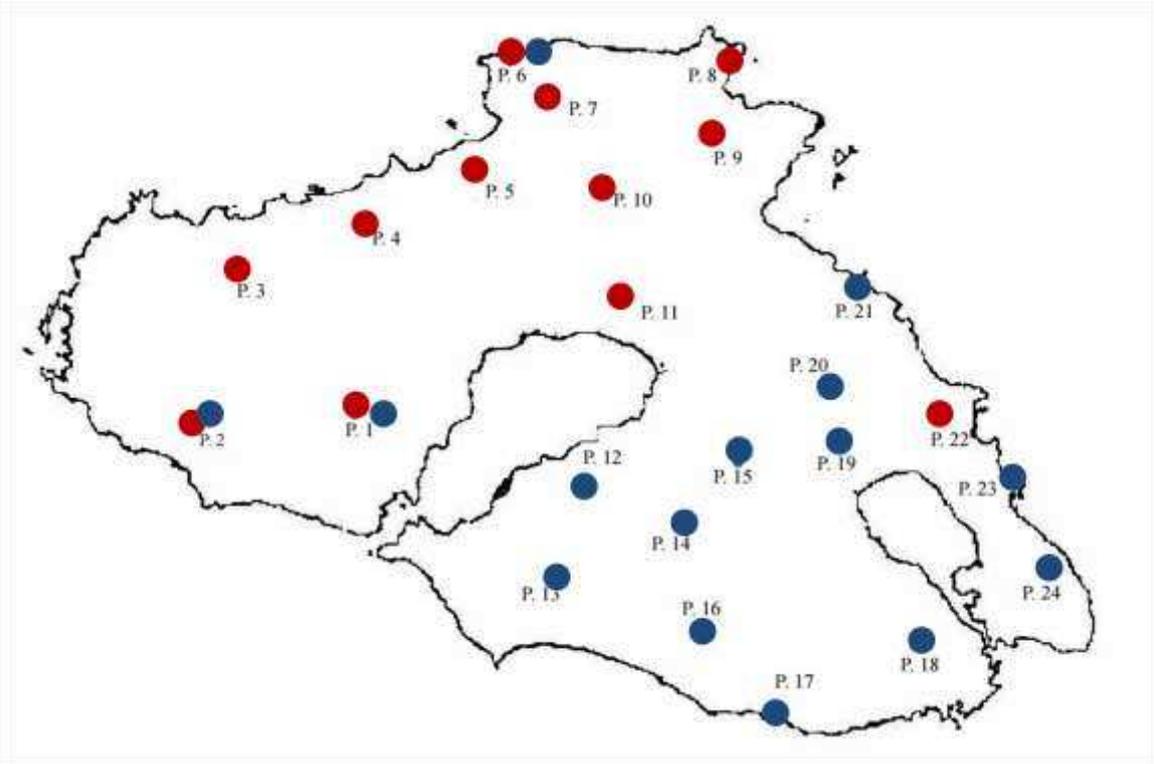
- [alip'u], [alip'os]
- [cira m'aro], [cira mar'ia], [cira marj'o]

C.3 Hérissou



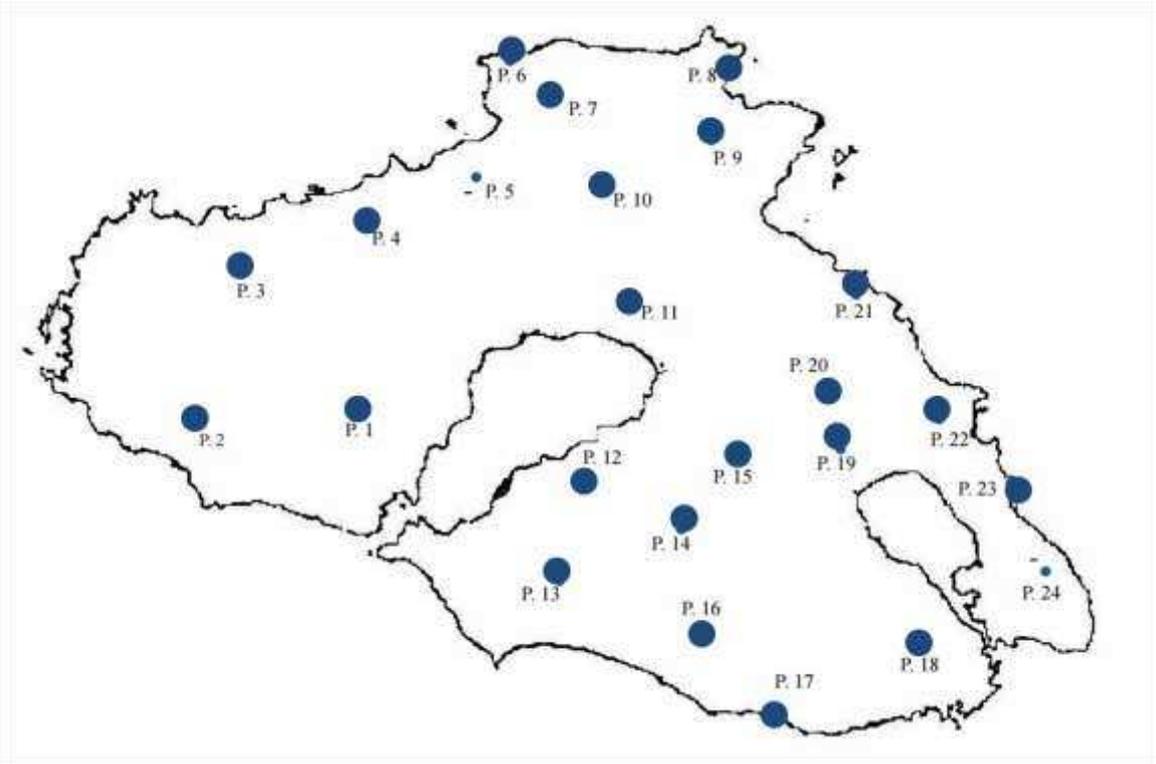
- [skadz'oçirus], [skadz'oçiras], [askadz'oçirus], [askadz'oçiras], [atskadz'oçirus], [azgadz'oçiras], [adzgað'oçeras], [adzgadz'oçiras]
- [kaλkadz'oçiras], [kaλk'adzarus]

C.4 Taupe



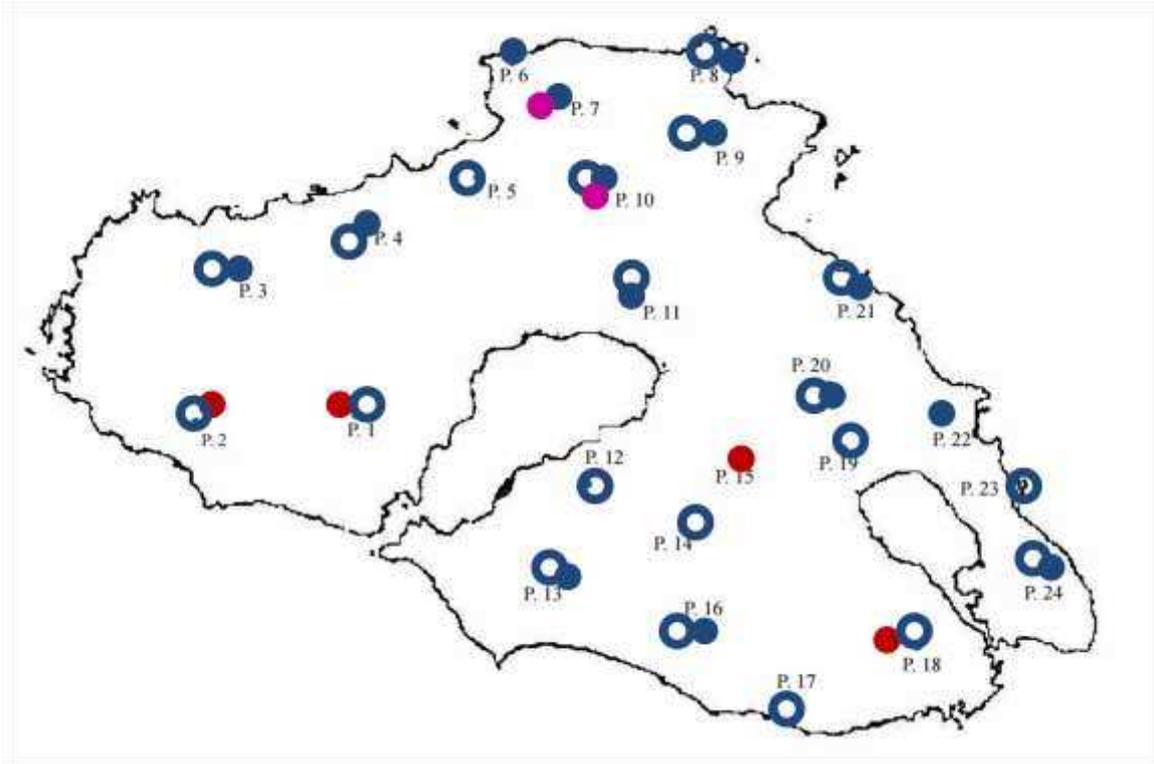
- [tiflop'ondikas], [tiflup'ondikas], [tiflup'odikas], [tifluputk'os]
- [asf'alagas], [asf'alakas], [sf'alagas]

C.5 Couleuvre de la Caspienne



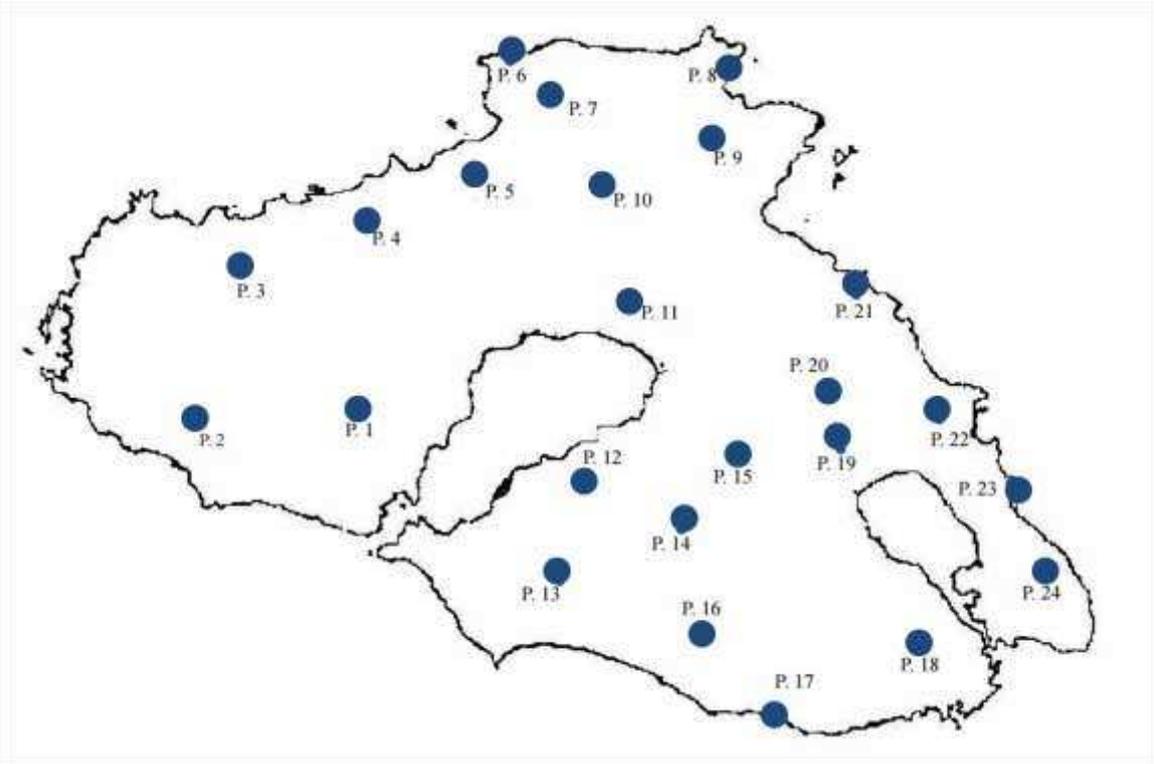
● [lafj'ats], [lafj'acs], [lafj'aks]

C.6 Vipère d'Asie Mineure



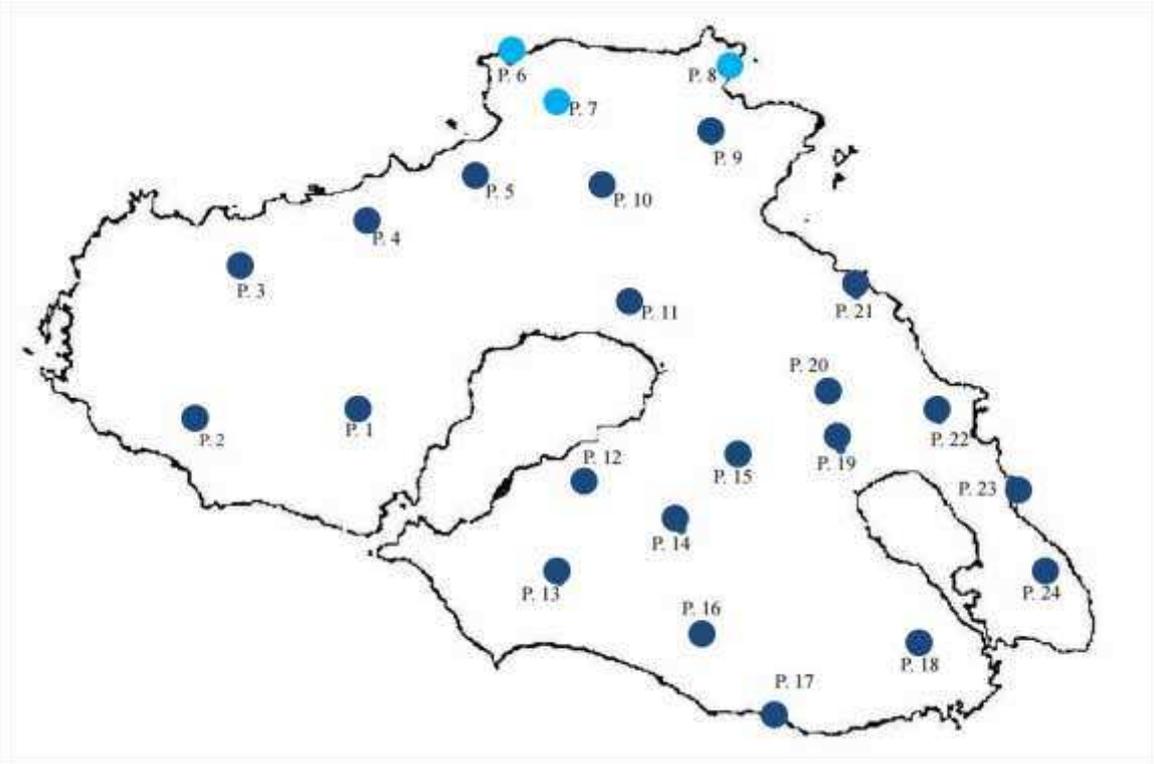
- [uç'a], [ʰoçina], [ʰeçidra], [ʰeçindra], [ç'idra], [ç'edru]
- [ask'oçidra], [sk'oçidra], [ask'odrixa], [sk'odrixa], [asg'odrixa]
- [k'uduras], [kud'ura], [kudur'ina]
- [kudz'uk]

C.7 Typhlops vermiculaire



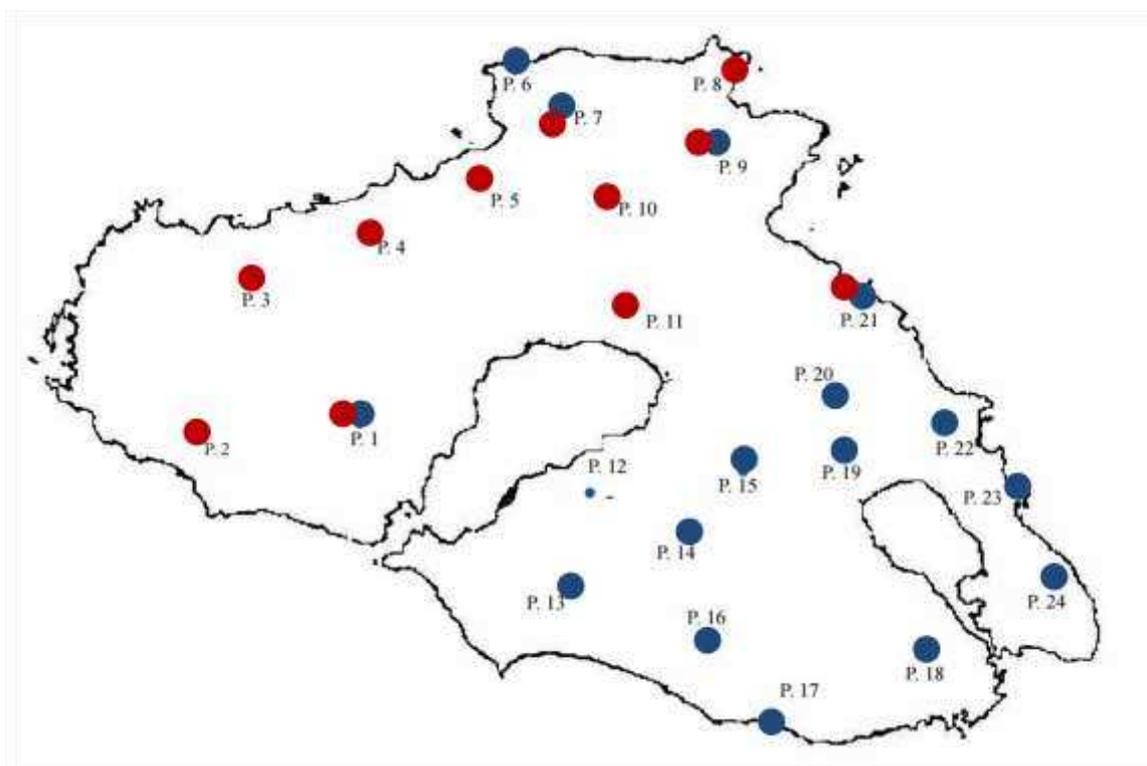
● ['iλus], [an'iλus], [aη'iλus], [ɲ'iλus], [ad'iλus], [t'iλus], [at'iλus]

C.8 Orvet des Balkans



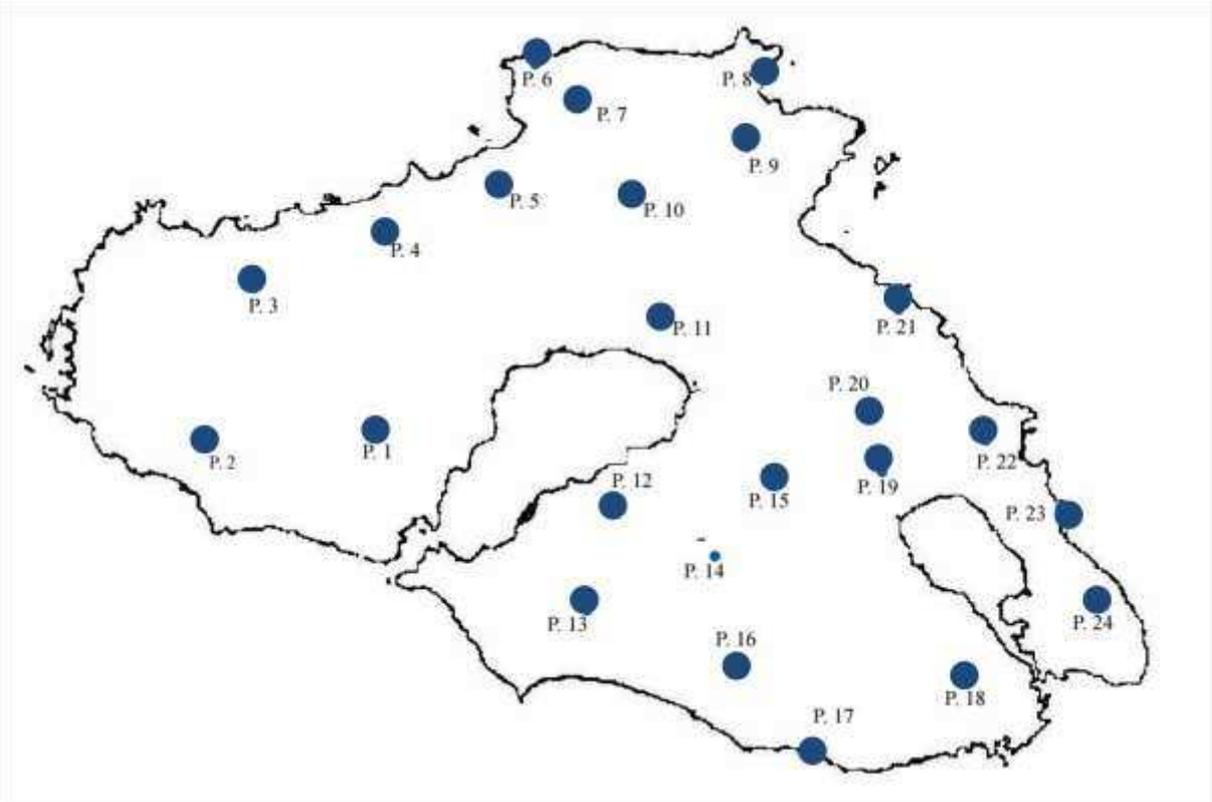
- [tifʎ'its], [cifʎ'ics], [cifʎ'its], [tifʎ'iks], [cifʎ'iks], [sfʎ'its]
- [c'or tifʎ'its]

C.9 Lézard vert



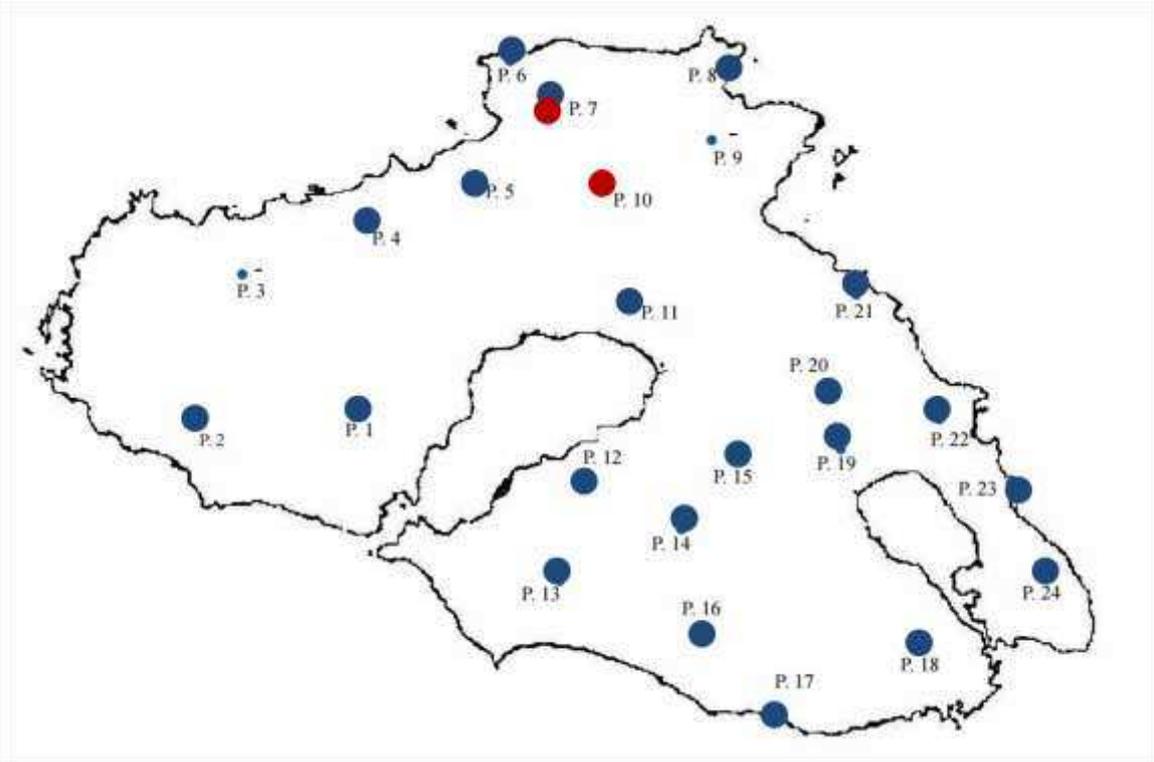
- [s'avra], [kulus'avra], [kulus'afra], [kulufr'asa]
- [skudul'ađa], [askudul'ađa], [skudil'ađa], [askudil'ađa], [skumidal'ađa], [skumidil'ađa], [skudrumil'ađa], [skatumil'ađa], [skuduml'ar]

C.10 Gecko turc



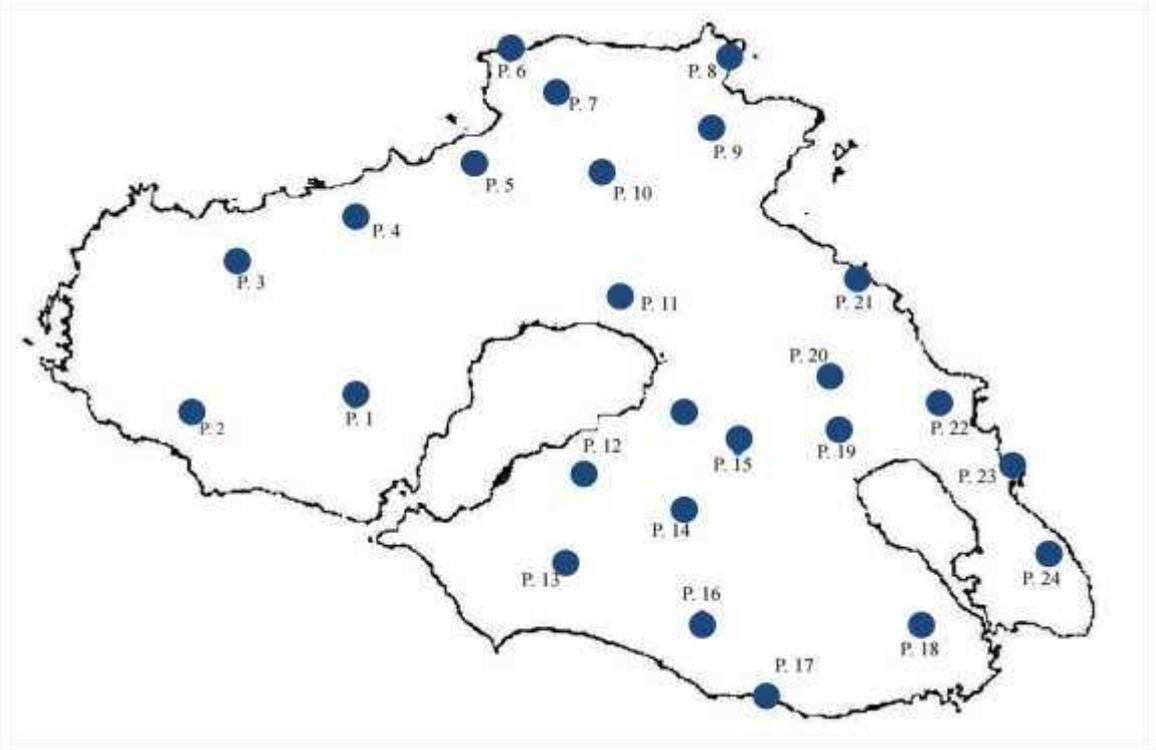
● [samɲam'ið], [ʃamɲum'ið], [ʃumɲam'ið], [ʃimɲam'ið], [simɲam'ið], [ʃimɲum'ið], [tsimɲam'ið], [pʃapɲam'ið], [psapsam'ið]

C.11 Stellion



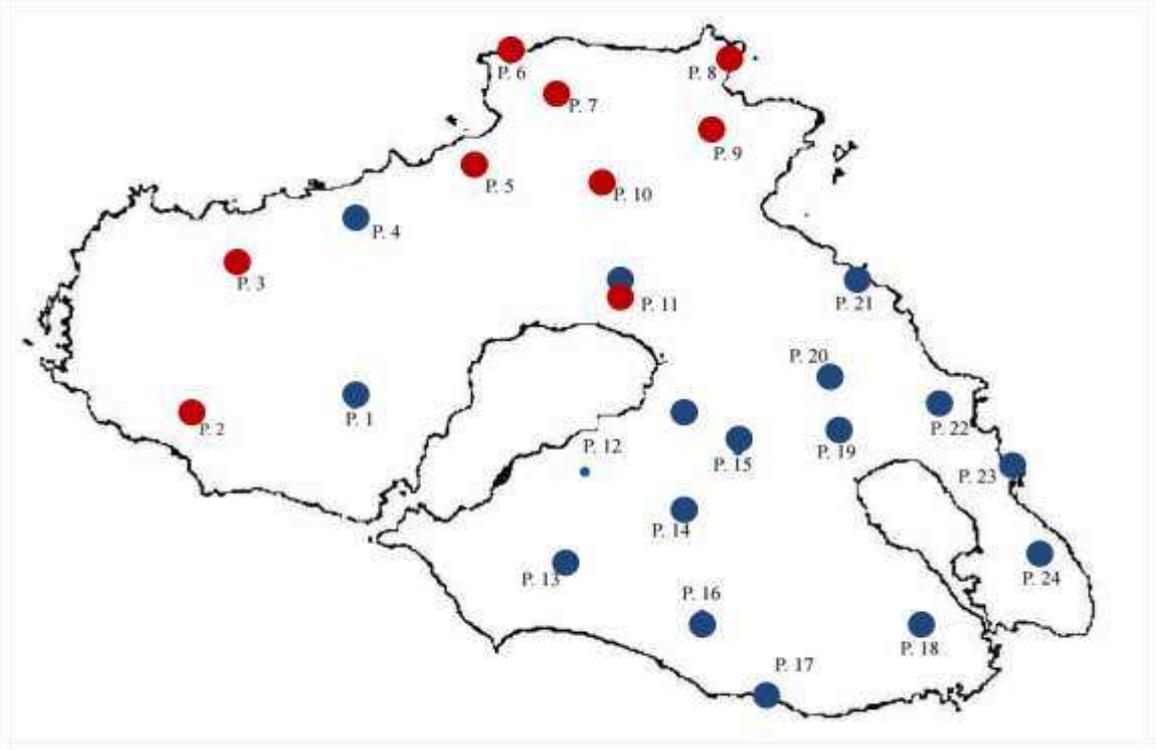
- [kruk'oðilas], [kruk'oðulas], [kruk'oðilus], [kurk'oðilas], [kurk'oðilus], [kurk'oðulas]
- [ð'emunas]

C.12 Crapud, grenouille



● [vaθrak'os], [v'atraxus], [vatrax'os], [vatrak'os], [maθrak'os]

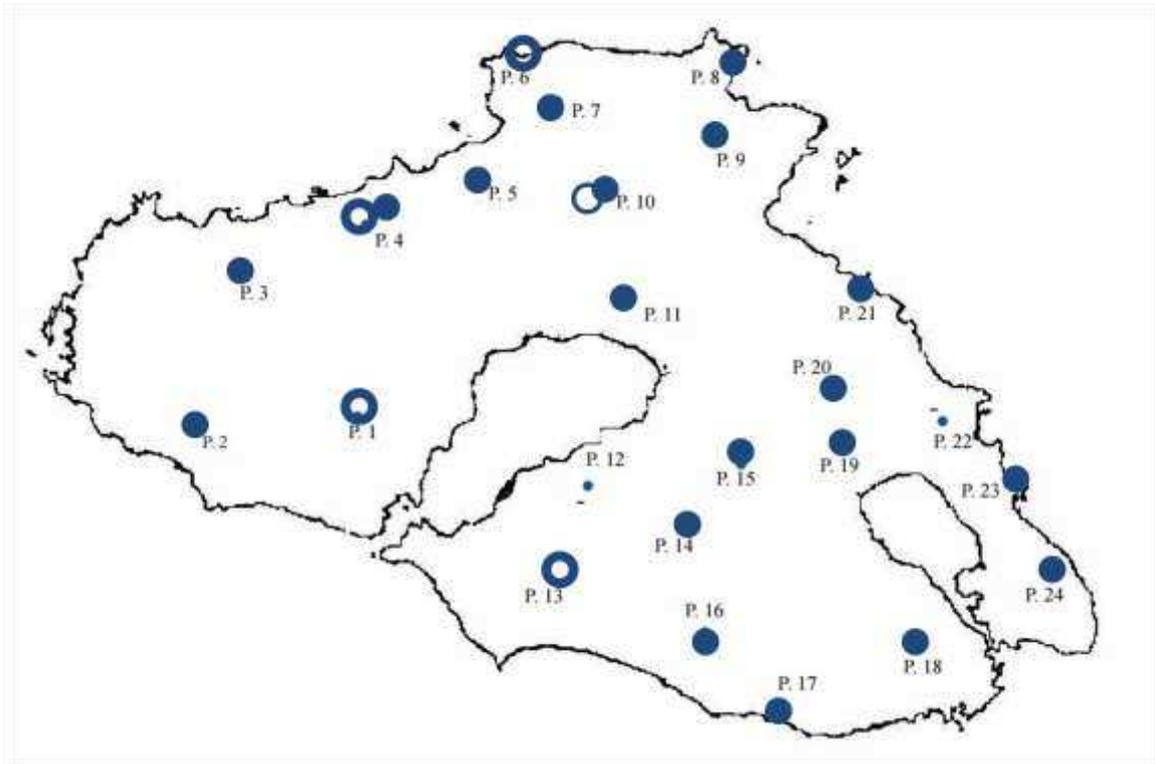
C.12.1 Crapaud, grenouille - variation de la consonne initiale



● [vaθrak'os], [v'atraxus], [vatrax'os], [vatrak'os]

● [maθrak'os]

C.13 Rainette verte

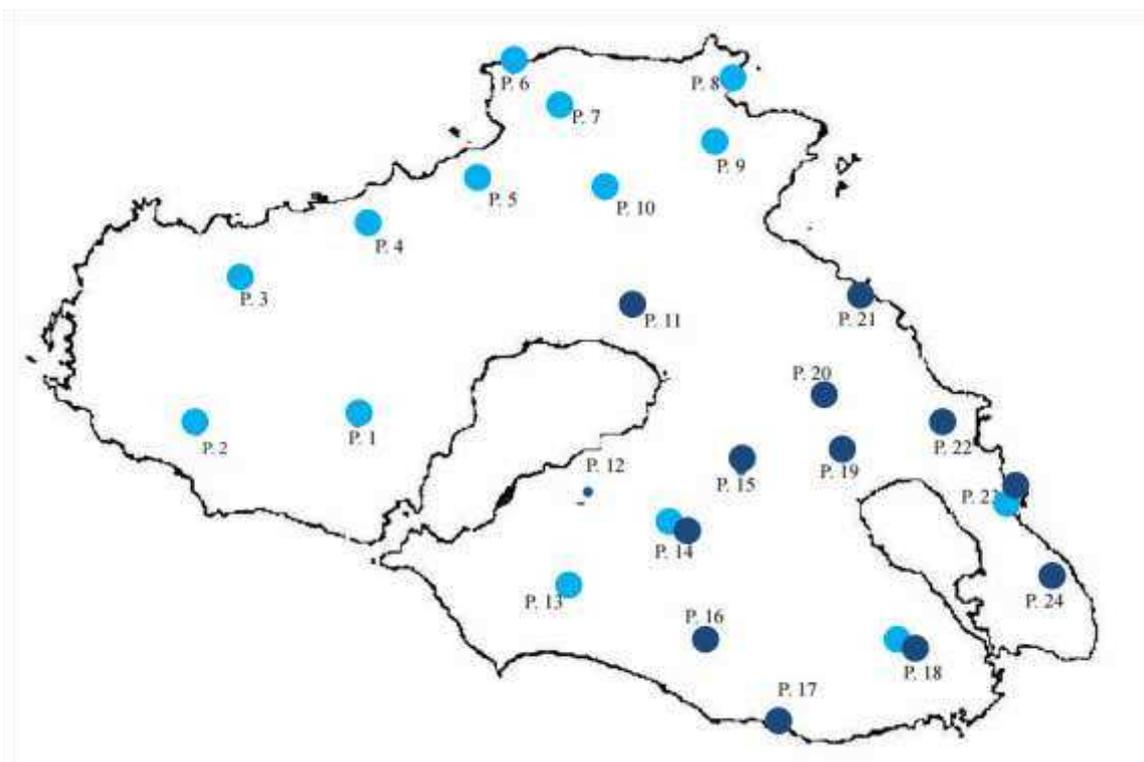


● [abiluv'aθraku], [abiluvaθrak'os], [abiluvaθr'ac], [abiluvaθr'atʃ], [abiluvaθr'ats], [biluvaθr'atʃ], [biluvaθr'ac], [balumaθr'ac], [balumaθr'atʃ], [palumaθr'atʃ], [palamaθr'atʃ], [valamaθr'atʃ], [buluvaθr'ac], [dulumaθr'ac], [bulumaθr'atʃ], [bulumaθr'ac]

○ [vuðumaθr'atʃ]

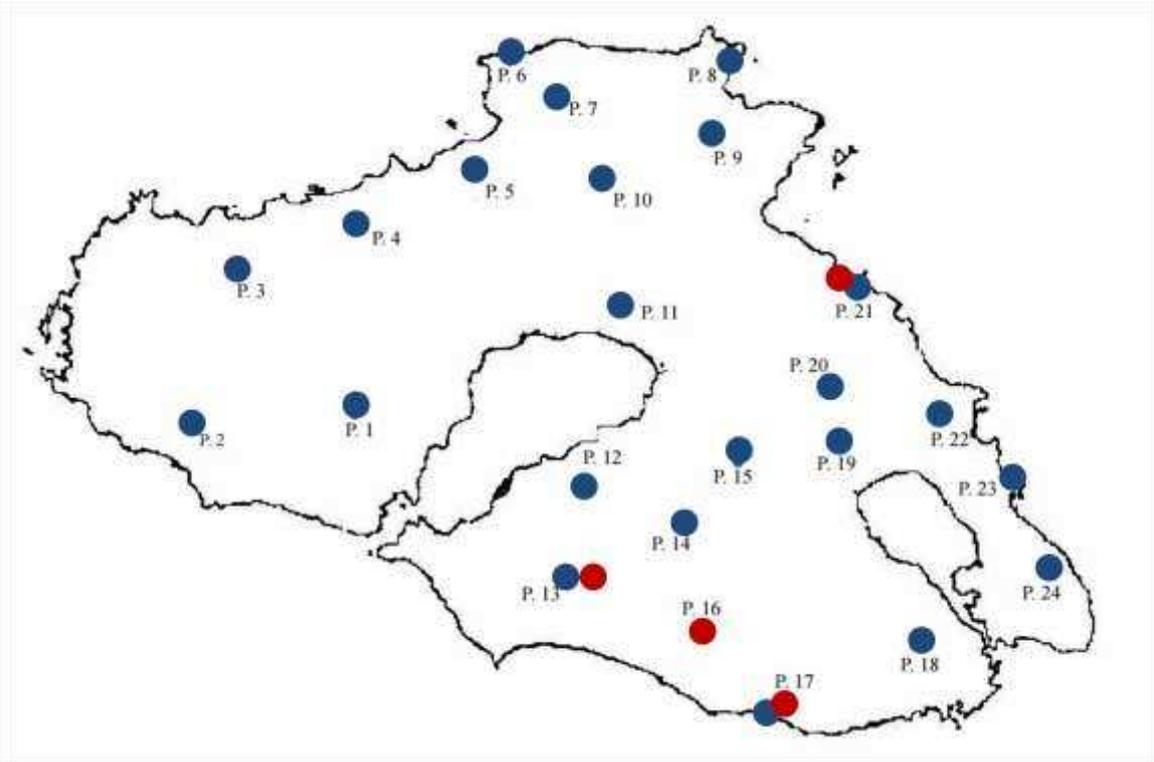
● [kuluvaθr'atʃ]

C.13.1 Rainette verte - chute de la voyelle initiale



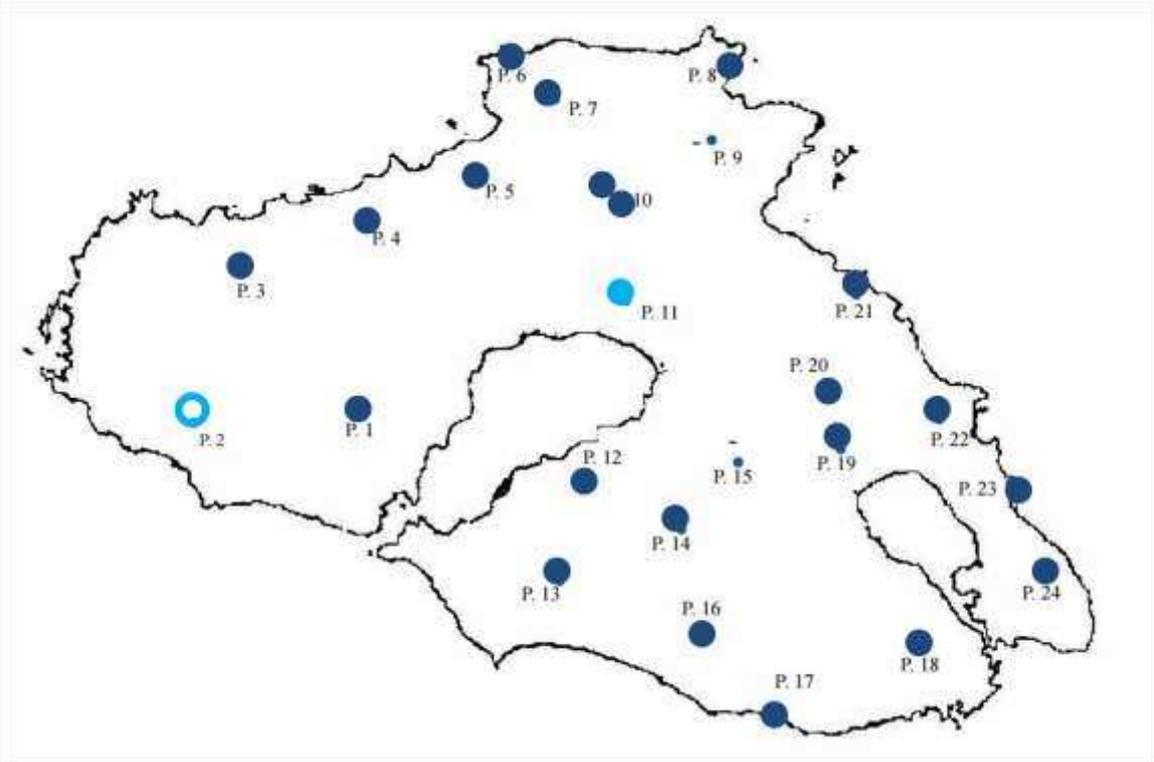
- [abiluv'aθraku], [abiluvaθrak'os], [abiluvaθr'ac], [abiluvaθr'atʃ], [abiluvaθr'ats]
- [biluvaθr'atʃ], [biluvaθr'ac], [balumaθr'ac], [balumaθr'atʃ], [palumaθr'atʃ], [palamaθr'atʃ], [valamaθr'atʃ], [buluvaθr'ac], [dulumaθr'ac], [bulumaθr'atʃ], [bulumaθr'ac], [vuðumaθr'atʃ], [kuluvaθr'atʃ]

C.14 Mille-pattes



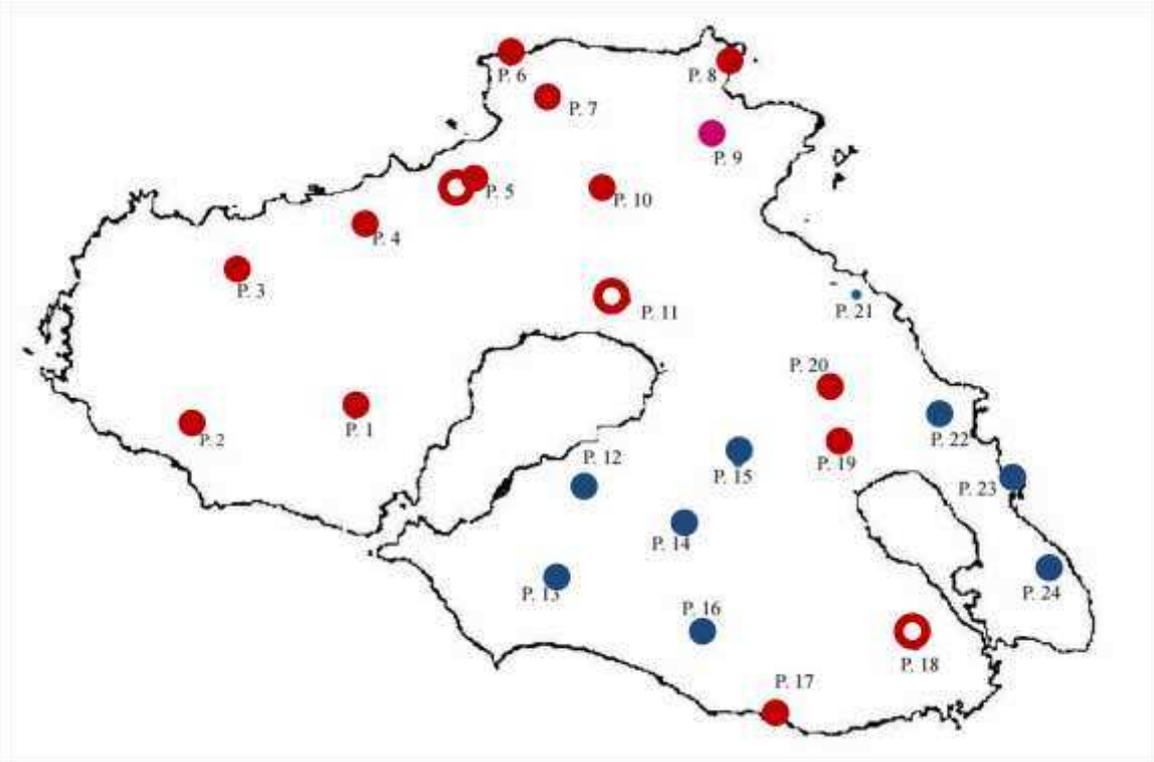
- [saradapuðar'usa], [saradapuðar'u]
- [psaʎ'iða]

C.15 Perce-oreille



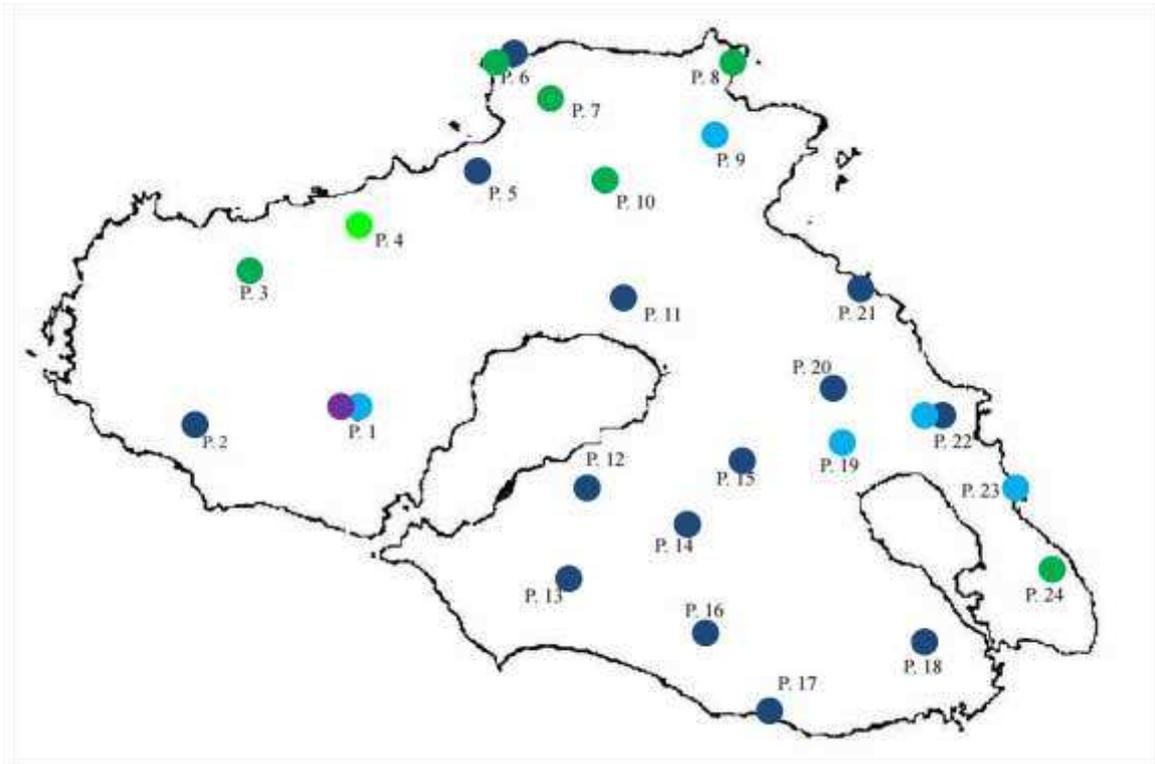
- [psaʎ'iða], [psaʎð'ula]
- [viluŋ'ið]
- [ts ɣri'as tu viluŋ'ið]

C.16 Courtilière



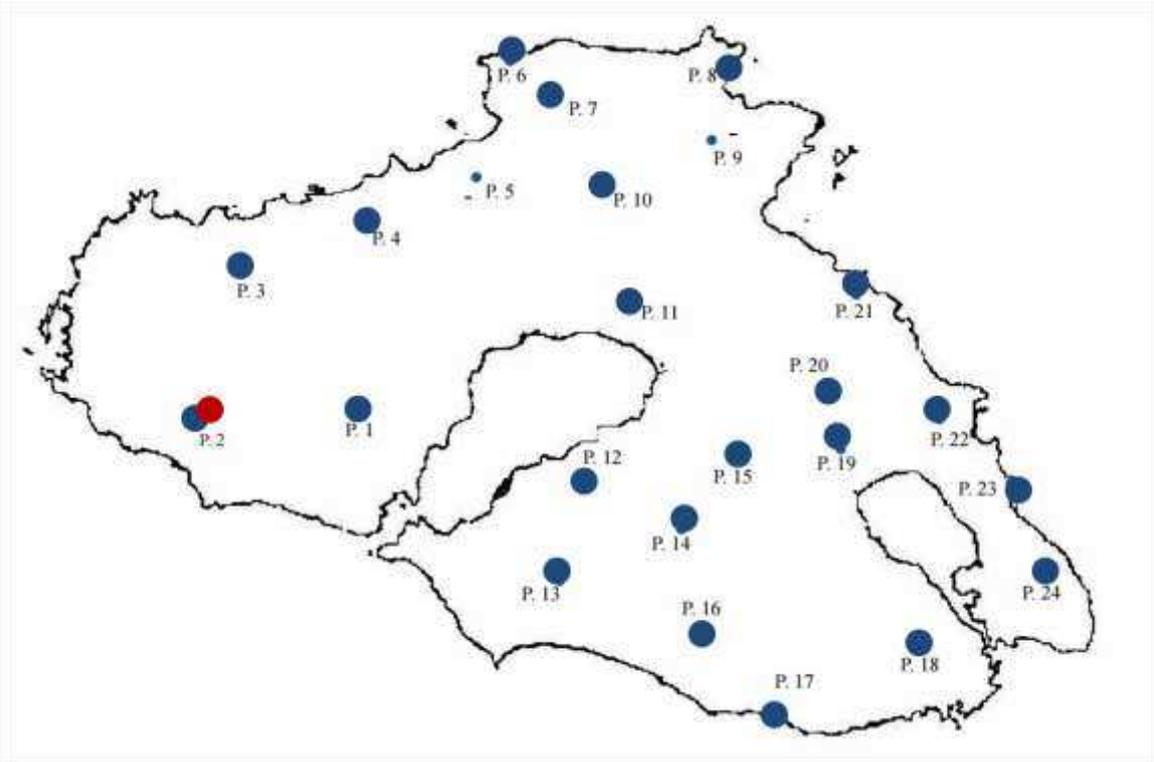
- [pras'iguras], [praʃ'iguras], [praʃ'igulas], [pras'aguras], [prasn'aguras], [prasin'aguras]
- [aguruf'as], [ayuruf'as]
- [agur'as]
- [fasl'as]

C.17 Mante religieuse



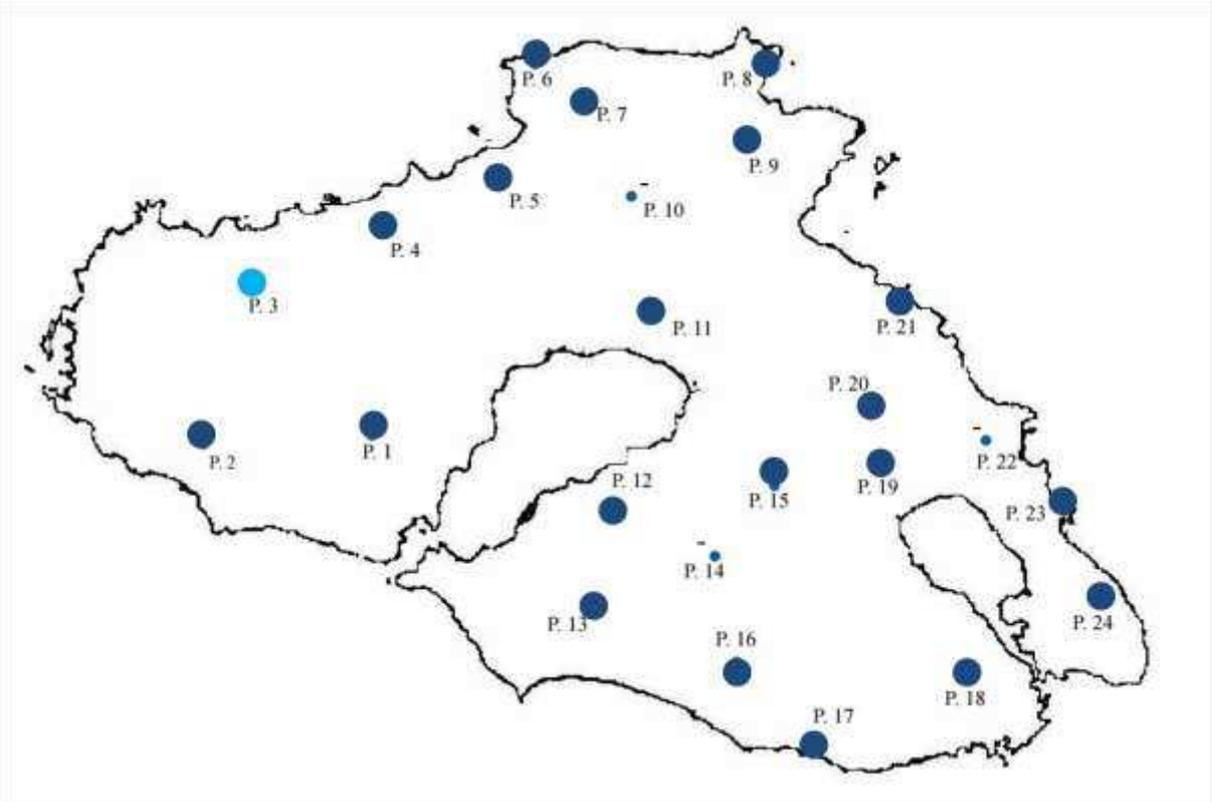
- [ts panaj'as t aluj'eɬ], [ts panaj'as t 'aluyu], [t 'aluyu ts panaj'as], [ts panaj'uðas t aluɣ'eɬ]
[ts panaj'as t aluɣ'eɬ], [aluɣ'eɬ ts panaj'as]
- [t xrist'u t 'aluyu], [t kst'u t 'aluyu], [t xrist'u t 'aluj'eɬ]
- [t θj'u t 'aluyu], [t aluɣ'eɬ t θj'u]
- [t aj'u jurj'u tu 'aluyu]
- [t vaʃ'l'e t 'aluyu]

C.18 Sauterelle



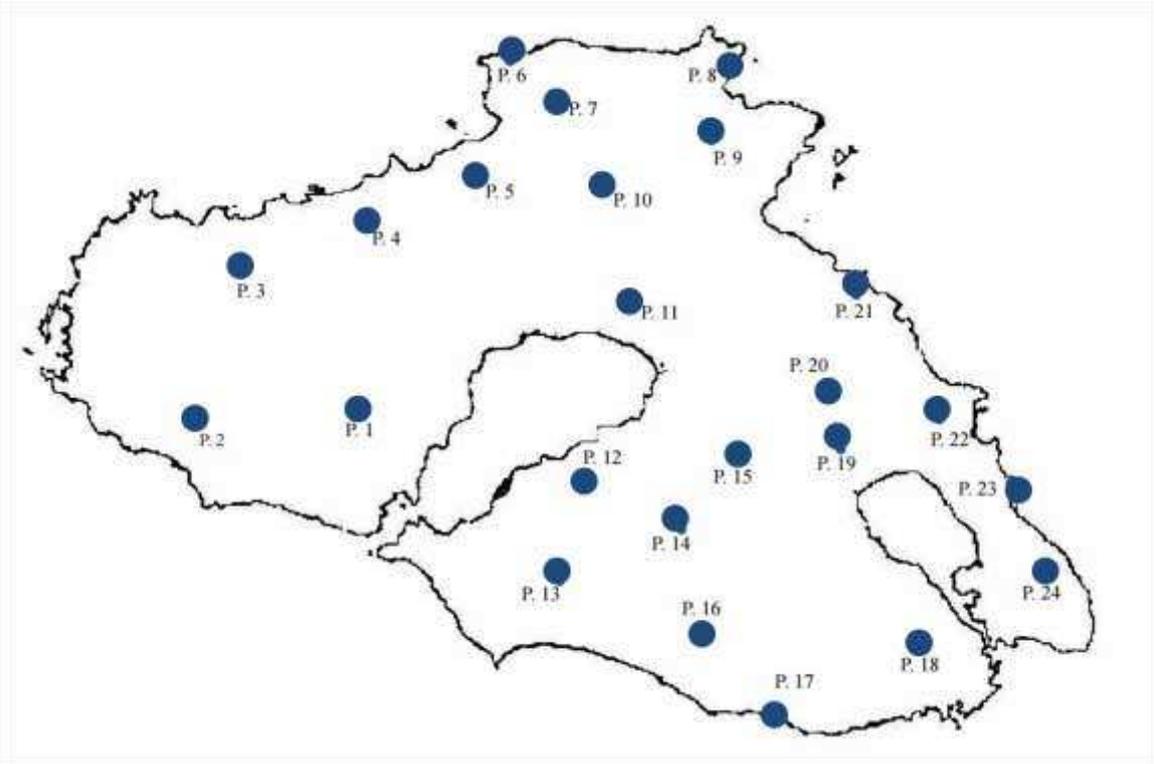
- [akr'iθa], [akr'iθas], [agr'iθa], [agr'iθus], [akr'iθus], [akr'iða]
- [pitaxt'ar]

C.19 Grillon



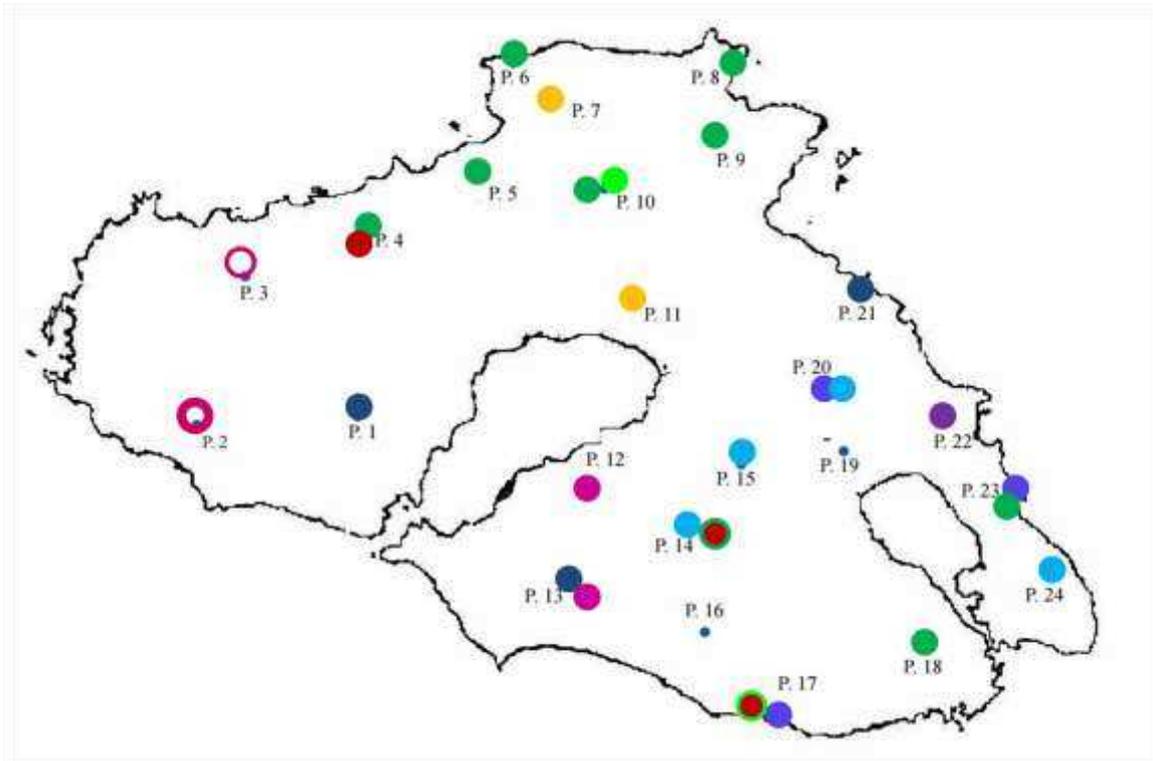
- [truksaʎ'iða], [triksaʎ'iða], [triksaʎ'uð], [triksaʎ'uða]
- [yr'ilus]

C.20 Papillon



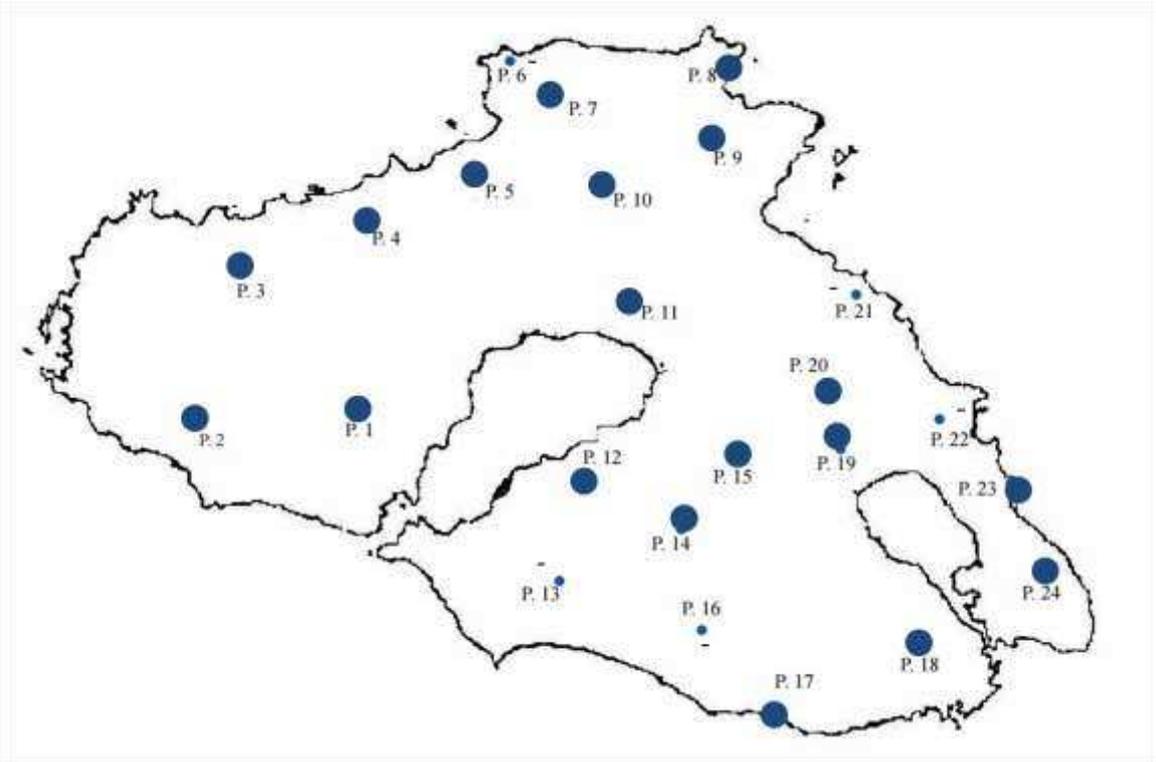
● [pital'uða], [pitaʎ'a], [pit'ala]

C.21 Coccinelle



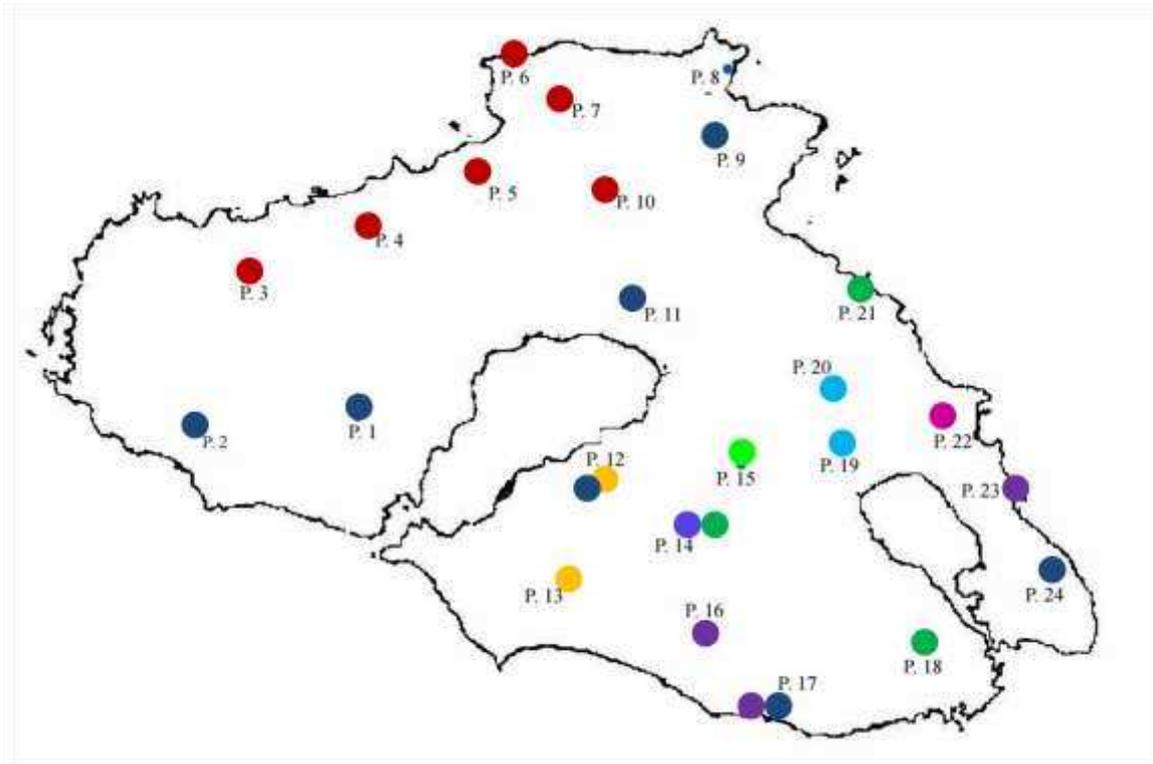
- [pap'us], [p'aps], [papul'eɫ]
- [mar'uða]
- [kaɫ'i mar'uða] / [kaɫmar'uða]
- [cir'a mar'uka]
- [papað'itsa]
- [paptʃ'is]
- [lambr'itsa], [labr'ula], [labr'uða]
- [pasxaɫ'a], [pasxaɫ'itsa]
- [babu'ɫ], [babl'uða], [bab'ula], [babl'eɫ], [babur'eɫ]
- [mam'uð]
- [kucin'ac]
- [k'otʃnu mamð'eɫ]
- [babur'eɫ k'otʃnu]

C.22 Ver luisant



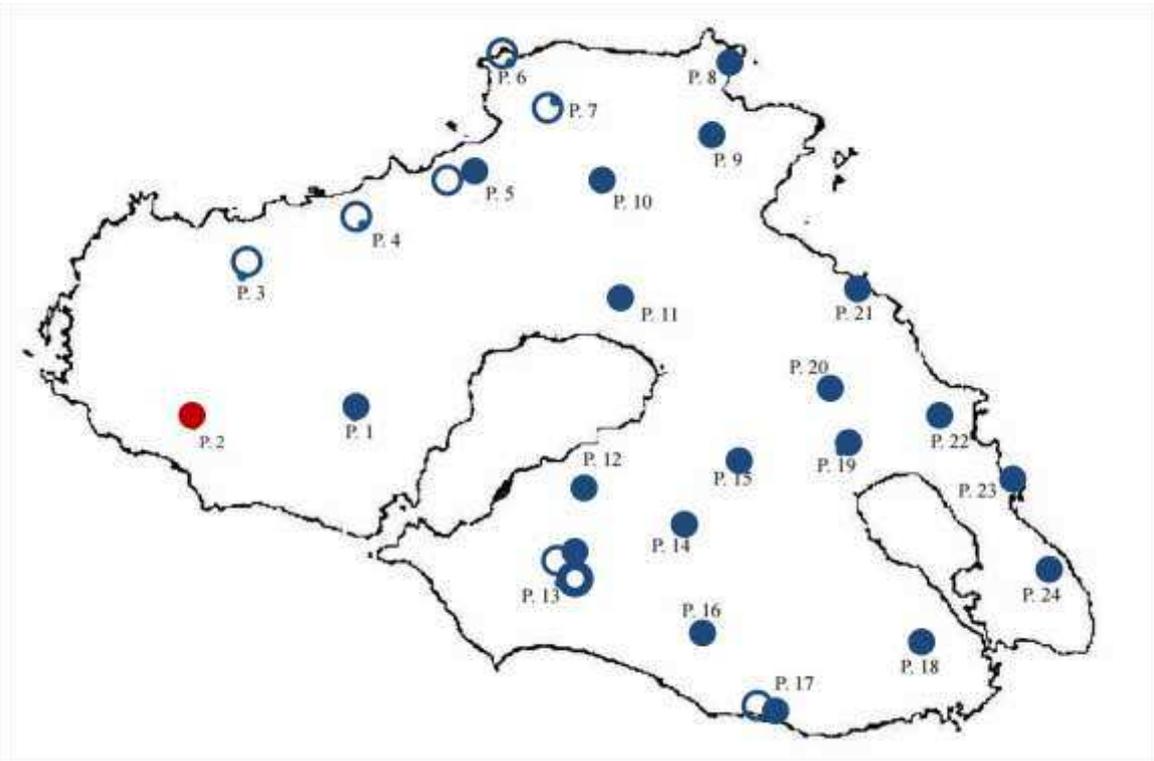
● [kulufutj'a], [kulufuc'a], [kalufutj'a]

C.23 Alouette des champs



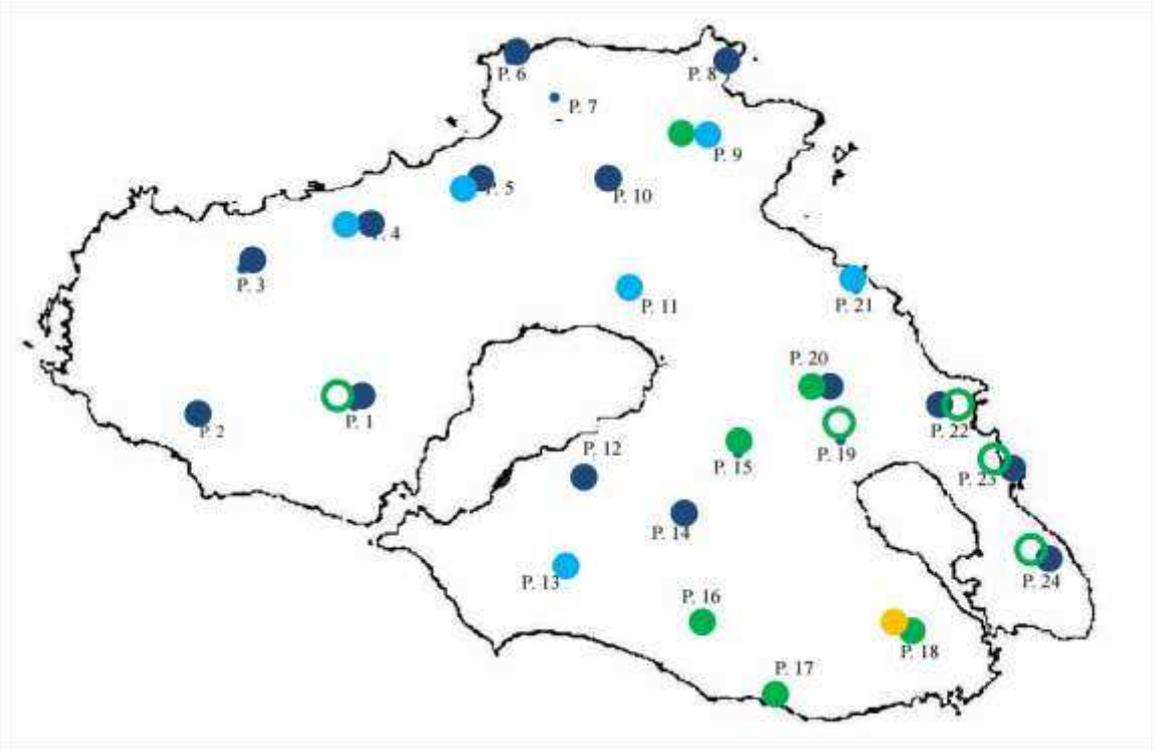
- [kuriðal'os], [skurðal'os], [skurðal'its]
- [tsurtsuʎ'its], [tsiruʎ'its]
- [skuf'itsa]
- [starup'ula], [ʃtarup'ula]
- [agaθ'its]
- [kur'upa]
- [kutsʎ'its], [kutʃʎ'its]
- [kuʎkur'is]
- [pirʎ'its]

C.24 Rouge-gorge



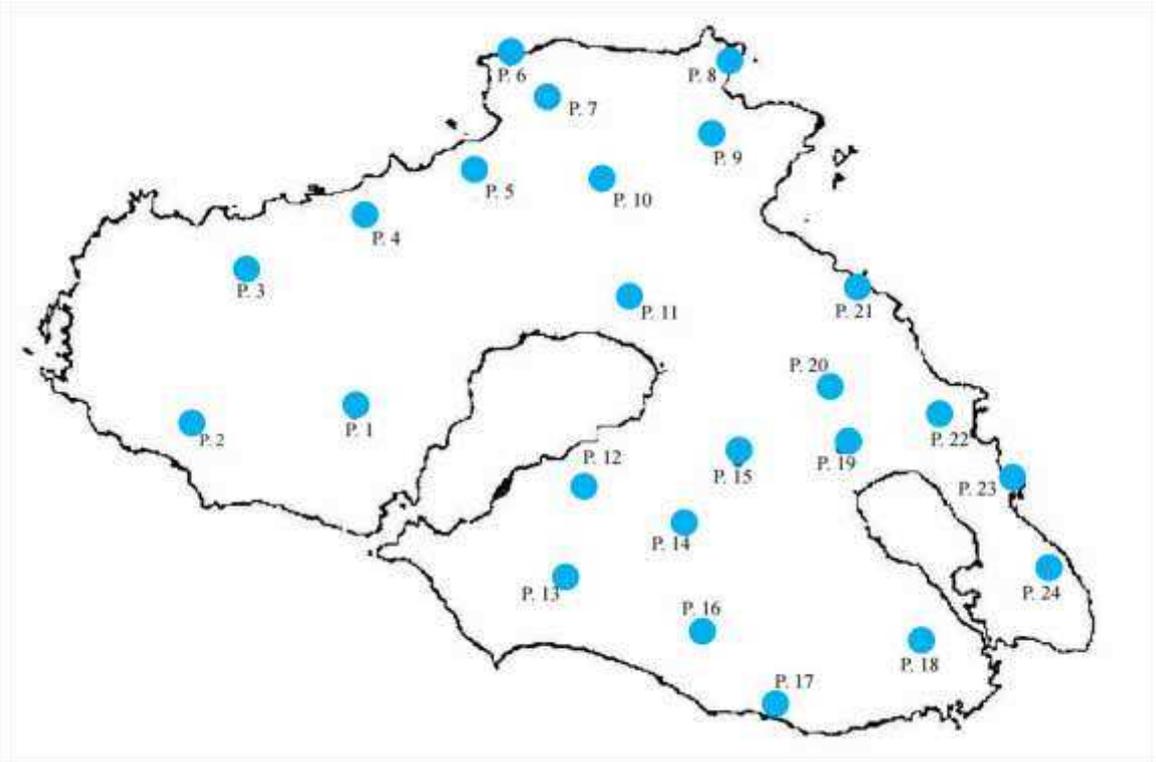
- [j'aps], [jan'eλ], [jan'ac]
- [kaluj'anus]
- [tsiruj'aps], [tsirujan'eλ], [tsurujan'eλ]
- [kut'nupl'eλ]

C.25 Moineau domestique



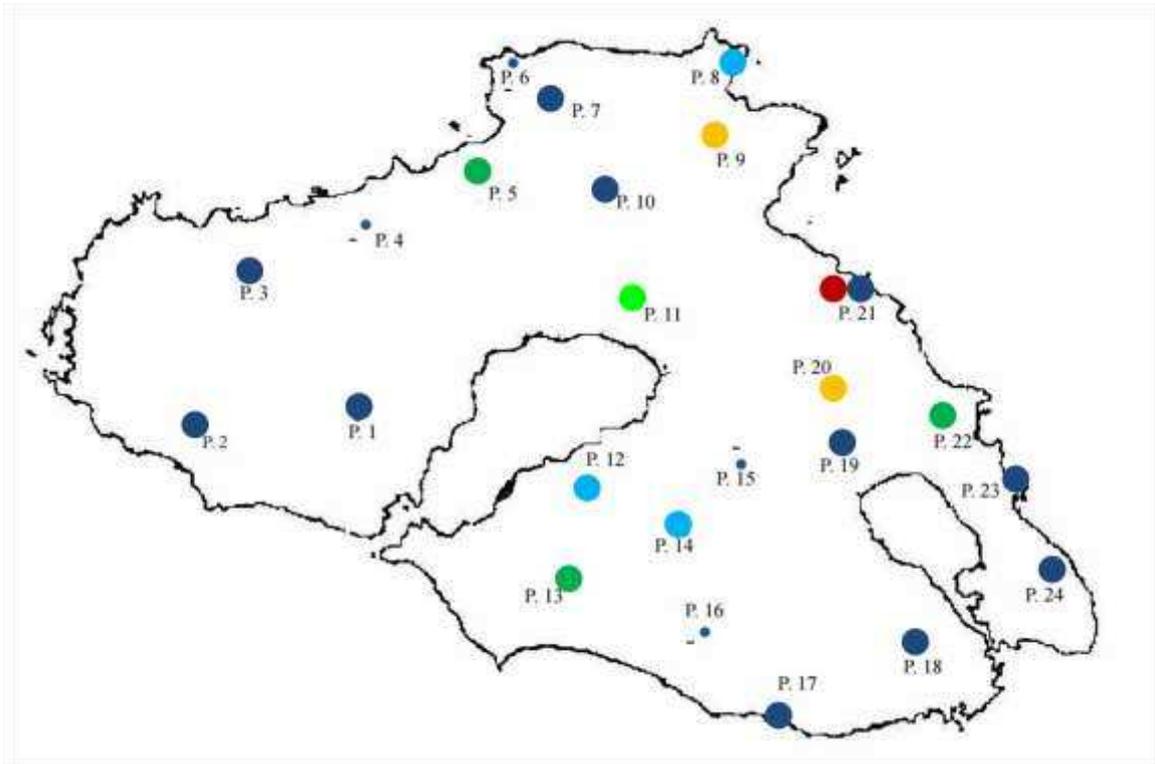
- [spurj'its]
- [kastrop'uʌ]
- [starup'ula] [starup'uʌ] [ʃtarup'uʌ]
- [star'its] [ʃtar'its]
- [tʃiritʃ'es]

C.26 Chouette



● [kukuv'aja], [kukv'aja]

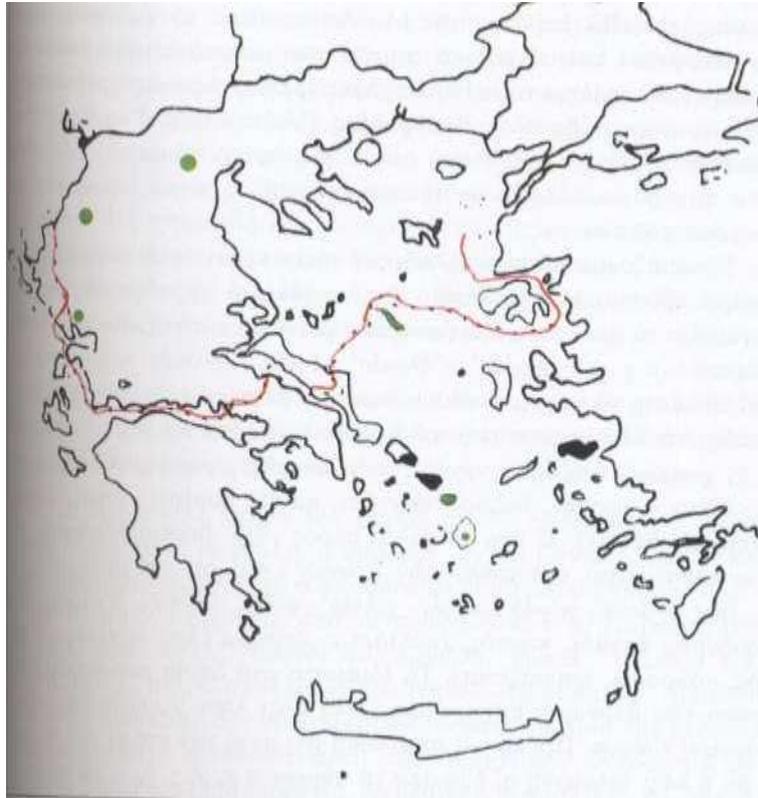
C.27 Pic mar



- [tripukar'iða], [tripuk'arðu], [tripuk'ariðu]
- [ðriukul'apts], [ðriukul'aptis], [yriukul'aftis]/ [ayriukul'aftis]
- [maranğ'os]
- [ksluf'ayus]
- [dijid'ic], [ticit'ics]
- [mirmiguf'ayus]

D. Cartes des isoglosses

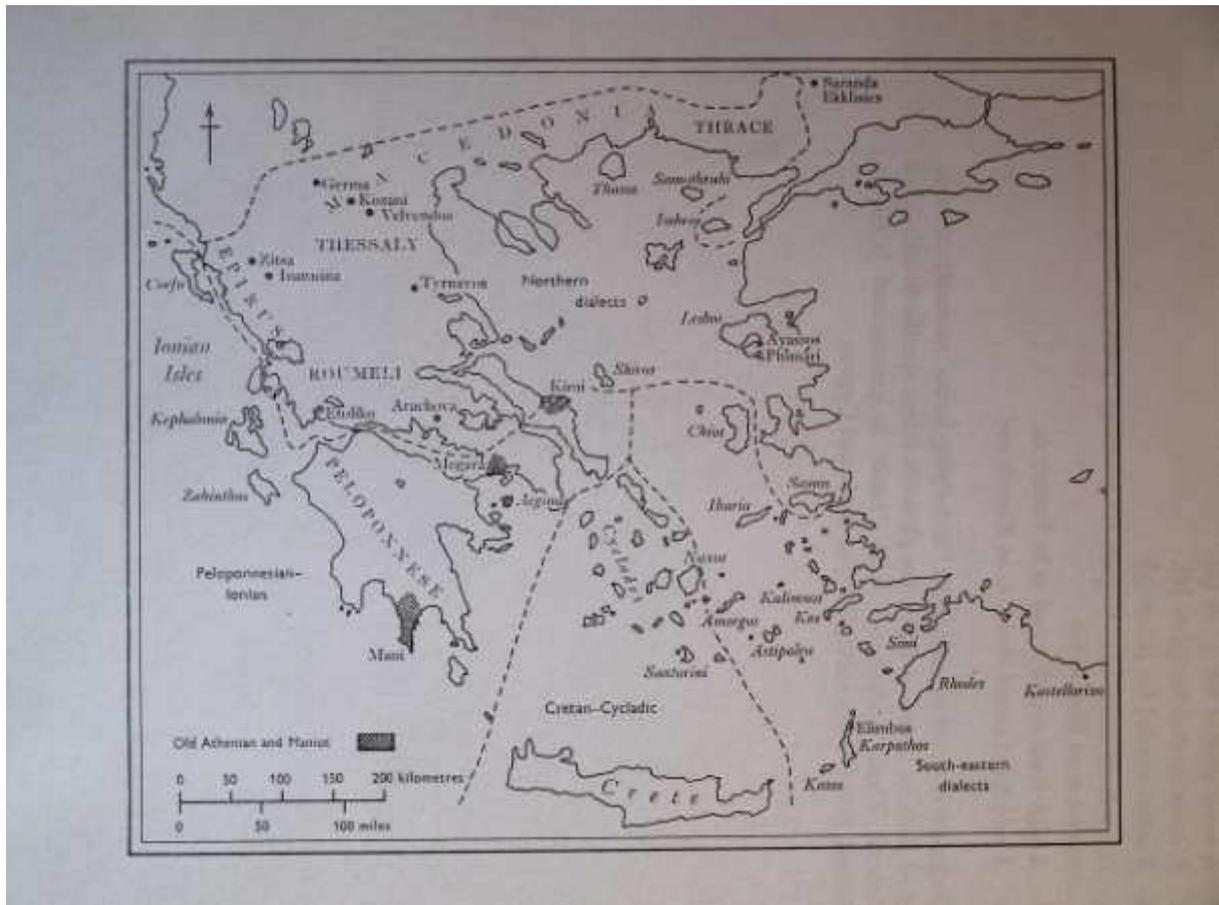
D.1 Carte de l'isoglosse de Hadzidakis⁹⁸



- parlars *méridionaux* : au dessus de la ligne rouge et les îles colorées en noir
- parlars septentrionaux : au dessous de la ligne rouge
- régions présentant des caractéristiques des parlars *méridionaux* et des parlars septentrionaux : points verts

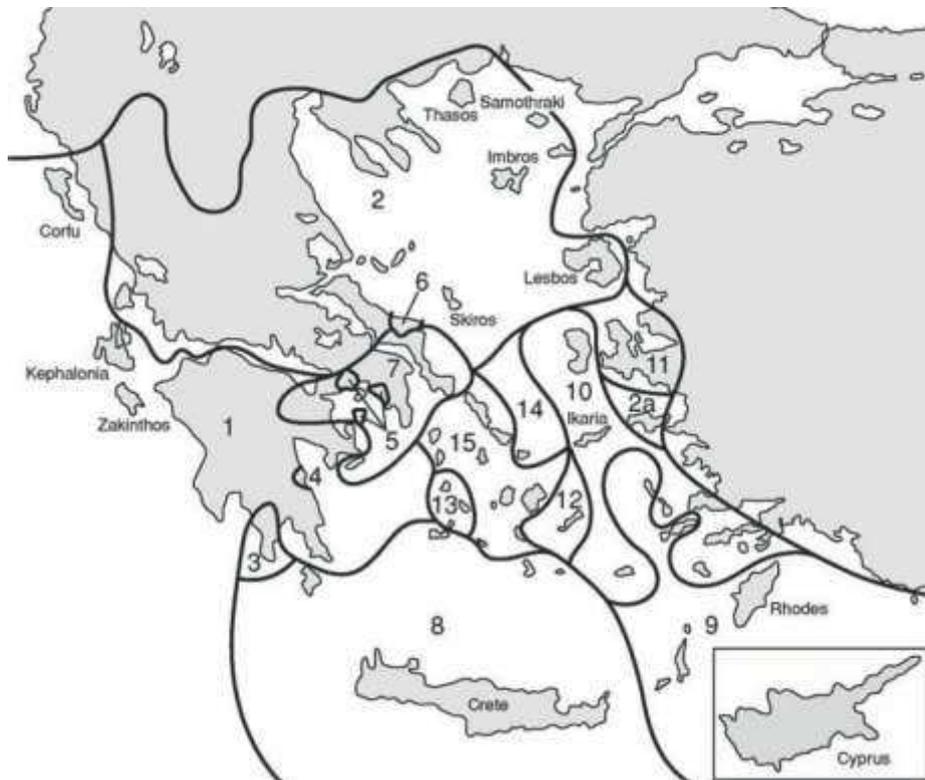
⁹⁸ Carte tirée de Contossopoulos (2001 : 93).

D.2 Carte des isoglosses de Newton⁹⁹



⁹⁹ Carte tirée de Newton (1972)

D.3 Carte d'isoglosses de Trudgill¹⁰⁰



¹⁰⁰ Carte tirée de Trudgill (2003).